



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

CHICAGO.

LIBRARY



.



O E U V R E S

C O M P L E T E S

D E

V O L T A I R E.

Voltaire, François Marie Armand de

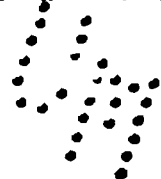
O E U V R E S

C O M P L E T E S

D E

V O L T A I R E.

TOME QUARANTE-SIXIEME.



DE L'IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE-
TYPOGRAPHIQUE.

1 7 8 4.



FACETIES.



Facéties.

A

818

V94

1784

V. 46



les
prie
p. 25
1943

P R E F A C E

D U R E C U E I L

DES FACETIES PARISIENNES. (1)

LES sottises qu'on fait, qu'on dit & qu'on écrit, étant plus multipliées que la race de *Jacob* & que les sables de la mer, il est difficile de faire un choix. Toutes ces innombrables vessies, accumulées les unes sur les autres dans le gouffre de l'oubli, crèvent au moment qu'elles sont formées, & il en résulte un immense nuage, dans lequel on ne discerne plus rien. Les journaux & les mercures tâchent en vain de faire vivre un mois ou quinze jours les sottises nouvelles ; mais entraînés eux-mêmes dans l'abyme, ils s'y précipitent avec elles, comme les nageurs mal-adroits vont au fond de l'eau en voulant donner la main aux passagers qui se noient.

(1) C'est le titre d'un recueil formé des plaisanteries sans nombre qui parurent en 1760, à l'occasion de la comédie des philosophes, du discours de *M. Lefranc* & de *Ramponeau*. *M. de Voltaire* est l'auteur d'une grande partie de ces pièces : on a recueilli dans ce volume celles qui lui appartiennent, & on y a joint ceux de ses ouvrages de plaisanterie, où il s'est le plus abandonné à sa gaieté : on s'est borné à indiquer par des notes très-courtes la date & l'à-propos de ces ouvrages.

Dans ce vaste tourbillon de nos impertinences , nous avons choisi discrètement quelques-unes des plus légères , pour les faire furnager un jour ou deux : elles amuseront les oisifs & les oisives ; après quoi elles iront trouver le *Journal de Trévoux*, l'*Année littéraire* & autres efforts de l'esprit humain, consacrés à l'éternité : j'entends l'éternité du néant.

N. B. Je ne veux pas dire que les pièces que j'imprime soient des impertinences ; je parle seulement des sujets de ces pièces : elles sont plaisantes , & les sujets sont ridicules. Voilà tout ce que j'ai prétendu , sans vouloir offenser personne.

M. de Saint-Foix est auteur des *Essais historiques sur Paris* , livre utile & agréable qui a beaucoup de succès : dès qu'un auteur a produit quelque chose d'estimable , il est sûr d'avoir des critiques. Le public y gagne quelques instructions , & les auteurs des critiques quelque argent : c'est un petit objet de commerce établi depuis long-temps. Les auteurs des journaux & des feuilles vivent de cette marchandise ; ils savent bien qu'ils ne travaillent pas pour la postérité ; leurs feuilles se vendent comme les petites affiches , & plus elles sont satiriques , plus le débit en est fort : c'est une affaire convenue.

La multitude des feseurs de feuilles , étant augmentée depuis plusieurs années , a fait tort à la marchandise : le public s'est lassé des critiques littéraires , & les folliculaires ont pris un autre tour. Ils ont imaginé d'accuser d'athéisme les auteurs dont ils font des extraits , & ont cru par-là réveiller l'attention de Paris. L'archidiaque *Trublet* , que l'on croyait n'être que dans les *moindres* , & les nommés *Dinouart* & *Foannet* , se sont avisés de défendre la religion chrétienne à quinze sous par feuille, espérant que la modicité du prix allécherait les ames dévotes : ils ont accusé M. de *Saint-Foix* d'avoir mal parlé de la religion catholique , apostolique & romaine , & même de la magistrature.

M. de *Saint-Foix* , qui n'entend pas raillerie , a résolu de leur donner sur les oreilles ; mais ayant considéré qu'il était plus chrétien de leur faire un procès criminel , il les a assignés au châtelet pour être reconnu bon catholique & serviteur du parlement.

Ce procès n'eut point de suite : les saints reconnurent humblement dans un écrit , signé d'eux , que leur zèle les avait emportés à calomnier un peu , & qu'ils en demandaient pardon à DIEU & à M. de *Saint-Foix*.

REMERCIEMENT

S I N C E R E

A UN HOMME CHARITABLE. (2)

A Marseille, mai 1750.

VOUS avez rendu service au genre-humain en vous déchaînant sagement contre des ouvrages faits pour le pervertir. Vous ne cessez d'écrire contre l'*Esprit des lois*, & même il paraît à votre style que vous êtes l'ennemi de toute sorte d'esprit. Vous avertissez que vous avez préservé le monde du venin répandu dans l'*Essai sur l'homme*, de *Pope*, livre que je ne cesse de relire, pour me convaincre de plus en plus de la force de vos raisons & de l'importance de vos services. Vous ne vous amusez pas, Monsieur, à examiner le fond de l'ouvrage sur les lois, à vérifier les citations, à discuter s'il y a de la justesse, de la profondeur, de la clarté, de la sagesse ; si les chapitres naissent les uns des autres, s'ils forment un tout ensemble, si enfin ce livre, qui devrait être inutile, ne ferait pas par malheur un livre agréable.

Vous allez d'abord au fait ; & regardant M. de

(2) Cet ouvrage est une défense de *Montesquieu* contre l'auteur des nouvelles ecclésiastiques. M. de *Voltaire* a eu constamment la générosité & le courage de défendre contre les fanatiques ceux mêmes des philosophes ou des hommes de lettres qui s'étaient déclarés ses ennemis.

REMERCIEMENT SINCERE. 7

Montesquieu comme le disciple de *Pope*, vous les regardez tous deux comme les disciples de *Spinoza*. Vous leur reprochez, avec un zèle merveilleux, d'être athées, parce que vous découvrez, dites-vous, dans toute leur philosophie les principes de la religion naturelle. Rien n'est assurément, Monsieur, ni plus charitable, ni plus judicieux que de conclure qu'un philosophe ne connaît point de Dieu, de cela même qu'il pose pour principe que DIEU parle au cœur de tous les hommes.

Un honnête homme est le plus noble ouvrage de DIEU, dit le célèbre poète philosophe ; vous vous élevez au-dessus de l'honnête homme. Vous confondez ces maximes funestes, que la Divinité est l'auteur & le lien de tous les êtres, que tous les hommes sont frères, que DIEU est leur père commun, qu'il ne faut rien innover dans la religion, ne point troubler la paix établie par un monarque sage, qu'on doit tolérer les sentimens des hommes, ainsi que leurs défauts. Continuez, Monsieur, écrasez cet affreux libertinage, qui est au fond la ruine de la société. C'est beaucoup que par vos *Gazettes ecclésiastiques* vous ayez faiblement essayé de tourner en ridicule toutes les puissances ; & quoique la grâce d'être plaisant vous ait manqué, *volenti & conanti*, cependant vous avez le mérite d'avoir fait tous vos efforts pour écrire agréablement des invectives. Vous avez voulu quelquefois réjouir les saints ; mais vous avez souvent essayé d'armer chrétiennement les fidèles les uns contre les autres. Vous prêchez le schisme pour la plus grande gloire de DIEU. Tout cela est très-édifiant ; mais ce n'est point encore assez.

Votre zèle n'a rien fait qu'à demi, si vous ne parvenez à faire brûler les livres de *Pope*, de *Locke* & de *Bayle*, l'*Esprit des lois* &c. dans un bûcher auquel on mettra le feu avec un paquet de *nouvelles ecclésiastiques*.

En effet, Monsieur, quels maux épouvantables n'ont pas fait dans le monde une douzaine de vers répandus dans l'*Essai sur l'homme*, de ce scélérat de *Pope*, cinq ou six articles du dictionnaire de cet abominable *Bayle*, une ou deux pages de ce coquin de *Locke*, & d'autres incendiaires de cette espèce. Il est vrai que ces hommes ont mené une vie pure & innocente, que tous les honnêtes gens les chérissaient & les consultaient ; mais c'est par-là qu'ils sont dangereux. Vous voyez leurs sectateurs les armes à la main troubler les royaumes, porter par-tout le flambeau des guerres civiles. *Montagne*, *Charon*, le président de *Thou*, *Descartes*, *Gassendi*, *Rohaut*, le *Vayer*, ces hommes affreux qui étaient dans les mêmes principes, bouleversèrent tout en France. C'est leur philosophie qui fit donner tant de batailles, & qui causa la St Barthelemi. C'est leur esprit de tolérantisme qui est la ruine du monde ; & c'est votre saint zèle, qui répand par-tout la douceur de la concorde.

Vous nous apprenez que tous les partisans de la religion naturelle sont les ennemis de la religion chrétienne. Vraiment, Monsieur, vous avez fait là une belle découverte ! Ainsi dès que je verrai un homme sage qui dans sa philosophie reconnaîtra par-tout l'être suprême, qui admirera la Providence dans l'infiniment grand & dans l'infiniment petit ,

dans la production des mondes , dans celle des insectes , je conclurai de-là qu'il est impossible que cet homme soit chrétien. Vous nous avertissez qu'il faut penser ainsi aujourd'hui de tous les philosophes. On ne pouvait certainement rien dire de plus sensé & de plus utile au christianisme que d'assurer que notre religion est bafouée dans toute l'Europe par tous ceux dont la profession est de chercher la vérité. Vous pouvez vous vanter d'avoir fait là une réflexion dont les conséquences seront bien avantageuses au public.

Que j'aime encore votre colère contre l'auteur de *l'Esprit des lois*, quand vous lui reprochez d'avoir loué les *Solons*, les *Platons*, les *Socrates*, les *Aristides*, les *Cicérons*, les *Calons*, les *Epiclètes*, les *Antonins* & les *Trajans*. On croirait, à votre dévote fureur contre ces gens-là, qu'ils ont signé le formulaire. Quels monstres, Monsieur, que tous ces grands-hommes de l'antiquité ! Brûlons tout ce qui nous reste de leurs écrits, avec ceux de *Pope*, de *Locke*, & de *M. de Montesquieu*. En effet, tous ces anciens sages font vos ennemis ; ils ont tous été éclairés par la religion naturelle. Et la vôtre, Monsieur, je dis la votre en particulier, paraît si fort contre la nature que je ne m'étonne pas que vous détestiez sincèrement tous ces illustres réprouvés qui ont fait, je ne fais comment, tant de bien à la terre. Remerciez bien DIEU de n'avoir rien de commun, ni avec leur conduite, ni avec leurs écrits.

Vos saintes idées sur le gouvernement politique font une suite de votre sagesse. On voit que vous connaissez les royaumes de la terre tout comme le

royaume des cieux. Vous condamnez de votre autorité privée les gains que l'on fait dans les risques maritimes. Vous ne savez pas probablement ce que c'est que l'argent à la grosse ; mais vous appelez ce commerce *usure*. C'est une nouvelle obligation que le roi vous aura d'empêcher ses sujets de commercer à Cadix. Il faut laisser cette œuvre de *Satan* aux Anglais & aux Hollandais, qui sont déjà damnés sans ressource. Je voudrais, Monsieur, que vous nous disiez combien vous rapporte le commerce sacré de vos nouvelles ecclésiastiques. Je crois que la bénédiction répandue sur ce chef-d'œuvre peut bien faire monter le profit à trois cents pour cent. Il n'y a point de commerce profane qui ait jamais si bien rendu.

Le commerce maritime que vous condamnez pourrait être excusé peut-être en faveur de l'utilité publique, de la hardiesse d'envoyer son bien dans un autre hémisphère, & du risque des naufrages. Votre petit négoce a une utilité plus sensible ; il demande plus de courage & expose à de plus grands risques.

Quoi de plus utile en effet que d'instruire l'univers quatre fois par mois des aventures de quelques clercs tonsurés ? Quoi de plus courageux que d'outrager votre roi & votre archevêque ? & quel risque, Monsieur, que ces petites humiliations que vous pourriez essuyer en place publique ? Mais je me trompe ; il y a des charmes à souffrir pour la bonne cause. Il vaut mieux obéir à DIEU qu'aux hommes, & vous paraissez tout fait pour le martyre, que je vous souhaite cordialement, étant votre très-humble & très-obéissant serviteur.

A propos, Monsieur, mes complimens à M. *Pluche* qui continue si intrépidement à copier des livres pour étaler le *Speâcle de la nature*, & qui s'est fait le *charlatan des ignorans*.

On ne peut être plus content que je le suis de voir une préparation & même une démonstration évangélique à côté de la manière d'élever des vers à soie.

Il est toujours fort beau à lui de faire de *Moïse* un excellent phyficien, de soutenir hardiment, malgré toutes les académies, que la lumière ne vient point du soleil & des autres corps lumineux, & d'avancer que les nègres sont devenus noirs petit à petit, en qualité de descendans de *Chus*; ce *Pluche* n'a jamais vu apparemment de nègre disséqué. J'apprends aussi qu'il a trouvé la place du paradis terrestre où l'on conserve la côte d'*Adam* & la peau du serpent qui parla à sa femme. J'ai ouï dire que l'âne de *Balaam* est encore vivant, & qu'il broute dans ces quartiers-là. Je ne doute pas que *Pluche* n'ait bientôt quelque conversation avec lui, & qu'il n'en rende compte à monsieur le prieur & à monsieur le chevalier.

J'ai encore un petit mot à vous dire. J'ai lu dans le huitième tome de ce *Pluche* que *Mahomet* avait voyagé dans les sept planètes en une nuit. Il cite ce voyage, comme s'il était dans l'Alcoran, & que ce fût un point de foi chez les Turcs. Il prend de-là occasion d'appeler *Mahomet* fat.

Si jamais *Pluche* va à Constantinople, je lui conseille d'être plus poli. Je rencontraï hier un turc sur le port de Marseille à qui je demandai si le

12 REMERCIEMENT SINCERE.

voyage prétendu des sept planètes est en effet dans l'Alcoran il me répondit que non. Je lui appris que le sieur *Pluche* traitait son prophète de *fat*, avec assez de légèreté. Mon turc, qui est un homme très-sage, me dit que quand on a une maison de verre, il ne faut pas jeter des pierres dans celle de son voisin.

D I A T R I B E

D U D O C T E U R

A K A K I A ,

M E D E C I N D U P A P E .

P R E F A C E.

CETTE plaisanterie a été si souvent imprimée qu'on n'a pas dû l'omettre dans ce recueil. C'est un badinage innocent sur un livre ridicule du président d'une académie, (*) lequel parut à la fin de 1752.

C'était une chose fort extraordinaire, qu'un philosophe assurât qu'il n'y a d'autre preuve de l'existence de DIEU qu'une formule d'algèbre ; que l'ame de l'homme en s'exaltant peut prédire l'avenir ; qu'on peut se conserver la vie trois ou quatre cents ans en se bouchant les pores. Plusieurs idées non moins étonnantes étaient prodiguées dans ce livre.

Un mathématicien de la Haye ayant écrit contre la première de ces propositions , & ayant relevé cette erreur de mathématique , cette querelle occasionna un procès dans les formes, que le président lui intenta devant la propre académie qui dépendait de lui , & il fit condamner son adversaire comme faussaire.

Cette injustice souleva toute l'Europe littéraire : c'est ce qui donna occasion à la petite feuille qui suit. C'est une continuelle allusion

(*) *M. Moreau de Maupertuis*, président de l'académie de Berlin.

à tous les passages du livre dont le public se moquait. On y fait d'abord parler un médecin, parce que dans ce livre il était dit qu'il ne fallait point payer son médecin quand il ne guérissait pas.

D I A T R I B E

D U D O C T E U R

A K A K I A ,

M E D E C I N D U P A P E .

RIEN n'est plus commun aujourd'hui que de jeunes auteurs ignorés, qui mettent sous des noms connus des ouvrages peu dignes de l'être. Il y a des charlatans de toute espèce. En voici un qui a pris le nom d'un président d'une très-illustre académie, pour débiter des drogues assez singulières. Il est démontré que ce n'est pas le respectable président qui est l'auteur des livres qu'on lui attribue ; car cet admirable philosophe qui a découvert que la nature agit toujours par les lois les plus simples, & qui ajoute si sagement qu'elle va toujours à l'épargne, aurait certainement épargné au petit nombre de lecteurs capables de le lire, la peine de lire deux fois la même chose dans le livre intitulé *ses œuvres*, & dans celui qu'on appelle *ses lettres*. Le tiers au moins de ce volume est copié mot pour mot dans l'autre. Ce grand-homme, si éloigné du charlatanisme, n'aurait point donné au public des lettres qui n'ont été écrites à personne, & surtout ne serait point tombé dans certaines petites fautes qui ne sont pardonnables qu'à un jeune homme.

Je crois, autant qu'il est possible, que ce n'est

Facéties.

B

point l'intérêt de ma profession qui me fait parler ici ; mais on me pardonnera de trouver un peu fâcheux que cet écrivain traite les médecins comme les libraires. Il prétend nous faire mourir de faim. Il ne veut pas qu'on paye les médecins , quand malheureusement le malade ne guérit point. On ne paye point , dit-il , (a) un peintre qui a fait un mauvais tableau. O jeune homme , que vous êtes dur & injuste ! Le duc d'Orléans , régent de France , ne paya-t-il pas magnifiquement le barbouillage dont *Coyvel* orna la galerie du palais royal ? Un client prive-t-il d'un juste salaire son avocat , parce qu'il a perdu sa cause ? Un médecin promet ses soins , & non la guérison. Il fait ses efforts , & on les lui paye. Quoi ! seriez-vous jaloux , même des médecins ?

Que dirait , je vous prie , un homme qui aurait , par exemple , douze cents ducats de pension pour avoir parlé de mathématique & de métaphysique , pour avoir disséqué deux crapauds & s'être fait peindre avec un bonnet fourré , si le trésorier venait lui tenir ce langage : Monsieur , on vous retranche cent ducats pour avoir écrit qu'il y a des astres faits comme des meules de moulin , cent autres ducats pour avoir écrit qu'une comète viendra *voler* notre lune , & porter ses *attentats jusqu'au soleil* même ; cent autres ducats pour avoir imaginé que des comètes *toutes d'or & de diamant* tomberont sur la terre : vous êtes taxé à trois cents ducats pour avoir affirmé que les enfans se forment par attraction dans le ventre de la mère , (b) que l'œil gauche attire la jambe

(a) Page 124.

(b) Dans les *Oeuvres & Lettres* de M. de Maupertuis.

droite &c. (c) on ne peut vous retrancher moins de quatre cents ducats , pour avoir imaginé de connaître la nature de l'ame par le moyen de l'opium , & en disséquant des têtes de géans ? &c. &c. Il est clair que le pauvre philosophe perdrait de compte fait toute sa pension. Serait-il bien aise après cela que nous autres médecins , nous nous moquassions de lui , & que nous assurassions que les récompenses ne sont faites que pour ceux qui écrivent des choses utiles , & non pas pour ceux qui ne sont connus dans le monde que par l'envie de se faire connaître ?

Ce jeune homme inconsideré reproche à mes confrères les médecins de n'être pas assez hardis. Il dit (d) que c'est au hasard & aux nations sauvages qu'on doit les seuls spécifiques connus , & que les médecins n'en ont pas trouvé un. Il faut lui apprendre que c'est la seule expérience qui a pu enseigner aux hommes les remèdes que fournissent les plantes. *Hippocrate* , *Boerhaave* , *Chirac* & *Senac* n'auraient jamais certainement deviné , en voyant l'arbre du quinquina , qu'il doit guérir la fièvre ; ni en voyant la rhubarbe , qu'elle doit purger ; ni en voyant des pavots , qu'ils doivent assoupir. Ce qu'on appelle *hasard* peut seul conduire à la découverte des propriétés des plantes ; & les médecins ne peuvent faire autre chose que de conseiller ces remèdes suivant les occasions. Ils en inventent beaucoup avec le secours de la chimie ; ils ne se vantent pas de guérir toujours , mais ils se vantent de faire tout ce qu'ils peuvent pour soulager les hommes.

(c) Voyez la *Vénus physique*.

(d) Pag. 205.

Le jeune plaisant qui les traite si mal a-t-il rendu autant de services au genre-humain que celui qui tira, contre toute apparence, des portes du tombeau le maréchal de Saxe, après la victoire de Fontenoy?

Notre jeune raisonneur prétend qu'il faut que les médecins ne soient plus qu'empiriques, (e) & leur conseille de bannir la théorie. Que diriez-vous d'un homme qui voudrait qu'on ne se servît plus d'architectes pour bâtir des maisons, mais seulement de maçons qui tailleraient des pierres au hasard?

Il donne aussi le sage conseil de négliger l'anatomie. (f) Nous aurons cette fois-ci les chirurgiens pour nous. Nous sommes seulement étonnés que l'auteur, qui a eu quelques petites obligations aux chirurgiens de Montpellier dans des maladies qui demandaient une grande connaissance de l'intérieur de la tête & de quelques autres parties du ressort de l'anatomie, en ait si peu de reconnaissance.

Le même auteur, peu savant apparemment dans l'histoire, en parlant de rendre les supplices des criminels utiles, & de faire sur leurs corps des expériences, dit (g) que cette proposition n'a jamais été exécutée : il ignore ce que tout le monde fait, que du temps de *Louis XI* on fit pour la première fois en France, sur un homme condamné à mort, l'épreuve de la taille ; que la feue reine d'Angleterre fit essayer l'inoculation de la petite vérole sur quatre criminels ; & qu'il y a d'autres exemples pareils.

Mais si notre auteur est ignorant, on est obligé d'avouer qu'il a en récompense une imagination singulière : il veut, en qualité de physicien, que nous

(e) Page 119.

(f) Page 120.

(g) Page 128.

nous fervions de la force centrifuge pour guérir une apoplexie, (*h*) & qu'on fasse pirouetter le malade. L'idée à la vérité n'est pas de lui, mais il lui donne un air fort neuf.

Il nous conseille (*i*) d'enduire un malade de poix, résine, ou de percer sa peau avec des aiguilles. S'il exerce jamais la médecine, & qu'il propose de tels remèdes, il y a grande apparence que ses malades suivront l'avis qu'il leur donne, de ne point payer le médecin.

Mais ce qu'il y a d'étrange, c'est que ce cruel ennemi de la faculté, qui veut qu'on nous retranche notre salaire si impitoyablement, propose, (*k*) pour nous adoucir, de ruiner les malades. Il ordonne, (car il est despotique) que chaque médecin ne traite qu'une seule infirmité ; de sorte que si un homme a la goutte, la fièvre, le dévoiement, mal aux yeux, & mal à l'oreille, il lui faudra payer cinq médecins au lieu d'un. Mais peut-être aussi que son intention est que nous n'ayons chacun que la cinquième partie de la rétribution ordinaire. Je reconnais bien là sa malice. Bientôt on conseillera aux dévots d'avoir des directeurs pour chaque vice, un pour l'ambition sérieuse des petites choses, un pour la jalousie cachée sous un air dur & impérieux, un pour la rage de cabaler beaucoup pour des riens, un pour d'autres misères ; mais ne nous égarons point, & revenons à nos confrères.

Le meilleur médecin, dit-il, est celui qui raisonne le moins. Il paraît être en philosophie aussi fidelle à cet axiome que le père *Canaye* l'était en théologie ;

(*k*) Page 206.

(*i*) *Ibid.*

(*k*) Page 208.

cependant malgré sa haine contre le raisonnement , on voit qu'il a fait de profondes méditations sur l'art de prolonger la vie. Premièrement, il convient avec tous les gens sensés , & c'est de quoi nous le félicitons , que nos pères vivaient huit à neuf cents ans.

Ensuite ayant trouvé tout seul , & indépendamment de *Leibnitz* , que *la maturité n'est point l'âge de la force, l'âge viril , mais que c'est la mort* , il propose de reculer ce point de maturité (l) *comme on conserve des œufs en les empêchant d'éclore*. C'est un beau secret, & nous lui conseillons de se faire bien assurer l'honneur de cette découverte dans quelque poulailier, ou par sentence criminelle de quelque académie.

On voit , par le compte que nous venons de rendre , que si ces lettres imaginaires étaient d'un président, elles ne pourraient être que d'un président de *Bedlam* , (m) & qu'elles sont incontestablement, comme nous l'avons dit, d'un jeune homme qui s'est voulu parer du nom d'un sage, respecté, comme on fait , dans toute l'Europe , & qui a consenti d'être déclaré *grand-homme*. Nous avons vu quelquefois au carnaval, en Italie , *Arlequin* déguisé en archevêque ; mais on démêlait bien vite *Arlequin* à la manière dont il donnait la bénédiction. Tôt ou tard on est reconnu ; cela rappelle une fable de *la Fontaine* :

*Un petit bout d'oreille échappé par malheur
Découvrit la fourbe & l'erreur.*

Ici l'on voit des oreilles tout entières.

(l) Page 76.

(m) Les petites-maisons à Londres.

Tout considéré , nous déferons à la sainte inquisition le livre imputé au président , & nous nous en rapportons aux lumières infailibles de ce docte tribunal , auquel on fait que les médecins ont tant de foi.

Décret de l'inquisition de Rome.

NOUS père *Pancrace* &c. inquisiteur pour la foi , avons lu la *Diatribé* de monsignor *Akakia* , médecin ordinaire du pape , sans savoir ce que veut dire *Diatribé* , & n'y avons rien trouvé de contraire à la foi ni aux décrétales. Il n'en est pas de même des œuvres & lettres du jeune inconnu déguisé sous le nom d'un président.

Nous avons , après avoir invoqué le St Esprit , trouvé dans les œuvres , c'est-à-dire dans l'in-4^o de l'inconnu , force propositions téméraires , malsonnantes , hérétiques & sentant l'hérésie. Nous les condamnons collectivement , séparément & respectivement.

Nous anathématisons spécialement & particulièrement l'*Essai de Cosmologie* , où l'inconnu aveuglé par les principes des enfans de *Bélial* , & accoutumé à trouver tout mauvais , infinue , contre la parole de l'Ecriture , (n) que c'est un défaut de providence que les araignées prennent les mouches , & dans laquelle *Cosmologie* l'auteur fait ensuite entendre qu'il n'y a d'autre preuve de l'existence de DIEU , que dans $Z \text{ égal à } BC \text{ divisé par } A \text{ plus } B$. (o) Or ces

(n) Oeuv. pag. 9.

(o) Page 45.

caractères étant tirés du Grimoire, & visiblement diaboliques, nous les déclarons attentoires à l'autorité du S^t Siège.

Et comme, selon l'usage, nous n'entendons pas un mot aux matières qu'on nomme de *physique*, *mathématique*, *dynamique*, *métaphysique* &c. nous avons enjoint aux révérends professeurs de philosophie du collège de la Sapience d'examiner les œuvres & les lettres du jeune inconnu, & de nous en rendre un compte fidelle. Ainsi DIEU leur soit en aide.

Jugement des professeurs du collège de la Sapience.

1°. Nous déclarons que les lois sur le choc des corps parfaitement durs sont puériles & imaginaires, attendu (*p*) qu'il n'y a aucun corps connu parfaitement dur, mais bien des esprits durs sur lesquels nous avons en vain tâché d'opérer.

2°. L'assertion, que le *produit de l'espace par la vitesse est toujours un minimum*, (*q*) nous a semblé fausse; car ce produit est quelquefois un *maximum*, comme *Leibnitz* le pensait, & comme il est prouvé. Il paraît que le jeune auteur n'a pris que la moitié de l'idée de *Leibnitz*; & en cela nous le justifions de n'avoir eu jamais une idée de *Leibnitz* toute entière.

3°. Nous adhérons en outre à la censure que monsignor *Akakia*, médecin du pape, & tant d'autres, ont fait des œuvres du jeune pseudonime, & surtout de la *Vénus physique*. (*r*) Nous conseillons au jeune auteur, quand il procédera avec sa femme (s'il en a une) à l'œuvre de la génération, de ne plus penser

(*p*) Page 44.

(*q*) Oeuv. pag. 4.

(*r*) Page 248.

que l'enfant se forme dans l'utérus par le moyen de l'attraction ; & nous l'exhortons , s'il commet le péché de la chair , à ne pas envier le sort des colimaçons en amour , ni celui des crapauds , & à imiter moins le style de *Fontenelle* , quand la maturité de l'âge aura formé le sien.

Nous venons à l'examen des *Lettres* que nous avons jugé contenir , par un double emploi vicieux , presque tout ce qui est dans les *Oeuvres* ; & nous l'exhortons à ne plus débiter deux fois la même marchandise sous des noms différens , parce que cela n'est pas d'un honnête négociant comme il devrait l'être.

Examen des lettres d'un jeune auteur déguisé sous le nom d'un président.

1^o. IL faut d'abord que le jeune auteur apprenne que la *prévoyance* (s) n'est point appelée dans l'homme *prévision* ; que ce mot *prévision* est uniquement consacré à la connaissance par laquelle DIEU voit l'avenir. Il est bon qu'il sache la force des termes avant de se mettre à écrire. Il faut qu'il sache que l'ame ne *s'aperçoit* point elle-même : elle voit des objets & ne se voit pas ; c'est-là sa condition. Le jeune écrivain peut aisément réformer ces petites erreurs.

2^o. Il est faux que *la mémoire nous fasse plus perdre que gagner*. (t) Le candidat doit apprendre que la *mémoire* est la faculté de retenir des idées , & que sans cette faculté on ne pourrait pas seulement faire

(s) Page 3. *Lettres* du natif de St Malo.

(t) Page 5.

un mauvais livre, ni même presque rien connaître, ni se conduire sur rien, qu'on ferait absolument imbécille ; il faut que ce jeune homme cultive sa mémoire.

3°. Nous sommes obligés de déclarer ridicule cette idée, (u) *que l'ame est comme un corps qui se remet dans son état après avoir été agitée, & qu'ainsi l'ame revient à son état de contentement ou de détresse, qui est son état naturel.* Le candidat s'est mal exprimé. Il voulait dire apparemment que chacun revient à son caractère ; qu'un homme, par exemple, après s'être efforcé de faire le philosophe, revient aux petites choses ordinaires &c. mais des vérités si triviales ne doivent pas être redites : c'est le défaut de la jeunesse de croire que des choses communes peuvent recevoir un caractère de nouveauté par des expressions obscures.

4°. Le candidat se trompe quand il dit que l'étendue n'est qu'une perception (x) de notre ame. S'il fait jamais de bonnes études, il verra que l'étendue n'est pas comme le son & les couleurs qui n'existent que dans nos sensations, comme le fait tout écolier.

5°. A l'égard de la nation allemande qu'il vilipende (y) & qu'il traite d'imbécille en termes équivalens, cela nous paraît ingrat & injuste ; ce n'est pas tout de se tromper, il faut être poli : il se peut faire que le candidat ait cru inventer quelque chose après *Leibnitz*, mais nous dirons à ce jeune homme que ce n'est pas lui qui a inventé la poudre.

6°. Nous craignons que l'auteur n'inspire à ses

(u) Page 8.

(x) Page 15.

(y) Pages 50 & 52.

camarades quelques petites tentations de chercher la pierre philosophale : (z) car , dit-il, sous quelque *aspect qu'on la considère, on ne peut en prouver l'impossibilité*. Il est vrai qu'il avoue qu'il y a de la folie à employer son bien à la chercher ; mais comme, en parlant de la *somme du bonheur*, il dit qu'on ne peut démontrer la religion chrétienne, & que cependant bien des gens la suivent, il se pourrait à plus forte raison que quelques personnes se ruinaissent à la recherche du grand œuvre, puisqu'il est possible, selon lui, de le trouver.

7°. Nous passons plusieurs choses qui fatigueraient la patience du lecteur, & l'intelligence de monsieur l'inquisiteur ; mais nous croyons qu'il sera fort surpris d'apprendre que le jeune étudiant (aa) veuille absolument disséquer des cerveaux de géans hauts de douze pieds, & des hommes velus portans queue, pour sonder la nature de l'intelligence humaine ; qu'avec de l'opium & des rêves il modifie l'ame ; qu'il fasse naître des anguilles *grosses* d'autres anguilles avec de la farine délayée, & des poissons avec des grains de blé. (bb) Nous prenons cette occasion de divertir monsieur l'inquisiteur.

8°. Mais monsieur l'inquisiteur ne rira plus quand il verra que tout le monde peut devenir prophète ; car l'auteur ne trouve pas plus de difficulté à voir l'avenir que le passé. Il avoue (cc) que les raisons en faveur de l'astrologie judiciaire sont aussi fortes que les raisons contr'elle. Ensuite il assure (dd) que

(z) Page 85.

(cc) Page 147.

(aa) Pages 232 & 233.

(dd) Page 151.

(bb) Page 143.

les perceptions du passé, du présent & de l'avenir, ne diffèrent (ee) que par le degré d'activité de l'ame. Il espère qu'un peu plus de chaleur & d'*exaltation* dans l'imagination pourra servir à montrer l'avenir, comme la mémoire montre le passé.

Nous jugeons unanimement que sa cervelle est fort exaltée, & qu'il va bientôt prophétiser. Nous ne savons pas encore s'il fera des grands ou des petits prophètes ; mais nous craignons fort qu'il ne soit prophète de malheur, puisque dans son traité du *bonheur même*, il ne parle que d'affliction : il dit (ff) surtout que tous les fous sont malheureux. Nous faisons à tous ceux qui le font un compliment de condoléance ; mais si son ame exaltée a vu l'avenir, n'y a-t-elle pas vu un peu de ridicule ?

9°. Il nous paraît avoir quelque envie d'aller aux terres australes, (gg) quoiqu'en lisant son livre on soit tenté de croire qu'il en revient ; cependant il semble ignorer qu'on connaît il y a long-temps la terre de *Frédéric Henri*, située par-delà le quarantième degré de latitude méridionale ; mais nous l'avertifions que si, au lieu d'aller aux terres australes, il prétend (hh) naviger tout droit directement sous le pôle arctique, personne ne s'embarquera avec lui.

100. Il doit encore être assuré qu'il lui sera difficile de faire, comme il le prétend, (ii) un trou qui aille jusqu'au centre de la terre, (où il veut apparemment se cacher de honte d'avoir avancé de telles choses.) Ce trou exigerait qu'on excavât au

(ee) Page 154.

(hh) Page 174.

(ff) Page 9.

(ii) Page 186.

(gg) Page 172.

moins trois ou quatre cents lieues de pays, ce qui pourrait déranger le système de la balance de l'Europe.

Pour conclusion nous prions M. le docteur *Akakia* de lui prescrire des tisanes rafraîchissantes ; nous l'exhortons à étudier dans quelque université, & à y être modeste.

Si jamais on envoie quelques physiciens vers la Finlande, pour vérifier, s'il se peut, par quelques mesures ce que *Newton* a découvert par la sublime théorie de la gravitation & des forces centrifuges, s'il est nommé de ce voyage, qu'il ne cherche point continuellement à s'élever au-dessus de ses compagnons ; qu'il ne se fasse point peindre seul aplattissant la terre, ainsi qu'on peint *Atlas* portant le ciel, comme si l'on avait changé la face de l'univers, pour avoir été se réjouir dans une ville où il y a garnison suédoise ; qu'il ne cite pas à tout propos le cercle polaire.

Si quelque compagnon d'étude vient lui proposer avec amitié un avis différent du sien, s'il lui fait confiance qu'il s'appuie sur l'autorité de *Leibnitz* & de plusieurs autres philosophes ; s'il lui montre en particulier une lettre de *Leibnitz* qui contredise formellement notre candidat, que ledit candidat n'aille pas s'imaginer sans réflexion, & crier par-tout qu'on a forgé une lettre de *Leibnitz* pour lui ravir la gloire d'être un original.

Qu'il ne prenne pas l'erreur où il est tombé sur un point de dynamique, absolument inutile dans l'usage, pour une découverte admirable.

Si ce camarade après lui avoir communiqué

plusieurs fois son ouvrage , dans lequel il le combat avec la discrétion la plus polie, & avec éloge, l'imprime de son consentement, qu'il se garde bien de vouloir faire passer cet ouvrage de son adversaire pour un crime de lèse-majesté académique.

Si ce camarade lui a avoué plusieurs fois qu'il tient la lettre de *Leibnitz*, ainsi que plusieurs autres, d'un homme mort il y a quelques années, que le candidat n'en tire pas avantage avec malignité, qu'il ne se serve pas à-peu-près des mêmes artifices dont quelqu'un (*kk*) s'est servi contre les *Mairan*, les *Cassini* & d'autres vrais philosophes ; qu'il n'exige jamais, dans une dispute frivole, qu'un mort ressuscite pour rapporter la minute inutile d'une lettre de *Leibnitz*, & qu'il réserve ce miracle pour le temps où il prophétisera ; qu'il ne compromette personne dans une querelle de néant, que la vanité veut rendre importante ; & qu'il ne fasse point intervenir les dieux dans la guerre des rats & des grenouilles. Qu'il n'écrive point lettres sur lettres à une grande princesse, pour forcer au silence son adversaire, & pour lui lier les mains, afin de l'assaffiner à loisir. (*ll*)

Que dans une misérable dispute sur la dynamique il ne fasse point somner, par un exploit académique, un professeur de comparaître dans un mois ; qu'il ne le fasse point condamner par contumace, comme ayant attenté à sa gloire, comme

(*kk*) L'homme en question avait fort tourmenté à Paris MM. de *Mairan* & *Cassini*.

(*ll*) Il écrivit deux lettres à madame la princesse d'Orange, pour la supplier d'imposer silence à son adversaire M. *Kœnig* bibliothécaire de cette princesse, lequel il avait fait condamner comme faussaire.

forgeur de lettres & faussaire, surtout quand il est évident que les lettres de *Leibnitz* sont de *Leibnitz*, & qu'il est prouvé que les lettres sous le nom d'un président n'ont pas été plus reçues de ses correspondans que lues du public.

Qu'il ne cherche point à interdire à personne la liberté d'une juste défense; qu'il pense qu'un homme qui a tort, & qui veut déshonorer celui qui a raison, se déshonore soi-même.

Qu'il croie que tous les gens de lettres sont égaux, & il gagnera à cette égalité.

Qu'il ne s'avise jamais de demander qu'on n'imprime rien sans son ordre.

Nous finissons par l'exhorter à être docile, à faire des études sérieuses, & non des cabales vaines; car ce qu'un savant gagne en intrigues, il le perd en génie, de même que dans la mécanique, ce qu'on gagne en temps on le perd en forces. On n'a vu que trop souvent des jeunes gens qui ont commencé par donner de grandes espérances & de bons ouvrages, finir enfin par n'écrire que des sottises, parce qu'ils ont voulu être des courtisans habiles au lieu d'être d'habiles écrivains, parce qu'ils ont substitué la vanité à l'étude, & la dissipation qui affaiblit l'esprit au recueillement qui le fortifie; on les a loués, & ils ont cessé d'être louables; on les a récompensés, & ils ont cessé de mériter des récompenses; ils ont voulu paraître, & ils ont cessé d'être: car lorsque dans un auteur une *somme* d'erreurs est égale à une *somme* de ridicules, le néant vaut son existence. (mm)

(mm) L'auteur en question avait écrit que, supposé qu'un homme ait éprouvé autant de mal que de bien, le néant vaut son être.

Ce remède benin fit un effet contraire à celui que toutes les facultés espéraient , comme il arrive assez souvent. La bile du natif de St Malo en fut exaltée encore plus que son ame ; il fit brûler impitoyablement l'ordonnance du médecin , & le mal empira : il persista dans le dessein de faire ses expériences , & tint à cet effet la mémorable séance dont nous allons donner un récit fidelle.

Séance mémorable.

LE premier des kalendes d'octobre 1751, s'assemblèrent extraordinairement les sages sous la direction du très-sage président. Chacun ayant pris place, le président prononça l'éloge d'un membre de la compagnie *meuri* (*nn*) depuis peu , (*) parce qu'on n'avait pas eu la précaution de lui boucher les pores , & de le conserver comme un œuf frais selon la nouvelle méthode ; il prouva que son médecin l'avait tué pour avoir aussi négligé de le traiter suivant les lois de la force centrifuge ; & il conclut que le médecin serait reprimandé & point payé. Il finit en glissant, selon sa coutume modeste, quelques mots sur lui-même ; ensuite on procéda avec grand appareil à la vérification des expériences par lui proposées à tous les savans de l'Europe étonnée.

(*oo*) En premier lieu , deux médecins produisirent chacun un malade enduit de poix résine , & deux chirurgiens leur percèrent les cuisses & les bras avec

(*nn*) Pag. 76. Voyez les lettres de M. le président.

(*) C'est-à-dire décédé.

(*oo*) Page 206.

de longues aiguilles. Aussitôt les patients qui à peine pouvaient remuer auparavant, se mirent à courir & à crier de toutes leurs forces ; & le secrétaire en chargea ses registres.

(*pp*) L'apothicaire approcha avec un grand pot d'opium, & le plaça sur un volume de la composition du président pour en redoubler la force, & on en fit prendre une dose à un jeune homme vigoureux. Et voici, au grand étonnement de tout le monde, qu'il s'endormit ; & dans son sommeil il eut un rêve heureux qui fit peur aux dames accourues à cette solennité ; & la nature de l'ame fut parfaitement connue comme monsieur le président l'avait très-bien deviné.

Ensuite se présentèrent tous les manœuvres de la ville pour faire vite un trou qui allât jusqu'au centre de la terre, selon les ordres précis de M. le président. (*qq*) Sa vue portait jusque-là ; mais comme l'opération était un peu longue, on la remit à une autre fois ; & monsieur le secrétaire perpétuel donna rendez-vous aux ouvriers avec les maçons de la tour de Babel.

Aussitôt après, le président ordonna qu'on frêtât un vaisseau pour dissequer des géans & des hommes velus à longue queue aux terres australes : (*rr*) il déclara qu'il ferait lui-même du voyage, & qu'il irait respirer son air natal : sur quoi toute l'assemblée battit des mains.

On procéda ensuite par son ordre, & selon ses principes à l'accouplement d'un coq d'inde & d'une mule dans la cour de l'académie ; & tandis que le

(*pp*) Page. 223.

(*qq*) Page 174.

(*rr*) Page 172.

34 DIATRIBE DU DOCTEUR AKAKIA.

poète du corps composait leur épithalame, le président, qui est galant, fit servir aux dames une superbe collation, composée de pâtés d'anguilles, (ss) toutes les unes dans les autres, & nées subitement par un mélange de farine délayée. Il y avait de grands plats de poissons qui se formaient sur le champ de grains de blé germé, à quoi les dames prirent un singulier plaisir. Le président, ayant bu un verre de rogum, démontra à l'assemblée qu'il était aussi aisé à l'ame de voir l'avenir que le passé ; & alors il se frotta les lèvres avec sa langue, remua long-temps la tête, exalta son imagination, & prophétisa. On ne donne point ici sa prophétie, qui se trouvera toute entière dans l'almanach de l'académie.

La séance se termina par un discours très-éloquent que prononça le secrétaire perpétuel : *Il n'y a qu'un Erasme*, lui dit-il, *qui dût faire votre éloge* ; ensuite il eleva la monade du président jusqu'aux nues, ou du moins jusqu'aux brouillards. Il le mit hardiment à côté de *Cyrano de Bergerac*. On lui érigea un trône de vessies, & il partit le lendemain pour la Lune, où *Astolphe* retrouva, dit-on, ce que le président a perdu.

— Le natif de St Malo ne partit point pour la Lune, comme il le croyait, il se contentait d'y aboyer. Le bon docteur *Akakia*, voyant que le mal empirait, imagina avec quelques-uns de ses confrères d'adoucir l'âcreté des humeurs, en réconciliant le président avec le docteur helvétien qui lui avait tant déplu, en lui montrant sa mesure. Le médecin, croyant que l'antipathie était un mal qu'on pouvait guérir, proposa donc le traité de paix suivant.

(ss) Pages 143 & 180.

TRAITÉ DE PAIX

CONCLU ENTRE M. LE PRESIDENT
ET M. LE PROFESSEUR. (*)

Le premier janvier 1753.

TOUTE l'Europe ayant été en alarmes dans la dangereuse querelle sur une formule d'algèbre, &c. les deux parties principalement intéressées dans cette guerre, voulant prévenir une effusion d'encre insupportable à la longue à tous les lecteurs, sont enfin convenues d'une paix philosophique en la manière qui suit :

Le président s'est transporté au lieu de sa présidence, & a dit devant ses pairs :

1°. Ayant eu le temps de reconnaître notre méprise, nous prions M. le professeur d'oublier tout le passé. Nous sommes très-fâchés d'avoir fait beaucoup de bruit pour peu de chose, & d'avoir déclaré faussaire un grave professeur qui n'a jamais rien supposé que des monades & l'harmonie préétablie.

2°. Nous avons signé des lettres-patentes, scellées de notre grand sceau, par lesquelles nous rendons à la république des lettres la liberté ; & nous déclarons qu'il sera désormais permis d'écrire contre notre sentiment, sans être réputé mal-honnête homme.

(*) M. *König*, professeur à la Haye.

3°. Nous demandons pardon à DIEU d'avoir prétendu qu'il n'y a de preuve de son existence que dans $A \text{ plus } B$, divisé par Z &c. Et si contre toute apparence, un raisonnement de cette espèce avait séduit quelques-uns de nos lecteurs, nous lui donnons un bon conseil, en l'invitant à s'occuper plus utilement, & à revenir des idées qu'il aurait pu prendre sur cette matière à laquelle nous n'entendons rien. Messieurs les inquisiteurs, qui ne l'entendent pas plus que nous, voudront bien à cet égard ne pas nous juger à toute rigueur.

4°. Nous permettons dorénavant à tous les malades de payer leurs médecins, & aux médecins de traiter de plusieurs maladies ; attendu que si un malade, attaqué de la colique, envoyait chercher le médecin de la pierre, il se pourrait faire que celui-ci taillât son homme, au lieu de lui donner un lavement : ainsi les choses resteront comme elles étaient.

5°. Nous déclarons que, quand nous avons proposé d'établir une ville latine, nous avons bien prévu à la vérité qu'il faudrait que les cuisiniers, les blanchisseuses & les balayeurs des rues fussent préalablement le latin, & qu'il se pourrait faire alors que ces personnes voulussent enseigner la grammaire, au lieu de faire la cuisine & de blanchir les chemises, ce qui pourrait causer quelques cabales dangereuses ; mais aussi nous avons considéré que les écoliers & les régens pourraient se passer de chemises comme les anciens Romains, & même de cuisinières, & c'est ce que nous examinerons plus à loisir, quand nous aurons appris le latin à fond.

6°. Si jamais nous traitons de l'accouplement & du fœtus , nous promettons d'étudier auparavant l'anatomie , de ne plus recommander l'ignorance aux médecins , de ne plus envier le fort des colimaçons , & de ne plus leur dire ces douces paroles : „ Inno-
 „ cents colimaçons , recevez , & rendez mille fois les
 „ coups de ces dards dont la nature vous a armés.
 „ Ceux qu'elle a réservés pour nous font des foin &
 „ des regards ; „ attendu que cette phrase est fort
 mauvaise , & qu'un foin réservé n'est pas un dard ,
 & que ces expressions ne sont point académiques.

7°. Nous ne porterons plus envie aux crapauds , & nous n'en parlerons plus en style de bergerie ; vu que *Fontenelle* , que nous avons cru imiter , n'a point chanté les crapauds dans ses Eglogues.

8°. Nous laissons à DIEU le foin de créer les hommes comme bon lui semble , sans jamais nous en mêler ; & chacun fera libre de ne pas croire que dans l'utérus l'orteil droit attire l'orteil gauche , ni que la main se mette au bout du bras par attraction.

9°. Si nous allons aux terres australes , nous promettons à l'académie de lui amener quatre géans hauts de douze pieds , & quatre hommes velus avec de longues queues ; nous les ferons disséquer tout vivans , sans prétendre pour cela connaître mieux la nature de l'ame que nous ne la connaissons aujourd'hui ; mais il est toujours bon , pour le progrès des sciences , d'avoir de grands hommes à disséquer.

10°. Si nous allons tout droit par mer au pôle arctique , nous ne forcerons personne à être du

voyage, excepté M. *De . . .* qui nous a déjà suivi dans des pays à lui inconnus.

11°. A l'égard du trou que nous voulons percer jusqu'au noyau de la terre, nous nous désistons formellement de cette entreprise; car, quoique la vérité soit au fond d'un puits, ce puits serait trop difficile à faire. Les ouvriers de la tour de Babel sont morts. Aucun souverain ne veut se charger de notre trou, parce que l'ouverture serait un peu trop grande, & qu'il faudrait excaver au moins toute l'Allemagne, ce qui porterait un notable préjudice à la balance de l'Europe. Ainsi nous laisserons la face du monde telle qu'elle est, nous nous désistons de nous-mêmes, toutes les fois que nous voudrions creuser, & nous nous arrêterons constamment à la superficie des choses.

12°. Nous reconnaissons qu'il est un peu plus difficile de prédire l'avenir que de savoir lire *Tite-Live* ou *Thucydide*. Nous réglerons notre ame, & nous ne l'exalterons plus; nous avouons que nous n'avons pas encore le don de prophétie, quoique nous y ayons beaucoup de disposition, si la perspicacité peut servir à prédire; & quand nous avons dit que c'est la même chose de savoir l'avenir & le passé, nous avons seulement donné à entendre que nous ne savons ni l'un ni l'autre.

13°. Nous trouvons toujours bon qu'on vive huit à neuf cents ans, en se bouchant les pores & les conduits de la respiration; mais nous ne ferons cette expérience sur personne, de peur que le patient ne parvienne tout d'un coup à l'âge de la maturité, qui est la mort.

14°. Nous nous engageons à ne plus écrire tristement sur le bonheur, laissant d'ailleurs à chacun la liberté que nous avons déjà accordée de se tuer, ou d'être chrétien &c.

15°. Nous ne rabaisserons plus tant les Allemands, & nous avouerons que les *Copernic*, les *Kepler*, les *Leibnitz*, les *Wolf*, les *Haller*, les *Gotsched* font quelque chose, & que nous avons étudié sous les *Bernouilli*, & nous étudierons encore; & qu'enfin M. le professeur *Euler* qui a bien voulu nous servir de lieutenant est un très-grand géomètre qui a soutenu notre principe par des formules auxquelles nous n'avons rien pu comprendre, mais que ceux qui les entendent nous ont assurés être pleines de génie comme tous les autres ouvrages dudit professeur, notre lieutenant.

16°. Et comme nous avons à cœur de faire une paix stable & perpétuelle, nous promettons solennellement de faire notre possible pour ne plus violer, soit dans nos raisonnemens, soit dans nos actions, les trois grands principes de la philosophie germanique, à savoir les principes de contradiction, de raison suffisante & de continuité; en conséquence de cet engagement, nous ne nous permettrons plus les contradictions dans nos écrits, & nous tâcherons de mettre de la raison & de la suite dans notre conduite.

17°. Pour ce qui est de M. *Wolf*, notre grand émule, comme ses ouvrages sont volumineux, & que nous ne lisons rien, nous ne saurions prendre la résolution d'en examiner le contenu, pour nous autoriser à pouvoir en décider. Ainsi nous nous réservons toujours la prérogative que nous croyons dûe à un président d'académie, de pouvoir statuer librement du mérite

des livres de science, sans se donner la peine de les étudier.

18°. Néanmoins pour donner encore en ceci une marque de notre condescendance, nous exhorterons les jeunes gens qui dépendent de nous, à lire les livres de M. *Wolf*, avant que de les mépriser; & pour leur en donner l'exemple, nous entreprendrons nous-mêmes d'étudier la petite logique de cet allemand, d'autant qu'au régiment où nous servions en France dans notre jeunesse, nous n'avons point eu d'occasion d'entendre parler de ces choses-là.

19°. Enfin pour donner la plus grande preuve possible du désir sincère que nous avons de rendre le repos à l'Europe littéraire, nous consentons que notre ennemi capital, M. de *Voltaire*, soit compris dans le présent traité de paix, nonobstant les puissantes raisons que nous aurions pour l'en excepter. Pourvu donc qu'il s'engage de ne plus nous mettre ni dans sa prose ni dans ses vers, nous promettons de ne plus cabaler contre lui; de ne plus nous servir de l'exécuteur de la haute-justice pour nous venger de ses plaisanteries; de ne plus le menacer de notre bras plutôt que de notre esprit; de ne plus prétendre qu'il tremble tant qu'il n'aura pas la fièvre, & enfin d'abandonner *la Beaumelle* à sa justice.

Ce beau & sage discours fini, M. le secrétaire perpétuel lut à haute voix la déclaration de M. le professeur *Kænig*, laquelle contenait en substance:

1°. Qu'ayant travaillé toute sa vie à soumettre son imagination à l'empire de la raison, il se concevait incapable de concevoir des idées aussi brillantes que

l'étaient celles que le génie de M. le président avait enfantées dans ses lettres, qu'il lui céda la palme, & qu'il se reconnaît toujours son inférieur à cet égard.

2°. Mais que pour épargner dorénavant à M. le président des soupçons désagréables, il ferait plus circonspect dans ses citations; qu'il n'avancerait aucun fait relatif aux sciences, sans pouvoir le prouver par la signature d'un notaire juré & quatre témoins, gens de bonne vie; que dans les dissertations sur le minimum de l'action, il ne rapporterait plus des fragmens de lettres sans en avoir en main les originaux; qu'aussi pour faciliter le présent accommodement, il passerait à M. le président le principe *qu'un écrit dont on ne peut pas produire l'original est un écrit forgé*; sans le soupçonner pour cela de manquer de foi aux livres de notre sainte religion.

3°. Que pour le bien de la paix, & comme un équivalent de l'honneur d'être de l'académie de Berlin, (auquel ce professeur s'était vu obligé de renoncer) il accepterait une profession de philosophie dans la ville latine que M. le président voulait fonder, dès qu'il faudrait qu'on y aurait commencé à prêcher, à plaider & à jouer la comédie en latin, & qu'en ce cas il s'appliquerait de toutes ses forces à parler & à écrire dans le style des *epistolæ obscurorum virorum*, afin d'y établir autant qu'il sera possible une latinité que M. le président puisse entendre.

4°. Qu'en attendant il mettrait une monade ou être simple à côté de chaque géant que M. le président apporterait à l'académie; qu'on disséquerait les uns & les autres pour voir si c'est dans ceux-ci ou

dans celles-là que l'on peut découvrir le plus facilement la nature de l'ame.

5°. Qu'au surplus il consentait de grand cœur que tout le reste fût déclaré comme non avenu ; que les combattans des deux partis sans exception avouassent de bonne foi que chacun a été trop loin des deux côtés , & qu'ils auraient dû commencer par où le public finit ; c'est-à-dire par rire.

—L'académie ayant entendu avec admiration le présent traité , elle a applaudi à tous ses articles , & en a garanti l'exécution : & afin que les fruits de cette heureuse réunion se fissent sentir par toute l'Europe , elle a voulu qu'il fût stipulé que tous les gens de lettres vivraient désormais en frères , à compter du jour où toutes les femmes qui prétendent à la beauté feraient sans jalousie.

Le tout ayant été ratifié convenablement , on devait chanter un *Te Deum* , mis en musique par un *français* , & exécuté par des *italiens* ; & célébrer une grand'messe , où un jésuite officierait , ayant un calviniste pour diacre & un janséniste pour sous-diacre ; & la paix eût été générale dans toute la chrétienté.

—Qui aurait cru qu'un projet de paix si raisonnable n'eût pas été accepté par M. le président ? mais sur le point de signer & d'en remplir tous les articles , sa mélancolie & sa philocratie redoublèrent avec des symptômes violens. Il s'emporta contre son bon médecin *Akakia* , qui était alors malade lui-même dans la cité de Leipfick en Germanie , & il lui écrivit une lettre fulminante , par laquelle il le menaçait de venir le tuer.

L E T T R E
DE M. LE PRESIDENT
A SON MEDECIN AKAKIA.

JE vous déclare que ma santé est assez bonne pour vous venir trouver par-tout où vous ferez , pour tirer de vous la vengeance la plus complète. Rendez grâce au respect & à l'obéissance qui ont jusqu'ici retenu mon bras. Tremblez.

Signé MAUPERTUIS.

Depuis feu M. de *Pourceaugnac* , qui voulait voir son médecin l'épée à la main , il ne s'était jamais trouvé de si méchant malade. Le docteur *Akakia* tout épouvanté eut recours à l'université de *Leipsick* , & lui présenta la requête ci-jointe.

„ Le docteur *Akakia* réfugié dans l'université de *Leipsick* , où il a cherché un asile contre les attentats d'un lapon natif de S^t Malo , qui veut absolument le venir assassiner dans les bras de ladite université , supplie instamment messieurs les docteurs & écoliers de s'armer contre ce barbare de leurs écritaires & canifs. Il s'adresse particulièrement à ses confrères ; il espère qu'ils purgeront ledit sauvage dès qu'il paraîtra , qu'ils évacueront toutes ses humeurs peccantes , & qu'ils conserveront par leur art ce qui peut rester de raison à ce cruel lapon , & de vie à leur confrère le bon *Akakia* , qui se recommande à

leurs soins. Il prie messieurs les apothicaires de ne se pas oublier en cette occasion. »

En vertu de cette requête , l'université donna un décret , par lequel le natif de S^t Malo devait être arrêté aux portes de la ville, lorsqu'il viendrait pour exécuter son dessein parricide contre le bon *Akakia* , qui lui avait servi de père.

Voici les ordres précis de l'université , tels qu'on les trouvera dans les *Acta eruditorum*.

E X T R A I T

DU JOURNAL DE LEIPSICK,

intitulé : Der Hofmeister.

UN quidam ayant écrit une lettre à un habitant de Leipfick , par laquelle il menace ledit habitant de l'assassiner, & les assassins étant visiblement contraires aux privilèges de la foire , on prie tous & un chacun de donner connaissance dudit quidam , quand il se présentera aux portes de Leipfick. C'est un philosophe qui marche en raison composée de l'air distrait & de l'air précipité, l'œil rond & petit, & la perruque de même , le nez écrasé , la physionomie mauvaise , ayant le visage plein & l'esprit plein de lui-même , portant toujours scalpel en poche pour disséquer les gens de haute taille. Ceux qui en donneront connaissance auront mille ducats de récompense assignés sur les fonds de la ville latine que ledit quidam fait bâtir , ou sur la première comète d'or & de diamant

LETTRE DU DOCTEUR AKAKIA. 45

qui doit tomber incessamment sur la terre selon les prédictions dudit quidam philosophe & assassin.

Cependant le médecin *Akakia* ne différa pas à faire réponse à son malade, & il tâcha encore de lui remettre l'esprit par cette lettre amiable.

L E T T R E

DU DOCTEUR AKAKIA

AU NATIF DE S^t MALO.

MONSIEUR LE PRESIDENT,

J'AI reçu la lettre dont vous m'honorez ; vous m'apprenez que vous vous portez bien , que vos forces sont entièrement revenues , & vous me menacez de venir m'assassiner , si je publie la lettre de *la Beaumelle*. Quelle ingratitude envers votre pauvre médecin *Akakia* ! vous ne vous contentez pas d'ordonner qu'on ne paye point son médecin , vous voulez le tuer ! Ce procédé n'est ni d'un président d'académie ni d'un bon chrétien , tel que vous êtes. Je vous fais mon compliment sur votre bonne santé ; mais je n'ai pas tant de force que vous. Je suis au lit depuis quinze jours , & je vous prie de différer la petite expérience de physique que vous voulez faire. Vous voulez peut-être me disséquer ; mais songez que je ne suis pas un géant des terres australes, & que mon cerveau est si petit que la découverte de ses fibres ne vous donnera aucune nouvelle notion

de l'ame. De plus, si vous me tuez, ayez la bonté de vous souvenir que M. de *la Beaumelle* m'a promis de *me poursuivre jusqu'aux enfers*; il ne manquera pas de m'y aller chercher : quoique le trou qu'on doit creuser par votre ordre jusqu'au centre de la terre, & qui doit mener tout droit en enfer, ne soit pas encore commencé, il y a d'autres moyens d'y aller, & il se trouvera que je serai mal mené dans l'autre monde, comme vous m'avez persécuté dans celui-ci.

Voudriez-vous, Monsieur, pousser l'animosité si loin ? ayez encore la bonté de faire une petite attention. Pour peu que vous vouliez exalter votre ame pour voir clairement l'avenir, vous verrez que si vous venez m'assassiner à Leipfick, où vous n'êtes pas plus aimé qu'ailleurs, & où votre lettre est déposée, vous courrez quelque risque d'être pendu, ce qui avancerait trop le moment de votre maturité, & serait peu convenable à un président d'académie. Je vous conseille de faire d'abord déclarer la lettre de *la Beaumelle* forgée & attentatoire à votre gloire dans une de vos assemblées ; après quoi il vous sera plus permis peut-être de me tuer comme perturbateur de votre amour-propre.

Au reste, je suis encore bien faible, vous me trouverez au lit, & je ne pourrai que vous jeter à la tête ma seringue & mon pot de chambre ; mais, dès que j'aurai un peu de force, je ferai charger mes pistolets *cum pulvere pyrio* ; & en multipliant la masse par le quarré de la vitesse jusqu'à ce que l'action & vous soyez réduits à zéro, je vous mettrai du plomb dans la cervelle, elle paraît en avoir besoin.

Il sera triste pour vous que les Allemands que

vous avez tant vilipendés aient inventé la poudre, comme vous devez vous plaindre qu'ils aient inventé l'imprimerie.

Adieu, mon cher président.

AKAKIA.

P O S T - S C R I P T U M.

Comme il y a ici cinquante à soixante personnes qui ont pris la liberté de se moquer prodigieusement de vous, elles demandent quel jour vous prétendez les assassiner.

— On avait espéré que ce dernier cordial pourrait enfin opérer sur l'esprit revêché du natif de S^t Malo, qu'il se désisterait de ses expériences cruelles, qu'il ne persécuterait plus les Suisses ni les *Akakia*, qu'il laisserait les Allemands en repos, & qu'il pourrait même un jour, quand il serait parfaitement rétabli, rire des symptômes de sa maladie.

Mais le médecin *Akakia*, en homme prudent, voulut ménager encore la délicatesse du natif de S^t Malo; & en s'adressant humblement au secrétaire éternel de l'académie dudit malouin, il lui écrivit ainsi :

M. LE SECRETAIRE ETERNEL,

JE vous envoie l'arrêt de mort que le président a prononcé contre moi, avec mon appel au public & les témoignages de protection que m'ont donnés tous les médecins & tous les apothicaires de Leipfick. Vous voyez que M. le président ne se borne pas aux expériences qu'il projette dans les terres australes, & qu'il veut absolument séparer dans le Nord mon ame d'avec mon corps. C'est la première fois qu'un président a voulu tuer un de

48 LETTRE DU DOCTEUR AKAKIA.

ses conseillers. Est-ce-là *le principe de la moindre action* ? quel terrible homme que ce président ! il déclare faussaire à gauche, il assassine à droite, & il prouve DIEU par A, plus B, divisé par Z ; franchement on n'a rien vu de pareil. J'ai fait, Monsieur, une petite réflexion, c'est que, quand le président m'aura tué, disséqué & enterré, il faudra faire mon éloge à l'académie selon la louable coutume. Si c'est lui qui s'en charge, il ne sera pas peu embarrassé. On fait comme il l'a été avec feu M. le maréchal *Schmettau*, auquel il avait fait quelque peine pendant sa vie. Si c'est vous, Monsieur, qui faites mon oraison funèbre, vous y ferez tout aussi empêché qu'un autre. Vous êtes prêtre, & je suis profane ; vous êtes calviniste, & je suis papiste ; vous êtes auteur, & je le suis aussi ; vous vous portez bien, & je suis médecin. Ainsi, Monsieur, pour esquiver l'oraison funèbre, & pour mettre tout le monde à son aise, laissez-moi mourir de la main cruelle du président, & rayez-moi du nombre de vos élus. Vous sentez bien d'ailleurs qu'étant condamné à mort par son arrêt, je dois être préalablement dégradé. Retranchez-moi donc, Monsieur, de votre liste ; mettez-moi avec le faussaire *Kœnig*, qui a eu le malheur d'avoir raison. J'attendrai patiemment la mort avec ce coupable :

..... *Pariterque jacentes*

Ignovere diis.

Je suis métaphysiquement,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéissant serviteur,

AKAKIA.

REFLEXIONS

REFLEXIONS

POUR LES SOTS.

SI le grand nombre gouverné était composé de bœufs, & le petit nombre gouvernant, de bouviers, le petit nombre ferait très-bien de tenir le grand nombre dans l'ignorance.

Mais il n'en est pas ainsi. Plusieurs nations qui long-temps n'ont eu que des cornes, & qui ont ruminé, commencent à parler.

Quand une fois ce temps de penser est venu, il est impossible d'ôter aux esprits la force qu'ils ont acquise ; il faut traiter en êtres pensans ceux qui pensent, comme on traite les brutes en brutes.

Il serait impossible aux chevaliers de la Jarretière assemblés à l'hôtel-de-ville de Londres, de faire croire aujourd'hui que *S^t George* leur patron les regarde du haut du ciel, une lance à la main, monté sur un grand cheval de bataille.

Le roi *Guillaume*, la reine *Anne*, *George I*, *George II* n'ont guéri personne des écrouelles. Autrefois un roi qui aurait refusé de se servir de ce saint privilège, eût révolté la nation ; aujourd'hui un roi qui en voudrait user ferait rire la nation entière.

Le fils du grand *Racine*, dans un poème intitulé *la Grâce*, s'exprime ainsi sur l'Angleterre :

L'Angleterre où jadis brilla tant de lumière,
Recevant aujourd'hui toutes religions,
N'est plus qu'un triste amas de folles visions.

Facéties.

D

M. *Racine* se trompe ; l'Angleterre fut plongée dans l'ignorance & le mauvais goût jusqu'au temps du chancelier *Bacon*. C'est la liberté de penser qui a fait éclore chez les Anglais tant d'excellens livres ; c'est parce que les esprits ont été éclairés , qu'ils ont été hardis ; c'est parce qu'ils ont été hardis qu'on a donné des prix à ceux qui feraient passer les mers à leurs blés ; c'est cette liberté qui a fait fleurir tous les arts , & qui a couvert l'Océan de vaisseaux.

A l'égard des folles visions que leur reproche l'auteur du poëme sur la grâce , il est vrai qu'ils ont abandonné la dispute sur la grâce efficace & suffisante & concomitante ; mais en récompense ils ont donné les logarithmes , la position de trois mille étoiles , l'aberration de la lumière , la connaissance physique de cette lumière même , le calcul qu'on appelle de l'infini , & la loi mathématique par laquelle tous les globes du monde gravitent les uns sur les autres. Il faut avouer que la sorbonne , quoique très-supérieure , n'a pas encore fait de telles découvertes.

Cette petite envie de se faire valoir en investivant contre son siècle , en voulant ramener les hommes de la nourriture du pain à celle du gland , en répétant sans cesse & hors de propos de misérables lieux communs , ne fera pas fortune dorénavant.

Il est ridicule de penser qu'une nation éclairée ne soit pas plus heureuse qu'une nation ignorante.

Il est affreux d'insinuer que la tolérance est dangereuse , quand nous voyons à nos portes l'Angleterre & la Hollande peuplées & enrichies par cette

tolérance , & de beaux royaumes dépeuplés & incultes par l'opinion contraire.

La persécution contre les hommes qui pensent librement ne vient pas de ce qu'on croit ces hommes dangereux ; car assurément aucun d'eux n'a jamais ameuté quatre gredins dans la place Maubert , ni dans la grand'salle. Aucun philosophe n'a jamais parlé ni à *Jacques Clement* , ni à *Barrière* , ni à *Châtel* , ni à *Ravaillac* , ni à *Damiens*.

Aucun philosophe n'a empêché qu'on payât les impôts nécessaires à la défense de l'Etat ; & lorsqu'autrefois on promenait la châsse de *S^{te} Geneviève* par les rues de Paris pour avoir de la pluie ou du beau temps , aucun philosophe n'a troublé la procession ; & quand les convulsionnaires ont demandé les saints secours , aucun philosophe ne leur a donné des coups de bûche.

Quand les jésuites ont employé la calomnie, les confessions & les lettres de cachet contre tous ceux qu'ils accusaient d'être jansénistes, c'est-à-dire d'être leurs ennemis ; quand les jansénistes se sont vengés ensuite comme ils ont pu des insolentes persécutions des jésuites , les philosophes ne se sont mêlés en aucune façon de ces querelles ; ils les ont rendues méprisables , & par-là ils ont rendu à la nation un service éternel.

Si une bulle écrite en mauvais latin , & scellée de l'anneau du pêcheur, ne décide plus du destin d'un Etat ; si un légat du côté ne vient plus donner des ordres à nos rois & lever des décimes sur nos peuples , à qui en a-t-on l'obligation ? aux maximes

du chancelier de *l'Hospital* qui était philosophe , aux écrits de *Gerson* qui était aussi philosophe , aux lumières de l'avocat-général *Cugnière* qui passa pour un philosophe , & surtout aux solides écrits de nos jours qui ont jeté un si énorme ridicule sur la sottise de nos pères , qu'il est désormais impossible à leurs enfans d'être aussi fots qu'eux.

Les vrais gens de lettres & les vrais philosophes ont beaucoup plus mérité du genre-humain que les *Orphées* , les *Hercules* & les *Thésées* ; car il est plus beau & plus difficile d'arracher des hommes civilisés à leurs préjugés , que de civiliser des hommes grossiers , plus rare de corriger que d'instituer.

D'où vient donc la rage de quelques bourgeois & de quelques petits écrivains subalternes contre les citoyens les plus estimables & les plus utiles ? c'est que ces bourgeois & ces petits écrivains ont bien senti dans le fond de leur cœur qu'ils étaient méprisables aux yeux des hommes de génie , c'est qu'ils ont eu la hardiesse d'être jaloux : un homme accoutumé à être loué dans l'obscurité de son petit cercle , devient furieux quand il est méprisé au grand jour.

Aman voulut faire pendre tous les Juifs , parce que *Mardoché* ne lui avait pas fait la révérence. *Acanthos* voudrait faire brûler tous les sages , parce qu'un sage a dit qu'un discours d'*Acanthos* ne valait rien. (*)

O *Acanthos* ! fais relier en maroquin les méditations du révérend père *Croiset* ; & s'il paraît un bon livre , cours le dénoncer à ceux qui ne le liront pas ; fais brûler un ouvrage utile , les étincelles t'en sauteront au visage.

(*) Mot grec qui signifie proprement *flos spinosus* , fleur épineuse.

E X T R A I T

Du décret de la sacrée congrégation de l'inquisition de Rome, à l'encontre d'un libelle intitulé : Lettres sur le vingtième.

COMME il est clair que le monde va finir, & que l'Antechrist est déjà venu ; ledit Antechrist ayant envoyé déjà plusieurs lettres circulaires à des évêques de France, dans lesquelles il a eu l'audace de les traiter de Français & de sujets du roi, *Satan* s'est joint à l'homme d'iniquité pour achever de placer l'abomination de la désolation dans le lieu saint ; lequel *Satan* a pour cet effet composé & débité un livre digne de lui, livre hérétique, sentant l'hérésie, téméraire & mal-fonnant : il s'efforce d'y prouver que les ecclésiastiques font partie du corps de l'Etat, au lieu d'avouer qu'ils en sont essentiellement les maîtres, ainsi qu'ils l'avaient précédemment enseigné : il avance que ceux qui ont le tiers du revenu de l'Etat doivent au moins le tiers en contribution ; ne se souvenant plus que nos frères sont faits pour avoir tout & ne rien donner. Le susdit livre en outre est notoirement rempli de maximes impies tirées du droit naturel, du droit des gens, des lois fondamentales du royaume, & autres préjugés pernicieux tendans méchamment à affermir l'autorité royale, à faire circuler plus d'espèces dans le royaume

54 EXTRAIT DU DECRET &c. .

de France , à soulager les pauvres ecclésiastiques jusqu'à présent saintement opprimés par les riches.

A ces causes il a semblé bon au S^t Esprit & à nous de faire brûler ledit livre en attendant que nous puissions en faire autant de l'éditeur qui a été en cette partie le secrétaire de *Satan* : déclarons au surplus & mandons qu'on ait un soin particulier de nous payer nos annates : condamnons *Satan* à boire de l'eau bénite , à souper tous les vendredis ; & lui enjoignons d'entrer dans le corps de tous ceux qui auront lu son livre. Fait à Rome , dans S^{te} Marie sans *Minerve* , à vingt-cinq heures du jour , le 20 mai 1750.

Signé **COGLIONE-COGLIONACCIO**, *cardinal*
président. Et plus bas, **CAZZO-CULO**, *secrétaire*
du saint-office. (1)

(1) Voyez dans le premier volume de politique, l'ouvrage intitulé : *La voix du sage & du peuple*.

F E M M E S ,

SOYEZ SOUMISES A VOS MARIS.

L'ABBÉ de *Châteauneuf* me contait un jour, que madame la maréchale de *Grancey* était fort impérieuse ; elle avait d'ailleurs de très-grandes qualités. Sa plus grande fierté consistait à se respecter soi-même, à ne rien faire dont elle pût rougir en secret ; elle ne s'abaiſſa jamais à dire un mensonge : elle aimait mieux avouer une vérité dangereuse que d'user d'une dissimulation utile ; elle disait que la dissimulation marque toujours de la timidité. Mille actions généreuses signalèrent sa vie ; mais quand on l'en louait, elle se croyait méprisée ; elle disait : „ Vous pensez donc que ces actions m'ont coûté „ des efforts. „ Ses amans l'adoraient, ses amis la chérissaient, & son mari la respectait.

Elle passa quarante années dans cette dissipation & dans ce cercle d'amusemens qui occupent sérieusement les femmes, n'ayant jamais rien lu que les lettres qu'on lui écrivait, n'ayant jamais mis dans sa tête que les nouvelles du jour, les ridicules de son prochain & les intérêts de son cœur. Enfin quand elle se vit à cet âge où l'on dit que les belles femmes qui ont de l'esprit passent d'un trône à l'autre, elle voulut lire. Elle commença par les tragédies de *Racine*, & fut étonnée de sentir en les lisant encore plus de plaisir qu'elle n'en avait éprouvé à la représentation : le bon goût qui se déployait en elle lui

56 . FEMMES, SOYEZ SOUMISES

fesait discerner que cet homme ne difait jamais que des choses vraies & intéressantes, qu'elles étaient toutes à leur place, qu'il était simple & noble, fans déclamation, fans rien de forcé, fans courir après l'esprit; que ses intrigues, ainsi que ses pensées, étaient toutes fondées sur la nature : elle retrouvait dans cette lecture l'histoire de ses sentimens & le tableau de sa vie.

On lui fit lire *Montagne* : elle fut charmée d'un homme qui fesait conversation avec elle, & qui doutait de tout. On lui donna ensuite les grands hommes de *Plutarque* : elle demanda pourquoi il n'avait pas écrit l'histoire des grandes femmes.

L'abbé de *Châteauneuf* la rencontra un jour toute rouge de colère. Qu'avez-vous donc, Madame? lui dit-il. J'ai ouvert par hasard, répondit-elle, un livre qui traînait dans mon cabinet; c'est, je crois, quelque recueil de lettres; j'y ai vu ces paroles : *Femmes, soyez soumises à vos maris*; j'ai jeté le livre.

Comment, Madame? savez-vous bien que ce sont les épîtres de *S^t Paul*?

Il ne m'importe de qui elles sont, l'auteur est très-impoli. Jamais M. le maréchal ne m'a écrit dans ce style; je suis persuadée que votre *S^t Paul* était un homme très-difficile à vivre : était-il marié?

Oui, Madame.

Il fallait que sa femme fût une bien bonne créature; si j'avais été la femme d'un pareil homme, je lui aurais fait voir du pays. *Soyez soumises à vos maris!* Encore s'il s'était contenté de dire : *Soyez douces, complaisantes, attentives, économes*, je dirais, voilà un homme qui fait vivre; & pourquoi soumises, s'il

vous plaît ? Quand j'épousai M. de *Grancey*, nous nous promîmes d'être fidelles : je n'ai pas trop gardé ma parole, ni lui la sienne ; mais ni lui ni moi ne promîmes d'obéir. Sommes-nous donc des esclaves ? N'est-ce pas assez qu'un homme, après m'avoir épousée, ait le droit de me donner une maladie de neuf mois, qui quelquefois est mortelle ? N'est-ce pas assez que je mette au jour avec de très-grandes douleurs un enfant qui pourra me plaider quand il sera majeur ? Ne suffit-il pas que je sois sujette tous les mois à des incommodités très-désagréables pour une femme de qualité, & que pour comble, la suppression d'une de ces douze maladies par an soit capable de me donner la mort, sans qu'on vienne me dire encore : *Obéissez ?*

Certainement la nature ne l'a pas dit ; elle nous a fait des organes différens de ceux des hommes ; mais en nous rendant nécessaires les uns aux autres, elle n'a pas prétendu que l'union formât un esclavage. Je me souviens bien que *Molière* a dit :

Du côté de la barbe est la toute-puissance.

Mais voilà une plaisante raison pour que j'aie un maître ! quoi, parce qu'un homme a le menton couvert d'un vilain poil rude, qu'il est obligé de tondre de fort près, & que mon menton est né rasé, il faudra que je lui obéisse très-humblement ? Je fais bien qu'en général les hommes ont les muscles plus forts que les nôtres, & qu'ils peuvent donner un coup de poing mieux appliqué : j'ai bien peur que ce ne soit-là l'origine de leur supériorité.

Ils prétendent avoir aussi la tête mieux organisée, & en conséquence ils se vantent d'être plus capables de gouverner ; mais je leur montrerai des reines qui valent bien des rois. On me parlait ces jours passés d'une princesse allemande, qui se lève à cinq heures du matin pour travailler à rendre ses sujets heureux, qui dirige toutes les affaires, répond à toutes les lettres, encourage tous les arts, & qui répand autant de bienfaits qu'elle a de lumières. Son courage égale ses connaissances ; aussi n'a-t-elle pas été élevée dans un couvent par des imbécilles qui nous apprennent ce qu'il faut ignorer, & qui nous laissent ignorer ce qu'il faut apprendre. Pour moi, si j'avais un état à gouverner, je me sens capable d'oser suivre ce modèle.

L'abbé de *Châteauneuf*, qui était fort poli, n'eut garde de contredire madame la maréchale.

A propos, dit-elle, est-il vrai que *Mahomet* avait pour nous tant de mépris, qu'il prétendait que nous n'étions pas dignes d'entrer en paradis, & que nous ne serions admises qu'à l'entrée ? En ce cas, dit l'abbé, les hommes se tiendront toujours à la porte. Mais consolez-vous, il n'y a pas un mot de vrai dans tout ce qu'on dit ici de la religion mahométane. Nos moines ignorans & méchans nous ont bien trompés, comme le dit mon frère, qui a été douze ans ambassadeur à la Porte.

Quoi ! il n'est pas vrai, Monsieur, que *Mahomet* ait inventé la pluralité des femmes, pour mieux s'attacher les hommes ? Il n'est pas vrai que nous soyons esclaves en Turquie, & qu'il nous soit défendu de prier DIEU dans une mosquée ? — Pas un

mot de tout cela, Madame. *Mahomet*, loin d'avoir imaginé la polygamie, l'a réprimée & restreinte. Le sage *Salomon* possédait sept cents épouses. *Mahomet* a réduit ce nombre à quatre seulement, Mesdames iront en paradis tout comme messieurs, & sans doute on y fera l'amour, mais d'une autre manière qu'on ne le fait ici ; car vous sentez bien que nous ne connaissons l'amour dans ce monde que très-imparfaitement.

Hélas, vous avez raison, dit la maréchale : l'homme est bien peu de chose.

Mais, dites-moi, votre *Mahomet* a-t-il ordonné que les femmes fussent soumises à leurs maris ?

Non, Madame, cela ne se trouve point dans l'Alcoran.

Pourquoi donc sont-elles esclaves en Turquie ?

Elles ne sont point esclaves, elles ont leurs biens, elles peuvent tester, elles peuvent demander un divorce dans l'occasion : elles vont à la mosquée à leurs heures, & à leurs rendez-vous à d'autres heures : on les voit dans les rues avec leurs voiles sur le nez, comme vous aviez votre masque il y a quelques années. Il est vrai qu'elles ne paraissent ni à l'opéra ni à la comédie ; mais c'est parce qu'il n'y en a point. Doutez-vous que si jamais dans Constantinople, qui est la patrie d'*Orphée*, il y avait un opéra, les dames turques ne remplissent les premières loges ?

Femmes, soyez soumises à vos maris ! disait toujours la maréchale entre ses dents. Ce *Paul* était bien brutal.

Il était un peu dur , repartit l'abbé , & il aimait fort à être le maître : il traita du haut en-bas *St Pierre* qui était un assez bon homme. D'ailleurs il ne faut pas prendre au pied de la lettre tout ce qu'il dit. On lui reproche d'avoir eu beaucoup de penchant pour le jansénisme. Je me doutais bien que c'était un hérétique , dit la maréchale , & elle se remit à sa toilette.

CONFORMEZ-VOUS AU TEMPS.

FE U monsieur de *Montampui* , mon bon ami , recteur de l'université de Paris , eut envie un jour d'aller à une représentation de *Zaïre*, pièce très-sainte, dans laquelle l'héroïne ne donne un rendez-vous que pour se faire baptiser.

Monsieur le recteur n'avait d'autre parti à prendre que celui d'aller en fiacre de son collège à la comédie , vêtu de son habit ordinaire , comme en usent tous les honnêtes gens de Paris ; mais il crut , comme le père *Castel* , que l'univers avait les yeux sur lui , & il le crut avec d'autant plus de raison , qu'étant recteur de l'université , il avait , suivant la force du mot , inspection sur l'univers , lequel par conséquent le regardait continuellement. Il sentit que l'univers apprendrait avec étonnement qu'un nommé *Montampui* avait été à la comédie , & que tous les siècles en feraient scandalisés.

Montampui ne voulant ni faire cette peine à l'univers , ni se priver de la comédie , prit le parti de

se déguiser en femme. Il avait dans une vieille armoire un ajustement de sa grand'mère , décédée du temps de la fronde. Le voilà qui s'affuble d'un cotillon de drap rouge , & d'un manteau feuille-morte. Il couvre sa vieille tête de recteur d'une coiffure à triple étage , surmontée d'un gros nœud de rubans rose-fêche.

Une paire d'engageantes rouffes & déchirées laisse paraître dans tout leur avantage ses bras quarrés & velus. Notre recteur ainsi trouffé sort par une porte secrète du collège , & court à celle de la comédie.

Cette étrange figure attroupa le monde ; on eut peu de respect pour madame ; elle fut tirillée , reconnue pour un vilain homme , & menée en prison , où elle demeura jusqu'à ce qu'elle eût avoué qu'elle était recteur de l'université de Paris , la fille aînée de nos rois. Si M. *Montampui* avait eu dans la tête ce bel axiome : *Conformez-vous aux temps* , il n'aurait pas donné cette scène à l'univers.

Ce n'est pas la peine de recommander cette maxime aux courtisans , ils l'ont toujours fidèlement observée avec les hommes en place ; *serviebant temporis* , comme dit *Tacite*. Les dames & les petits-mâtres ont toujours aussi révééré la mode , & même enchéri sur elle ; ce n'est pas à ceux qui vont selon le temps , c'est à ceux que la destinée a mis à la tête des gouvernemens , que s'adresse ce petit discours.

Rois d'Angleterre , vous ne faites plus semblant de guérir des écrouelles , depuis que votre peuple s'est aperçu que vous n'êtes pas médecins. La

société royale de Londres a vu clairement qu'il n'y a nul rapport physique ni métaphysique entre les prérogatives de la couronne d'Angleterre & des humeurs froides. Vous avez retranché cette cérémonie ; vous vous êtes conformés aux temps.

Je suis persuadé qu'il y avait des très-belles lois dans Athènes sur la récolte du gland , avant que *Triptolème* eût enseigné aux Grecs à semer du blé. Mais quand les Athéniens eurent commencé à manger du pain , & à trouver cette nourriture meilleure que l'autre , alors toutes les lois sur le gland s'abolirent d'elles-mêmes , & les archontes furent obligés d'encourager l'agriculture.

Archevêques de Naples, le temps viendra où le sang de monsieur *S^t Janvier* ou *Gennaro* ne bouillira plus quand on l'approchera de sa tête. Les gentilshommes napolitains & les bourgeois en sauront assez dans quelques siècles , pour conclure que ce tour de passe-passe ne leur a pas valu un ducat, qu'il est absolument inutile à la prospérité du royaume & au bien-être des citoyens ; que DIEU ne fait point de miracles à jour nommé , qu'il ne change point les lois qu'il a imposées à la nature. Quand ces notions seront descendues des nobles aux citadins , & de ceux-ci à la portion du peuple qui est capable de raison , alors on verra dans Naples ce qu'on vit dans la petite ville *Egnatia*, où du temps d'*Horace* l'encens brûlait de lui-même , sans qu'on l'approchât du feu. *Horace* tourna le miracle en ridicule , & il ne se fit plus. C'est ainsi qu'on s'est défait du saint nombril de JESUS dans la ville de Châlons ; c'est ainsi que les miracles sont partis de la moitié

de l'Europe avec les reliques. Dès que la raison vient , les miracles s'en vont.

Tribunal ancien ou nouveau , qui siège dans une grande ville irrégulière , composée de palais & de chaumières , dégoûtante & magnifique , habitée tour à tour par des sauvages , des demi-sauvages , des Welches , des Romains , des Francs , & enfin par des Français , il y a bien long-temps que vous n'avez promené dans les rues la prétendue carcasse de la bergère de Nanterre , & que *Marcel & Geneviève* ne se sont rencontrés sur le pont Notre-Dame , pour nous donner de la pluie & du beau temps. Vous avez su que les bons bourgeois de Paris commençaient à soupçonner que ce n'est pas une petite fille de village qui dispose des saisons , mais que le DIEU qui arrangea la matière , & qui forma les élémens , est le seul maître absolu des airs & de la terre ; & bientôt *Geneviève* , honorée modestement dans sa nouvelle église , ne partagera plus avec DIEU le domaine suprême de la nature.

Vous ne rendrez plus d'arrêts ni en faveur d'*Aristote* , ni contre l'émétique ; on ne vous présentera plus de réquisitoire pour empêcher que l'inoculation ne conserve la vie de nos princes & de nos citoyens : vous vous conformerez aux temps.

Les temps approchent où l'on se lassera d'envoyer de l'argent à trois cents lieues de chez soi , pour posséder en sureté dans sa patrie des prés & des vignes accordés par le souverain.

On verra qu'il n'appartient pas plus à un italien de se mêler de ce que pense un français , qu'il n'appartient à ce français de prescrire à cet italien

ce qu'il doit penser. On sentira l'énorme & dangereux ridicule d'avoir dans un Etat un corps considérable de citoyens dépendant d'un maître étranger. Ce corps comprendra lui-même qu'il serait plus honoré , plus cher à la nation , si , réclamant son indépendance naturelle , il cessait d'employer à ses dépens une espèce de simonie pour se rendre esclave. Il se fortifiera dans cette idée sage & noble , par l'exemple d'une île voisine. Alors vous ferez servir votre influence & votre pouvoir à briser des liens dont la nation s'indigne. Vous vous conformerez aux temps.

Il est plus beau , sans doute , de les préparer que de s'y conformer ; car il y a peu de mérite à se nourrir des fruits que l'arrière-saison fait naître ; mais c'en est un grand de préparer la terre , par une sage culture , à porter de bonne heure les productions dont on n'aurait eu qu'une jouissance tardive.

L'opinion gouverne le monde ; mais ce sont les sages qui à la longue dirigent cette opinion.

Quand ces sages ont enfin éclairé les hommes , il ne faut pas traiter avec eux , comme on usait du temps de *Pierre Lombard* , de *Scot* & de *Gilbert de la Porée*.

Une société infociale , étrangère dans sa patrie , composée de gens de mérite , de fots , de fanatiques , de fripons , portait d'un bout de l'univers à l'autre l'étendard d'un homme qui prétend commander de droit divin à l'univers ; elle avait fabriqué dans un coin , au nom de cet homme , cent & une flèches dont elle perçait dévotement ses ennemis ; elle voulut
persuader

persuader que ces flèches étaient d'or , & qu'elles étaient tombées du ciel.

Pour appuyer cette opinion , elle employa une espèce de magie. Les incrédules, qui voulaient prouver que ces flèches n'étaient que de plomb , se trouvaient tout d'un coup , sans savoir comment , à trois cents , à cinq cents milles de chez eux , ou dans un château voisin , obscur & mal meublé , dont ils ne portaient point qu'ils n'eussent signé que les cent & une flèches étaient d'un or très-pur.

Vous avez enfin purgé le pays de ces magiciens ; vous avez vu de loin le temps où l'exécration publique les aurait exterminés. Non-seulement vous vous êtes conformés aux temps , mais vous avez prévenu les temps.

Ne gâtez pas cette bonne œuvre , en écrasant le fanatisme d'une main , & en poursuivant la raison de l'autre.

Quand vous voyez cette raison faire des progrès si prodigieux , regardez-la comme une alliée qui peut venir à votre secours , & non comme une ennemie qu'il faut attaquer. Croyez qu'à la longue elle sera plus puissante que vous ; osez la chérir , & non la craindre. Conformez-vous aux temps.

DE L'HORRIBLE DANGER

DE LA LECTURE.

Nous *Jouffouf Cherébi*, par la grâce de DIEU ; mouphti du S^t Empire ottoman, lumière des lumières, élu entre les élus, à tous les fidèles qui ces présentes verront, sottiſe & bénédiction.

Comme ainſi ſoit que *Saïd Effendi*, ci-devant ambaffadeur de la ſublime Porte, vers un petit Etat nommé *Frankrom*, ſitué entre l'Eſpagne & l'Italie, a rapporté parmi nous le pernicioeux uſage de l'imprimerie, ayant conſulté ſur cette nouveauté nos vénérables frères les cadis & imans de la ville impériale de Stamboul, & ſurtout les faquirs connus par leur zèle contre l'eſprit, il a ſemblé bon à *Mahomet* & à nous de condamner, proſcrire, anathémاتيſer ladite infernale invention de l'imprimerie, pour les cauſes ci-deſſous énoncées.

1^o. Cette facilité de communiquer ſes penſées tend évidemment à diſſiper l'ignorance, qui eſt la gardienne & la ſauve-garde des Etats bien policés.

2^o. Il eſt à craindre que parmi les livres apportés d'Occident, il ne ſ'en trouve quelques-uns ſur l'agriculture & ſur les moyens de perfectionner les arts mécaniques, leſquels ouvrages pourraient à la longue, ce qu'à DIEU ne plaiſe, réveiller le génie de nos cultivateurs & de nos manufacturiers, exciter leur induſtrie, augmenter leurs richesses, & leur inſpirer un jour quelque élévation d'ame, quelque

amour du bien public, sentimens absolument opposés à la saine doctrine.

3°. Il arriverait à la fin que nous aurions des livres d'histoire dégagés du merveilleux , qui entretient la nation dans une heureuse stupidité ; on aurait dans ces livres l'imprudence de rendre justice aux bonnes & aux mauvaises actions , & de recommander l'équité & l'amour de la patrie , ce qui est visiblement contraire aux droits de notre place.

4°. Il se pourrait dans la suite des temps que de misérables philosophes , sous le prétexte spécieux , mais punissable , d'éclairer les hommes & de les rendre meilleurs , viendraient nous enseigner des vertus dangereuses , dont le peuple ne doit jamais avoir de connaissance.

5°. Ils pourraient , en augmentant le respect qu'ils ont pour DIEU , & en imprimant scandaleusement qu'il remplit tout de sa présence , diminuer le nombre des pèlerins de la Mecque , au grand détriment du salut des ames.

6°. Il arriverait sans doute qu'à force de lire les auteurs occidentaux qui ont traité des maladies contagieuses , & de la manière de les prévenir , nous serions assez malheureux pour nous garantir de la peste , ce qui serait un attentat énorme contre les ordres de la Providence.

A ces causes & autres , pour l'édification des fidèles , & pour le bien de leurs ames , nous leur défendons de jamais lire aucun livre , sous peine de damnation éternelle. Et de peur que la tentation diabolique ne leur prenne de s'instruire , nous défendons aux pères & aux mères d'enseigner à lire

à leurs enfans. Et pour prévenir toute contravention à notre ordonnance, nous leur défendons expressément de penser, sous les mêmes peines ; enjoignons à tous les vrais croyans de dénoncer à notre officialité quiconque aurait prononcé quatre phrases liées ensemble, desquelles on pourrait inférer un sens clair & net. Ordonnons que dans toutes les conversations on ait à se servir de termes qui ne signifient rien, selon l'ancien usage de la sublime Porte.

Et pour empêcher qu'il n'entre quelque pensée en contrebande dans la sacrée ville impériale, commettons spécialement le premier médecin de sa hauteffe, (1) né dans un marais de l'Occident septentrional ; lequel médecin ayant déjà tué quatre personnes augustes de la famille ottomane, est intéressé plus que personne à prévenir toute introduction de connaissances dans le pays : lui donnons pouvoir, par ces présentes, de faire saisir toute idée qui se présenterait par écrit ou de bouche aux portes de la ville, & nous amener ladite idée pieds & poings liés, pour lui être infligé par nous tel châtiment qu'il nous plaira.

Donné dans notre palais de la Stupidité, le 7 de la lune de Muharem, l'an 1143 de l'hégire.

(1) *Van-Swieten*, premier médecin de l'impératrice-reine, voulut se mêler de la médecine des ames, & se fit donner l'emploi d'empêcher les bons livres français de pénétrer dans la ville de Vienne. Personne n'eût pu prévoir alors que Vienne donnerait vingt ans après à l'Europe catholique l'exemple de la tolérance, de la liberté de la presse, de la destruction des abus de l'autorité ecclésiastique, enfin de la réforme du clergé.

Les ouvrages de M. de *Voltaire* étaient le principal objet de la sévérité de *Van-Swieten*, qui haïssait l'inoculation encore plus que la philosophie. Cependant plusieurs personnes de la famille impériale étant mortes entre ses mains de la petite vérole, il ne put empêcher que l'inoculation ne s'introduisît sous ses yeux dans le palais de Vienne, ainsi que les lumières qui ont produit une si étonnante révolution.

RESCRIT

DE L'EMPEREUR DE LA CHINE,

A l'occasion du projet de paix perpétuelle.

Nous l'empereur de la Chine, nous sommes fait représenter dans notre conseil d'Etat, les mille & une brochures qu'on débite journellement dans le renommé village de Paris pour l'instruction de l'univers. Nous avons remarqué avec une satisfaction impériale qu'on imprime plus de pensées, ou façons de penser, ou expressions sans pensées, dans ledit village, situé sur le petit ruisseau de la Seine, contenant environ cinq cents mille plaisans, ou gens voulant l'être, que l'on ne fabrique de porcelaines dans notre bourg de King-tzin sur le fleuve jaune, lequel bourg possède le double d'habitans, lesquels ne sont pas la moitié si plaisans que ceux de Paris.

Nous avons lu attentivement la brochure de notre amé *Jean-Jacques*, citoyen de Genève, lequel *Jean-Jacques* a extrait un projet de paix perpétuelle du bonze *S^t Pierre*, lequel bonze *S^t Pierre* l'avait extrait d'un clerc du mandarin marquis de *Rosny*, duc de *Sully*, excellent économe, lequel l'avait extrait du creux de son cerveau.

Nous avons été sensiblement affligés de voir que dans ledit extrait rédigé par notre amé *Jean-Jacques*, où l'on expose les moyens faciles de donner à

l'Europe une paix perpétuelle, on avait oublié le reste de l'*Univers*, qu'il faut toujours avoir en vue dans toutes les brochures ; nous avons connu que la monarchie de France qui est la première des monarchies, l'anarchie d'Allemagne qui est la première des anarchies, l'Espagne, l'Angleterre, la Pologne, la Suède, qui sont, suivant leurs historiens, chacune en son genre, la première puissance de l'*Univers*, sont toutes requises d'accéder au traité de *Jean-Jacques*. Nous avons été édifiés de voir que notre chère cousine l'impératrice de toute Russie était pareillement requise de fournir son contingent. Mais grande a été notre surprise impériale, quand nous avons en vain cherché notre nom dans la liste. Nous avons jugé qu'étant si proches voisins de notre chère cousine, nous devions être nommés avec elle ; que le grand-turc voisin de la Hongrie & de Naples, le roi de Perse voisin du grand-turc, le grand-mogol voisin du roi de Perse, ont pareillement les mêmes droits, & que ce serait faire au Japon une injustice criante, de l'oublier dans la confédération générale.

Nous avons pensé de nous-mêmes, après l'avis de notre conseil, que si le grand-turc attaquait la Hongrie ; si la diète européenne, ou européenne, ou européenne, ne se trouvait pas alors en argent comptant ; si, tandis que la reine de Hongrie s'opposerait au Turc vers Belgrade, le roi de Prusse marchait à Vienne ; si les Russes pendant ce temps-là attaquaient la Silésie ; si les Français se jetaient alors sur les Pays-Bas, l'Angleterre sur la France, le roi de Sardaigne sur l'Italie, l'Espagne sur les Maures, ou

les Maures sur l'Espagne ; ces petites combinaisons pourraient déranger la paix perpétuelle.

Notre accession étant donc d'une nécessité absolue, nous avons résolu de coopérer de toutes nos forces au bien général, qui est évidemment le but de tout empereur, comme de tout feseur de brochures.

A cet effet, ayant remarqué qu'on avait oublié de nommer la ville dans laquelle les plénipotentiaires de l'univers doivent s'assembler, nous avons résolu d'en bâtir une sans délai. Nous nous sommes fait représenter le plan d'un ingénieur de sa majesté le roi de Narfingue, lequel proposa il y a quelques années de creuser un trou jusqu'au centre de la terre pour y faire des expériences de physique, notre intention étant de perfectionner cette idée ; nous ferons percer le globe de part en part. Et comme les philosophes les plus éminens du village de Paris sur le ruisseau dit la Seine, croient que *le noyau du globe est de verre*, qu'ils l'ont écrit, & qu'ils ne l'auraient jamais écrit s'ils n'en avaient été sûrs, notre ville de la diète de l'*Univers* sera toute de cristal, & recevra continuellement le jour par un bout ou par un autre ; de sorte que la conduite des plénipotentiaires sera toujours éclairée.

Pour mieux affermir l'ouvrage de la paix perpétuelle, nous aboucherons ensemble dans notre ville transparente notre S^t Père le grand-lama, notre S^t Père le grand-dairi, notre S^t Père le muphti, & notre S^t Père le pape, qui seront tous aisément d'accord moyennant les exhortations de quelques jésuites portugais. Nous terminerons tout d'un temps les anciens procès de la justice ecclésiastique & de

72 RESCRIPT DE L'EMPEREUR &C.

la séculière , du fisc & du peuple , des nobles & des roturiers , de l'épée & de la robe , des maîtres & des valets , des maris & des femmes , des auteurs & des lecteurs.

Nos plénipotentiaires enjoindront à tous les souverains de n'avoir jamais aucune querelle , sous peine d'une brochure de *Jean-Jacques* pour la première fois , & du ban de l'univers pour la seconde.

Nous prions la république de Genève & celle de S^t Marin de nommer conjointement avec nous le sieur *Jean-Jacques* pour premier président de la diète , attendu que ledit sieur ayant déjà jugé les rois & les républiques sans en être prié , il les jugera tout aussi bien quand il sera à la tête de la chambre ; & notre avis est qu'il soit payé régulièrement de ses honoraires sur le produit net des actions des fermes , des billets de loterie , & de ceux de la compagnie des Indes de Paris , qui sont les meilleurs effets de l'*Univers*. Priant le *Tien* qu'il ait en sa sainte garde ledit *Jean-Jacques* , comme aussi le sieur *Volmar* , la demoiselle *Julie* & son faux germe.

Donné à Pékin , le premier du mois de Hi han , l'an 1898436500 de la fondation de notre monarchie.

P L A I D O Y E R

D E R A M P O N E A U ,

Prononcé par lui-même, devant ses juges. (1)

MAÎTRE *Beaumont* dans ce siècle de perversité, pense-t-il que les grâces de son style séduiront ses juges, que ses plaisanteries les égayeront, que les tours insidieux de son éloquence les convaincront ?

Remarquez d'abord, Messieurs, avec quelle adresse maître *Beaumont* supprime mon nom de baptême : il m'appelle *Ramponeau* tout court ; voulant vous insinuer par cette réticence que je ne suis pas baptisé, & qu'ainsi n'ayant pas renoncé aux pompes du démon, je peux me montrer sur le théâtre sans avoir rien à risquer ; que je suis un enfant de perdition qu'on peut abandonner aux plaisirs de la multitude, sans crainte de perdre une ame déjà perdue.

(1) *Ramponeau*, cabaretier de la Courtille, vendait en 1760 de très-mauvais vin à très-bon marché. La canaille y courait en foule ; cette affluence extraordinaire excita la curiosité des oisifs de la bonne compagnie. *Ramponeau* devint célèbre. Il avait la complaisance de se laisser voir chez lui aux grandes dames & aux seigneurs que la curiosité y attirait. *Gaudon*, entrepreneur de spectacles, s'imagina qu'il ferait fortune s'il pouvait montrer *Ramponeau* sur son théâtre ; le marché se conclut : mais *Ramponeau* s'apercevant qu'il lui était désavantageux, refusa de tenir ses engagements. Ce procès produisit quelques facéties, ne fut point jugé, & *Ramponeau* fut oublié pour jamais avant la fin de l'année.

Je suis baptisé, Messieurs ; & mon nom est *Genest de Ramponeau*, cabaretier de la Courtille.

Vous avez tremblé, ô *Gaudon* ma partie ! Et vous, son éloquent protecteur, vous tremblez à ce nom de *S^t Genest* qui, ayant paru sur le théâtre de Rome, comme vous voulez me produire sur celui du Boulevard (*) ou Bouleverd, fut miraculeusement converti en jouant la comédie. Il convertit même une partie de la cour de l'empereur, si on m'a dit vrai ; il reçut la couronne du martyre, si je ne me trompe. Vous me préparez, maître *Beaumont*, un martyre bien plus cruel ; vous me criez d'une voix triomphante : *Ramponeau, montrez-vous, ou payez.*

Je ne payerai point, Messieurs, & je ne me montrerai point sur le théâtre. J'ai fait un marché, il est vrai ; mais, comme dit le fameux grec dont j'ai entendu parler à la Courtille, *Si ce que j'ai promis est injuste, je n'ai rien promis.*

Maître *Beaumont* prétend que si *Jean-Jacques Rousseau*, citoyen de Genève, s'est fait voir marchant à quatre pattes sur le théâtre des fossés *S^t Germain*, *Genest de Ramponeau* ne doit point rougir de se montrer sur ses deux pieds ; mais la cour verra aisément le faux de ce sophisme.

Jean-Jacques est un hérétique, & je suis catholique : *Jean-Jacques* n'a comparu que par procureur, & on veut me faire comparaître en personne : *Jean-Jacques* a comparu en dépit des lois, & c'est en vertu des

(*) On devrait dire *Bouleverd*, parce qu'autrefois le rempart était couvert de gazon, sur lequel on jouait à la boule : on appelait le gazon *verd* ; de-là le mot *boule-verd*, terme que les Anglais ont rendu exactement par *Bowling-green*. Les Parisiens croient bien prononcer en disant *Boulevard* ; le pauvre peuple dit *bouleverd*.

lois qu'on veut me montrer au peuple : *Jean-Jacques* a été feseur de comédies , & moi je suis un honnête cabaretier. On fait ce qu'on doit à la dignité des professions. *Néron* voulut avilir les chevaliers romains jusqu'à les faire monter sur le théâtre ; mais il n'osa y contraindre les cabaretiers.

Si la cour avait pu lire un petit livre que *Jean-Jacques* , indigné de sa gloire , & honteux d'avoir travaillé pour les spectacles , a lâché contre les spectacles mêmes , elle verrait que ce *Rousseau* préfère hautement les marchands de vin aux histrions. Il ne veut pas que dans sa patrie il y ait des comédies ; mais il y veut des cabarets. Il regrette ce beau jour de son enfance , où il vit tous les Genevois ivres. Il souhaite que les filles dansent toutes nues au cabaret.

Nous espérons que les mœurs se perfectionneront bientôt jusqu'à parvenir à ce dernier degré de la politesse. Alors maître *Beaumont* lui-même sera très-assidu chez moi , à la Courtille. Il ne songera plus à me produire sur le rempart ; il sentira ce qu'on doit à un cabaretier.

Feu monseigneur le cardinal de *Fleury* disait que les fermiers-généraux étaient les colonnes de l'Etat : si cela est , nous sommes la base de ces colonnes ; car sans nous , plus de produit dans les aides ; & sans les aides comment l'Etat pourrait-il aider ses alliés , & s'aider lui-même contre ses ennemis ? *M. Silhouette* , qui a tenu le tonneau des finances moins de temps que je n'ai tenu ceux de mes vins de Brie , a voulu faire quelque peine au corps des fermiers ; mais il a respecté le nôtre.

Si nous sommes nécessaires à la puissance temporelle, nous le sommes encore plus à la spirituelle, qui est si au-dessus de l'autre. C'est chez nous que le peuple célèbre les fêtes : c'est pour nous qu'on abandonne souvent trois jours de suite, dans les campagnes, les travaux nécessaires, mais profanes, de la charrue pour venir chez nous sanctifier les jours de salut & de miséricorde : c'est là qu'on perd heureusement cette raison frivole, orgueilleuse, inquiète, curieuse, si contraire à la simplicité du chrétien, comme maître *Beaumont* lui-même est forcé d'en convenir : c'est là qu'en ruinant sa santé, on fournit aux médecins de nouvelles découvertes : c'est là que tant de filles qui peut-être auraient languï dans la stérilité, acquièrent une fécondité heureuse qui produit tant d'enfans bien élevés, utiles à l'Eglise & au royaume, & qu'on voit peupler les grands chemins pour remplir le vide de nos villes dépeuplées.

Que dira maître *Beaumont* si je lui montre les saints rituels, où sont excommuniés les fauteurs du théâtre, c'est-à-dire les rois, les princes, les *Sophocles* & les *Corneilles* ? Un cabaretier au contraire est essentiellement de la communion des fidèles, puisque c'est chez lui que les fidèles boivent & mangent.

Les fermiers-généraux eux-mêmes, quoiqu'ils fussent tous chevaliers dans la république romaine, quoiqu'ils soient colonnes chez nous, sont maudits dans l'Ecriture : *S'il n'écoute pas l'Eglise, qu'il soit regardé comme un païen & comme un fermier-général, sicut ethnicus & publicanus*. L'apôtre ne dit point qu'il soit

regardé comme un cabaretier de la Courtille, il s'en donne bien de garde.

Au contraire, c'est par un cabaret, & même par une cabaretière que les premiers triomphes du saint peuple juif commencèrent. La belle *Raab*, vous le savez, Messieurs, tenait un cabaret à Jéricho, dans le vaste pays de *Fétrin*. Elle était *Zonah*, du mot hébreu *zun* qui signifie cabaret, & rien de plus. (Et c'est ce que j'ai de M. *Tellès* qui vient souvent chez moi.) Elle reçut les espions du saint peuple : elle trahit pour lui sa patrie : elle fut l'heureuse cause que les murailles de Jéricho étant tombées au bruit de la trompette & des voix des Juifs, la nation chérie tua les hommes, les femmes, les filles, les enfans, les bœufs, les brebis & les ânes.

Quelques interprètes soutiennent que *Raab* était non-seulement cabaretière, mais fille de joie. A DIEU ne plaise que je contredise ces grands-hommes ; mais si elle avait été une simple fille de joie, une fille de rempart, *Salomon* prince de *Juda* aurait-il daigné l'épouser ? Je laisse le reste à vos sublimes réflexions.

Vous voyez, juges augustes du Boulevard & de la Courtille, quelle prééminence eut de tous les temps le cabaret sur le théâtre. Vous frémissez de l'indigne proposition de maître *Beaumont*, qui prétend me faire quitter la Courtille pour le Rempart. J'ose plaider ma cause moi-même, parce que là où la raison est évidente, l'éloquence est inutile. Si elle succombait cette raison, quelquefois mal accueillie chez les hommes, je mettrais alors ma cause entre les mains de maître *Manouri*, célèbre dans l'univers,

qui a fait imprimer des plaidoyers lus de l'univers ; & l'univers entier jugera entre *Gaudon & Ramponeau*.

Je vois d'ici maître *Beaumont* fourire ; je l'entends répéter ces mots d'*Horace* , ce poète du Pont-neuf que j'ai ouï souvent citer :

Perfidus hic caupo.

. cauponibus atque malignis.

Ce fripon de cabaretier, ces cabaretiers malins.

Il aura recours même à l'Encyclopédie : l'article *cabaret* dit que les lois de la police ne sont pas toujours rigoureusement observées dans nos maisons. Je demande justice à la cour de cette calomnie : je me joins à maître *Palissot*, maître *Lefranc de Pompignan* & maître *Fréron* contre ce livre abominable. Je savais déjà par leurs émissaires mes camarades ou mes pratiques combien ce livre & leurs semblables sont pernicioeux.

Une foule de citoyens de tout ordre & de tout âge les lit, au lieu d'aller au cabaret : les auteurs & les lecteurs passent dans leurs cabinets une vie retirée , qui est la source de tant d'attroupemens scandaleux. On étudie la géométrie , la morale , la métaphysique & l'histoire ; de-là ces billets de confession qui ont troublé la France , ces convulsions qui l'ont également déshonorée , ces écrits contre des contributions nécessaires au soutien de la patrie ; tandis que les comédiens recueillent plus d'argent par jour aux représentations de la pièce charitable des *philosophes* , que le souverain n'en retire pour le soutien du royaume. Ces détestables livres enseignent visiblement à couper la bourse & la gorge sur le grand

chemin ; ce qui certe n'arrive pas à la Courtille, où nous abreuvons les gorges , & vidons les bourses loyalement.

Je conclus donc à ce qu'il plaise à la cour me faire donner beaucoup d'argent par *Gaudon* qui a la mauvaise foi de m'en demander en vertu de son marché ; faire brûler le *factum* de maître *Beaumont* comme attentatoire aux lois du royaume & à la religion ; *item* , faire brûler pareillement tous les livres qui pourront , soit directement , soit indirectement , empêcher les citoyens d'aller à la Courtille , & leur procurer le plaisir honteux de la lecture.

E X T R A I T

DE LA GAZETTE DE LONDRES.

Du 20 février 1762.

Nous apprenons que nos voisins les Français sont animés autant que nous au moins de l'esprit patriotique. Plusieurs corps de ce royaume signalent leur zèle pour le roi & pour la patrie. Ils donnent leur nécessaire pour fournir des vaisseaux , & on nous apprend que les moines, qui doivent aussi aimer le roi & la patrie , donneront de leur superflu.

On assure que les bénédictins , qui possèdent environ neuf millions de livres tournois de rente dans le royaume de France , fourniront au moins neuf vaisseaux de haut bord.

Que l'abbé de Cîteaux , homme très-important dans l'Etat , puisqu'il possède sans contredit les meilleures vignes de Bourgogne & la plus grosse tonne , augmentera la marine d'une partie de ses futailles. Il fait bâtir actuellement un palais dont le devis est d'un million sept cents mille livres tournois, & il a déjà dépensé quatre cents mille francs à cette maison pour la gloire de DIEU. Il va faire construire des vaisseaux pour la gloire du roi.

On assure que Clervaux suivra cet exemple , quoique les vignes de Clervaux soient très-peu de chose ; mais possédant quarante mille arpens de bois , il est très en état de faire construire de bons navires.

Il sera imité par les chartreux qui voulaient même le prévenir, attendu qu'ils mangent la meilleure marée , & qu'il est de leur intérêt que la mer soit libre. Ils ont trois millions de rente en France, pour faire venir des turbots & des soles. On dit qu'ils donneront trois beaux vaisseaux de ligne.

Les prémontrés & les carmes , qui sont aussi nécessaires dans un Etat que les chartreux , & qui sont aussi riches qu'eux , se proposent de fournir le même contingent. Les autres moines donneront à proportion. On est si assuré de cette oblation volontaire de tous les moines qu'il est évident qu'il faudrait les regarder comme ennemis de la patrie , s'ils ne s'acquittaient pas de ce devoir.

Les juifs de Bordeaux se sont cottisés. Des moines qui valent bien des juifs seront jaloux sans doute de maintenir la supériorité de la nouvelle loi sur l'ancienne.

Pour

Pour les frères jésuites , on n'estime pas qu'ils doivent se saigner en cette occasion , attendu que la France va être incessamment purgée desdits frères.

P O S T - S C R I P T U M.

COMME la France manque un peu de gens de mer , le prieur des célestins a proposé aux abbés réguliers , prieurs , sous-prieurs , recteurs , supérieurs qui fourniront les vaisseaux , d'envoyer leurs novices servir de mousses , & leurs profès servir de matelots. Ledit célestin a démontré dans un beau discours , combien il est contraire à l'esprit de charité de ne songer qu'à faire son salut , quand on doit s'occuper de celui de l'Etat : ce discours a fait un grand effet , & tous les chapitres délibéraient encore au départ de la poste.

RELATION

De la maladie, de la confession, de la mort & de l'apparition du jésuite Bertier. (1)

CE fut le 12 octobre 1759 que frère *Bertier* alla pour son malheur de Paris à Versailles avec frère *Coutu* qui l'accompagne ordinairement. *Bertier* avait mis dans la voiture quelques exemplaires du *Journal de Trévoux*, pour les présenter à ses protecteurs & protectrices, comme à la femme de chambre de madame la nourrice, à un officier de bouche, à un des garçons apothicaires du roi, & à plusieurs autres seigneurs qui font cas des talens. *Bertier* sentit en chemin quelques nausées; sa tête s'appesantit: il eut de fréquens bâillemens. Je ne fais ce que j'ai, dit-il à *Coutu*, je n'ai jamais tant bâillé. Mon révérend père, répondit frère *Coutu*, ce n'est qu'un rendu. Comment, que voulez-vous dire avec votre rendu, dit frère *Bertier*? C'est, dit frère *Coutu*, que je bâille aussi, & je ne fais pourquoi, car je n'ai rien lu de la journée, & vous ne m'avez point parlé depuis que je suis en route avec vous. Frère *Coutu*, en disant ces mots, bâilla plus que jamais. *Bertier* répliqua par des bâillemens qui ne finissaient point. Le cocher se retourna, & les voyant ainsi bâiller,

(1) Frère *Bertier* n'est mort qu'en décembre 1782; il s'était retiré à Bourges, & le clergé venait de lui donner une pension, pour le remercier d'avoir fait à la religion des ennemis de tous les français qui se distinguaient dans les lettres par leurs connaissances ou par leurs talens.

se mit à bâiller aussi : le mal gagna tous les passans ; on bâilla dans toutes les maisons voisines , tant la seule présence d'un savant a quelquefois d'influence sur les hommes.

Cependant une petite sueur froide s'empara de *Bertier*. Je ne fais ce que j'ai , dit-il , je me sens à la glace. Je le crois bien , dit le frère compagnon. Comment , vous le croyez bien , dit *Bertier* ; qu'entendez-vous par-là ? C'est que je suis gelé aussi , dit *Coutu*. Je m'endors , dit *Bertier*. Je n'en suis pas surpris , dit l'autre. Pourquoi cela , dit *Bertier* ? C'est que je m'endors aussi , dit le compagnon. Les voilà saisis tous deux d'une affection soporifique & léthargique , & en cet état ils s'arrêtèrent devant la porte des coches de Versailles. Le cocher, en leur ouvrant la portière, voulut les tirer de ce profond sommeil , il n'en put venir à bout : on appela du secours. Le compagnon , qui était plus robuste que frère *Bertier*, donna enfin quelques signes de vie ; mais *Bertier* était plus froid que jamais. Quelques médecins de la cour , qui revenaient de dîner , passèrent auprès de la chaise ; on les pria de donner un coup d'œil au malade : l'un d'eux lui ayant tâté le pouls s'en alla , en disant qu'il ne se mêlait plus de médecine depuis qu'il était à la cour. Un autre, l'ayant considéré plus attentivement , déclara que le mal venait de la vésicule du fiel qui était toujours trop pleine : un troisième assura que le tout provenait de la cervelle qui était trop vide.

Pendant qu'ils raisonnaient , le patient empirait , les convulsions commençaient à donner des signes funestes , & déjà les trois doigts dont on tient la

plume étaient tout retirés, lorsqu'un médecin principal qui avait étudié sous *Mead* & sous *Boerhaave*, & qui en savait plus que les autres, ouvrit la bouche de *Bertier* avec un biberon, & ayant attentivement réfléchi sur l'odeur qui s'en exhalait, prononça qu'il était empoisonné.

A ce mot tout le monde se récria. Oui, Messieurs, continua-t-il, il est empoisonné, il n'y a qu'à tâter sa peau, pour voir que les exhalaisons d'un poison froid se sont insinuées par les pores; & je maintiens que ce poison est pire qu'un mélange de ciguë; d'ellébore noire, d'opium, de solanum & de jusquiame. Cocher, n'auriez-vous point mis dans votre voiture quelque paquet pour nos apothicaires? Non, Monsieur, répondit le cocher, voilà l'unique ballot que j'y ai placé par ordre du révérend père: alors il fouilla dans le coffre, & en tira deux douzaines d'exemplaires du *Journal de Trévoux*. Hé bien, Messieurs, avais-je tort, dit ce grand médecin?

Tous les assistans admirèrent sa prodigieuse sagacité; chacun reconnut l'origine du mal: on brûla sur le champ sous le nez du patient le paquet pernicieux, & les particules pesantes s'étant atténuées par l'action du feu, *Bertier* fut un peu soulagé; mais comme le mal avait fait de grands progrès, & que la tête était attaquée, le danger subsistait toujours. Le médecin imagina de lui faire avaler une page de l'*Encyclopédie* dans du vin blanc, pour remettre en mouvement les humeurs de la bile épaisse: il en résulta une évacuation copieuse; mais la tête était toujours horriblement pesante, les vertiges continuaient, le peu de paroles qu'il pouvait articuler

n'avaient aucun sens : il resta deux heures dans cet état , après quoi on fut obligé de le faire confesser.

Deux prêtres se promenaient alors dans la rue des Récollets : on s'adressa à eux. Le premier refusa : Je ne veux point , dit-il , me charger de l'ame d'un jésuite , cela est trop scabreux : je ne veux avoir à faire à ces gens-là , ni pour les affaires de ce monde , ni pour celles de l'autre : confessa un jésuite qui voudra , ce ne sera pas moi. Le second ne fut pas si difficile. J'entreprendrai cette opération , dit-il , on peut tirer parti de tout.

Aussitôt il fut conduit dans la chambre où le malade venait d'être transporté ; & comme *Bertier* ne pouvait encore parler distinctement , le confesseur prit le parti de l'interroger. Mon révérend père , lui dit-il , croyez-vous en DIEU ? Voilà une étrange question , dit *Bertier*. Pas si étrange , dit l'autre : il y a croire & croire : pour s'assurer de croire comme il faut , il est nécessaire d'aimer DIEU & son prochain ; les aimez-vous sincèrement ? Je distingue , dit *Bertier*. Point de distinction , s'il vous plaît , reprit le confessant ; point d'absolution si vous ne commencez par ces deux devoirs. Hé bien oui , dit le confesse , puisque vous m'y forcez , j'aime DIEU , & le prochain comme je peux.

N'avez-vous point lu souvent de mauvais livres , dit le confessant ? Qu'entendez-vous par mauvais livres , dit le confesse ? Je n'entends pas , dit le confessant , les livres simplement ennuyeux , comme l'Histoire romaine des frères *Catrou* & *Rouillé* , & vos tragédies de collèges , & vos livres intitulés des *Belles-Lettres* , & la *Louisiade* de votre *le Moine* , & les

vers de votre *du Cerceau* sur la *ravigotte*, & ses nobles stances sur le messager du Mans, & le remerciement au duc du Maine pour des pâtés, & votre *Pensz-y-bien*, & toutes les fineses du bel-esprit monacal; j'entends les imaginations de frère *Bougean*, condamnées par le parlement & par l'archevêque de Paris; j'entends les gentilleesses de frère *Berruyer*, qui a changé l'ancien & le nouveau Testament en un roman de ruelle dans le goût de *Clélie*, si justement flétri à Rome & en France; j'entends la théologie de frère *Bussembaum* (a) & de frère *la Croix*, qui ont si hautement enchéri sur tout ce qu'avaient écrit frère *Guignard* & frère *Gueret*, & frère *Garnet*, & frère *Oldecorn*, & tant d'autres; j'entends frère *Fouvency*, qui compare finement le président de *Harlai* à *Pilate*, le parlement aux Juifs, & frère *Guignard* à JESUS-CHRIST, parce qu'un citoyen trop emporté, mais pénétré d'une juste horreur contre un professeur du parricide, s'avisa de cracher au visage de frère *Guignard*, assassin d'*Henri IV*, dans le temps que ce monstre impénitent refusait de demander pardon au roi & à la justice; j'entends enfin cette foule innombrable de vos casuistes, que l'éloquent *Pascal* a trop épargnés, & surtout votre *Sanchez*, qui dans son livre *de matrimonio*, a fait un recueil de tout ce que l'*Arétin* & le *portier des chartreux* auraient tremblé

(a) Ces deux honnêtes jésuites disent dans ce beau livre réimprimé depuis peu, qu'un citoyen pros crit par un prince ne peut être assassiné légitimement que dans le territoire du prince; mais qu'un prince pros crit par le pape peut être assassiné dans toute la terre, parce que le pape est souverain de toute la terre; qu'un homme chargé de tuer un excommunié peut donner cette commission à un autre; que c'est un acte de charité d'accepter cette commission &c. pages 101, 102, 103.

de dire. (b) Pour peu que vous ayez fait de telles lectures, vous êtes en grand danger de votre salut.

Je distingue, répondit l'interrogé. Point de distinction, encore une fois, reprit l'interrogeant, avez-vous lu tous ces livres, oui, ou non. Monsieur, dit Bertier; je suis en droit de tout lire, attendu le poste éminent que j'occupe dans la compagnie. Eh, quel est donc ce grand poste, dit le confessant? Hé bien, répondit Bertier, c'est moi, afin que vous le sachiez, qui suis l'auteur du *Journal de Trévoux*.

Quoi! c'est vous qui êtes l'auteur de ce livre qui damne tant de monde? Monsieur, Monsieur, mon livre ne damne personne; dans quel péché pourrait-il faire tomber, s'il vous plaît? Ah! frère, dit le confessant, ne savez-vous pas que quiconque appelle son frère *Raca* est coupable de la géhenne du feu? or vous avez le malheur de faire venir à quiconque vous lit la tentation prochaine de vous nommer *Raca*: combien ai-je vu d'honnêtes gens, qui ayant lu seulement deux ou trois pages de votre livre, le jetaient au feu transportés de colère! Quel impertinent auteur, disaient-ils! l'ignorant! le butor! le cuistre! le cheval! cela ne finissait point: l'esprit de charité était totalement éteint en eux, & ils étaient

(b) Ce frère Sanchez examine *utrum femina quæ nondum seminavit, possit virili membro extracto, se tactibus ad seminandum provocare*. L. 9, disp. 17, num. 8. *Semen ubi femina effudit, an teneatur alter effundere, sive inter viros, sive inter fornicantes? Utrum liceat intra vas præposterum, aut in os feminae, membrum intromittere, animo consummandi intra vas legitimum &c.* L. 9, disp. 17, depuis le n. 1, 2, 3, 4. Ce même Sanchez pousse l'abomination jusqu'à examiner sérieusement, *an Virgo Maria semen emisit in copulatione cum Spiritu Sancto?* L. 2, disp. 21, num. 11. Et il tient pour l'affirmative.

évidemment en risque de leur salut. Jugez de combien de maux vous avez été cause. Il y a peut-être près de cinquante personnes qui vous lisent, & ce sont cinquante âmes que vous mettez en péril tous les mois ; ce qui excite surtout la colère parmi les fidèles, c'est cette confiance avec laquelle vous décidez de tout ce que vous n'entendez point. Ce vice prend visiblement sa source dans deux péchés mortels ; l'un est l'orgueil, & l'autre l'avarice. N'est-il pas vrai que vous faites votre livre pour de l'argent, & que vous êtes atteint de la superbe, quand vous critiquez mal à propos l'abbé *Véti*, & l'abbé *Coyer*, & l'abbé d'*Olivet*, & tous nos bons auteurs ? Je ne puis vous donner l'absolution que vous n'ayez fait un ferme propos de ne travailler de votre vie au *Journal de Trévoux*.

Frère *Bertier* ne savait que répondre, sa tête n'était pas bien libre, & il tenait furieusement à ses deux péchés favoris. Eh quoi ! vous hésitez, dit le confessant ; songez que dans peu d'heures tout va finir pour vous ; peut-on chérir encore ses passions, quand il faut renoncer pour jamais à les satisfaire ? Vous demandera-t-on au jour du jugement si vous avez réussi ou non à faire le *Journal de Trévoux* ? Est-ce pour cela que vous êtes né ? est-ce pour nous ennuyer que vous avez fait vœu de chasteté, d'humilité & d'obéissance ? Arbre séché, arbre rabougri qui allez être réduit en cendres, profitez du moment qui vous reste ; portez encore des fruits de pénitence : détestez surtout l'esprit de calomnie qui vous a possédé jusqu'à présent ; tâchez d'avoir autant de religion que ceux que vous accusez d'être sans religion. Sachez, frère

Bertier, que la piété & la vertu ne consistent pas à croire que votre *François Xavier* (c) ayant laissé tomber son crucifix dans la mer, un cancre vint humblement le lui rapporter. On peut être honnête homme, & douter que le même *Xavier* ait été en deux endroits à la fois ; vos livres peuvent le dire ; mais , mon frère, il est permis de ne rien croire de ce qui est dans vos livres.

A propos , frère , n'auriez-vous point écrit à frère *Malagrida* & complices ? Vraiment j'oubliais cette peccadille : vous croyez donc que parce qu'il n'en coûta autrefois qu'une dent à *Henri IV*, & qu'il n'en coûte aujourd'hui qu'un bras au roi de Portugal, vous pourrez vous sauver avec la direction d'intention ? vous pensez que ce sont-là des péchés véniels, & pourvu que le *Journal de Trévoux* se débite, vous vous souciez peu du reste.

Je distingue, Monsieur, dit *Bertier*. Encore des distinctions, dit le confessant ! hé bien moi je ne distingue point, & je vous refuse net l'absolution.

Comme il disait ces mots, arrive frère *Coutu* en hâte, tout courant, tout essouffé, tout suant, tout haletant, tout puant ; il s'était informé de celui qui avait l'honneur de confesser son révérend père. Arrêtez, arrêtez, cria-t-il ; point de sacrement, mon cher révérend père, point de sacrement, je vous en conjure, mon cher révérend père *Bertier*, mourez sans sacremens ; c'est l'auteur des *Nouvelles ecclésiastiques* avec qui vous êtes, c'est le renard qui se confesse au loup : vous êtes perdu si vous avez dit la vérité.

(c) Miracles rapportés dans la vie de saint *François Xavier*.

L'étonnement, la honte, la douleur, la colère, la rage ranimèrent alors un moment les esprits du patient. Vous, l'auteur des *Nouvelles ecclésiastiques* ! s'écria-t-il ; & vous avez attrapé un jésuite ? Oui, mon ami, répondit le confessant avec un sourire amer : rends-moi ma confession, coquin, dit *Bertier*, rends-moi ma confession tout-à-l'heure. Ah ! c'est donc toi, l'ennemi de DIEU, des rois & même des jésuites ; c'est toi qui viens abuser de l'état où je suis : traître, que n'es-tu en apoplexie, & que ne puis-je te donner l'extrême-onction ? Tu crois donc être moins ennuyeux & moins fanatique que moi ? Oui, j'ai écrit des sottises, j'en conviens ; je me suis rendu méprisable & haïssable, je l'avoue : mais toi, n'es-tu pas le plus bas & le plus exécration de tous les barbouilleurs de papier, à qui la démence a mis la plume à la main ? Dis-moi donc si ton histoire des convulsions ne vaut pas bien nos lettres édifiantes & curieuses ? Nous voulons dominer par-tout, je le confesse ; & toi tu voudrais tout brouiller : nous voudrions séduire toutes les puissances ; & toi tu voudrais exciter la sédition contre elles. La justice a fait brûler nos livres, d'accord ; mais n'a-t-elle pas fait aussi brûler les tiens ? Nous sommes tous en prison dans le Portugal, il est vrai ; mais la police ne t'a-t-elle pas poursuivi cent fois toi & tes complices ? Si j'ai eu la bêtise d'écrire contre des hommes éclairés qui dédaignaient jusque-là de m'écraser, n'as-tu pas eu la même impertinence ? ne nous tourne-t-on pas tous deux également en ridicule ? & ne devons-nous pas avouer que dans ce siècle, l'égoût des siècles, nous sommes tous deux les plus

vils insectes de tous les insectes qui bourdonnent au milieu de la fange de ce borbier? Voilà ce que la force de la vérité arrachait de la bouche de frère *Bertier*; il parlait comme un inspiré; ses yeux remplis d'un feu sombre roulaient avec égarement; sa bouche se tordait, l'écume la couvrait; son corps se roidissait; son cœur palpitait: bientôt une défaillance générale succéda à ces convulsions; & dans cette défaillance il ferra tendrement la main de frère *Coutu*. J'avoue, dit-il, qu'il y a bien des pauvretés dans mon *Journal de Trévoux*; mais il faut excuser la faiblesse humaine. Ah! mon révérend père, vous êtes un saint, dit frère *Coutu*; vous êtes le premier auteur qui ait jamais avoué qu'il était ennuyeux: allez, mourez en paix, moquez-vous des *Nouvelles ecclésiastiques*; mourez, mon révérend père, & soyez sûr que vous ferez des miracles.

Ainsi passa de cette vie à l'autre frère *Bertier*, le 12 octobre, à cinq heures & demie du soir.

Apparition de frère Bertier à frère Garasse, continuateur du Journal de Trévoux.

LE 14 octobre, moi frère *Ignace Garasse*, petit-neveu de frère *Garasse*, sur les deux heures après minuit, étant éveillé, j'eus une vision, & vis venir à moi le fantôme de frère *Bertier*, dont il me prit le plus long & le plus terrible bâillement que j'eusse jamais éprouvé. Vous êtes donc mort, lui dis-je, mon révérend père? Il me fit en bâillant un signe de tête qui voulait dire oui. Tant mieux, lui dis-je,

car sans doute votre révérence est au nombre des saints ; vous devez occuper une des premières places ; quel plaisir de vous voir dans le ciel avec tous nos frères , passés , présens & futurs ! N'est-il pas vrai que cela fait environ quatre millions de têtes à auréole depuis la fondation de notre compagnie jusqu'à nos jours ? Je ne crois pas qu'il s'en trouve autant chez les pères de l'oratoire. Parlez , mon révérend père , ne bâillez plus , & dites-moi des nouvelles de vos joies.

O mon fils ! dit frère *Bertier* , d'une voix lugubre , que vous êtes dans l'erreur ! hélas ! le paradis ouvert à *Philagie* est fermé pour nos pères ! Est-il possible ! dis-je. Oui , dit-il , gardez-vous des vices pernicioeux qui nous damnent ; & surtout quand vous travaillerez au *Journal de Trévoux* , ne m'imitiez pas , ne soyez ni calomniateur , ni mauvais raisonneur , ni surtout ennuyeux , comme j'ai eu le malheur de l'être , ce qui est de tous les péchés le plus impardonnable.

Je fus saisi d'une sainte horreur à ce terrible propos de frère *Bertier*. Vous êtes donc damné , m'écriai-je ? Non , dit-il ; je me suis heureusement repenti au dernier moment ; je suis en purgatoire pour trois cents trente-trois mille trois cents trente-trois ans , trois mois , trois semaines & trois jours , & je n'en serai tiré que quand il se trouvera quelqu'un de nos frères qui sera humble , pacifique , qui ne désirera point d'aller à la cour , qui ne calomniera personne auprès des princes , qui ne se mêlera point des affaires du monde , qui lorsqu'il fera des livres ne fera bâiller personne , & qui m'appliquera tous ses mérites.

Ah ! frère , lui dis-je , votre purgatoire durera long-temps. Eh ! dites-moi , je vous prie , quelle est votre pénitence dans ce purgatoire ? Je suis obligé , dit-il , de faire tous les matins le chocolat d'un janséniste ; on me fait lire pendant le dîner à haute voix une *Lettre provinciale* , & le reste du temps on m'occupe à raccommoder les chemises des religieuses de Port-Royal. Vous me faites trembler ! lui dis-je ; que sont donc devenus nos pères pour qui j'avais une si grande vénération ? où est le révérend père *le Tellier* , ce chef , cet apôtre de l'Eglise gallicane ? Il est damné sans miséricorde ; me répondit frère *Bertier* ; & il le méritait bien ; il avait trompé son roi ; il avait allumé le flambeau de la discorde , supposé des lettres d'évêques , & persécuté de la manière la plus lâche & la plus emportée le plus digne archevêque que jamais ait eu la capitale de la France ; il a été condamné irrémissiblement comme faussaire , calomniateur & perturbateur du repos public : c'est lui surtout qui nous a perdus , c'est lui qui a redoublé en nous cette manie qui nous fait aller en enfer par centaines & par milliers. Nous crûmes , parce que frère *le Tellier* avait du crédit , que nous devions tous en avoir ; nous nous imaginâmes , parce qu'il avait trompé son pénitent , que nous devions tromper tous les nôtres ; nous crûmes , parce qu'un de ses livres avait été condamné à Rome , que nous ne devions faire que des livres qui fussent aussi être condamnés ; & enfin , nous avons fait le *Journal de Trévoux*.

Tandis qu'il me parlait , je me tournais sur le côté gauche , puis sur le côté droit , puis je me mettais

sur mon séant, puis je m'écriai : O mon cher purgatorien ! que faut-il faire pour éviter l'état où vous êtes ? quel est le péché qui est le plus à craindre ?

Bertier alors ouvrit la bouche & dit : En passant auprès de l'enfer pour aller en purgatoire, on me fit entrer dans la caverne des sept péchés capitaux, qui est à gauche du vestibule : je m'adressai d'abord à la Luxure ; c'était une grosse dondon fraîche & appétissante ; elle était couchée sur un lit de roses, ayant le livre de *Sanchez* à ses pieds & un jeune abbé à ses côtés ; je lui dis : Madame, ce n'est pas vous apparemment qui damnez nos jésuites ? Non, dit-elle, je n'ai pas cet honneur ; j'ai à la vérité un petit frère qui s'était emparé de l'abbé *des Fontaines*, & de quelques autres de son espèce, tandis qu'ils portaient l'habit ; mais en général je ne me mêle pas de vos affaires : la volupté n'est pas faite pour tout le monde.

L'Avarice était dans un coin, pesant de l'herbe du Paraguay contre de l'or. Est-ce vous, Madame, qui avez le plus de crédit chez nous ? Non, mon révérend père ; je damne seulement quelques-uns de vos pères procureurs. Serait-ce vous, dis-je, à la Colère. Adressez-vous à d'autres, je suis passagère, j'entre dans tous les cœurs, mais je n'y demeure pas, mes sœurs prennent bientôt la place. Je me tournai alors vers la Gourmandise qui était à table. Pour vous, Madame, lui dis-je, je fais bien, grâce à notre frère cuisinier, que ce n'est pas vous qui perdez nos âmes : elle avait la bouche pleine, & ne put me répondre ; mais elle me fit signe en branlant la tête, que nous n'étions pas dignes d'elle.

La Paresse reposait sur un canapé, à moitié endormie ; je ne voulus pas l'éveiller : je me doutai bien de l'aversion qu'elle a pour des gens qui comme nous courent par tout le monde.

J'aperçus l'Envie dans un coin , qui rongait les cœurs de trois ou quatre poètes , de quelques prédicateurs , & de cent feseurs de brochures. Vous avez bien la mine , lui dis-je , d'avoir grande part à nos péchés. Ah , dit-elle , mon révérend père , vous êtes trop bon ; comment des gens qui ont si bonne opinion d'eux-mêmes pourraient-ils avoir recours à une pauvre malheureuse comme moi , qui n'ai que la peau sur les os ? adressez - vous à monsieur mon père.

En effet , son père était auprès d'elle dans une chaise à bras , vêtu d'un habit fourré d'hermine , la tête haute , le regard dédaigneux , les joues rouges , pleines & pendantes ; je reconnus l'Orgueil : je me prosternai ; c'était le seul être à qui je pusse rendre ce devoir. Pardon , mon père , lui dis-je , si je ne me suis pas d'abord adressé à vous , je vous ai toujours eu dans mon cœur ; oui , c'est vous qui nous gouvernez tous. Le plus ridicule écrivain , fût-ce l'auteur de l'*Année littéraire* , est inspiré par vous : ô magnifique diable ! c'est vous qui réglez sur le mandarin & sur le colporteur , sur le grand-lama & sur le capucin , sur la sultane & sur la bourgeoise ; mais nos pères sont vos premiers favoris ; votre divinité éclate en nous à travers les voiles de la politique ; j'ai toujours été le plus fier de vos disciples , & je sens même que je vous aime encore. Il répondit à mon hymne par un sourire de protection , & aussitôt je fus traduit en purgatoire.

96 RELAT. &C. DU JESUITE BERTIER.

Ici finit la vision de frère *Garasse* ; il renonça au *Journal de Trévoux* , passa à Lisbonne , où il eut de longues conférences avec frère *Malagrida* , & ensuite alla au Paraguai.

On donnera incessamment au public la relation de ces deux voyages de frère *Garasse*.

LETTRE

LETTRE

DE CHARLES GOUJU

A SES FRÈRES.

JE conjure non-seulement mes chers compatriotes, mais aussi tous mes chers frères les Allemands, les Anglais, & même les Italiens, de vouloir bien considérer avec moi, pour leur édification, ce qui se passe aujourd'hui au sujet des révérends pères jésuites.

Je suis cousin de M. *Casot*, & allié de M. *Lyonci*, que le révérend père *la Valette*, préfet apostolique du commerce, a ruinés de fond en comble. DIEU fasse miséricorde à son préfet. Mais je demande à tout homme qui fait usage de sa raison, s'il est possible que le révérend père *la Valette*, ayant fait deux années de théologie, ait cru à la religion chrétienne, quand après avoir fait vœu de pauvreté, & après avoir lu l'évangile, il a fait un commerce de plus de six millions ? Est-il dans la nature humaine qu'un théologien, qui croit la religion, se damne de gaieté de cœur en faisant ce que sa religion & ses vœux réprouvent à si haute voix ?

Qu'un fidelle, entraîné par une passion violente, commette un crime passager & qu'il s'en repente, c'est le propre de notre nature : mais quand les maîtres

Facéties.

G

en Israël nous volent , en nous prêchant & en nous confessant , quand ils persistent dans cette manœuvre des années entières , je vous demande , mes chers frères , s'il est possible qu'ils soient toujours persuadés & toujours trompeurs ? qu'ils pensent réellement tenir DIEU dans leurs mains à la messe , lorsqu'ils nous pillent au sortir de la sainte table ?

Il est avéré , par les dépositions des conjurés de Lisbonne , que les jésuites leurs confesseurs les assurèrent qu'ils pouvaient en sûreté de conscience assassiner le roi. Je n'examine point quelle vengeance animait les conjurés , je demande simplement s'il est possible que ceux qui se servaient d'un sacrement pour inspirer le parricide , crussent à ce sacrement ?

Je passe de ces grands crimes à des iniquités d'un autre genre. Pensez-vous que le jésuite *le Tellier* crût en JESUS-CHRIST ? pensez-vous qu'il crût un Dieu juste , rémunérateur & vengeur , quand il abusait de l'ignorance de *Louis XIV* en matières théologiques , pour persécuter le vertueux cardinal de *Noailles* ; & quand , faisant le métier de faussaire , il montrait à son pénitent des lettres de plusieurs évêques , que ces évêques n'avaient point écrites : cette conduite , soutenue plusieurs années , ne démontre-t-elle pas que le confesseur ne croyait rien de ce qu'il faisait croire à son pénitent ?

Les adversaires des jésuites , qui ont imaginé les convulsions , & tant d'autres miracles , & qui ont été convaincus de tant de fourberies , ont-ils été de meilleurs croyans que le jésuite *le Tellier* ?

Je vous le répète , un homme peut croire en DIEU , & tuer son père ; mais il est impossible qu'il

croie en DIEU, & qu'il passe sa vie dans des crimes réfléchis, & dans une suite non interrompue de fraudes & d'impostures : il s'en repent du moins à la mort, mais je vous défie de trouver dans l'histoire un seul théologien qui ait avoué ses crimes en mourant.

Nous voyons tous les jours, parmi des séculiers, des meurtriers & des incestueux faire des pénitences publiques : je me sou mets à donner dix mille écus qui me restent de toute ma fortune, que le révérend père *la Valette* m'a enlevée, si vous me montrez un seul théologien pénitent.

Voulez-vous de plus grands exemples ? prenez-les chez les premiers pontifes : *Jules II*, le casque en tête & la cuirasse sur le dos, le voluptueux *Léon X*, *Alexandre VI*, souillés d'incestes & d'assassinats, tant de papes entourés de maîtresses & de bâtards, se jouant, dans le sein de la débauche, de la crédulité humaine, ont-ils levé à DIEU leurs mains pleines d'or & teintes de sang ? un seul a-t-il fait pénitence dans la retraite, tandis que nous voyons *Charles-Quint* chanter à St Just son *de profundis* ?

Les véritables incroyables ont donc été de tout temps les théologiens, grands ou petits, tonsus ou mitrés.

Si je ne me trompe, voici comme chacun d'eux a raisonné. La religion chrétienne, que j'enseigne, n'est certainement pas celle des premiers siècles. Il est clair que la finaxe des premiers chrétiens n'était pas une messe privée ; il est constant que les images que nous invoquons furent défendues pendant plus de deux cents années, que la confession auriculaire

a été long-temps inconnue , que toutes les pratiques ont changé , sans en excepter une seule. Tous les dogmes ont visiblement changé de même ; nous savons l'époque de l'addition au symbole des apôtres , touchant la procession du S^t Esprit. De toutes les opinions qui ont excité tant de guerres . il n'y en a pas une qui soit nettement dans nos évangiles. Tout est donc notre ouvrage , tout est donc arbitraire ; nous ne pouvons donc croire ce que nous enseignons ; nous devons donc profiter de la sottise des hommes ; nous pouvons donc sans rien craindre les dépouiller & les confesser, les assassiner, & leur donner l'extrême-onction..

Non-seulement ils ont fait ce raisonnement , mais il est impossible qu'ils ne l'aient pas fait ; car , encore une fois , il n'est pas dans la nature qu'un homme dise : Je crois fermement tout ce que j'enseigne, & je vais faire le contraire pendant toute ma vie & à ma mort.

Beaucoup de séculiers , & surtout parmi les grands , ont imité les théologiens dans toutes les religions. *Mustapha* a dit : Mon muphti ne croit point à *Mahomet* , je ne dois donc pas y croire ; je peux donc faire étrangler mes frères sans le moindre scrupule.

Ce syllogisme abominable , *ma religion est fausse , donc il n'y a point de Dieu* , est le plus commun que je connaisse , & la source la plus féconde de tous les crimes.

Quoi ! mes chers frères , parce que *Malagrida* est un assassin , le *Tellier* un faussaire , la *Valette* un banqueroutier , & le muphti un fripon , s'ensuit-il

qu'il n'y ait pas un être suprême, un créateur, un conservateur, un juge équitable, qui punit & qui récompense? J'ai connu un jacobin docteur de sorbonne, qui était devenu athée parce que son prieur l'obligeait de soutenir dans son cloître la conception de la Vierge dans le péché, & qu'en sorbonne il était obligé de soutenir le contraire. Il disait froidement : Ma religion est fautive ; or, puisque ma religion, qui est sans contredit la meilleure de toutes, n'a que des caractères de fausseté, il n'y a donc point de religion, il n'y a donc point de DIEU : j'ai donc fait une énorme sottise de me faire jacobin à l'âge de quinze ans.

J'eus pitié de ce pauvre homme ; je lui dis : Il est vrai qu'en vous faisant jacobin, vous avez été un grand fou ; mais, mon ami, que *Marie* soit née maculée ou immaculée, DIEU en existe-t-il moins ? DIEU en est-il moins le père & le juge de tous les hommes ? n'ordonne-t-il pas également au premier colao de la Chine, & au dernier des jacobins d'être juste, sincère, modéré, & de faire à autrui ce que tout jacobin voudrait qu'on lui fit à lui-même ? Les dogmes changent, mon ami, mais DIEU ne change pas. Le cordelier *S^t Bonaventure*, & le jacobin *S^t Thomas* ne sont presque jamais du même avis : hé bien, ne pensez ni comme *Thomas* ni comme *Bonaventure*. On a falsifié de certains livres, on en a supposé d'autres, cela vous fait de la peine ; consolez-vous, on ne peut falsifier le grand livre de la nature, dans lequel il est écrit : ADORE UN DIEU, ET SOIS JUSTE. Je vis avec plaisir que mon sermon fit une grande impression sur mon jacobin.

B A L A N C E E G A L E.

ON veut empêcher les frères nommés *jésuites*, d'enseigner la jeunesse, & de remplir les vues de nos rois qui les ont admis à cette fonction. Les raisons qu'on apporte pour les exclure sont :

1. Que quelques-uns d'entr'eux ont abusé de quelques beaux garçons.

2. Que plusieurs ont été d'ennuyeux écrivains.

3. Que les frères jésuites, depuis leur fondation, ont excité des troubles en Europe, en Asie & en Amérique; & que s'ils n'ont pas fait de mal en Afrique, c'est qu'ils n'y ont pas été.

4. Que le recteur frère *Varade*, retiré chez les ennemis de l'Etat, fut condamné à être roué en effigie, pour avoir persuadé en confession le nommé *Barrière* d'assassiner le grand *Henri IV*.

5. Que frère *Guignard* fut pendu & brûlé, pour avoir inspiré à *Jean Châtel* les sentimens exécrables qui lui mirent à la main le couteau dont il frappa *Henri IV* à la bouche.

6. Que frère *Oldecorn* & frère *Garnet* furent mis en quartiers à Londres pour la fameuse conspiration des poudres.

7. Que cinquante-deux de leurs auteurs ont enseigné le parricide.

8. Que frère *le Tellier* trompa *Louis XIV*, en faisant signer à des évêques des mandemens qu'ils n'avaient pas faits; que le confesseur de *Louis XIV* n'était en effet qu'un faussaire de Vire.

9. Que ledit *le Tellier* faussaire rédigea avec frère *Doucin* & frère *Lallemand*, cette malheureuse bulle, composée de cent trois propositions, dont la sacrée consulte ne retrancha que deux, & laquelle a troublé l'Etat, parce qu'on n'a pas eu encore en France assez de raison pour mépriser ces disputes ridicules, autant qu'elles sont méprisables.

10. Qu'en dernier lieu ils se sont déclarés eux-mêmes banqueroutiers, & qu'ils ont ruiné plusieurs familles.

11. Que leur institut est visiblement contraire aux lois de l'Etat, & que c'est trahir l'Etat, que de souffrir dans son sein des gens qui font vœu d'obéir en certains cas à leur général plutôt qu'à leur prince.

12. Que l'exemple du Portugal doit inviter toutes les nations à l'imiter, & qu'une société convaincue d'avoir fait révolter une province du Paraguay, & d'avoir trempé dans l'assassinat de son souverain, doit être exterminée de la terre.

On conclut de ces raisons, que les flammes qui ont fait justice des frères *Guignard* & *Malagrida*, doivent mettre en cendres les collèges où des frères jésuites ont enseigné ces parricides, lesquels d'autres frères jésuites ont commis dans les palais des rois. Nous ne dissimulons ni n'affaiblissons aucun de ces reproches, nous avouons même qu'ils sont tous fondés.

Toutes ces raisons dûment pesées, nous concluons à garder les jésuites :

1. Parce qu'il ne leur est pas enjoint par leur règle d'exercer le péché dont est question; & qu'ils

chassent d'ordinaire ceux d'entre eux qui font un grand scandale, quand ils leur sont inutiles.

2. Parce qu'ils élèvent la jeunesse en concurrence avec les universités, & que l'émulation est une belle chose.

3. Parce qu'on peut les contenir quand on peut les soutenir, comme a dit un sage.

4. Parce que s'ils ont été parricides en France, ils ne le sont plus, & qu'il n'y a pas aujourd'hui un seul jésuite qui ait proposé d'affaîner la famille royale.

5. Parce que s'ils ont des constitutions impertinentes & dangereuses, on peut aisément les soustraire à un institut réprouvé par les lois, les rendre dépendans de supérieurs résidens en France, & non à Rome, & faire des citoyens de gens qui n'étaient que jésuites.

6. Parce qu'on peut défendre à frère *la Valette* de faire le commerce, & ordonner aux autres d'enseigner le latin, le grec, la géographie & les mathématiques, en cas qu'ils les sachent.

7. Parce que s'ils contreviennent aux lois, on peut aisément les mettre au carcan, les envoyer aux galères, ou les pendre, selon l'exigence du cas.

Ayant humblement proposé ces conditions, je passe à la raison de la balance. On veut la tenir entre les nations; il faut la tenir entre les molinistes & les jansénistes.

Toute société veut s'étendre. Le conseil a été long-temps partagé entre les tailleurs & les boutonnières. Le procès des savetiers & des cordonniers

a été sur le bureau plusieurs années. Il faut encourager & réprimer toutes les compagnies. L'université est aussi modeste que fourrée, sans doute; mais elle s'éleva contre *François I*, & ordonna qu'on n'obéît point à l'édit qui établissait le concordat; mais elle déclara *Henri III* déchu de la couronne; mais elle empêcha qu'on ne priât DIEU pour *Henri IV*: c'est lui faire un très-grand bien que de lui opposer des ennemis qui la contiennent, comme c'est faire un très-grand bien aux frères jésuites de protéger l'université qui aura l'œil ouvert sur toutes les sottises qu'ils pourront faire.

Si vous donnez trop de pouvoir à un corps, foyez sûr qu'il en abusera. Que les moines de la Trappe soient répandus dans le monde, qu'ils confessent des princesses, qu'ils élèvent la jeunesse, qu'ils prêchent, qu'ils écrivent, ils seront au bout de dix ans semblables aux jésuites, & on sera obligé de les réprimer.

Lisez l'histoire, & nommez-moi la compagnie, la société, qui ne se soit pas écartée de son devoir dans les temps difficiles.

L'esprit convulsionnaire est-il aussi dangereux que l'esprit jésuitique? c'est un grand problème.

Celui-ci a toujours cherché à tromper l'autorité royale, pour en abuser; celui-là s'élève contre l'autorité royale; l'un veut tyranniser avec souplesse, l'autre fouler aux pieds les petits & les grands avec dureté. Les jésuites sont armés de filets, d'hameçons, de pièges de toute espèce, ils s'ouvrent toutes les portes en minant sous terre; les convulsionnaires veulent renverser les portes à force ouverte.

Les jésuites flattent les passions des hommes pour les gouverner par ces passions mêmes : les S^u Médardiens s'élèvent contre les goûts les plus innocens , pour imposer le joug affreux du fanatisme.

Les jésuites cherchent à se rendre indépendans de la hiérarchie , les S^u Médardiens à la détruire ; les uns sont des serpens , & les autres des ours : mais tous peuvent devenir utiles ; on fait de bon bouillon de vipère , & les ours fournissent des manchons.

La sagesse du gouvernement empêchera que nous ne soyons piqués par les uns , ni déchirés par les autres.

Mes frères , soyons de bons citoyens , de bons sujets du roi ; fuyons les fots & les fripons ; & pour Dieu ne soyons ni jansénistes ni molinistes.

P E T I T A V I S

A U N J E S U I T E. (1)

IL vient de paraître une petite brochure édifiante d'un frère de la troupe de JESUS, intitulée : *Acceptation du défi hasardé par l'auteur des répliques aux apologies des jésuites. A Avignon, aux dépens des libraires.*

Il traite le respectable & savant auteur de ces répliques, de feseur de libelles. Le prétendu libelle que le frère de la troupe de JESUS attaque, est un ouvrage très-solide & très-lumineux d'un conseiller au parlement de Paris, & ce prétendu libelle ne contient rien dont la substance ne se retrouve dans les arrêts des parlemens qui ont condamné les jésuites. On cherche d'ordinaire à fléchir ses juges ; mais notre frère leur parle comme s'ils étaient sur la sellette, & lui sur le grand banc.

Notre frère (page 5) appelle le conseiller, *Médée, dom Quichotte, Goliath, Miphiboseth, Esope*. Il est difficile qu'un conseiller au parlement soit tout

(1) Les jésuites, après s'être laissés chasser comme des capucins, écrivirent contre les parlemens de gros volumes d'injures que personne ne put lire ; ensuite ils se mirent à prêcher contre les philosophes, à écrire contre eux des mandemens, des dictionnaires, des brochures, ce qui leur valut un peu d'argent, & l'honneur de dîner à la table des valets-de-chambre de l'archevêque de Paris *Beaumont*, qui, se souvenant qu'il était gentilhomme avant d'être prêtre, ne mangeait point avec des prêtres roturiers.

cela ensemble ; notre frère prodigue un peu les épithètes.

Il dit : (page 6) Loin de moi ces grossièretés indécentes, ces injures audacieuses. Notre frère n'a pas de mémoire.

Il prend (page 8) le parti de *Suarez*, de *Vasquez*, de *Lessius*, &c. &c. ; notre frère n'est pas adroit.

Il prétend (page 15) que ceux qui condamnent les jésuites, détestent le ciel : *Oui le ciel*, dit-il, *qui a signalé par des miracles la sainteté de quelques jésuites*. Je voudrais bien, mon cher frère, que tu nous disses quels sont ces miracles. JESUS a nourri une fois cinq mille hommes avec cinq pains &c., comme il est rapporté : & frère *la Valette* a ôté le pain à près de cinq mille personnes par sa banqueroute : font-ce là les miracles dont tu veux parler ?

Frère *Bouhours*, dans la première édition de la vie du bon-homme *Ignace*, écrit que ce GRAND HOMME, après s'être fait fesser au collège de S^{te} Barbe, alla se confesser à un habitué de paroisse. Le confesseur, émerveillé de la sainteté du personnage, s'écria : *O mon Dieu, que ne puis-je écrire la vie de ce saint ! Ignace* qui entendit ces paroles, & qui était fort malade, craignit qu'en effet son confesseur ne trahît sa modestie après sa mort, il pria le bon DIEU de faire mourir l'habitué le plutôt que faire se pourrait, & le pauvre diable mourut d'apoplexie.

Le même frère *Bouhours* assure, dans la vie de frère *François Xavier*, qu'un jour son crucifix étant tombé dans la mer, un cancre vint le lui rapporter.

Le même *Bouhours* assure que frère *Xavier* était dans

deux endroits à la fois : & comme cela n'appartient qu'à l'eucharistie , le trait m'a paru gaillard.

De quoi t'avises-tu , frère , de parler (page 57) de frère *Malagrida* , & de dire que la marquise de *Tavora* lui apparut plusieurs fois après son exécution ? Est-ce encore là un de tes miracles ?

Tu conviens (page 71) que plusieurs jésuites ont enseigné la doctrine du parricide , & pour les disculper , tu prouves qu'ils ont pris cette doctrine dans *S^t Thomas d'Aquin* , quoique grands ennemis de *Thomas* , & que plus de vingt jacobins ont précédé les jésuites dans cette charitable doctrine ; que veux-tu inférer de-là ? que la *Somme de Thomas* est un fort mauvais livre , & qu'il faut chasser les jacobins comme les jésuites ? On pourra te répondre : *Très-volontiers* ; lis attentivement l'excellent discours de M. le procureur-général de Rennes , tu verras à quoi sont bons la plupart des moines dans un Etat policé.

Tu ne passes pas *Jacques Clément* & *Bourgoin* aux jacobins ; mais songe que les jacobins ne te passeront pas frère *Guignard* , frère *Varade* , frère *Garnet* , frère *Oldcorn* , frère *Girard* , frère *Malagrida* , &c. &c. &c. On disait que les jésuites étaient de grands politiques , mais tu ne me parais pas trop habile en attaquant à la fois les moines tes confrères , & les parlemens tes juges.

Quand nous aurons le bonheur de voir en France quelque nouveau *le Tellier* qui fera une constitution , qui l'enverra signer à Rome , qui trompera son pénitent , qui recevra les évêques dans son anti-chambre ,

110 PETIT AVIS A UN JESUITE.

qui prodiguera les lettres de cachet , tu pourras alors écrire hardiment , & te livrer à ton beau génie : mais à présent les temps sont changés ; ce n'est pas le tout d'être chassé , mon frère , il faut encore être modeste.

LES QUAND, LES SI,

LES QUI, LES QUOI,

LES AH, AH! &c. &c.

AVERTISSEMENT.

AVERTISSEMENT.

LES pièces suivantes, qui eurent beaucoup de vogue en leur temps, ne sont pas toutes du même auteur ; il est même difficile de discerner ceux à qui elles appartiennent : il suffit de savoir que M. *le Franc de Pompignan*, ayant été admis à l'académie française, fit attendre six mois sa harangue de remerciement, & la prononça enfin le 10 mars 1760 ; mais au lieu de remercier l'académie il fit un long discours contre les belles-lettres & contre l'académie, dans lequel il dit que l'abus des talens, le mépris de la religion, la haine de l'autorité font le caractère dominant des productions de ses confrères, que tout porte l'empreinte d'une littérature dépravée, d'une morale corrompue, & d'une philosophie altière qui s'ape également le trône & l'autel ; que les gens de lettres déclament tout haut contre les richesses, (parce qu'on ne déclame point tout bas) & qu'ils portent envie secrètement aux riches &c.

Cet étrange discours si déplacé, si peu mesuré, si injuste, valut au sieur *le Franc* les pièces qu'on va lire.

Le sieur *le Franc*, au lieu de se rétracter honnêtement comme il le devait, composa un mémoire justificatif, qu'il dit avoir présenté au roi, & il s'exprime ainsi dans ce mémoire :

Facéties.

H

Il faut que l'univers sache que le roi s'est occupé de mon mémoire &c. Il dit ensuite, un homme de ma naissance. Ayant poussé la modestie à cet excès, il voulut encore avoir celle de faire mettre au titre de son ouvrage : Mémoire de M. le Franc, imprimé par ordre du roi ; mais comme la majesté ne fait point imprimer les ouvrages qu'elle ne peut lire, ce titre fut supprimé : cette démarche lui attira l'épître d'un frère de la Charité. ()*

(*) Voyez la satire intitulée : *la Vanité*.

L E S Q U A N D.

QUAND on a l'honneur d'être reçu dans une compagnie respectable d'hommes de lettres , il ne faut pas que la harangue de réception soit une satire contre les gens de lettres , c'est insulter la compagnie & le public.

Quand par hasard on est riche , il ne faut pas avoir la basse cruauté de reprocher aux gens de lettres leur pauvreté dans un discours académique , & dire avec orgueil qu'ils déclament contre les richesses , & qu'ils portent envie en secret aux riches ; 1°. parce que le récipiendaire ne peut savoir ce que ses confrères , moins opulens que lui , pensent en secret ; 2°. parce qu'aucun d'eux ne porte envie au récipiendaire.

Quand on ne fait pas honneur à son siècle par ses ouvrages , c'est une étrange témérité de décrier son siècle.

Quand on est à peine homme de lettres , & nullement philosophe , il ne sied pas de dire que notre nation n'a qu'une fausse littérature & une vaine philosophie.

Quand on a traduit & outré même la prière du déiste , composée par *Pope* ; *quand* on a été privé six mois entiers de sa charge en province , pour avoir traduit & envenimé cette formule du déisme ; *quand* enfin on a été redevable à des philosophes de la jouissance de cette charge , c'est manquer à la fois à la reconnaissance , à la vérité , à la justice , que d'accuser les philosophes d'impiété , & c'est insulter à toutes les bienséances de se donner les airs de

parler de religion dans un discours public, devant une académie qui a pour maxime & pour loi de n'en jamais parler dans ses assemblées.

Quand on prononce devant une académie un de ces discours dont on parle un jour ou deux, & que même quelquefois on porte aux pieds du trône, c'est être coupable envers ses concitoyens d'oser dire dans ce discours que la philosophie de nos jours sape les fondemens du trône & de l'autel. C'est jouer le rôle d'un délateur, d'oser avancer que la haine de l'autorité est le caractère dominant de nos productions; & c'est être délateur avec une imposture bien odieuse, puisque non-seulement les gens de lettres sont les sujets les plus soumis, mais qu'ils n'ont même aucun privilège, aucune prérogative, qui puisse jamais leur donner le moindre prétexte de n'être pas soumis. Rien n'est plus criminel que de vouloir donner aux princes & aux ministres des idées si injustes sur des sujets fidèles, dont les études font honneur à la nation : mais heureusement les princes & les ministres ne lisent point ces discours, & ceux qui les ont lus une fois, ne les lisent plus.

Quand on succède à un homme bizarre, qui a eu le malheur de nier dans un mauvais livre les preuves évidentes de l'existence d'un Dieu, tirées des desseins, des rapports & des fins de tous les ouvrages de la création, seules preuves admises par les philosophes, & seules preuves consacrées par les pères de l'Eglise ; *quand* cet homme bizarre a fait tout ce qu'il a pu pour infirmer ces témoignages éclatans de la nature entière ; *quand* à ces preuves frappantes

qui éclairent tous les yeux , il a substitué ridiculement une équation d'algèbre , il ne faut pas dire à la vérité que ce raisonneur était un athée , parce qu'il ne faut pas accuser personne d'athéisme , & encore moins l'homme à qui l'on succède ; mais aussi ne faut-il pas le proposer comme le modèle des écrivains religieux : il faut se taire , ou du moins parler avec plus d'art & de retenue.

Quand on harangue en France une académie , il ne faut pas s'emporter contre les philosophes qu'a produits l'Angleterre , il faudrait plutôt les étudier.

Quand on est admis dans un corps respectable , il faut dans sa harangue cacher sous le voile de la modestie l'insolent orgueil qui est le partage des têtes chaudes & des talens médiocres.

L E S S I.

SI on n'est pas homme de lettres , quoiqu'on ait beaucoup lu & beaucoup écrit , quoiqu'on possède les langues & qu'on ait fouillé les ruines de l'antiquité , quoiqu'on soit orateur , poète ou historien , on l'est encore moins lorsqu'on n'a qu'une érudition superficielle , qu'on ignore l'antiquité , qu'on n'est pas historien , & qu'on se réduit à n'être qu'un rhéteur emporté & un poète médiocre.

Si on n'est pas philosophe pour avoir fait des traités de morale & de métaphysique , atteint les hauteurs de la géométrie , & révélé les secrets de l'histoire naturelle , on l'est encore moins lorsqu'on

ignore ces choses , & qu'on s'avise d'insulter à ceux qui les savent.

Si pour être homme de lettres & philosophe , il faut être vertueux & chrétien , *Homère & Horace* n'étaient pas hommes de lettres , *Socrate & Platon* n'étaient pas philosophes.

Si la haine de l'autorité était le caractère dominant des productions de notre littérature , il faudrait faire connaître & punir les auteurs séditieux qui consacraient dans leurs ouvrages l'esprit de révolte & le mépris des lois ; mais si les gens de lettres ne sont pas coupables de ces excès , si c'est le fanatisme même de leurs persécuteurs qui a mis le poignard aux mains d'un parricide , il faut avoir en horreur celui qui les calomnie.

Si les gens de lettres étaient séditieux , ils le feraient sans prétexte & sans intérêt ; mais si ceux qui les accusent de sédition attentaient à l'autorité du souverain , ils auraient des prétextes qu'on a souvent fait valoir , & des intérêts qu'on n'a jamais négligés.

Si un homme qui accuse les philosophes de vouloir saper les fondemens du trône & de haïr l'autorité , avait peint de couleurs odieuses une recherche des possessions des citoyens , sagement ordonnée par le souverain , s'il avait appelé cette recherche *un genre d'inquisition* , (a) *ressemblant à un dénombrement d'esclavage* ; si ce même homme avait osé envenimer par une ironie insolente & injuste , l'attention que son roi a donnée à des essais d'agriculture ; si , dissimulant ce qu'il y a de louable dans ces attentions

(a) Dans un discours imprimé du sieur le Franc de Pompignan.

vraiment dignes d'un monarque, il n'y avait trouvé qu'une occasion de lui dire avec amertume : *Sire , les spéculations (b) des machines qu'on vous présente des essais faits sous vos yeux , ne rendront pas nos champs moins incultes ; le parc de Versailles ne décide point de l'état de nos campagnes.* Cet homme après avoir insulté de la sorte à l'autorité, ne ferait-il pas bien imprudent d'accuser des citoyens paisibles & soumis de haine pour l'autorité ?

Si un prince s'exagère les malheurs de ces peuples, qui n'ont pas besoin d'être exagérés pour être sentis, il ne faut pas dire que ce sentiment de bonté du monarque suffit pour adoucir les malheurs de ses sujets, parce que la bonté des princes doit être agissante comme celle de la Divinité, & qu'une pareille maxime tendrait à la détourner d'agir ; mais heureusement nos princes ne se conduisent pas d'après les maximes de l'auteur du discours.

Si un homme dont l'intérêt guide toutes les démarches, veut flatter l'autorité après l'avoir publiquement insultée, il ne doit pas se permettre de passer sans intervalle au dernier degré de la flatterie ; parce que celui qu'il voudrait flatter, n'ayant point oublié l'insulte, verrait trop clairement que le changement dans le ton ne prouve autre chose qu'un changement dans les intérêts.

Si les gens de lettres sont divisés entr'eux, il faut regarder cette division comme une suite de la faiblesse humaine, & ne pas s'en prévaloir pour décrier la littérature ; mais si ceux qui déchirent

(b) *Ibid.*

les gens de lettres font animés du même esprit que l'auteur du discours , *si* ce déclamateur leur donne lui-même l'exemple de cette fureur , de quel front ose-t-il la reprocher à son siècle ?

Si quelque homme de lettres s'élève contre ce que la naissance & les dignités ont de plus éminent en écrivant une satire personnelle , un gouvernement modéré le punira , en proportionnant la peine à l'injure , & en estimant l'injure avec équité ; mais *si* quelques gens de lettres fuient le commerce des grands , *s'ils* ne sont pas de vils flatteurs , *s'ils* jugent l'homme au travers de son rang , *s'ils* écrivent que tous les hommes sont égaux ; il faudra estimer ces sentimens en eux , ou ne pas les calomnier lorsqu'on ne peut y atteindre.

Si ne faut pas afficher dans le sanctuaire des lettres l'anathème qui les proscriit , que doit-on dire d'un discours à l'académie , qui n'est qu'une satire des lettres & de ceux qui les cultivent ?

Si les bibliothèques formées des ouvrages de notre siècle , n'étaient qu'un recueil d'écrits scandaleux , frivoles ou insolens , on pourrait y trouver la prière du déiste , le voyage de Provence &c. , & le discours prononcé le 10 mars à l'académie française.

Si l'auteur de ce discours n'était pas fort touché de l'honneur qu'on lui faisait en le recevant dans une compagnie respectable , il pouvait cependant s'abaisser aux expressions de la reconnaissance que les *Corneille* & les *Racine* ont employées ; il ne devait pas dire à ses confrères , pour tout remerciement , qu'il a été appelé par leurs suffrages , ou il devait

ajouter qu'il les avait déjà demandés sans les obtenir.

Si la mort de M. de *Maupertuis* a été fort édifiante , il ne faut pas en prendre occasion de décrier la vie de quelques philosophes qui pourront mourir aussi chrétiennement que lui.

Si M. de *Maupertuis* a désavoué les conséquences qu'on a voulu tirer de ses opinions métaphysiques sur l'essence de la matière , & s'il s'est justifié comme il a pu sur le reproche d'irreligion , on peut croire qu'il n'avait pas prévu ses conséquences , & qu'il était tout-à-fait revenu des principes qu'on prétend qu'il avait affichés dans sa jeunesse ; mais il ne faut pas donner sa justification comme une formule que doivent suivre tous ceux qui seront accusés de la sorte : il ne faut pas dire que celui qui croit une religion révélée croit tout , parce que les Juifs , les luthériens , les calvinistes , les sociniens même croient à la révélation , prononcent ce mot *si* décisif , & ont encore beaucoup de choses à croire ; & surtout il ne faut pas communiquer à l'académie française cette observation théologique , fautive & déplacée , comme trop importante pour la laisser échapper.

Si M. de *Maupertuis* a été accusé de liberté de penser , cet exemple même devait rendre l'auteur du discours plus circonspect dans ses jugemens , & plus retenu à former la même accusation.

Si la religion n'était pas assez respectée dans quelques écrivains modernes , il faudrait travailler à les convaincre & à les éclairer ; mais il ne faut

ni calomnier les gens de lettres qui la respectent sans la prêcher , ni être la dupe de ceux qui la prêchent sans la respecter.

Si l'auteur du discours prononcé à l'académie le 10 mars 1760 , n'a pas prévu l'opinion qu'il a donnée de lui à beaucoup d'honnêtes gens, il est bien aveugle ; mais s'il l'a prévue, *illi robur & æs triplex.*

LES POUR, LES QUE, LES QUI, LES QUOI.

LES POUR.

*P*OUR vivre un peu joyeusement,
Croyez-moi, n'offensez personne ;
C'est un petit avis qu'on donne
Au sieur le Franc de Pompignan.

Pour plaire il faut que l'agrément
Tous vos préceptes affaïsonne ;
Le sieur le Franc de Pompignan
Pense-t-il donc être en sorbonne ?

Pour instruire il faut qu'on raisonne
Sans déclamer insolemment ,
Sans quoi plus d'un sifflet fredonne
Aux oreilles d'un Pompignan.

Pour prix d'un discours impudent,
Digne des bords de la Garonne,
Paris offre cette couronne
Au sieur le Franc de Pompignan.

L E S Q U E.

QUE Paul le Franc de Pompignan
Ait fait en pleine académie
Un discours très-impertinent,
Et qu'elle en soit tout endormie.

Qu'il ait bu jusques à la lie
Le calice un peu dégoûtant
De vingt censures qu'on publie,
Et dont je suis assez content.

Que pour comble de châtiment,
Quand le public le mortifie,
Un Fréron le béatifie ;
Ce qui redouble son tourment.

Qu'ailleurs un noir petit pédant ,
Insulte à la philosophie,
Et qu'il serve de truchement
A Chaumeix qui se crucifie.

Que l'orgueil & l'hypocrisie
Contre les gens de jugement
Etalent une frénésie ,
Que l'on fiffle unanimement.

Que parmi nous à tout moment
Cinquante espèces de folie
Se succèdent rapidement ,
Et qu'aucune ne soit jolie.

*Qu'un jésuite avec courtoisie
S'intrigue par-tout sourdement ,
Et reproche un peu d'hérésie
Aux gens tenant le parlement.*

*Qu'un janséniste ouvertement
Fronde la cour avec furie ,
Je conclus très-pertinemment
Qu'il faut que le sage s'en rie.*

L E S Q U I.

QUI pillà jadis Métastase ,
Et *qui* crut imiter Maçon ,
Qui bouffi d'ostentation ,
Sur ses écrits est en extase.

Qui si longuement paraphrase
David en dépit d'Apollon ,
Prétendant passer pour un vase
Qu'on appelle d'élection.

Qui parlant à la nation ,
Et l'insultant avec emphase ,
Pense être au haut de l'Hélicon
Lorsqu'il barbotte dans la vase.

Qui dans plus d'une périphrase
A ses maîtres fait la leçon ,
Entre nous , je crois que son nom
Commence en *V* , finit en *aze*.

L E S Q U O I.

QUOI! c'est le Franc de Pompignan,
Auteur de chansons judaïques,
Barbouilleur du vieux testament,
Qui fait des discours satiriques?

Quoi dans ces odes hébraïques
Qu'il translata si tristement,
A-t-il pris ces propos caustiques,
Qu'il débite si lourdement?

Quoi verrait-on patiemment
Tant de pauvretés emphatiques?
L'ennui, dans nos temps véridiques,
Ne se pardonne nullement.

Quoi Pompignan dans ses répliques
M'ennuîra comme ci-devant?
Nous le poursuivrons très-gaîment
Pour ses fatras mélancoliques.

L E S C A R.

A M O N S I E U R

LE FRANC DE POMPIGNAN.

Vous ne cessez point de calomnier la nation , *car* jusque dans l'éloge de feu monseigneur le duc de Bourgogne , lorsqu'il ne s'agit que d'effuyer nos larmes , vous ne parlez à l'héritier du trône , au père affligé , au prince sensible & juste , que de la fausse & aveugle philosophie qui règne en France , de la raison égarée , des cœurs corrompus , des mains suspectes , d'esprits gâtés par des opinions dangereuses ; vous dites que dans ce siècle on ne regarde la mort que comme le retour au néant , &c.

Vous avez tort ; *car* il est cruel de dire à la maison royale , que la France est pleine d'esprits qui ont peu de respect pour la religion catholique , & d'insinuer qu'ils en auront peu pour le trône. Il est barbare de peindre comme dangereux des gens de lettres qui sont presque tous sans appui ; il est affreux de faire le métier de délateur , quand on s'érige en consolateur , & de vouloir irriter des cœurs dont vous prétendez adoucir les regrets par vos phrases.

On voit assez que vous cherchez à écarter les gens de lettres de l'éducation des enfans de France , *car* vous aspirez à en être chargé vous-même , vous

& monsieur votre frère; *car* pour paraître à la cour en maître, vous priâtes M. *Dupré de St Maur*, qui vous recevait à l'académie, de vous comparer à *Moïse*, dans son beau discours, & monsieur votre frère à *Aaron*; ce qu'il fit, & ce qu'il ne fera plus.

Ah, *Moïse* de Montauban! vous n'aviez pas pris dans les Tables de la loi votre prière du déiste, *car* elle n'y est pas. Cessez donc d'imputer des sentimens d'impiété à la nation, *car* vous avez ouvertement professé l'impiété.

Ce n'était pas ce que professait le professeur en droit votre grand-père, professant à Cahors : c'était un homme sage que ce professeur; s'il vivait encore, il vous dirait : Mon fils, soyez modeste, corrigez les vers de votre Didon, qui sont lâches, faibles, durs, secs, hérissés de solefcismes.

Recitez les pseaumes pénitentiaux, & ne les translatez point en vers plus durs & plus chargés d'épithètes que votre Didon; ne soyez point hypocrite après avoir été impie, *car* c'est-là le mal. Demandez pardon à l'académie de l'avoir insultée, & surtout ennuyée, la seule fois que vous avez osé paraître devant elle. Ne donnez point de mémoire au roi, *car* il ne les lira pas; & n' imaginez point de les faire imprimer par ordre du roi, *car* le roi n'en donnera pas l'ordre; ne soyez point délateur, *car* c'est un vilain métier; ne faites point le grand seigneur, *car* vous êtes d'une bonne bourgeoisie; ne cabalez plus pour être intrus dans l'éducation de nos princes, *car*, comme vous dites dans votre épître à monseigneur le dauphin, elle ne sera pas confiée aux esprits gâtés, aux auteurs de la prière du déiste, ni
aux

A M. LE FRANC DE POMPIGNAN. 129

aux têtes chaudes qui ont l'esprit froid ; n'insultez point les gens de lettres , *car* ils vous diront des vérités.

Si vous présidez à la cour des aides de Cahors , ou à l'élection , ou au grenier à sel , n'imitiez point ce juge de village dont parle *Horace* , qui portait le laticlave , & faisait parade de sa chaire curule , *car* on en rit.

Ne dites plus au roi dans un libelle de supplique , qu'il *traite ses sujets comme des esclaves* ; *car* alors ce n'est plus une supplique , & il ne reste que le libelle ; & lorsqu'on est coupable d'un libelle si insensé , on a beau faire sa cour au père *Desmarets* jésuite , le père *Desmarets* jésuite ne vous fera jamais entrer dans le conseil , *car* il n'y entrera pas lui-même.

L E S A H , A H.

A MOISE LE FRANC DE POMPIGNAN.

AH , *ah* , *Moïse le Franc de Pompignan* , vous êtes donc un plagiaire , & vous nous fessiez accroire que vous étiez un génie.

Ah , *ah* , vous avez donc pillé le père *Villermet* dans votre histoire de monseigneur le duc de Bourgogne , & vous vous portiez pour historiographe des enfans de France , écrivant de votre chef. Vous avez cru que les biens des jésuites étaient déjà confisqués ; vous vous êtes pressé de vous emparer

Facéties.

I

de leur style. Vous êtes traducteur de *Villermet* après avoir été traducteur de *Métastase*, & vous n'en disiez mot !

Ah, ah, vous vous donniez pour un favori que la famille royale a prié de vouloir bien écrire l'histoire des enfans de France. Vous nous induisiez en erreur, en disant dans votre épître dédicatoire à monseigneur le dauphin, & à madame la dauphine : *J'obéis à vos ordres* ; & il se trouve que vous avez seulement usé de la permission qu'ils ont daigné vous donner de leur dédier votre petite translation, permission qu'on accorde à qui la demande.

Il semble par votre épître dédicatoire que le roi & monseigneur le dauphin vous aient dit : *M. le Franc de Pompignan, ayez la bonté d'apprendre à l'univers que nous ne confierons jamais nos enfans à des mains suspectes, à des cœurs corrompus, à des esprits gâtés.*

Mais, *Moïse le Franc*, qui jamais a voulu faire élever les enfans par des esprits gâtés, & des cœurs corrompus, qui ont des mains suspectes ! Vos mains ont sans doute un bon cœur ; mais ce n'est pas assez pour élever nos princes.

Ah, ah, *Moïse le Franc de Pompignan*, vous vouliez donc faire trembler toute la littérature ? Il y avait un jour un fanfaron qui donnait des coups de pied dans le cul à un pauvre diable, & celui-ci les recevait par respect ; vint un brave qui donna des coups de pied au cul du fanfaron ; le pauvre diable se retourne, & dit à son batteur : *Ah, ah*, Monsieur, vous ne m'aviez pas dit que vous étiez un poltron ; & il roffa le fanfaron à son tour, de quoi le prochain fut merveilleusement content : *Ah, ah* !

E X T R A I T

*Des nouvelles à la main de la ville de Montauban
en Quercy le premier juillet 1760.*

LE mémoire de M. *le Franc* de Montauban , présenté au roi , étant parvenu à Montauban , & chacun étant stupéfait , les parens du sieur auteur du mémoire s'assemblèrent , & ayant reconnu que ledit sieur instruisait familièrement sa majesté de ses gestes , dits & écrits , qu'il parlait au roi des entretiens amiables que lui sieur *le Franc* avait eus avec M. d'*Aguessau* , qu'il apprenait au roi qu'il avait eu une bibliothèque à Montauban , & de plus , qu'il faisait des vers ; ayant remarqué dans ledit écrit plusieurs autres passages qui dénotaient une tête attaquée , ils députèrent en poste un avocat de ladite ville au sieur auteur , demeurant pour lors à Paris , & lui enjoignirent de s'informer exactement de sa santé , & d'en faire un rapport juridique. Ledit avocat , accompagné d'un témoin irréprochable , alla à Paris , & se transporta chez le malade : il le trouva debout à la vérité , mais les yeux un peu égarés , & le pouls élevé. Le patient cria d'abord devant les deux députés : *Jeovah Jupiter Seigneur. (a)*

Je ne suis qu'un avocat , répondit le voyageur ; je ne m'appelle point Jeovah. Avez-vous vu le roi , dit le malade ? Non , Monsieur , je viens vous voir.

(a) Prière du déiste composée par ledit sieur.

Allez dire au roi de ma part, reprit le sieur malade, qu'il relise mon mémoire, & portez-lui le catalogue de ma bibliothèque. L'avocat lui conseilla de manger de bons potages, de se baigner & de se coucher de bonne heure. A ces mots le patient eut des convulsions, & dans l'accès il s'écria :

Créateur de tous les êtres,
Dans ton amour paternel,
Pour nous former tu pénètres
Dans l'ombre du sein maternel. (b)

Eh ! Monsieur, dit l'avocat, pourquoi me citez-vous ces détestables vers, quand je vous parle raison ! Le malade écuma à ce propos, & grinçant les dents, il dit :

Le cruel Amalec tombe (c)
Sous le fer de Josué ;
L'orgueilleux Jabin succombe
Sous le fer d'Abinoé.
Issacar a pris les armes :
Zabulon court aux alarmes.

L'avocat versa des larmes en voyant l'état lamentable du patient ; il retourna à Montauban faire son rapport juridique, & la famille étant certaine que le malade était *mentis non compos*, fit interdire le sieur *le Franc de Pompignan*, jusqu'à ce qu'un bon régime pût rétablir la santé d'icelui.

(b) Poésies sacrées dudit auteur, pag. 61.

(c) *Ibid.* pag. 87.

R E L A T I O N

Du voyage de M. le marquis le Franc de Pompignan, depuis Pompignan jusqu'à Fontainebleau, adressée au procureur fiscal du village de Pompignan.

Vous fûtes témoin de ma gloire, mon cher ami; vous étiez à côté de moi, dans cette superbe procession, lorsque j'étais derrière un jeune jésuite. Tous les bourdons du pays se faisaient entendre, tous les payfans étaient mes gardes; vous entendîtes ce sermon, dans lequel il est dit que j'ai la jeunesse de l'aigle, & que je suis assis près des astres, tandis que l'envie gémit sous mes pieds. Vous savez combien ce sermon me coûta de soins; je le refis jusqu'à trois fois à l'aide de celui qui le prononça; car on ne parvient à la postérité qu'en corrigeant ses ouvrages dans le temps présent.

Vous assistâtes à ce splendide repas de vingt-six couverts, dont il sera parlé à jamais. Vous savez que je me dérobai quelques jours après aux acclamations de la province; je pris la poste pour la cour, ma réputation me précédait par-tout. Je trouvai à Cahors mon portrait en taille-douce, dans le cabaret: il y avait au bas cinq petits vers qui faisaient une belle allusion aux astres, auprès desquels je suis assis.

Le Franc plane sur l'horizon;
Le ciel en rit, l'enfer en pleure.
L'empyrée était le beau nom
Que lui donna l'ami Piron;
Et c'est à présent sa demeure.

Dès que j'arrivai à Limoges , je rencontrai le petit-fils de M. de *Pourceaugnac* ; il était instruit de ma fête , il me dit qu'elle ressemblait parfaitement au repas bien trouffé que monsieur son grand-père avait donné. Nous nous séparâmes à regret l'un de l'autre.

Quand j'arrivai à Orléans , je trouvai que la plupart des chanoines savaient déjà par cœur les endroits les plus remarquables de mon discours. Je me hâtai d'arriver à Fontainebleau , & j'allai le lendemain au lever du roi , accompagné de M. *Fréron*, que j'avais mandé exprès ; dès que le roi nous vit , il nous adressa gracieusement la parole à l'un & à l'autre : M. le marquis , me dit sa majesté , je sais que vous avez à Pompignan autant de réputation qu'en avait à Cahors votre grand-père le professeur. N'auriez-vous point sur vous ce beau sermon de votre façon qui a fait tant de bruit ? J'en présentai alors des exemplaires au roi , à la reine , à M. le dauphin. Le roi se fit lire à haute voix par son lecteur ordinaire les endroits les plus remarquables : on voyait la joie répandue sur tous les visages ; tout le monde me regardait en rétrécissant les yeux , en retirant doucement vers les joues les deux coins de la bouche , & en mettant les mains sur les côtés , ce qui est le signe patologique de la joie. En vérité , dit M. le dauphin , nous n'avons en France que M. le marquis de *Pompignan* qui écrive de ce style.

Allez-vous souvent à l'académie , me dit le roi ? Non , Sire , lui répondis-je. L'académie va donc chez vous , reprit le roi ? (c'était précisément le même discours que *Louis XIV* avait tenu à *Despréaux*)

Je répondis que l'académie n'est composée que de libertins & de gens de mauvais goût, qui rendent rarement justice au mérite ; & vous, dit le roi à *M. Fréron*, n'êtes-vous pas de l'académie ? Pas encore, répondit *M. Fréron*. Il eut alors l'honneur de présenter ses feuilles à la famille royale, & je restai à causer avec le roi. Sire, lui dis-je, vous connaissez ma bibliothèque ? Oh tant ! dit le roi, vous m'en avez tant parlé dans un de vos beaux mémoires.... Comme nous en étions-là le roi & moi, la reine s'approcha, & me demanda si je n'avais pas fait quelque nouveau pseaume judaïque ? J'eus l'honneur de lui réciter sur le champ le dernier que j'ai composé, dont voici la plus belle strophe :

Quand les fiers Israélites
Des rochers de Beth-Phégor,
Dans les plaines moabites,
S'avancèrent vers Achior ;
Galgala saisi de crainte,
Abandonna son enceinte,
Fuyant vers Samaraïm ;
Et dans leurs rocs se cachèrent
Les peuples qui trébuchèrent
De Béthel à Séboïm.

Ce ne fut qu'un cri autour de moi, & je fus reconduit avec des acclamations universelles, qui ressembloient à celles de *Nicole* dans le Bourgeois gentilhomme.

L E T T R E

DE M. DE L'ECLUSE,

*Chirurgien - dentiste , seigneur du Tilloy , près de
Montargis , à M. son curé.*

MONSIEUR MON CURÉ ,

Vous savez que j'ai recrépi à mes dépens l'église du Tilloy , & que j'ai raccommodé les deux tiers de la tribune qui était pourrie , à peine m'en avez-vous remercié ; je ne m'en suis pas seulement remercié moi-même , cela n'a fait aucun bruit , tandis que *M. le Franc de Pompignan* de Montauban jouit d'une gloire immortelle.

Vous me direz que cette gloire , il se l'est donnée à lui-même , qu'il a tout arrangé , tout fait , jusqu'au sermon qu'on a prononcé à son honneur dans l'église de son village ; qu'il a fait imprimer ce sermon & la relation de cette belle fête , à Paris , chez *Barbou* , rue St Jacques , aux grues ; que quand on veut passer à la postérité , il faut se donner beaucoup de peines , & que je ne m'en suis donné aucune ; vous avez craint , dites-vous , le sort des prédicateurs modernes que *M. le Franc de Pompignan* traite dans sa préface d'écrivains impertinens , comme il a traité

les académiciens de Paris de libertins , dans son discours à l'académie. Mais , mon cher pasteur , on n'exige pas d'un curé de campagne l'éloquence d'un évêque du Puy.

Ne pouviez-vous pas vaincre ma modestie , & me forcer doucement à recevoir l'immortalité ? qui vous empêchait de comparer l'église du Tilloy (page 3) à la S^{te} Cité de Jérusalem descendant du ciel ? ne vous était-il pas aisé de me louer moi présent ? c'est ainsi qu'on en a usé à Pompignan , immédiatement avant d'implorer les lumières du S^t Esprit & de la vierge *Marie*. On a eu soin de mettre en marge : M. le marquis de *Pompignan* présent.

Quand je vous ai fait de doux reproches sur votre négligence dans une affaire si grave , vous m'avez répondu que c'est ma faute de n'avoir point pris le titre de marquis , que mon grand-père n'était que docteur en médecine de la faculté de Bourges ; que celui de M. de *Pompignan* était professeur en droit canon à Cahors : vous ajoutez que votre paroisse est trop près de Paris , & que ce qui est grand & admirable à deux cents lieues de la capitale , n'a peut-être pas tant d'éclat dans son voisinage.

Cependant , Monsieur , il m'est bien dur de n'avoir travaillé que pour DIEU , tandis que M. de *Pompignan* reçoit sa récompense dans ce monde.

M. le marquis de *Pompignan* fait la description de sa procession ; il y avait , dit-il , à la tête un jeune jésuite , (page 32) derrière lequel marchait immédiatement M. de *Pompignan* avec son procureur fiscal.

Mais , Monsieur , n'avons-nous pas eu aussi une procession , un procureur fiscal & un greffier ? s'il

m'a manqué le derrière d'un jeune jésuite, cela ne peut-il pas se réparer ?

M. *le Franc* rapporte que M. l'abbé *la Coste* officia d'une manière imposante ; n'avez-vous pas officié d'une manière édifiante ? Nous avons entendu parler d'un abbé *la Coste* qui en imposait en effet ; c'était un associé du sieur *Fréron*, & on fit même un passe-droit à ce dernier pour avancer l'abbé *la Coste* dans la marine ; je ne crois pas que ce soit le même dont M. de *Pompignan* nous parle.

Au reste, Monsieur, l'église du Tilloy avait un très-grand avantage sur celle de Pompignan ; vous avez une sacristie, & M. de *Pompignan* avoue lui-même qu'il n'en a point, & que le prêtre, le diacre & le sous-diacre furent obligés de s'habiller dans sa bibliothèque ; cela est un peu irrégulier, mais aussi il a parlé de sa bibliothèque au roi ; il est dit en marge (page 31) qu'un ministre d'Etat a trouvé sa bibliothèque fort belle ; on y trouve une collection immense de tous les exemplaires qu'on a jamais tirés des cantiques hébraïques de M. de *Pompignan*, & de son discours à l'académie française ; tandis que les petits écrits badins où l'on se moque un peu de M. de *Pompignan*, sont condamnés à être dispersés en feuilles volantes, abandonnés à leur mauvais sort sur toutes les cheminées de Paris, où il peut avoir la satisfaction de les voir pour les immoler à sa gloire.

Il est dit même, dans le sermon prononcé à Pompignan, „ que DIEU donne à ce marquis la „ jeunesse & les ailes de l'aigle ; qu'il est assis près „ des astres ; (page 14) que l'impie rampe à ses

„ pieds dans la boue , qu'il est admiré de l'univers ,
 „ & que son génie brille d'un éclat immortel. „

Voilà , Monsieur , la justice que se rend à lui-même le marquis , tandis que je reste inconnu au Tilloy.

On ajoute que M. le marquis eut ce jour-là une table de vingt-six couverts ; (page 38) je vois que la renommée est aussi injuste que la fortune ; nous étions trente-deux le jour de la dédicace de votre église , & cela n'a pas seulement été remarqué dans Montargis.

Enfin , il est parlé de madame la marquise de *Pompignan* , & on n'a pas dit un mot de madame de *l'Ecluse* ; on se prévaut même du jugement du sieur *Fréron* , qui appelle cette partie du sermon une églogue en prose ; (page 36) éloge qu'il donne aussi aux vers de M. de *Pompignan*.

Enfin , M. de *Pompignan* jouit de tous les honneurs possibles , depuis son beau discours à l'académie française ; la France ne parle que de lui , & je suis oublié : je demande à messieurs de l'académie si cela est juste.

J'ai l'honneur d'être , &c.

H Y M N E ,

*Chantée au village de Pompignan.**Sur l'air : de Béchamel.*

Nous avons vu ce beau village
de Pompignan
Et ce marquis brillant & sage,
modeste & grand,
De ses vertus premier garant ;
Et vive le roi & Simon le Franc,
Son favori,
Son favori.

Il a recrépi sa chapelle
& tous ses vers ;
Il poursuit avec un saint zèle
les gens pervers.
Tout son clergé s'en va chantant :
Et vive le roi & Simon le Franc,
Son favori,
Son favori.

En aumusse un jeune jésuite
allait devant,
Gravement marchait à sa suite
seur Pompignan
En beau satin de président ;
Et vive le roi & Simon le Franc,
Son favori,
Son favori.

Je suis marquis, robin, poète,
mes chers amis ;
Vous voyez que je suis prophète
en mon pays.

A Paris c'est tout autrement ;
Et vive le roi & Simon le Franc,
Son favori,
Son favori.

J'ai fait un psautier judaïque,
on n'en fait rien ;
J'ai fait un beau panégyrique,
& c'est le mien :

De moi je suis assez content ;
Et vive le roi & Simon le Franc,
Son favori,
Son favori.

Je retourne à la cour en poste
charmer les grands.
Je protège l'abbé la Coste
& mes parens ;
Je suis sifflé par les méchans ;
Et vive le roi & Simon le Franc,
Son favori,
Son favori.

Bientôt il revient à Versailles
d'un air humain,
Aux ducs & pairs, à la canaille
ferrant la main,
Récitant ses vers dignement ;
Et vive le roi & Simon le Franc,
Son favori,
Son favori.

LETTRE DE PARIS,

Du 28 février 1763.

VOICI ce qui vient d'arriver au sujet du marquisat de Pompignan. On a porté à M. le garde des sceaux les lettres-patentes à sceller ; il les a lues , & il a trouvé :

Que le roi désirant reconnaître les services importants que la maison de *le Franc* avait rendus à l'Etat, depuis la fondation de la monarchie, soit dans la robe, soit dans l'épée, désirant récompenser personnellement les services que M. *le Franc* avait rendus à sa patrie & à la religion, soit en qualité de magistrat, & à la tête d'une cour souveraine, soit en qualité d'homme de lettres, & nommément le soin qu'il a pris d'immortaliser la mémoire de M. le duc de Bourgogne par le bel éloge qu'il en a fait ; sa majesté, en attendant mieux, avait jugé à propos d'ériger en marquisat sa terre de Pompignan, n'entendant néanmoins sa majesté que ce fût-là une récompense, mais une faible marque de satisfaction &c.

M. le garde des sceaux a cru que la tête avait tourné au secrétaire du roi qui avait rédigé ces patentes ; il l'a envoyé chercher : (ce secrétaire du roi est M. *Carpot*) M. de *Brou* lui a demandé s'il avait perdu l'esprit, disant que quand ce serait les *Montmorencis*, les *Châtillons*, les *la Trimouille*, il n'en

eût pas mis davantage. Il est vrai, Monseigneur, lui a dit M. *Carpot*, que c'est moi qui ai dressé les lettres, mais la formule m'en a été envoyée... & par qui?... Par M. *le Franc*; il y en avait bien davantage, mais j'en ai retranché les trois quarts..... Hé bien, lui a dit M. de *Brou*, retranchez l'autre quart, & nous verrons : Et vive le roi & *Simon le Franc*, son favori, son favori !

F R A G M E N T

D' U N E

L E T T R E S U R D I D O N ,

T R A G E D I E.

P L U S I E U R S personnes ayant à l'envi rendu *M. le Franc de Pompignan* célèbre, & tout Paris parlant de lui, j'ai voulu le lire ; j'ai trouvé sa *Didon* ; je n'ai pu encore aller au-delà de la première scène ; mais j'espère poursuivre avec le temps : cette première scène m'a paru un chef-d'œuvre. *Jarbe* déclare d'abord :

Que ses ambassadeurs irrités & confus
Trop souvent de la reine ont subi les refus :
Qu'il contient cependant la fureur qui l'anime,
Que déguisant encor son dépit *légitime*,
Pour la dernière fois en proie à ses hauteurs,
Il vient sous le *faux nom* de ses ambassadeurs,
Au milieu de la cour d'une reine étrangère,
D'un refus obstiné pénétrer le mystère.
Que fait-il ? n'écouter qu'un transport amoureux
Se découvrir lui-même, & déclarer ses feux.

Maderbal, officier de la reine étrangère, lui répond :

Vos feux ! que dites-vous ? Ciel quelle est ma surprise !

Ce *Maderbal* en effet peut être surpris, pour peu qu'il sache la langue française, que des ambassadeurs *subissent* des refus &c. que le prince *Farbe*

. En proie à des hauteurs
Vienne sous le *faux nom* de ses ambassadeurs.

Car ce *Maderbal* doit croire que ces ambassadeurs ont un faux nom, & que ce *Farbe* prend les noms de trois ou quatre ambassadeurs à la fois. *Farbe* lui réplique :

Je pardonne sans peine à ton étonnement ;
Mais apprends aujourd'hui l'excès de mon tourment ;
J'ai quitté malgré moi *les bords* de Géthulie.

C'est comme si on disait, j'ai quitté *les bords* de Quercy, qui est au milieu des terres. Ensuite il apprend à cet officier,

Qu'il vient peut-être épris d'une flamme trop vaine,
Tenter lui-même encor cette superbe reine.

Apparemment que la tentation n'a pas réussi, car il ajoute :

Que ses soldats & ses vaisseaux
Couvriront autour d'elle & la terre & les eaux
L'amour conduit mes pas, la haine peut les suivre &c.

Maderbal,

Maderbal, toujours étonné de ce qu'il entend, & surtout d'une haine qui va suivre les pas de *Jarbe*; lui répond :

Non , je ne reviens point de ma surprise extrême.

Je suis comme *Maderbal* , je ne reviens point de ma surprise, de lire de tels discours & de tels vers : le style est un peu de Gascogne.

..... *Je fus* (dit *Jarbe*) dans nos déserts
Ensevelir la honte , & le poids de mes fers.

L'auteur, qui *fut* de Montauban à Paris donner cet ouvrage , fut assez mal conseillé ; je ferai ce que je pourrai pour achever la pièce : je suis déjà édifié de son épître dédicatoire , dans laquelle il se compare , avec sa modestie ordinaire , au cardinal de *Richelieu* ; & j'avoue qu'en fait de vers le gascon peut s'égaliser au poitevin....

• L A

PRIERE UNIVERSELLE,

Traduite de l'anglais de M. POPE,

PAR L'AUTEUR DU DISCOURS PRONONCÉ
LE 10 MARS 1760, A L'ACADEMIE
FRANÇAISE:

*Adeo indulgent sibi latius ipfi.
Juvén. sat. XIV.*

*Conforme à celle qui a paru en 1740, sous le nom de
Londres, chez Paul Vaillant, in-4^o.*

AVERTISSEMENT.

JAI bien eu de la peine, dit le provincial de Pascal, à trouver un Escobar : je ne sais ce qui est arrivé depuis peu qui fait que tout le monde le cherche. La traduction de la Prière universelle de Pope, par M. le Franc, vient d'éprouver un sort semblable à celui de l'ouvrage du théologien jésuite. Un homme célèbre a dit un mot, & la prière du déiste est sortie de l'obscurité où elle était ensevelie. Elle était devenue rare quoiqu'on en eût vendu fort peu, parce que l'auteur par modestie en avait racheté un grand nombre d'exemplaires; & elle est recherchée aujourd'hui, parce que les ouvrages de M. le Franc ont acquis beaucoup de célébrité depuis son discours à l'académie.

Nous avons donc pensé que le public recevrait avec plaisir une nouvelle édition de cette pièce : les notes & les critiques, que nous y avons jointes pouvant servir pour prémunir les fidèles contre les principes de la philosophie moderne qu'on retrouve dans cette prière, & que M. le Franc a si bien combattus dans son discours. Nous espérons que l'auteur même nous saura gré de notre zèle, & que les personnes religieuses trouveront dans nos remarques un grand sujet d'édification.

On nous dira, peut-être, qu'il serait plus sûr, pour le bien de la religion, de ne point répandre un ouvrage libre que de l'imprimer même en

le critiquant. A cela nous répondrons que si cette traduction était aussi belle que l'original, si elle était même de la main de quelques-uns de nos grands maîtres, il serait à craindre que nos observations, quelque solides qu'elles fussent, ne tinssent pas contre les charmes de la poésie, & que l'antidote ne fût moins puissant que le poison ; mais nos lecteurs verront aisément que l'ouvrage que nous leur présentons n'est rien moins que dangereux, & ne leur donnera pas des tentations bien fortes contre la foi. Si pour l'ordinaire des vers ne sont pas des raisons, de mauvais vers sont encore au-dessous des mauvaises raisons.

Nous ne devons pas oublier d'avertir que cet ouvrage à sa naissance ayant scandalisé beaucoup de personnes, & surtout un illustre magistrat, M. *le Franc* en donna dans les journaux des savans (en septembre 1741) une rétractation très-ample & très-chrétienne. Cet auteur a montré la même docilité en d'autres occasions : par exemple, en 1734 il avait écrit que *Virgile* était un mauvais modèle pour les caractères ; dans la préface de son édition de 1753, il dit que cette expression qu'il avait employée est dure, & ne convenait point à son âge ni à son peu d'expérience ; & il ajoute : *Je la rétracte aujourd'hui par respect pour Virgile, en pensant toujours de même par respect pour la vérité.*

PRIERE UNIVERSELLE.

D E O O P T I M O M A X I M O.

I.

O toi que la raison , que l'instinct même adore ,
 Souverain maître & créateur
 De tout l'univers qui t'implore ,
 Jehovah , Jupiter , Seigneur !

N O T E S.

Le titre seul de cette pièce annonce l'irréligion , puisque le mot *universelle* signifie que tout homme peut adresser cette prière à DIEU , quelque religion qu'il professe. Si dès 1740. M. le Franc eût été lié étroitement, comme il l'est aujourd'hui, avec le pieux auteur de l'*Apologie de la St Barthelemi* , il aurait bien compris que si nous ne pouvons pas prier DIEU avec des chrétiens hétérodoxes dans le même royaume , à plus forte raison ne pouvons-nous pas employer avec les Turcs & les Guébres la même formule de prière.

Au reste , toute cette strophe ne ressemble que par le dernier vers à l'original. Voici la traduction littérale :
*Père de tout , adoré dans tous les âges , dans tous les climats ,
 par le saint , par le sauvage , par le philosophe , Jehovah ,
 Jupiter , ou DIEU.*

Il n'y a point là d'*instinct qui adore*; on n'y trouve point cette expression si faible & si commune de *l'univers qui t'implore*. On voit combien cette prétendue traduction est au-dessous de l'original.

I I.

Source , cause première , être inintelligible ,
 Que je suis borné devant toi !
 Ta bonté seule m'est visible ,
 Le reste est un chaos pour moi.

N O T E S.

Ce mot *inintelligible* renferme beaucoup de venin : on dit d'une chose obscure & respectable , des mystères de la religion par exemple , qu'ils sont *incompréhensibles*, mais un homme religieux ne dira point qu'ils sont *inintelligibles*. On dit avec vérité des systèmes des athées qu'ils sont *inintelligibles*, & on les traiterait trop favorablement en disant qu'ils sont *incompréhensibles*; même dans l'usage ordinaire ces deux mots ne sont pas synonymes : par exemple , la hardiesse de M. le Franc à insulter des gens de lettres & l'académie est *incompréhensible*, mais elle n'est pas *inintelligible*. Il est d'autant plus difficile d'excuser l'emploi que le traducteur a fait ici de ce mot , qu'*incompréhensible*, qui était le mot propre, faisait également le vers , & était beaucoup plus conforme à l'original , *least understood*, si peu compris.

Dans le reste de la strophe , la traduction présente encore des idées plus libres que celles de l'original.

Pope dit : O DIEU qui as borné toute mon intelligence à savoir que tu es bon , & que je suis aveugle ; & M. le Franc lui fait dire :

Ta bonté seule m'est visible ,
Le *reste* est un *chaos* pour moi.

Ce mot *reste* est fort indécant. Ce *reste* renferme beaucoup de choses respectables que le traducteur traite bien légèrement : c'est toute l'économie de la religion , toutes les vérités qu'elle enseigne aux hommes, qui seraient ce *chaos*, au dire du traducteur ; car, comme on le voit , *Pope* ne dit rien de semblable.

I I I.

Mais le bien & le mal , dans cette nuit obscure,
Dépendent de ma volonté ;
Et tu gouvernes la nature ,
Sans enchaîner ma liberté.

I V.

N'écoutons seulement que notre conscience :
Elle nous rend le bien plus cher
Que le ciel qui le récompense ,
Le mal, plus affreux que l'enfer. (*)

(*) C'est le sens presque littéral de l'anglais : mais n'est-ce point exiger trop de perfection dans les sentimens de l'homme ? Le traducteur avait cru d'abord pouvoir modifier ainsi cette pensée :

Ma conscience est libre , & ce guide sévère
Ne règle pas mes sentimens
Par le désir seul du salaire ,
Ni par la crainte des tourmens.

Les personnes éclairées , & particulièrement les Anglais qu'on a consultés sur cet ouvrage, ont donné la préférence à la traduction exacte.
Note du traducteur.

N O T E S.

Toute critique littéraire serait superflue sur des vers qui sont fort au-dessous du médiocre :

N'écoutons seulement que notre conscience :

.

Que le ciel qui le récompense,

Cette dernière expression est impropre & équivoque. Le ciel qui récompense le bien, signifie plutôt le ciel rémunérateur du bien que le ciel qui est la récompense des bonnes actions. Or c'est ce dernier sens qui est celui de *Pope*.

V.

Empêche que mon cœur de tes dons efficaces

Ne rejette les heureux fruits ;

Recevoir, c'est payer tes grâces,

Je t'obéis quand je jouis.

N O T E S.

Il n'y a aucune espèce de religion qui ait cru que recevoir les grâces de DIEU, c'est les payer. Toutes ont établi un culte extérieur pour être l'expression de la reconnaissance envers l'être suprême. Au reste, en rétractant cette maxime qui est une des plus libres de *la prière universelle*, il paraît que M. le Franc s'était réservé le droit de se conduire *vis-à-vis* de l'académie française, comme le déiste de *Pope* envers DIEU. S'il n'a point fait de remerciement, c'est qu'il a cru sans

doute qu'en *recevant* la grâce que lui fefait l'académie, il *l'avait payée*. M. le Franc tient encore un peu aux erreurs de fa jeunesse.

V I.

Mais ceſſons de penſer qu'imperceptible atome,
Notre terre borne ta loi:
N'es-tu ſouverain que de l'homme ?
Tant d'autres mondes ſont à toi !

N O T E S.

Mais ceſſons de penſer : ces mots ſembleraient indiquer que l'auteur a dit précédemment quelque choſe dont il va ſe rétracter ; mais ils ne ſont là (comme beaucoup d'autres dans cette pièce) que pour tenir lieu d'un certain nombre de ſyllabes. Quand un poète médiocre a beſoin de ces fortes de chevilles, il devrait du moins tâcher qu'elles ne fuſſent qu'inutiles , & qu'elles ne fiſſent pas un ſens faux. Je ne parle pas de la rime d'*atôme* avec *homme* ; mais le traducteur prête encore ici à ſon original une impiété que *Pope* n'a pas eue dans l'eſprit.

Pope ne parle point de la *loi* , mais de la *bonté* de DIEU , qu'il dit n'être pas bornée à la terre ; littéralement : *Que je ne reſſerre pas ta bonté dans les bornes étroites de ce globe ; que je ne te croie pas le Dieu de l'homme ſeul , tandis que mille mondes m'environnent*. Le traducteur lui fait dire : *Que la terre ne borne pas la loi de DIEU*. Or comme la religion chrétienne n'eſt certainement faite que pour notre globe, ſi l'on ne doit pas penſer que *notre terre borne la loi de DIEU* , on en

peut conclure que la religion chrétienne n'est pas la loi de DIEU. Il n'y a d'autre moyen d'excuser M. *le Franc* que de dire qu'il a mis *loi* à la place de *bonté*, parce que *bonté* ne rime pas avec *toi*. Mais c'est-là justifier la religion du traducteur aux dépens de ses talens pour la poésie; & quelque réconciliation qui se soit faite entre son esprit & sa dévotion, (*) on peut craindre que l'apologie ne soit pas de son goût.

V I I.

Faut-il qu'un vil mortel ose venger DIEU même,
Que tes foudres lui soient remis,
Et qu'il prononce l'anathème
Sur ceux qu'il croit tes ennemis ?

N O T E S.

Nous ne pouvons rien ajouter à la remarque de M. de *Silhouette* sur cet endroit, dans les mélanges de littérature que nous avons de lui; il a fait voir que le traducteur a envenimé la pensée de l'auteur anglais; que dans l'original c'est de lui-même que le déiste parle, en disant que sa main ne doit pas présumer de lancer la foudre; au lieu que dans la traduction, le déiste s'élève en général contre ceux qui prétendent prononcer l'anathème sur d'autres hommes, ce qui, indiquant manifestement les ministres de la religion, devient hardi & scandaleux. Nous renvoyons nos

(*) Allusion à un ouvrage ridicule de *Jean-George le Franc*, archevêque de Vienne, primat de sept provinces; ce livre était intitulé: *Réconciliation de la dévotion avec l'esprit*. On a dit que c'était la *réconciliation normande*.

lecteurs à l'ouvrage même que nous citons, pour ne pas répéter inutilement ce qu'on peut trouver ailleurs.

V I I I.

Si je marche avec toi, fais-moi la grâce entière
De te suivre jusqu'à la fin :
Si je m'égare, ta lumière
Doit me conduire au bon chemin.

I X.

Quelques biens qu'à mon cœur ta sagesse dénie,
Ou que m'accorde ta bonté,
Sauve-moi du murmure impie
Et de la folle vanité.

N O T E S.

Ce ne sont pas là des vers; ce n'est pas là l'élégance, l'harmonie, les images, la sublimité de *Pope*. C'est un écolier qui se traîne languissamment sur la trace d'un grand-homme, & qui bronche à chaque pas, qui lutte sans cesse contre les difficultés & qui ne les surmonte pas, qui croit avoir fait des vers lorsqu'il a compassé laborieusement un certain nombre de syllabes, & placé quelques rimes à leur suite. *Sauve-moi du murmure impie* signifie en français : *Ne permets pas que je sois l'objet du murmure*; au lieu que *Pope* a dit, & son traducteur a voulu dire : *Ne permets pas que je murmure*. Au reste, ces deux strophes sont très-religieuses; c'est une prière qui sied dans la bouche d'un chrétien même. M. *le Franc* lui-même avait plus de raison qu'un autre de demander cette grâce à DIEU. *Sauve-moi*, devait-il dire, *de la folle vanité*; car c'est un grand péché & un grand ridicule.

X.

Fais que de mon prochain je plaigne les souffrances ,
 Toujours lent à le condamner ;
 Et pardonne-moi mes offenses ,
 Pour mieux m'apprendre à pardonner.

N O T E S.

Cette strophe, comme les précédentes, ne renferme que des sentimens pieux & humains ; & nous pouvons dire des instructions que M. *le Franc* a bien perdu de vue. A entendre les anathèmes qu'il prononce, & les accusations qu'il intente, dans son discours, à beaucoup de personnes, on ferait tenté de croire qu'il a regardé comme une des propositions irréligieuses de *Pope* cette belle maxime qu'il faut être lent à condamner. Il devait cependant penser que c'est un précepte de l'évangile : *Ne jugez point, & vous ne serez point jugé ; ne condamnez point, & vous ne serez point condamné. S^t Luc, chap. 6, v. 33.*

X I.

Tout retrace aux mortels le néant de leur être ;
 Mais ils font l'œuvre de tes mains :
 Sois leur guide autant que leur maître,
 Jusqu'au terme de leurs destins.

N O T E S.

Tout retrace aux mortels le néant de leur être : rien n'est si vrai que cette maxime ; au milieu des richesses, de la réputation, de la faveur, ce néant se fait sentir.

Un homme qui se croyait heureux peut voir en un instant une fausse démarche & le concours de quelques circonstances troubler tout le bonheur de sa vie. Un homme qui jouissait de quelque considération peut la voir s'éclipser en un jour : alors seulement on rentre en soi-même , on reconnaît son néant , & on s'écrie : *Vanité des vanités*. Nos lecteurs nous pardonneront cette petite digression morale.

Revenons à M. le Franc.

X I I.

Que le pain , que la paix soit ici mon partage :

J'attends que ton auguste choix

Des autres biens fixe l'usage ;

Tes volontés seront mes lois.

N O T E S.

Que le pain & la paix , dit Pope , soient mon partage : quant à tout autre bien , tu fais s'il vaut mieux me l'accorder , ou me le refuser ; que ta volonté soit faite. On n'exprime pas cette pensée en français , en disant à DIEU : Des autres biens fixe l'usage.

X I I I.

Ton temple est en tous lieux , tu remplis la nature ;

Tout l'univers est ton autel.

Rien ne vit , n'existe , ne dure ,

Qui ne t'offre un culte éternel.

N O T E S.

Cette dernière strophe, qui est une des plus sublimes de l'original , est une de celles que le traducteur a le

plus misérablement défigurées. La traduction littérale suffit pour faire sentir la platitude & l'infidélité de celle de M. le Franc.

L'immensité , dit Pope , est ton temple ; la terre , la mer & les cieux sont ton autel ; que tous les êtres forment un chœur de louanges à ta gloire , & que de toutes les parties de la nature l'encens s'élève vers toi.

Ici l'auteur a encore rendu son original irréligieux sans nécessité. *Pope* dit que l'immensité est le temple de DIEU , idée grande & sublime , qui n'a rien d'opposé à la religion ; & le traducteur , avec l'expression *en tous lieux* , rabaisse la pensée des lecteurs à la terre , & leur donne à entendre que les temples construits par la main des hommes , ne sont pas meilleurs pour honorer DIEU les uns que les autres , ni les églises que les autres lieux. On peut croire même que depuis sa conversion , il a conservé encore quelque attachement à cette erreur ; car il faut bien qu'il ait cru que le temple de DIEU est par-tout , & qu'il ait regardé l'académie comme une église , puisqu'il y a fait un si ennuyeux sermon.

N. B. Comme tout le monde n'a pas entre les mains le Journal des savans , où se trouve la rétraction de M. le Franc dont il est fait mention ci-dessus , (dans l'avertissement) nous croyons que nos lecteurs seront bien aises de trouver ici un petit extrait de cette pièce , que nous accompagnerons de quelques réflexions.

Voici en peu de mots l'apologie de M. le Franc :

1°. Il avait traduit la prière du déiste , parce que certains anglais , avec lesquels il était dans une assez étroite liaison , l'en avaient défié.

2°.

2°. *Emporté par la chaleur du travail, il ne jugea de sang-froid de sa traduction qu'après qu'elle fut faite.*

3°. *Il eut l'imprudence de livrer sa traduction à ces anglais.*

4°. *Lorsqu'il reprit le sang-froid que la chaleur de la traduction lui avait ôté, & qu'il jugea que son ouvrage pouvait être scandaleux, il voulut retirer la copie.*

5°. *Il n'était plus temps; les anglais, avec qui il était étroitement lié, étaient déjà retournés à Londres, sans qu'il en eût rien su.*

6°. *Il leur écrivit pour les conjurer de ne la point divulguer.*

7°. *Ils le lui promirent.*

8°. *Alors il oublia totalement la prière & la traduction; mais un imprimeur anglais n'y pensa que trop pour lui.*

A toute cette histoire M. le Franc ajoute que ce serait le lieu de réfuter les propositions condamnables de la prière universelle, mais que ce qui est visible n'a pas besoin d'être démontré; qu'il les désavoue, quoiqu'elles ne soient pas de lui, & qu'il les rétracterait, s'il avait eu le malheur de les penser un seul instant; qu'elles sont sans doute échappées par enthousiasme à M. Pope, si recommandable par ses talens, & qui a le courage de professer la religion catholique au milieu de Londres; que les paradoxes insensés, & les systèmes inconséquens d'une malheureuse philosophie, déshonorent les talens devant les hommes, & les rendent criminels devant DIEU....; que la poésie ne doit point être le langage de l'irréligion; que si elle a rempli ses loisirs, il a du

Facéties.

L

moins l'avantage assez rare de ne l'avoir jamais avilie par rien de contraire aux bonnes mœurs &c. &c., & qu'il est avec respect &c. &c.

Nous nous permettrons ici quelques réflexions.

1^o. Il paraît que le défi de ces anglais était de leur part un piège tendu pour surprendre la religion de *M. le Franc*, & nous nous étonnons moins de la haine que l'auteur du discours témoigne contre les philosophes anglais, après en avoir éprouvé une aussi noire trahison. Nous conjecturons qu'on l'aura aussi défié de faire un discours mal-honnête à l'académie, & nous l'exhortons à ne pas accepter désormais de semblables défis.

2^o. *M. le Franc*, emporté par la chaleur du travail, n'avait pas senti le venin de la prière de *Pope* dans une longue & laborieuse traduction ; il n'a entendu l'original & sa traduction que quelque temps après l'avoir faite : cet écrivain doit être un volcan lorsqu'il compose de tête, puisqu'il est si chaud lorsqu'il traduit.

Ceci peut faire comprendre comment il a mis tant d'emportement dans un discours qu'il a fait attendre pendant plus de six mois à l'académie. Si jamais il est reçu dans quelque société littéraire, on lui conseille d'achever son discours trois ou quatre ans avant sa réception ; dans cet intervalle, il profitera des momens de sang-froid qu'il a quelquefois, pour retrancher de sa harangue les choses qui pourraient être insultantes pour ses confrères, & révoltantes pour le public.

3^o. *M. le Franc* avait là d'étranges amis : ils lui

promettent que la traduction ne paraîtra pas, & ils la confient à un imprimeur. C'est sans doute ce qui lui fait dire que les Anglais n'ont point *la philosophie naturelle du droit des gens* : & il faut convenir que si M. le Franc n'a jamais souffert des violences & des injustices de leurs gens de guerre, il a bien à se plaindre de leurs philosophes, & surtout de la perfidie de leurs imprimeurs.

4°. Il nous paraît que M. le Franc juge *Pope* bien favorablement, lorsqu'il dit que les propositions condamnables de la prière universelle lui sont échappées dans l'enthousiasme; mais pourquoi l'enthousiasme qui excuse *Pope* & son traducteur, ne pourrait-il pas excuser aussi quelques-uns de ceux que M. le Franc traite si durement dans son discours? Croit-il être le seul en France qui soit emporté par la chaleur du moment, & à qui l'on puisse pardonner les fougues de l'esprit & du génie? Il y a peu d'ouvrages brûlables qui ne soient plus chauds que la traduction de la prière universelle.

5°. M. le Franc loue *Pope* du courage qu'il a eu de professer la religion catholique au milieu de Londres; sur quoi nous ferons ce raisonnement: Ou l'auteur de la prière universelle était aux yeux de M. le Franc un catholique bien convaincu, ou il le regardait comme un homme pensant librement, laissant apercevoir son irréligion dans ses écrits, & remplissant cependant les devoirs extérieurs de la religion. Dans le premier cas, on est en droit d'exiger de M. le Franc qu'il ne juge pas plus rigoureusement ceux des *philosophes modernes* qui n'ont rien écrit de plus libre que l'*Essai sur l'homme* & la prière universelle.

Dans le second cas , on lui représentera qu'en louant *Pope* incrédule, & remplissant quelques devoirs extérieurs de religion , il fait penser que c'est un zèle joué qui lui fait décrier avec tant de violence ceux qu'il accuse en France de la même dissimulation , puisqu'aux yeux d'un homme vraiment religieux , cette dissimulation est aussi criminelle en Angleterre qu'en France.

6°. Quoique nous regardions comme suffisante la justification de M. *le Franc* contre le reproche d'irreligion qui lui a été intenté à l'occasion de la prière universelle , nous ne pouvons pas oublier de faire remarquer à nos lecteurs , qu'on n'y trouve pas les mots décisifs de religion révélée & de révélation que l'auteur du discours donne comme la marque distinctive des justifications non équivoques en cette matière. Mais on traiterait trop sévèrement M. *le Franc*, si on le jugeait d'après ses propres maximes.

C O N C L U S I O N.

IL suit de tout ce qu'on vient de lire , que l'auteur du discours prononcé à l'académie française, le 10 mars 1760 , avait traduit & envenimé, en 1740, la prière du déiste composée par *Pope*.

LETTRE

D'UN QUAKER, (1)

A Jean-George le Franc de Pompignan, évêque du Puy en Vélai, &c. &c. digne frère de Simon le Franc de Pompignan.

AMI JEAN-GEORGE,

JE suis venu de Philadelphie en la ville de Paris pour recueillir trois millions cinq cents mille livres que les fermiers-généraux payent tous les ans à nos frères de Pensilvanie & Mariland, pour les nez de la France.

(1) Le frère de M. de *Pompignan* se trouvait par hasard évêque du Puy en Vélai : il avait fait ces questions sur l'incrédulité, où il prouve qu'il n'y a pas d'incrédules, & ensuite que les incrédules sont dangereux. Il avait essayé de réconcilier la dévotion avec l'esprit, & ils n'ont jamais été plus brouillés que depuis son livre. Il crut donc, en qualité d'évêque & de bel-esprit, devoir défendre son frère contre M. de *Voltaire*, & donner à ses brébis, dans une instruction pastorale, des leçons de théologie & de bon goût. Cette instruction lui attira les réponses suivantes de la part d'un quaker & d'un évêque schismatique. Pour l'en consoler, le cardinal de la *Roche-Aimon*, si connu de toute l'Europe pour la profondeur de ses lumières en théologie, l'a fait archevêque de Vienne ; & en cette qualité il a écrit à ses diocésains de ne point souscrire à cette nouvelle édition des *Oeuvres de M. de Voltaire*, dans laquelle il se doutait qu'on aurait la malice de se moquer un peu de lui.

L'ami *Chaubert*, honnête libraire, quai des Augustins, lequel me devait quelques deniers, me dit qu'il était dans l'impuissance de me payer, attendu qu'il avait imprimé une instruction dite pastorale, de ta façon, en trois cents huit pages, par *monseigneur Cortiat, secrétaire*. Il m'offrit en paiement une grande cargaison d'exemplaires, lesquels il assurait que je pourrais vendre en Canada.

AMI JEAN-GEORGE,

J'ouvris ton livre; je fus fâché de voir comme tu traites *Newton & Locke*, qu'un français plus juste que toi appelle les précepteurs du genre-humain. Peux-tu être assez barbare pour dire (page 33) qu'on ne trouve point d'idée positive de DIEU dans ce sage *Locke*, auteur du *Christianisme raisonnable*, & législateur d'une province entière? pourquoi es-tu calomniateur? Ton libraire *Chaubert* m'a certifié que tu avais travaillé avec un homme qu'on appelle en France *abbé*, à l'apologie de la révocation de l'édit de Nantes; & que dans cette apologie tu dis que les Anglais recueillent le mépris des nations. Ah! frère, cela n'est pas bien; nous ne sommes pas si méprisables que tu le dis; demande à nos amiraux.

De quoi t'avises-tu, dans une instruction dite pastorale, adressée aux laboureurs, vigneron & merciers du Puy en Vélai, de dire (page 38) que le système de la gravitation est menacé de décadence? Qu'a de commun la théorie des forces centripètes & centrifuges avec la religion & avec les habitans du Puy en Vélai? Vois combien il est ridicule de parler de ce qu'on n'entend point, & de vouloir faire le

bel-esprit chez *Chaubert*, quai des Augustins, sous prétexte d'enseigner ton catéchisme à tes paysans. Apprends, l'ami, que la théorie démontrée de la gravitation n'est point un système, que tous les corps gravitent les uns vers les autres en raison directe de la masse, & en raison inverse du carré de la distance, que c'est une loi invariable de la nature, mathématiquement calculée; & souviens-toi qu'on ne doit pas en parler dans une homélie. *Non erat hic locus.*

AMI JEAN-GEORGE,

Si tu calomnies la Grande-Bretagne, je ne suis pas surpris que tu outrages les gens de ton pays; (page 18) tu as tort de remuer les cendres de *Fontenelle*, & de dire que son *Histoire des oracles est remplie de venin*. Cette histoire n'est point de lui, elle est du savant *Van-Dale*; *Fontenelle* n'a fait que l'embellir. Le sage ministre *Basnage*, le judicieux *du Marfais*, les meilleurs journalistes, tous ont soutenu cette histoire que tu veux décrier.

Comme je t'écrivais ces choses avec naïveté, je vis le carrosse d'une dame fort aimable s'arrêter devant la boutique de *Chaubert*: Est-il vrai, dit-elle, que vous avez imprimé un mauvais livre, où le président de *Montesquieu*, le bienfaiteur des hommes, est traité d'impie? voyons un peu ce livre. Elle se fit donner ta pastorale: on lui avait indiqué la page; (page 208) elle lut & rendit l'ouvrage. Quel est le polisson qui a fait cette rapsodie, dit-elle? C'est monseigneur *Cortiat* secrétaire, répondit *Chaubert*. Je lui dis: Belle femme, qui es-tu? Elle m'apprit

qu'elle était la bru du célèbre *Montesquieu*. Console-toi, lui dis-je, quiconque insulte tant de grands-hommes, est sûr du mépris & de la haine du public.

Elle partit consolée ; je continuai à te feuilleter : tu parles (page 18) d'un *Perrault*, d'un *la Motte*, d'un *Terrasson* & d'un *Boindin*, auquel tu donnes l'épithète d'athée. Je demandai à *Chaubert* qui étaient ces gens-là, & si *Boindin* a fait quelque écrit d'athéisme, comme ton frère, *Simon le Franc*, en a fait un de déisme. Il me dit que ce *Boindin* était un magistrat qui avait fait quelques comédies, & que ni lui ni *Terrasson*, ni *la Motte*, ni *Perrault*, n'avaient jamais rien écrit sur la religion. J'avoue que je me mis alors en colère, & que je dis : *Pox on the mad man* ; la peste soit du.... j'en demande pardon à DIEU, & je t'en demande pardon, mon cher frère.

AMI JEAN-GEORGE,

Tu vas de *Boindin* à *Salomon*, & tu affirmes (page 44) que l'auteur de l'*Ecclésiaste* a dit dans son dernier chapitre : „ Tout ce qui vient de la „ terre, tout ce qui doit y retourner, est vanité. „ Il n'y a d'estimable dans l'homme que son ame, „ sortie immédiatement des mains de DIEU, faite „ pour retourner vers lui, consistant toute entière „ à le craindre & à le servir, & attendant de son „ jugement la décision de sa destinée. „

Tu n'as pas menti, mais tu as dit la chose qui n'est pas. Ce passage n'est point dans l'*Ecclésiaste* ; tu peux répondre comme milord *Pierre* dans le conte du Tonneau, que s'il n'y est pas *totidem verbis*, il y

est *totidem litteris* ; mais réponse comique n'est pas raison valable : quand on cite l'Ecriture , il faut la citer fidèlement , & ne point mêler du *Pompignan* à *Salomon*.

Tu parles ensuite contre la religion naturelle : ah , mon frère , tu blasphèmes ; sache que la religion naturelle est le commencement du christianisme , & que le vrai christianisme est la loi naturelle perfectionnée.

AMI JEAN-GEORGE ,

Pardonne , mais je n'aime ni le galimatias , ni les contradictions : tu avoues (page 111) que DIEU ne punira personne pour avoir ignoré invinciblement l'évangile. Heureux les pécheurs qui n'auraient lu que ta pastorale ! ils ignoreraient l'évangile invinciblement , & seraient sauvés. Et tu prétends (p. 117) qu'il faut un prodige pour qu'un homme qui n'est pas de ta religion ne soit pas damné. Hélas ! puisque chez toi on ne peut être sauvé sans baptême ; puisque les pères de ton Eglise ont cru que les petits enfans morts sans baptême sont la proie des flammes éternelles ; puisqu'un enfant mort né est vraisemblablement dans le cas d'une ignorance invincible , comment peux-tu te concilier avec toi-même ?

AMI JEAN-GEORGE ,

Tu passes de *Boindin* à *Moïse*. Que ton livre ferait de tort à la religion s'il était lu ! tu pouvais aisément prouver la divine mission de *Moïse* , & tu ne l'as pas fait ; tu devais montrer pourquoi dans le Décalogue , dans le Lévitique , dans le Deutéronome , qui sont

la seule loi des Juifs , l'immortalité de l'ame , les peines & les récompenses après la mort ne sont jamais énoncées. Tu devais faire sentir que DIEU gouvernant son peuple immédiatement par lui-même , & le menant par des récompenses & des punitions soudaines & temporelles , n'avait pas besoin de lui révéler le dogme de la vie future qu'il réservait pour la loi nouvelle.

Tu devais alléguer & étendre cette raison pour confondre ceux qui préfèrent aux dogmes des Juifs , ceux des Indiens , des Persans , des Egyptiens beaucoup plus anciens , & qui annonçaient une vie à venir. Quel service n'aurais-tu pas rendu en montrant que le *Tartaroth* des Egyptiens devint le Tartare & l'Adès des Grecs , & qu'enfin les Juifs eurent leur *Sheol* , mot équivoque à la vérité , qui signifie tantôt l'enfer , tantôt la fosse ; car la langue des Hébreux était stérile & pauvre , comme tous les idiomes barbares ; le même mot servait à plusieurs idées.

Tu devais réfuter les théologiens & les savans qui ont prétendu que le Pentateuque ne fut écrit que sous le roi *Ostas* , que *Moïse* n'a pas pu prescrire des règles aux rois , puisqu'ils n'existèrent point de son temps ; qu'il n'a pu donner à des villes les noms qu'elles n'eurent que long-temps après lui ; qu'il n'a pu placer à l'Orient des villes qui étaient à l'Occident par rapport à *Moïse* & à son peuple vivant dans le désert. Tu devais savoir quelle langue parlaient alors les Juifs , comment on avait gravé sur la pierre tout le Pentateuque , ce qui était une entreprise prodigieuse dans un désert où tout manquait. Tu

devais résoudre mille difficultés de cette nature ; & alors ton livre eût pu être utile comme celui de notre savant évêque de Worcester , mais il faudrait savoir l'hébreu comme lui.

Tu te bornes à dire que *Moïse* sépara les eaux de la mer à la vue de six cents mille hommes ; le moindre écolier le fait comme toi ; ton devoir était de montrer comment les Juifs descendans de *Jacob* se trouvaient au bout de deux siècles au nombre de six cents mille combattans , ce qui fait plus de deux millions de personnes , comment ils n'attaquèrent pas les Egyptiens qui , au rapport de *Diodore de Sicile* , n'ont pas été sous les *Ptolomées* plus de trois millions d'ames , & qui ne passent pas aujourd'hui ce nombre.

De ces trois millions qui pouvaient composer six cents mille familles , tous les premiers nés avaient été frappés de mort par l'ange du Seigneur ; l'Egypte n'avait certainement pas après cette perte six cents mille combattans à opposer aux Israélites. Tu nous aurais appris pourquoi ils prirent la fuite , au lieu de s'emparer de l'Egypte ? pourquoi en prenant la fuite ils se trouvèrent vis-à-vis de Memphis , au lieu de côtoyer la Méditerranée ; c'est ce que notre fameux *Taylor* a merveilleusement expliqué ; mais il connaissait parfaitement l'Arabie & l'Egypte.

Tu nous aurais enseigné comment , en faisant un long détour pour arriver entre Memphis & Baal-Sephon , endroit où la mer s'ouvrit en leur faveur , ils étaient poursuivis par la cavalerie égyptienne , tandis que tous les chevaux étaient morts dans la cinquième plaie.

C'était un beau champ pour un homme profond dans l'antiquité , de faire connaître les secrets de la magie , d'expliquer par quel art les mages de *Pharaon* égalèrent par leurs prestiges les miracles de *Moïse* , & comment ils changèrent en sang les eaux du Nil que *Moïse* avait déjà transformées en un fleuve de sang. C'est ce que le docteur *Stillingfleet* a su approfondir. Tu vois bien , encore une fois , que les Anglais ne sont pas si méprisables.

Tu aurais appris chez notre savant *Sherlock* la raison évidente pour laquelle DIEU fit arrêter le soleil dans sa carrière vers l'heure de midi , pour achever la défaite des Amorrhéens , & pourquoi presque tous les grands miracles de ce temps-là n'étaient opérés que pour exterminer les hommes ; pourquoi , malgré tous ces miracles , le peuple juif fut malheureux & esclave si souvent & si long-temps.

Il était essentiel de réfuter ceux qui , pour prouver que le Pentateuque ne fut pas connu avant *Esdra* , avancent qu'aucun passage de ce Pentateuque ne se trouve cité ni dans les prophètes ni dans l'histoire des rois juifs , qu'il n'y est jamais parlé ni du *Beresith* , ni du *Veellé Shemot* , ni du *Vaïcra* , ni du *Veiedabber* , ni de l'*Addebarim*. Tu prends ces noms pour des mots tirés du Grimoire ; ce sont les titres de la Genèse , de l'Exode , du Lévitique , des Nombres , du Deutéronome.

Comment ces livres sacrés n'auraient-ils pas été mille fois cités , s'ils avaient été connus ? c'est une difficulté à laquelle l'évêque de Sarum répond très-savamment.

Un devoir non moins indispensable . était de

montrer que tous les livres sacrés de la nation judaïque étaient nécessaires au monde entier ; car comment DIEU aurait-il inspiré des livres inutiles ? Et si tous ces livres étaient nécessaires , comment y en a-t-il eu de perdus ? comment y en aurait-il de falsifiés ?

DIEU aurait-il voulu que l'évangile , selon *S^t Matthieu*, dît au chap. II : JESUS habita à Nazareth, afin que cette parole du prophète fût accomplie : *Il s'appellera Nazaréen ?* Et aurait-il voulu en même temps que cette parole ne se trouvât dans aucun prophète ?

On voit encore au chap. XXVII : *Alors s'accomplit ce qu'avait prédit Jérémie , en disant : Ils ont accepté trente pièces d'argent , &c. dont il achètera le champ du Potier.* Cela n'est point dans *Jérémie* ; & cette difficulté est encore admirablement bien éclaircie par notre docteur *Young* , qui a concilié parfaitement les deux généalogies qui semblent entièrement contradictoires. Permets que je te dise que tu devais imiter tous les grands-hommes que je te cite , & qu'il valait mieux instruire tes compatriotes que de les outrager.

Tu nous aurais , à l'exemple de notre évêque de Durham, donné la véritable intelligence de la prédiction de notre Sauveur , qui annonce que dans la génération alors vivante on verra venir le Fils de l'Homme dans les nuées avec une grande puissance & une grande majesté : tu n'avais qu'à lire l'exposition de ce digne prélat : tu aurais vu dans quel sens cette grande prophétie s'est accomplie , & ton ouvrage alors eût été en effet une instruction. Mais tu examines si *Boileau* était un versificateur ou un

poète , si *Perrault* a pris avec raison le parti des modernes. Tu parles de l'attraction , tu tâches de décrier l'algèbre & la géométrie. Mon ami , tu devais parler de l'évangile.

Tu aurais ensuite expliqué les mystères ; tu aurais fait voir comment JESUS-CHRIST ayant dit : *Mon Père est plus grand que moi* , cependant il est égal à lui : comment le S^t Esprit étant égal au Père & au Fils , ne peut cependant engendrer , & pourquoi , au lieu d'être engendré il procède ; sur quels fondemens l'Eglise grecque le crut toujours procédant du Père seul , & par quelles raisons l'Eglise romaine le crut au dixième siècle procédant du Père & du Fils tout ensemble.

De bonne foi , ces questions ne sont-elles pas plus importantes que ce que tu dis de *la Motte* & de *Terrasson* , & de la *Théorie de l'impôt* , roman de l'ami des hommes.

Crois-moi , lorsqu'on est superficiel & ignorant , on ne doit pas se hasarder d'écrire des pastorales.

AMI JEAN-GEORGE ,

Je tombe sur un plaisant endroit de ta pastorale , pag. 258 & 259. Tu prétends que la philosophie peut aussi exciter des guerres civiles. Va , tu lui fais trop d'honneur ; tu fais à qui ce privilège a été réservé. Tu allègues en preuve que le comte de *Shaftesbury* , l'un des héros du parti philosophiste , & l'ami de *Locke* , entra dans des factions contre le conseil de *Charles II* , & sur cela tu prends *Locke* pour un conjuré. Tu fais d'étranges bévues , de terribles

blunders. Celui que tu appelles le héros du parti philosophe était le petit-fils du comte de *Shaftesbury*. Le grand-père n'était qu'un politique. Le petit-fils fut un véritable philosophe, & passa sa vie dans la retraite, loin des fripons & des fanatiques. Pauvre homme ! voilà ce que c'est que de parler au hasard, & de savoir les choses à demi. N'es-tu pas honteux d'avoir trompé ainsi ton troupeau du Puy en Vélai.

AMI JEAN-GEORGE,

Voici un évêque ton confrère qui vient rendre à *Chaubert* ta pastorale, que *Chaubert* lui avait vendue douze francs : Je ne veux point, dit-il, de cet impertinent ouvrage ; il faut que mon confrère ait perdu la tête. Quel amas de phrases qui ne signifient rien ! il ne dit que des injures. Cet homme fait tout ce qu'il peut pour rendre ridicule ce qu'il veut faire respecter. J'aimerais mieux encore, je crois, (Dieu me pardonne) les vers judaïques de son frère aîné. C'est ainsi qu'a parlé ce digne prélat. Je me joins à lui.

Adieu, JEAN-GEORGE.

S E C O N D E L E T T R E

D U Q U A K E R.

AMI JEAN-GEORGE,

JE t'avais fait une petite correction fraternelle pour t'engager à réparer tes fautes ; mais tu ne veux que les pallier , & tu les aggraves.

Je t'avais représenté quel excès d'injustice & d'ignorance il y avait à dire que le grand philosophe *Locke* n'admettait nulle part l'idée positive d'un Dieu ; je t'exhortais à lire les chapitres où il traite de DIEU positivement , dans son admirable ouvrage de l'*Entendement humain* , & dans son *Christianisme raisonnable*.

Tu avais calomnié milord *Shaftesbury* , petit-fils du chancelier de ce nom ; tu avais pris le petit-fils pour le grand-père , & cette bévue était le fruit de ta singulière opinion que les philosophes étaient aussi des séditeux. Tu devais une réparation authentique à sa famille , à la raison & à l'histoire.

Tes compatriotes m'avaient averti que tu faisais de scandaleux outrages à la mémoire des *Montesquieu* , des *Fontenelles* & d'autres grands-hommes.

Chacun riait de te voir citer des mathématiciens , & parler de vers dans ta pastorale aux gens du Puy en Vélai. Je t'avertis charitablement , & pour réponse tu cries à l'impiété ; ne valait-il pas mieux te corriger que de répondre à ton ami par des injures ?

AMI

AMI JEAN-GEORGE,

Je t'ai charitablement indiqué ton devoir : puisque tu avais la passion de te faire imprimer au Puy en Vélai, il fallait enseigner les saintes écritures à tes ouailles. Je t'apprenais quels sont les meilleurs commentateurs. Je te disais que si tu voulais entrer dans les détails, tu trouverais chez notre savant évêque de Rochester la réfutation de quelques théologiens qui ont prétendu que le secrétaire *Saphan* rédigea le Pentateuque sous le roi *Ostias* ; & tu me réponds comme si je t'avais dit que le secrétaire *Saphan* composa le livre ; de bonne foi, cela est-il juste ?

Que n'as-tu lu la savante dissertation du docteur *Sancroft* contre *Newton* & contre le *Clerc* ? Le premier était un grand-homme, le second était un vrai savant ; cependant ils ont pu se tromper. *Newton*, qui daigna s'amuser quelquefois à marcher dans ces ténèbres de l'antiquité, a voulu prouver que *Samuel* était le véritable auteur du Pentateuque. *Le Clerc* le dit aussi ; d'autres l'ont attribué à *Esdra*s. Tu aurais rendu service à la religion & aux lettres, en approfondissant cette matière. Cela était plus convenable que de parler de *Terrasson* & de *la Motte* à messieurs du Puy en Vélai, dans ta pastorale.

Que n'as-tu lu le profond ouvrage de l'évêque *Warburton* ? Il t'aurait montré pourquoi DIEU cacha aux anciens Juifs le dogme de l'immortalité de l'ame, & tu ne serais pas réduit à citer *S^t Paul* mal-à-propos ; il t'aurait appris que *S^t Paul*, à l'exemple de son maître, annonçait & constatait une vérité que les premiers Juifs n'avaient pas connue. L'évangile

Facéties.

M

prouve l'immortalité de l'ame ; il prouve que le Dieu de Jacob est le Dieu des vivans ; mais il ne dit point que *Moïse* ait annoncé publiquement une vérité réservée à des temps plus sacrés & plus heureux. Ah ! mon frère , tu devais mieux t'instruire , & ne pas priver notre sainte loi du plus grand avantage qu'elle ait sur l'ancienne.

AMI JEAN-GEORGE ,

Jet'avais appris qu'aucun usage, aucune cérémonie annoncée dans le Pentateuque n'est expressément citée dans aucun livre hébreu postérieur, qu'on ne trouve aucun verset des cinq livres de *Moïse* répété dans les autres livres, & là dessus tu me dis qu'il y a dans le livre des Rois : *Gardez les cérémonies, les préceptes, les ordonnances, selon qu'il est dit dans la loi de Moïse.* Mais ne vois-tu pas que ce n'est pas là une citation. Autre chose est d'exhorter en général à suivre la loi ; autre chose est de citer précisément les passages de la loi. Tu vois bien que tu n'entends pas l'état de la question.

Qu'on nous dise chez nous : Soyez fidèles à la loi de la grande charte qui établit vos libertés, cela ne s'appelle pas citer un article particulier de la grande charte. Encore une fois, *Moïse* a écrit ses lois, personne n'en doute ; mais puisque tu voulais prouver ce que nous connaissons tous, il fallait le prouver mieux.

AMI JEAN-GEORGE ,

Que tu avais un beau champ pour manifester la puissance du Seigneur dans les plaies d'Egypte, & dans le miraculeux passage de la mer Rouge ! Notre

évêque *Stillington* entend mieux que toi le texte sacré ; tu viens nous dire que le *seul bétail* des Egyptiens mourut de la peste dans la cinquième plaie. Les mots hébreux & chaldaïques répondent précisément à ceux-ci : *Tous les animaux* des Egyptiens moururent ; & la Vulgate que tu pouvais suivre dit expressément : *Omnia animantia*. Tous les chevaux périrent donc ; tu as donc tort de dire qu'ils ne furent pas compris dans la mortalité. Mais pour te tirer d'affaire , tu devais lire le chevalier *Masham*, il t'aurait appris que les rois d'Egypte étaient alliés du roi de Nubie , & même on prétend que les Nubiens étaient tributaires, & que *Pharaon* put faire venir en diligence de la cavalerie nubienne pour réparer la perte de la fienne.

Voilà comme un commentateur habile résout les difficultés. Je fais qu'on veut éluder cette solution , & que jamais la cavalerie nubienne n'aurait pu arriver à temps ; que du fond de la presqu'île *Méroé* frontière de la Nubie , il y a environ onze cents mille pas jusqu'à Memphis , & qu'avant qu'on eût pu rassembler les chevaux en Nubie , & les conduire si loin , on aurait perdu un temps trop considérable ; mais il faut observer aussi que la cavalerie marche plus vite qu'un peuple entier , composé de vieillards , de femmes & d'enfans ; que la multitude des Juifs qui allait à plus de deux millions de personnes , ne pouvait faire de longues traites ; que probablement elle prit un long détour en allant de la terre de Gessen vis-à-vis du lac Sirbon , & en retournant du lac Sirbon au désert d'Ethan. Quand ils furent dans ce désert qui est précisément à la

pointe de la mer Rouge, ils retournèrent par l'Egypte dont ils sortaient ; & il est dit expressément qu'ils firent un long circuit : *Circumduxit per viam deserti*. Ils passèrent donc à la hauteur du grand Caire , d'Héliopolis & de Memphis. Or de Memphis à Baal-Sephon ou Clisma , qui est précisément l'endroit où la mer s'ouvrit pour eux , il y a soixante mille pas. La sainte écriture ne nous dit point combien de temps les Juifs employèrent dans toute cette marche ; ainsi l'on est bien reçu à supposer que le pharaon d'Egypte eut le temps de faire venir de la cavalerie étrangère.

Je t'ai donné tous les moyens d'acquérir quelque intelligence , tu n'en as suivi aucun, & tu ne m'as pas seulement remercié.

AMI JEAN-GEORGE ,

Je réfléchis avec douleur sur la superbe de certaines gens ; voilà l'origine des fausses démarches , des mauvais vers , de la prose ampoulée qu'on donne hardiment au public. On veut passer pour bel-esprit dans son village & à Paris, & pour y parvenir il n'y a point de sottise qu'on ne fasse. Quand les sottises sont faites , on veut les soutenir par les calomnies , on perd la charité comme la raison , on tombe d'abyme en abyme , ainsi que de ridicule en ridicule , on perd son âme en se faisant moquer de soi. Ah ! mon frère , que ne puis-je aider à te convertir , à te rendre modéré & modeste comme tu dois l'être , & à te sauver des sifflets dans ce monde , & de la damnation dans l'autre !

Adieu , JEAN-GEORGE.

INSTRUCTION

PASTORALE

De l'humble évêque d'Alétopolis , à l'occasion de l'instruction pastorale de Jean-George , humble évêque du Puy.

MES CHERS FRÈRES,

MON confrère *Jean-George* du Puy a voulu vous instruire par un gros volume. Vous savez que la vérité est au fond du Puy , mais vous ne savez pas encore si *Jean-George* l'en a tirée. Vous vous êtes récriés d'abord en voyant les armoiries de *Jean-George* en taille rude à la tête de son ouvrage. Cet écusson représente un homme monté sur un quadrupède ; vous doutez si cet animal est la monture de *Balaam* , ou celle du chevalier que *Cervantes* a rendu fameux. L'un était un prophète , & l'autre un redresseur des torts ; vous ignorez qui des deux est le patron de mon cher confrère. Vous êtes étonnés que son humilité ne l'empêche pas de s'intituler *Monseigneur* ; mais il n'a pas craint que sa vertu se démentît dans son cœur par ce titre fastueux. Les pères de l'Eglise ne mettaient pas ces enseignes de la vanité à la tête de leurs ouvrages ; nous ne voyons

pas même que les évangiles aient été écrits par monseigneur *Matthieu* & par monseigneur *Luc*. Mais aussi , mes chers frères , considérez que les ouvrages de monseigneur *Jean-George* ne sont pas paroles d'évangile.

Il a soin de nous avertir que de plus il s'appelle *Pompignan* ; nous avons vu à ce grand nom les fronts les plus sévères se dérider , & la joie répandue sur tous les visages , jusqu'au moment où la lecture des premières pages a changé absolument toutes les physionomies , & plongé les esprits dans un doux repos. Et bientôt on a demandé dans la petite ville du Puy s'il était vrai que monseigneur était auteur à Paris , & on a demandé dans Paris si cet évêque avait imprimé au Puy un ouvrage.

J'avoue que tous nos confrères ont trouvé mauvais qu'on prostituât ainsi la dignité du saint ministère ; que sous prétexte de faire un mandement dans un petit diocèse , on imprimât en effet un livre qui n'est pas fait pour ce diocèse , & qu'on affectât de parler de *Newton* & de *Locke* aux habitans du Puy en Vélai. Nous en sommes d'autant plus surpris que les ouvrages de ces Anglais ne sont pas plus connus des habitans du Vélai que de monseigneur. Enfin , nous avouons qu'après le péché mortel , ce qu'un évêque doit le plus éviter , c'est le ridicule.

Comme notre diocèse est extrêmement éloigné du sien , nous nous fervons à son exemple de la voie de l'impression pour lui faire une correction fraternelle , que tous les bons chrétiens se doivent les uns aux autres ; devoir dont ils se sont fidèlement acquittés dans tous les temps,

Ce n'est pas que nous voulions contester à *Jean-George* les prétentions épiscopales au bel-esprit ; ce n'est pas que nous ne sachions estimer son zèle ardent qui , dans la crainte d'omettre les choses utiles , se répand presque toujours sur celles qui ne le sont pas. Nous convenons de son éloquence abondante qui n'est jamais étouffée sous les pensées ; nous admirons sa charité chrétienne qui devine les plus secrets sentimens de tous ses contemporains , & qui les empoisonne , de peur que leurs sentimens n'empoisonnent le siècle.

Mais , en rendant justice à toutes les grandes qualités de *Jean-George* , nous tremblons , mes chers frères , qu'il n'ait fait une bévue dans son instruction pastorale , laquelle plusieurs malins d'entre vous disent n'être ni d'un homme instruit ni d'un pasteur. Cette bévue consiste à regarder les plus grands génies comme des incrédules ; il met dans cette classe *Montagne* , *Charon* , *Fontenelle* & tous les auteurs de nos jours , sans parler de la prière du déiste de monsieur son frère aîné que DIEU absolve.

C'est une entreprise un peu trop forte d'écrire contre tout son siècle : & ce n'est peut-être pas avoir un zèle selon la science , que de dire : Mes frères , tous les gens d'esprit & tous les savans pensent autrement que moi , tous se moquent de moi ; croyez donc tout ce que je vais vous dire. Ce tour ne nous a pas paru assez habile.

On dit aussi qu'il y a dans l'*in-4°* de mon confrère *Jean-George* un long chapitre contre la tolérance , malgré la parole de JESUS-CHRIST & des apôtres , qui nous ordonne de nous supporter

les uns les autres. Mes frères, je vous exhorte, selon cette parole, à supporter *Jean-George*. Vous avez beau dire que son livre est insupportable ; ce n'est pas une raison pour rompre les liens de la charité. Si son ouvrage vous a paru trop gros, je dois vous dire, pour vous rassurer, que mon relieur m'a promis qu'il serait fort plat quand il aurait été battu.

Nous demeurons donc unis à *Jean-George*, & même à *Jean-Jacques*, quoique nous pensions différemment d'eux sur quelques articles. Ce qui nous console, c'est qu'on nous assure de tous côtés que l'œuvre de notre confrère du Puy est comme l'arche du Seigneur, elle est sainte, elle est exposée en public, & personne n'approche d'elle.

Bon soir, mes frères.

L'humble évêque d'Alétopolis.

A V I S

A T O U S

LES ORIENTAUX. (1)

TOUTES les nations de l'Asie & de l'Afrique doivent être averties du danger qui les menace depuis long-temps. Il y a dans le fond de l'Europe, & surtout dans la ville de Rome, une secte qui se nomme *les chrétiens catholiques* : cette secte envoie des espions dans tout l'univers, tantôt sur des vaisseaux marchands, tantôt sur des vaisseaux armés en guerre. Elle a subjugué une partie du vaste continent de l'Amérique, qui est la quatrième partie du monde. Elle-même avoue qu'elle y massacra dix fois douze cents mille habitans pour prévenir les révoltes contre son pouvoir despotique & contre sa religion. Il s'est écoulé environ cent trente révolutions du soleil depuis que cette secte, soit disant catholique chrétienne, ayant trouvé le moyen de s'établir dans le Japon, autrement Nipon, elle voulut exterminer toutes les autres sectes, & causa une des plus furieuses guerres civiles qui aient jamais désolé un royaume. Le Japon nagea dans le sang ; & depuis cette affreuse époque, les habitans ont été obligés de fermer leur

(1) Cette espèce de manifeste n'a jamais été imprimé ; il s'est trouvé dans les papiers de l'auteur, & l'on ignore s'il en avait fait quelque usage.

pays à tous les étrangers , de peur qu'il n'entre chez eux des chrétiens.

Les espions appelés jésuites , que le prêtre prince de Rome avait envoyés à la Chine , commençaient déjà à causer du trouble dans ce vaste empire , lorsque l'empereur *Yontchin* , d'heureuse mémoire , renvoya tous ces dangereux hôtes à Macao , & maintint par leur bannissement la paix dans son empire.

Ces mêmes jésuites se sont soumis en Amérique un pays de quatre cents soixante milles de circonférence ; on dit qu'ils ont civilisé les habitans : ces peuples en effet sont civils au point d'être esclaves des bonzes & faquirs catholiques , connus sous le nom de jésuites.

Ces mêmes catholiques ont fait plus d'une tentative pour subjuguier le royaume d'Abyssinie.

Le nom de catholique signifie universel ; ce nom leur suffit pour persuader aux idiots qu'on doit dans tout l'univers croire à leurs dogmes , & se soumettre à leur pouvoir ; ces dogmes sont le comble de la démence : & ils disent que c'est précisément ce qui convient au genre-humain. Non-seulement ils annoncent trois dieux qui n'en font qu'un , mais ils disent qu'un de ces trois dieux a été pendu. Ils prétendent le ressusciter tous les jours avec des paroles ; ils le mettent dans un morceau de pain ; ils le mangent , & le rendent avec les autres excréments. C'est à cette doctrine qu'ils veulent que tous les hommes se soumettent ; & quand ils sont les plus forts , ils font mourir dans les tourmens tous ceux qui osent opposer leur raison à cet excès de folie.

Ces tyrans extravagans se vantent d'être descendus d'un ancien peuple qu'on appelle hébreu, juif, ou ifraélite. Ils persécutent avec féroce ces juifs dont ils se disent les enfans : ils en font des sacrifices à leurs trois dieux, & surtout à celui qu'ils changent en un morceau de pain, & pendant ces sacrifices de chair humaine, ils chantent les hymnes composées autrefois par ces mêmes juifs qu'ils immolent. S'ils ont traité avec tant de barbarie toutes les nations étrangères, ils ont exercé mutuellement les mêmes fureurs contre toutes les petites sectes dans lesquelles leur religion est divisée. Il n'y a point de province en Europe que la religion chrétienne n'ait remplie de carnage. Cette barbare égorge chez elle ses propres enfans de la même main qui a porté la désolation aux extrémités du monde.

Il est donc nécessaire qu'on fasse passer ces excès dans toutes les langues, & qu'on les dénonce à toutes les nations.

L E T T R E
P A S T O R A L E

A M. L'ARCHEVEQUE D'AUSCH,

J. F. DE MONTILLET.

IL parut sous votre nom , Monsieur , en 1764 , une instruction pastorale , qui n'est malheureusement qu'un libelle diffamatoire. On s'élève dans cet ouvrage contre le Recueil des assertions , consacré par le parlement de Paris ; on y regarde les jésuites comme des martyrs , & les parlemens comme des persécuteurs ; (a) on y accuse d'injustice l'édit du roi qui bannit irrévocablement les jésuites du royaume. Cette instruction pastorale a été brûlée par la main du bourreau. Le roi fait réprimer les attentats à son autorité , les parlemens savent les punir. Mais les citoyens qui sont attaqués avec tant d'insolence dans ce libelle n'ont d'autre ressource que celle de confondre les calomnies. Vous avez osé insulter des hommes vertueux , que vous n'êtes pas à portée de connaître ; vous avez surtout indignement outragé un citoyen qui demeure à cent cinquante lieues de vous : vous dites à vos diocésains d'Ausich , que ce citoyen , officier du roi , &

(a) *Nos pères vous avaient appris à respecter les jésuites &c. pages 34 & suivantes du mandement de M. d'Ausich.*

membre d'un corps à qui vous devez du respect, (b) est un vagabond & un fugitif du royaume, tandis qu'il réside depuis quinze années dans ses terres, où il répand plus de bienfaits que vous ne faites dans votre diocèse, quoique vous foyez plus riche que lui. Vous le traitez de mercénaire dans le temps même qu'il donnait des secours généreux à votre neveu, dont les terres sont voisines des siennes : ainsi vous couronnez vos calomnies par la lâcheté & par l'ingratitude. Si c'est un jésuite qui est l'auteur de votre brochure, comme on le croit, vous êtes bien à plaindre de l'avoir signée ; si c'est vous qui l'avez faite, ce qu'on ne croit pas, vous êtes plus à plaindre encore. Vous savez tout ce que vos parens & tout ce que des hommes d'honneur vous ont écrit sur le scandale que vous avez donné, qui déshonorerait à jamais l'épiscopat, & qui le rendrait méprisable, s'il pouvait l'être. On a épuisé toutes les voies de l'honnêteté pour vous faire rentrer en vous-même. Il ne reste plus à une famille considérable, si insolemment outragée, qu'à dénoncer au public l'auteur du libelle, comme un scélérat dont on dédaigne de se venger, mais qu'on doit faire connaître. On ne veut pas soupçonner que vous ayez pu composer ce tissu d'infamies, dans lequel il y a quelque ombre d'érudition. Mais quel que soit son abominable auteur, on ne lui répond qu'en servant la religion qu'il déshonore, en continuant à faire du bien, & en priant DIEU qu'il convertisse une ame si perverse & si lâche ; s'il est possible pourtant qu'un calomniateur se convertisse.

(b) Pages 12, 13 & 14 du libelle.

OMER DE FLEURI

*Etant entré , ont dit : (*)*

MESSIEURS,

COMME je suis chargé *par état* , (page 3) de vous proposer des thèses de médecine , & qu'il s'agit de dissiper des nuages qui affaiblissent la sécurité , & de souhaiter une solution à des craintes , votre sagesse qui préside à vos démarches assurera un nouveau poids à ce que votre autorité pourra régler sur le fait de l'inoculation qui se présente naturellement sous deux aspects.

Et comme dans la petite vérole ordinaire (pag. 4) on s'en remet ordinairement à la prudence des malades & des médecins , vous sentez bien que dans l'inoculation où la tête est beaucoup plus libre , il ne faut s'en remettre à la prudence de personne.

Mais , comme ce qui peut intéresser la religion ne regarde en aucune manière le bien public , (p. 3) & que le bien public ne regarde pas la religion , il faut consulter la sorbonne qui , *par état* , est chargée de décider quand un chrétien doit être saigné & purgé , & la faculté de médecine chargée *par état* de savoir si l'inoculation est permise par le droit canon.

Ainsi , Messieurs , vous qui êtes les meilleurs médecins & les meilleurs théologiens de l'Europe ,

(*) Voyez le réquisitoire contre l'inoculation.

vous devez rendre un arrêt sur la petite vérole , ainsi que vous en avez rendu sur les catégories d'*Aristote* , sur la circulation du sang , sur l'émétique & sur le quinquina.

On fait que vous vous entendez *par état* à toutes ces choses comme en finances.

Puisque l'inoculation , Messieurs , réussit dans toutes les nations voisines qui l'ont essayée ; puisqu'elle a sauvé la vie à des étrangers qui raisonnent , il est juste que vous proscriviez cette pratique , attendu qu'elle n'est pas enregistrée ; & pour y parvenir , vous emploierez les décisions de la sorbonne , qui vous dira que *S^t Augustin* n'a pas connu l'inoculation , & la faculté de Paris qui est toujours de l'avis des médecins étrangers.

Surtout , Messieurs , ne donnez point un temps fixe aux salutaires & sacrées facultés pour décider , parce que l'insertion utile de la petite vérole fera toujours proscrire en attendant.

A l'égard de la grosse sœur de la petite , messieurs des enquêtes sont exhortés à examiner scrupuleusement les pilules de *Keizer* , tant pour le bien public que pour le bien particulier des jeunes messieurs qui en ont besoin *par état* ; la sorbonne ayant préalablement donné son décret sur cette matière théologique.

Nous espérons que vous ordonnerez peine de mort (que les facultés de médecine ont ordonnée quelquefois dans de moindres cas) contre les enfans de nos princes inoculés sans votre permission , & contre quiconque révoquera en doute votre sagesse & votre impartialité reconques.

A W A R B U R T O N.

TU exerces ton insolence & tes fureurs sur les étrangers comme sur tes compatriotes. Tu voulais que ton nom fût par-tout en horreur ; tu as réussi : après avoir commenté *Shakespeare*, tu as commenté *Moïse* ; tu as écrit une rapsodie en quatre gros volumes , pour montrer que DIEU n'a jamais enseigné l'immortalité de l'ame pendant près de quatre mille ans ; & tandis qu'*Homère* l'annonce , tu veux qu'elle soit ignorée dans l'écriture sainte. Ce dogme est celui de toutes les nations policées ; & tu prétends que les Juifs ne le connaissaient pas.

Ayant mis ainsi le vrai Dieu au-dessous des faux dieux , tu feins de soutenir une religion que tu as violemment combattue ; tu crois expier ton scandale en attaquant les sages ; tu penses te laver en les couvrant de ton ordure ; tu crois écraser d'une main la religion chrétienne & tous les littérateurs de l'autre : tel est ton caractère. Ce mélange d'orgueil , d'envie & de témérité n'est pas ordinaire. Il t'a effrayé toi-même ; tu t'es enveloppé dans les nuages de l'antiquité & dans l'obscurité de ton style ; tu as couvert d'un masque ton affreux visage. Voyons si on peut faire tomber d'un seul coup ce masque ridicule.

Tous les sages s'accordent à penser que la législation des Juifs les rendait nécessairement les ennemis des nations.

Tu

Tu contredis cette opinion si générale & si vraie dans ton style de *Billingsgate*. Voici tes paroles :
 „ Je ne crois pas qu'il soit aisé d'entasser , même
 „ dans le plus sale égoût de l'irréligion , tant de
 „ faussetés , d'absurdité & de malice. . . . Comment
 „ peut-il soutenir à visage découvert , & à la face
 „ du soleil , que la loi mosaïque ordonnait aux Juifs
 „ d'entreprendre de vastes conquêtes , ou qu'elles
 „ les y encourageait , puisqu'elle leur assignait un
 „ district très-borné &c. „

Je passe sous silence les injures aussi grossières que lâches , dignes des porte-faix de Londres & de toi ; & je viens à ce que tu oses appeler des raisons : elles sont moins fortes que les injures.

Voyons d'abord s'il est vrai qu'on ait promis aux Juifs un si petit district.

„ En ce jour , le Seigneur fit un pacte avec
 „ *Abraham* , & lui dit : Je donnerai à ta semence la
 „ terre depuis le fleuve d'Egypte jusqu'au grand
 „ fleuve d'Euphrate. „

C'était promettre aux Juifs par serment l'isthme de Suez, une partie de l'Egypte, l'Arabie entière, tout ce qui fut depuis le royaume des Seleucides. Si c'est-là un petit pays , il faut que les Juifs fussent difficiles ; il est vrai qu'ils ne l'ont pas possédé , mais il ne leur a pas été moins promis.

Les Juifs renfermés dans le Canaan vécurent des siècles sans connaître ces vastes contrées , & ils n'eurent guère de notions de l'Euphrate & du Tigre que pour y être entraînés en esclavage. Mais voici bien d'autres promesses ; voyez *Isaïe* au chap. 49.

„ Le Seigneur a dit : J'étendrai mes mains sur
 „ toutes les nations : je leverai mon signe sur les
 „ peuples ; ils vous apporteront leurs fils dans leurs
 „ bras , & leurs filles sur leurs épaules ; les rois
 „ feront vos nourriciers , & leurs filles vos nour-
 „ rices ; ils vous adoreront le visage en terre , & ils
 „ lécheront la poudre de vos pieds. „

N'est-ce pas leur promettre évidemment qu'ils
 feront les maîtres du monde , & que tous les rois
 feront leurs esclaves ? Hé bien , *Warburton* , que dis-tu
 de ce petit district ?

Tu fais sur combien de passages les Juifs fondaient
 leur orgueil & leurs vaines espérances ; mais ceux-ci
 fussent pour démontrer que tu n'as pas même
 entendu les livres saints contre lesquels tu as écrit :
 Vois si le sale égoût de l'irréligion n'est pas celui dans
 lequel tu barbotes.

Venons maintenant à la haine invétérée que les
 Israélites avaient conçue contre toutes les nations.
 Dis-moi si on égorge les pères & les mères , les fils
 & les filles , les enfans à la mamelle & les animaux
 même sans haïr ? Tu hais , tu calomnies ; on te
 déteste dans ton pays , & tu détestes : mais si tu
 avais trempé dans le sang tes mains qui dégouttent
 de fiel & d'encre , oserais-tu dire que tu aurais
 assassiné sans colère & sans haine ? Relis tous les
 passages où il est ordonné aux Juifs de ne pas laisser
 une ame en vie , & dis , si tu en as le front , qu'il
 ne leur était pas permis de haïr. Est-il possible
 qu'un cœur tel que le tien se trompe si grossièrement
 sur la haine ? C'est un usurier qui ne fait pas
 compter.

Quoi ! ordonner qu'on ne mange pas dans le plat dont un étranger s'est servi, de ne pas toucher ses habits, ce n'est pas ordonner l'aversion pour les étrangers ?

On me dira qu'il y a beaucoup d'honnêtes gens qui, sans te montrer de colère, ne veulent pas dîner avec toi, par la seule raison que ton pédantisme les ennuie, & que ton insolence les révolte ; mais fois sûr qu'ils te haïssent, toi & tous les pédans barbares qui te ressemblent.

Les Juifs, dis-tu, ne haïssaient que l'idolâtrie, & non les idolâtres : plaisante distinction !

Un jour un tigre rassasié de carnage rencontra des brebis qui prirent la fuite ; il courut après elles, & leur dit : Mes enfans, vous vous imaginez que je ne vous aime point, vous avez tort ; c'est votre bêlement que je hais ; mais j'ai du goût pour vos personnes, & je vous chéris au point que je ne veux faire qu'une chair avec vous ; je m'unis à vous par la chair & le sang. Je bois l'un, je mange l'autre pour vous incorporer à moi ; jugez si on peut aimer plus intimement.

Bon soir, *Warburton*.

CANONISATION

D E

SAINT CUCUFIN,

EN 1767.

CANONISATION

D E

SAINT CUCUFIN.

La canonisation de S^t Cucufin, frère d'Ascoli, par le pape Clément XIII; & son apparition au sieur Aveline, bourgeois de Troyes, mise en lumière par le sieur Aveline lui-même. A Troyes, chez monsieur ou madame Oudot, 1767.

IDÉES PRÉPARATOIRES.

*ROMULUS & Liber pater & cum Castore Pollux
Post ingentia facta, Deorum in templa recepti,
Dum terras hominumque colunt genus, aspera bella
Componunt, agros assignant, oppida condunt,
Ploravere suis non respondere favorem
Speratum meritis. Diram qui contudit hydram,
Notaque fatali portenta labore subegit,
Comperit invidiam supremo fine domari &c.*

*Lorsque l'on vit Bacchus & l'invincible Alcide,
Et Pollux & Castor & le grand Romulus,
Secourir les humains par des soins assidus,
Venger sur les tyrans l'innocence timide,
Réprimer les brigands, pardonner aux vaincus,
Polir les nations dans l'enceinte des villes,
Protéger les beaux arts, donner des lois utiles,*

Quel fut le prix des biens par leurs mains répandus ?
 L'homme ingrat & méchant noircissait leurs vertus.
 Ils furent mordus tous par la dent de l'Envie ;
 On fit de ces héros cent contes odieux ;
 On les persécuta tout le temps de leur vie :
 Furent-ils enterrés , le monde en fit des dieux.

• Il était bien vilain sans doute de donner des ridicules à *Triptolème* pour prix de son blé ; de dire des sottises de *Bacchus* lorsqu'on buvait son vin , de reprocher à *Hercule* ses amourettes quand il nous délivrait de l'hydre , & qu'il nettoyait nos écuries. Mais aussi il est bien beau de diviniser les *Hercules* malgré les *Eurysthées*.

L'antiquité n'a rien de si honnête que d'avoir placé dans ce qu'on appelait le ciel , les grands hommes qui avaient fait du bien aux autres hommes. Les sages ne s'opposaient point à ces apothéoses ; ils savaient bien que le sot peuple prend l'air & les nuages pour le ciel ; que chaque sphère qui roule dans l'espace est entourée de son atmosphère ; que notre terre est un ciel pour *Vénus* & pour *Mars* , comme *Mars* & *Vénus* sont des cieux pour nous ; que *Jupiter* n'assemble point son conseil sur le mont *Olympe* en *Thessalie* ; qu'un dieu ne vient point dans une nue comme à notre opéra. Ils savaient bien que ni le corps d'*Hercule* , ni son petit simulacre léger qu'on appelait ame , vent , souffle , manes , n'avaient point épousé *Hébé* , & ne buvaient point du nectar avec elle. Mais ces sages trouvaient fort bon qu'on élevât des autels au protecteur des opprimés ; c'était dire aux princes : *Faites comme lui , vous serez comme lui*.

On a calomnié bien ridiculement , bien indignement l'antiquité. Nos plats livres nous disent continuellement que les anciens rendaient à la créature l'hommage qu'ils ne devaient qu'au créateur. Vous en avez menti , livres de préjugés , archives d'erreurs : depuis *Orphée* & *Homère* jusqu'à *Virgile* , depuis *Thalès* jusqu'à *Pline* , il n'y a pas un seul poète , un seul philosophe qui ait admis plusieurs dieux suprêmes. Le *Jehova* des Phéniciens , adopté en Egypte , & ensuite en Palestine , le *Zéus* des Grecs , le *Jupiter* des Latins , a toujours été constamment , invariablement le dieu unique , le dieu maître , le dieu formateur , le souverain des dieux secondaires & des hommes : *Divum sator atque hominum rex*.

Il faut convenir que les anciens avaient plus de vénération pour leurs dieux secondaires que nous pour les nôtres. On ne voit point qu'aucune impératrice se soit appelée *Junon* , *Minerve* , *Latone* , *Vénus* , *Iris* , au lieu que nous prenons hardiment le nom de *Jean* & de *Matthieu*. *Chaumeix* porte insolemment le nom d'*Abraham*. J'ai connu un impuissant qui s'appelait *Salomon* , mari de trois cents femmes & de sept cents concubines. Le plus vil coquin a son nom de saint ; je voudrais bien savoir quel est le nom de baptême de *Fréron*.

Les Latins , depuis *Numa* jusqu'à *Théodose* , ont toujours désigné DIEU par le titre de *très-grand* & *très-bon* ; titre qu'ils n'ont jamais donné à aucun autre être. Jamais chez eux la divinité suprême n'a eu d'associés ; ce blasphème fut inconnu à toute l'antiquité.

Mais on adorait *Mars* , *Minerve* , *Junon* , *Apollon* , &c.

Oui, comme des génies inférieurs ; & si j'ose le dire sans blasphème, comme les catholiques révèrent les saints. Les divinités fécondaires étaient aux yeux des païens précisément ce que sont nos canonisés. Les Grecs & les Romains pratiquaient dans leurs erreurs ce que nous pratiquons sous l'empire de la vérité.

S^t George armé de pied en cap est le dieu des batailles comme l'étaient *Mars* & *Arès* chez les Grecs, à cela près que ce *Mars*, si terriblement peint par *Homère*, inspirait encore plus de respect que *S^t George* trop grossièrement chanté par nos légendaires. *Junon* était un autre personnage que *S^{te} Claire* ; *Mercure*, le dieu des arts, vaut bien *S^t Crépin* le dieu des corbonniers. *Diane* eut plus de réputation que *S^t Hubert*, quoiqu'il guérisse de la rage.

Il y eut des anges de la guerre & de la paix chez les Indiens, chez les Persans, chez les Babyloniens. La nation juive ignorante & grossière, qui n'eut aucune doctrine ferme & constante que depuis sa captivité à Babylone, n'apprit que des Chaldéens les noms de ses anges. (a) C'est une vérité reconnue de tous ceux qui ont au moins une légère teinture de l'antiquité. Ce fut alors que les Juifs connurent *Michaël*, *Gabriel*, *Raphaël* ; *Uriel*, &c. le nom même d'*Israël*, qui signifie voyant DIEU, est chaldéen : les historiens juifs *Josèphe* & *Philon* l'avouent. Ce n'est donc que dans des temps très-postérieurs à la loi, qu'on trouve dans *Daniel*, (b) que l'ange *Gabriel*, secouru par l'ange *Michaël*, combattit contre l'ange

(a) Talmud de Jérusalem, in *rhostra shana*.

(b) Chap. IX, v. 21 ; & chap. X, v. 13.

des Perſes , & qu'on lit dans l'épître de S^t Jude (c) que *Michaël* eut une grande conteſtation avec le diable pour le corps de *Moïſe*.

Il eſt conſtant , en un mot , que tous les peuples policés , en adorant un ſeul Dieu , vénérent des dieux ſécondaires , des demi-dieux. Exceptons-en les ſeuls Chinois , qui , doués d'une ſageſſe ſupérieure , ne firent jamais partager à perſonne le moindre écoulement de la Divinité.

Les chrétiens n'imitèrent que très-tard la Grèce & Rome , en plaçant des demi-dieux , des ſaints dans le ciel. Dans le commencement ils avaient en horreur les temples , les autels , les cierges , l'encens , les ſurplis , les chafubles , l'eau bénite des gentils : mais quand ils furent les maîtres , ils adoptèrent toutes ces anciennes inventions utiles , toutes ces cérémonies ; & la vérité conſacra des rites inventés par l'eſprit de menſonge.

Polyeuſte reproche à *Pauline* d'adorer des dieux

Infenſibles & ſourds , impuiſſans , mutilés ,

De bois , de marbre & d'or , comme vous les voulez :

Mais qu'aurait dit *Pauline* ſi elle avait vu quelque temps après S^t Roch , S^t Pancrace , S^t Fiacre , en bois , en marbre , en métal ?

L'apparence eſt la même dans l'un & dans l'autre cas. Jamais S^t Fiacre & S^t Pancrace n'ont été regardés chez les chrétiens comme les créateurs du monde. Jamais auſſi on ne s'eſt aviſé chez les gentils d'offrir de l'encens à *Mercur*e , à *Latone* , comme aux maîtres

(c) V. 9.

fouverains des cieux , de la terre & du tonnerre. *Mercur*e & *Latone* obéissaient à *Jupiter* ; on priait *Mercur*e & *Latone* d'intercéder auprès de *Jupiter* : cela est si vrai que *Lucien* , qui se moque également d'eux tous , fait présenter par *Mercur*e les placets des hommes à *Jupiter* son maître.

La juive *Esther* , dans une belle pièce de vers en dialogues , intitulée , je ne fais pourquoi , *tragédie* , dit à un roi de Perse , nommé *Assuérus* , qui n'a jamais existé :

Ce Dieu maître absolu de la terre & des cieux
N'est point tel que l'erreur le figure à vos yeux.
L'Eternel est son nom , le monde est son ouvrage ;
Il entend les soupirs de l'humble qu'on outrage ,
Juge tous les mortels avec d'égales lois ,
Et du haut de son trône interroge les rois.

Ces vers sont admirables ; presque personne ne devrait être assez hardi pour en faire après avoir lu ceux de *Racine* ; & les hommes grossiers que leur épaisse barbarie rend insensibles à ces beautés , ne méritent pas le nom d'hommes. Mais le prétendu *Assuérus* pouvait répondre à la prétendue *Esther* :

Vous êtes une impertinente de croire m'apprendre mon catéchisme ; je savais , avant que vous fussiez née , que DIEU est le maître absolu de notre petite terre , des planètes & des étoiles. Nous adorons *Jéhova* , l'Eternel , plusieurs siècles avant que vos misérables juifs vinssent de l'Arabie déserte commettre mille infames brigandages dans un coin de la Phénicie. Vous n'avez appris à lire & à écrire

que de nous & des Phéniciens nos disciples. Nous n'avons jamais adoré qu'un seul Dieu ; nous n'avons jamais eu dans nos temples des simulacres de bœufs , de chérubins , de serpens , comme vous en aviez dans votre petit temple barbare de vingt coudées de long , de large & de haut , où vous conserviez dans un coffre un serpent d'airain , quand un de mes prédécesseurs détruisit votre ville d'Hershalaim , & vous fit tous conduire les mains derrière le dos sur les rivages de l'Euphrate. Il est aussi ridicule à vous , ma bonne , de penser m'enseigner DIEU , qu'il serait ridicule à moi de vous avoir épousée , d'avoir vécu six mois avec vous sans savoir qui vous êtes ; d'avoir condamné tous les Juifs à la mort , parce qu'un juif n'a pas fait la révérence à un de mes vifirs , & d'avoir averti tous les Juifs par un édit qu'on les égorgerait dans dix mois , pour leur donner le temps d'échapper. Vous récitez de très-beaux vers , mais vous n'avez pas le sens d'un oïson. Je fais mieux vos propres livres que vous & que votre fat de *Mardochée*. Je fais que quand vous habitâtes autrefois en très-petit nombre dans un désert de mon vaste empire , vous adorâtes (d) l'étoile remphan & celle de moloch &c. ; je fais que vous n'avez jamais eu jusqu'à présent de croyance fixe , & que vous avez immolé vos propres enfans par le plus abominable fanatisme. Si je daignais m'abaisser jusqu'à citer vos auteurs , je vous dirais que votre *Isaïe* (e) vous reproche de sacrifier vos fils & vos filles à vos dieux dans des torrens , sous des rochers.

(d) *Amos*, chap. V , v. 26 , cité *Actes des apôtres*, chap. VI , v. 42.

(e) Chap. LVII , v. 5.

Il vous sied bien, bégueule juive, d'oser enseigner votre maître !

Saints à faire.

IL est démontré que tous les peuples policés ont adoré un Dieu formateur du monde , & que plusieurs peuples ont composé une cour à ce Dieu qui n'en a pas besoin. Dans cette cour ils ont placé les grands-hommes pour avoir des protecteurs auprès du maître.

Divus Trajanus , *Divus Antoninus* ne signifiaient à la lettre que *S^t Antonin* , *S^t Trajan*. Ces saints étaient proposés pour modèles aux empereurs , modèles bien peu imités. Si nous avions *S^t Bertrand du Guesclin* , *S^t Bayard* , *S^t Montmorency* , & surtout *S^t Henri IV* , je ne vois pas qu'une telle apothéose fût si déplacée.

Pourquoi n'aurions-nous pas *S^t l'Hospital* ? Ce chancelier fut si modéré dans un temps de fureurs ; il fit des lois si sages , malgré les horribles démenches de la cour !

J'adresserais encore volontiers un *oremus* à *S^t de Thou* qui fut le magistrat le plus intègre , ainsi que le meilleur historien,

Le maréchal de *Turenne* est sûrement en paradis , puisqu'il s'était fait catholique. Le maréchal de *Catinat* y est aussi sans doute. L'un est mort pour la patrie ; l'autre , après avoir gagné des batailles , a souffert la disgrâce & la pauvreté sans se plaindre. Si on leur dresse des autels , je promets de les invoquer.

Oh ! me disent les banquiers en cour de Rome, on n'a pas des saints comme on veut ; cela coûte fort cher. En voilà huit que vous proposez ; c'est une affaire de huit cents mille écus pour la chambre apostolique , à trois cents mille francs la pièce ; encore c'est marché donné. Il n'y a guère eu que les *Samuël Bernard* & les *Pâris Montmartel* qui aient été en état de faire des saints ; mais ils n'ont pas employé leur argent à ces œuvres pies.

Je réponds à ces messieurs que je ne prétends point avoir des apothéoses pour de l'argent ; que c'est une véritable simonie ; que je veux révéler *Henri IV*, *Turenne*, *Catinat*, de *Thou*, le chancelier de *l'Hospital* d'un culte de dulia sans qu'il m'en coûte rien ; & que je n'achèterai jamais le paradis ni pour moi ni pour personne.

Quels ont été les premiers saints dans le christianisme ? des hommes charitables , des martyrs. Qui les fit révéler ? le consentement du peuple sans aucun frais. Or je soutiens que *Henri IV* est un vrai martyr ; il partait pour aller faire le bonheur de l'Europe, lorsqu'il fut martyrisé par le fanatisme. Et quant au consentement du peuple , il est déjà tout obtenu ; en voici la marque évidente. Le jour que l'évêque du Puy en Vélai prononça dans S^t Denis une oraison funèbre , ceux qui ne purent l'entendre , soit parce qu'ils étaient trop loin , soit parce qu'ils étaient durs d'oreille , se levèrent de leurs places , allèrent voir le tombeau de *Henri IV*. Ils se mirent à genoux , ils l'arrosèrent de leurs larmes , ils lui adressèrent des vœux attendrissans. Que manque-t-il à une telle consécration ? c'est

celle des cœurs ; c'est la voix de l'amour qui a parlé. .

On veut aujourd'hui cent ans révolus pour faire un saint , afin de donner le temps de mourir à tous les témoins de ses sottises. Il y a plus de cent cinquante ans que *Henri IV* fut martyrisé. Mais que tous les objets & tous les témoins de ses faiblesses reparussent ; qu'ils déposent contre lui , je l'adorerai encore. Je dirai à *Corisande d'Andouin* , à *Charlotte des Effarts* , à la belle *Gabrielle* & à tant d'autres : Oui, Mesdames , il vous a caressées , mais il a sauvé la France au combat d'Arques & à la bataille d'Ivry ; il a été juste , clément & bienfaisant ; il a eu la bonté de *Titus* & la valeur de *César*. Voilà mon saint.

On me dira qu'il faut aussi des saintes ; c'est à quoi je suis très-déterminé. Qui m'empêchera de mettre dans la gloire *Marguerite d'Anjou* , laquelle donna douze batailles en personne contre les Anglais pour délivrer de prison son imbécille mari ? J'invoquerai notre pucelle d'Orléans , dont on a déjà fait l'office en vers de dix syllabes. Nous avons vingt braves dames qui méritent qu'on leur adresse des prières. Qui fêterons-nous en effet , si ce n'est ces dames ! elles doivent assurément être festoyées.

Canonisation de frère Cucufin.

LE 12 octobre 1766, le pape *Clément XIII* canonisa solennellement frère *Cucufin d'Ascoli*, en son vivant frère lai chez les capucins : né dans la Marche d'Ancone l'an de grâce 1540, mort le 12 octobre 1604. Le procès-verbal de la congrégation des rites porte qu'il traversa plusieurs fois le ruisseau nommé *Potenza* sans se mouiller ; qu'étant invité à dîner chez le cardinal *Bernéri*, évêque d'Ascoli, il renversa par humilité un œuf frais sur sa barbe, & prit de la bouillie avec sa fourchette ; (*) que pour récompense la sainte Vierge lui apparut ; qu'il eut le don des miracles, au point qu'il rétablit une fois du vin gâté. Les révérends pères capucins ont obtenu qu'on changeât son nom de *Cucufin* en celui de *Séraphin*. Ils en ont célébré la fête solennelle dans tous les lieux où ils sont établis ; & où ne le font-ils pas ?

Pourrait-on croire qu'il en a coûté en superfluités à l'Europe catholique plus d'un million pour solenniser la fête d'un pauvre ? Les peuples se sont empressés de fournir aux capucins des subsistances qui auraient suffi à une grande armée, & qui l'auraient amollie. Cent sortes de vin, viandes de boucherie, volailles, gibiers, fruits, huiles, épiceries, cire, étoffes, ornemens en soie, en argent, en or, tout a été prodigué.

Il faut remarquer que sous le nom d'aumône, les moines mendiants imposent au peuple la taxe la plus accablante.

(*) Page 28 de la traduction.

Quand un pauvre cultivateur a payé au receveur de la province en argent comptant le tiers de la récolte non encore vendue, les droits à son seigneur, la dixme de ses gerbes à son curé, que lui reste-t-il ? presque rien ; & c'est ce rien que les moines mendiants demandent comme un tribut qu'on n'ose jamais refuser. Ceux qui travaillent sont donc condamnés à fournir de tout ceux qui ne travaillent pas. Les abeilles ont des bourdons ; mais elles les tuent. Les moines autrefois cultivaient la terre ; aujourd'hui ils la furchargent.

Nous sommes bien loin de vouloir qu'on tue les bourdons appelés *moines* ; nous respectons la piété & les autres vertus de *Cucufin* ; mais nous voudrions des vertus utiles.

Il nous en coûte plus de vingt millions par an pour nos seuls moines en France. Or quel bien ne feraient pas ces vingt millions répartis entre des familles de pauvres officiers, de pauvres cultivateurs !

Tous ces moines sont très-désintéressés ; j'en tombe d'accord : mais n'y a-t-il rien de mieux à faire ?

Quand tous les chrétiens répandus sur la surface de la terre couvriraient leurs barbes de jaunes d'œufs ; quand ils prendraient tous de la bouillie avec des fourchettes, il n'en reviendrait aucun avantage à la société ; mais que dans la victoire d'Ivry, *Henri IV* s'écrie de rang en rang : *Epargnez le sang français* ; qu'il nourrisse le peuple même qu'il assiège, qu'il pardonne à ceux qui ont crié dans les chaires : *Assassinez le béarnois au nom de DIEU* ; qu'il paye

exactement tous ceux qui lui ont vendu chèrement une soumission due à tant de titres ; qu'il fasse fleurir l'agriculture dans des campagnes auparavant désertes : ce sont-là des vertus qui sont au-dessus de celles de *Cucufin*, & même de *S^t François*, si j'ose le dire.

Nous avouons que *S^t François* avait une femme de neige, & que ce n'était pas à de telles figures que s'adressait le grand *Henri IV* ; mais enfin la neige de *S^t François* n'a rien produit : & il est venu de la belle *Gabrielle* un duc de *Vendôme*, qui seul a remis *Philippe V* sur le trône d'Espagne. Les saints ont eu des faiblesses, ce n'est pas leurs faiblesses qu'on révère. Et après tout, *Deodatus* bâtard de *S^t Augustin* a été moins utile au monde que la race des *Vendômes*.

Manière de servir les saints.

QUE j'aime les saints ! que je voudrais les voir honorés, servis, imités avec plus de zèle qu'on n'en montre dans nos temps déplorables ! nous en avons, Dieu merci, pour tous les jours de l'année ; mais les plus grands, sans contredit, sont ceux pour lesquels on ferme les boutiques dans les villes comme dans une sédition, & où on laisse la terre en friche pour courir au cabaret.

Serait-il si mal que les magistrats chargés de la police d'un grand royaume ordonnassent qu'après avoir fêté un saint par de belles antiennes latines, on l'imitât en travaillant, en cultivant la terre ?

Que faisait *S^t Cucufin* le jour que nous célébrons

sa fête ? il bêchait le jardin des révérends pères capucins , il semait , il plantait , il cueillait des salades , il n'allait point avec des filles boire du vin détestable dans un bouchon , altérer sa santé , & perdre pour plaire à DIEU le peu de raison que DIEU lui avait donnée. Il semble , à voir la manière dont nous honorons les saints , qu'ils aient tous été des ivrognes.

Au reste , quand je propose d'imiter les saints en travaillant après avoir prié DIEU , ce n'est qu'avec une extrême défiance de mes idées. Je fais que les commis des aides s'y opposent , & qu'ils ont tous en vue l'honneur de DIEU & le bien de l'Etat. Ils prétendent que si on débitait un peu moins de vin , ils recevraient un peu moins de droits , & que tout serait perdu. L'inconvénient serait grand , je l'avoue ; mais ne pourrait-on pas les apaiser , en leur faisant comprendre que si on travaille tous les jours de fête après le service divin , sans en excepter une seule , les vignes seront mieux cultivées , les terres mieux labourées , qu'on vendra plus de vin & plus de grain , que les commis y gagneront , & que cette véritable dévotion enrichira l'Etat ?

Apparition de S^t Cucufin au sieur Aveline.

LE jour qu'on fesoit à Troyes , dans notre cathédrale , le service de S^t Cucufin , je m'avisai de semer pour la troisième fois mon champ dont les semailles avaient été pourries par les pluies ; car je savais bien qu'il ne faut pas que le blé pourrisse en terre pour lever , quoi qu'on die. Le pain valait quatre sous & demi la livre ; les pauvres , dans notre élection , ne sèment & ne mangent que du blé noir , & sont accablés de tailles. Notre terrain est si mauvais , malgré tout ce qu'a pu faire S^t Loup notre patron , que la huitième partie tout au plus est semée en froment ; la saison s'avancait , je n'avais pas un moment à perdre : je semais donc mon champ situé derrière S^t Nicier , avec mon semoir à cinq socs , après avoir entendu la messe , & chanté les antiennes du saint du jour. Voilà-t-il pas aussitôt le révérend gardien des capucins , assisté de quatre profès , qui se présente à moi à une heure & un quart de relevée au sortir de table. Il était enflammé comme un chérubin , & criait comme un diable : Théiste , athéiste , janséniste , oses-tu outrager DIEU & S^t Cucufin au point de semer ton champ , au lieu de dîner ? Je vais te déferer comme un impie à M. le subdélégué , à M. le directeur des aides , à monseigneur l'intendant & à monseigneur l'évêque. Disant ces mots , il se met en devoir de briser mon semoir.

Alors S^t Cucufin lui-même descendit du ciel dans une nuée éclatante , qui s'étendait de l'empyrée

214 CANONISATION DE S^r CUCUFIN.

jusqu'au faubourg de Troyes ; un jaune d'œuf & de la bouillie ornaient encore sa barbe. Frère *Ange*, dit-il au gardien , calme ton saint zèle , ne casse point le femoir de ce bon-homme ; les pauvres manquent de pain dans ton pays ; il travaille pour les pauvres après avoir assisté à la sainte messe. C'est une bonne œuvre , j'en ai conféré avec S^t *Loup* , patron de la ville. Va dire de ma part à monseigneur l'évêque qu'on ne peut mieux honorer les saints qu'en cultivant la terre.

Le gardien obéit , & monseigneur s'adressa lui-même aux magistrats de la grande police pour faire enjoindre à nos concitoyens de labourer , ou semer , ou planter , ou provigner , ou palisser , ou tondre , ou vendanger , ou cuver , ou blanchir , au lieu d'aller boire au cabaret les jours de fêtes après la sainte messe.

Gloire à DIEU & à S^t *Cucufin*.

M A N D E M E N T

*Du révérendissime père en Dieu Alexis , archevêque
de Novogorod la grande.*

Deutera-ton-pia-nepfiou. (a)

MES FRERES,

Nous avons appris avec une grande édification que le dicastère de la nation franke, nommé aujourd'hui le parlement des Français, aurait (b) fait brûler il y a quelques semaines, (c) par son juré bourreau, au pied de son grand escalier, la lettre circulaire de l'assemblée du clergé frank, comme fanatique & séditeuse, en présence de *Dagobert-Etienne Isabeau*.

Et quoique nous ignorions quelle espèce de saint est ce *Dagobert*, nous, après avoir lu ladite lettre circulaire & les actes de l'assemblée générale dudit clergé; & après avoir invoqué les lumières du S^t Esprit, déclarons qu'il a semblé bon au S^t Esprit & à nous d'adhérer pleinement au jugement rendu

(a) Ce qui répond au 12 octobre des Franks.

(b) Les Franks se servent du subjonctif au lieu de l'imparfait de l'indicatif, c'est l'ancien vice d'une langue barbare, vice conservé dans les chancelleries & cours des plaids; vice que les académies des Franks n'ont pu encore déraciner.

(c) Le vendredi 6 septembre 1765.

216 MANDEMENT DU REVERENDISSIME

par le susdit dicastère , lequel dans tous les temps à nous connus a soutenu & vengé les droits des rois franks & de la nation gallo-franke contre les usurpations de l'Eglise hérarde , gothe & lombarde , nommée par abus *Eglise romaine* , lesquels droits des rois franks & de la nation gallo-franke sont les droits naturels de tous les rois & de toutes les nations.

Tout le système de l'assemblée du clergé frank roule sur ces paroles de je ne fais quel pape transalpin nommé *Gelase*.

Deux puissances sont établies pour gouverner les hommes , l'autorité sacrée des pontifes (d) & celle des rois.

Mes frères , notre obéissance aux lois de notre vaste empire , la vérité & l'humilité chrétienne , exigent que nous vous instruisions sur la nature de ces *deux puissances* , sur l'abus de ces mots inconnus dans toute notre Eglise , & que nous nous hâtions de vous prémunir contre ces erreurs pernicieuses , nées dans les ténèbres de l'Occident , comme disait notre grand patriarche *Photius*.

DES DEUX PUISSANCES.

IL faut d'abord , mes frères , savoir ce que c'est que puissance ; car si on ne définit les mots , on ne s'entend jamais ; & l'équivoque que les Grecs nomment *logomachie* est l'origine de toutes disputes , & les disputes ont produit le trouble dans tous les temps.

(d) Il faut remarquer que les évêques sont nommés avant les rois , & que le mot *sacrée* n'est ici que pour eux , & non pas pour les rois , qui cependant sont très-sacrés.

Puissance chez les hommes signifie faculté convenue de faire des lois , & de les appuyer par la force.

Ainsi , depuis près de cinq mille ans , nos voisins les empereurs de la Chine ont eu légitimement la puissance ; notre auguste impératrice jouit du même droit ; le monarque frank a les mêmes prérogatives ; le roi d'Angleterre jouit du même pouvoir quand il est d'accord avec ses Etats-Généraux , nommés *parlement*. Mais jamais chez aucun peuple de l'antiquité , ni à la Chine , ni dans l'empire romain d'orient ou d'occident , on n'entendit parler de deux puissances dans un Etat ; c'est une imagination pernicieuse ; c'est une espèce de manichéisme qui , établissant deux principes , livrerait l'univers à la discorde.

Pendant les premiers siècles du christianisme , cette distinction séditeuse de deux puissances fut absolument ignorée , & par cela seul elle est condamnable. Il suffit d'avoir lu l'évangile pour savoir que le royaume de JESUS-CHRIST n'est point de ce monde , qu'il n'y a ni premier ni dernier ; que le fils de l'homme est venu *non pas pour être servi , mais pour servir*.

Ce sont , mes frères , les propres paroles émanées de la bouche de notre divin Sauveur , paroles sacrées dont le sens clair & naturel ne pourra jamais être perverti ni par aucune usurpation , ni par aucune citation tronquée & captieuse d'un texte malignement interprété.

Notre seigneur JESUS-CHRIST donna une puissance à ses disciples ; quelle fut cette puissance ? celle de chasser les démons des corps des possédés , de manier les serpens impunément , de parler plusieurs langues

218 MANDEMENT DU REVERENDISSIME

à la fois sans les avoir apprises , de guérir les malades , ou par leur ombre , ou en leur imposant les mains.

Nos papes grecs , africains , égyptiens , qui fondèrent seuls l'Eglise chrétienne , qui seuls écrivaient dans les premiers siècles , qui seuls furent appelés *pères de l'Eglise* , perdirent cette puissance , & ne prétendirent point la remplacer par des honneurs , par un crédit , par des richesses , par une ambition que la religion condamne , & que le monde abhorre.

Aucun évêque parmi nous ne s'intitula *prince* ou *comte* ; aucun ne prétendit d'autre puissance que celle d'exhorter les pécheurs , & de prier DIEU pour eux. Quand quelque patriarche voulut abuser de sa place , & lutter contre le trône , il fut sévèrement puni , & tout l'empire approuva son châtiment.

On sait qu'il n'en fut pas ainsi dans l'Eglise d'occident , elle ne s'était formée que très-long-temps après la nôtre ; nos évangiles grecs , écrits dans Alexandrie & dans Antioche , furent à peine connus de ces barbares ; ils en firent enfin une assez mauvaise traduction dans le temps de la décadence de la langue latine ; mais d'ailleurs , comme nous l'avons déjà remarqué , il n'y eut aucun père de l'Eglise né à Rome.

Ils suppléèrent à leur ignorance par des contes absurdes , qu'ils firent croire aisément à des peuples aussi absurdes qu'eux. Ne pouvant se faire valoir par leur science , ils supposèrent que l'apôtre *Pierre* , dont la mission était uniquement pour les Juifs , avait trahi sa vocation pour aller à Rome.

Voyez , mes frères , sur quels fondemens ils

bâtirent cette fable. Il y eut , disent-ils , dès le premier siècle , un nommé *Abdias* qui prétendit être évêque secret des premiers chrétiens à Babylone , quoiqu'il soit avéré que ce ne fut qu'au second siècle qu'il y eut de véritables évêques attachés à un troupeau , & qu'on vit une hiérarchie certaine établie : cet *Abdias* passa pour avoir écrit en hébreu une histoire des douze apôtres , & *Jule africain* l'a traduite depuis , ou du moins quelqu'un prit le nom de *Jule africain*.

C'est cet *Abdias* qui le premier écrivit que *Pierre* avait fait le voyage de Syrie à Rome, qu'il rencontra, à la cour de *Néron*, *Simon* le magicien , avec lequel il fit assaut de miracles. Un jeune seigneur parent de *Néron* mourut , *Simon* & *Pierre* disputaient à qui lui rendrait la vie : *Simon* ne le ressuscita qu'à moitié ; mais *Pierre* le ressuscita tout-à-fait & gagna le prix. *Simon* voulut prendre sa revanche ; il envoya un chien à *Pierre* lui faire des complimens de sa part , & le défier à qui volerait le plus haut dans les airs en présence de l'empereur. Le chien de *Simon* s'acquitta parfaitement de sa commission. *Pierre* aussitôt envoya son chien chez *Simon* pour le complimenter à son tour & pour accepter le défi : les deux champions comparurent ; *Simon* vola ; *Pierre* pria DIEU avec tant de larmes , que DIEU , touché de pitié , fit tomber *Simon* , qui se cassa les jambes ; & *Néron* irrité fit crucifier *Pierre* la tête en bas. *Egésippe* & *Marcel* racontent la même histoire ; ce sont-là les pères de l'Eglise de Rome.

Cette Eglise prétend que *Pierre* fut vingt-cinq ans évêque de la capitale , ce qui ne s'accorde nullement avec la chronologie ; mais les Latins ne s'effraient

pas pour si peu de chose ; ils ont eu le front d'affurer que *Pierre* avait écrit une lettre de Babylone où il était avec *Abdias* ; ce mot de Babylone signifiait Rome ; & voilà en vérité toute la preuve qu'ils apportent du prétendu épiscopat de *Pierre*. Nous savons que plusieurs pères adoptèrent ces contes long-temps après , mais nous savons aussi par quelles raisons victorieuses *Spanheim* & *la Roque* les ont réfutés. C'est donc sur cette fable & sur un passage ou deux de l'évangile , interprétés d'une étrange manière , que les Latins ont établi l'empire du pape , & sa domination sur tous les rois.

Jamais l'Eglise grecque ne se souilla par des entreprises si criminelles , elle fut toujours soumise à ses souverains , suivant la parole de JESUS-CHRIST même ; mais l'Eglise romaine s'emporta jusqu'à une rébellion ouverte. Sur la fin du huitième siècle , & enfin au commencement de l'année 800 , un pape nommé *Léon III* osa transférer l'empire d'occident à *Charlemagne*.

Dès ce moment quelle foule d'usurpations , de meurtres , de sacrilèges , de guerres civiles ! est-il un royaume , depuis le Danemarck jusqu'au Portugal , dont les papes n'aient prétendu disposer plus d'une fois ? Qui ne sait que l'empereur *Henri IV* fut forcé de demander pardon , pieds nus & à genoux à l'évêque de Rome *Grégoire VII* ; qu'il mourut détrôné & réduit à l'indigence ; que son fils *Henri V* fit déterrer le corps de son père comme celui d'un excommunié , & qu'ayant osé enfin soutenir lui-même ses droits contre Rome , il fut obligé de céder de peur d'être traité comme son père ?

Les malheurs des empereurs *Frédéric Barberousse* & *Frédéric II* sont connus de toute la terre. Sept rois de France excommuniés, deux morts assassinés, sont d'effroyables exemples qui doivent instruire tous les princes. Un des meilleurs rois qu'aient eu les Franks est *Louis XII*; que n'essuya-t-il pas de ce pape *Alexandre VI*, de ce vicaire de JESUS-CHRIST, qui environné de sa maîtresse & de ses cinq bâtards, se faisait mourir par le poison, par le poignard, ou par la corde, vingt seigneurs dont il ravissait le patrimoine, & leur donnait encore l'absolution à l'article de la mort?

Nous faisons gloire de n'être pas d'une communion souillée de tant de crimes. DIEU nous préserve surtout de nous élever jamais contre la jurisprudence de notre chère patrie & contre le trône. Nous regardons comme notre premier devoir d'être entièrement soumis à nos augustes souverains : ces seuls mots, *les deux puissances*, nous paraissent le cri de la rebellion.

Nous adhérons aux maximes du parlement de France, qui, comme notre sénat, ne reconnaît qu'une puissance fondée sur les lois. Nous plaignons les malheurs & les troubles intestins où la France a été plongée depuis plus de soixante ans par trois moines jésuites. *Le Tellier*, *Doucín*, & *Lallemand* fabriquèrent dans Paris, au collège de Louis le grand, une bulle dans laquelle le pape devait condamner cent trois passages tirés pour la plupart de nos saints pères, & surtout de *S^t Augustin l'africain* & de *S^t Paul de Tarsis*, apôtre de JESUS. Nous savons que l'évêque de Rome & son consistoire, pour faire accroire qu'ils avaient jugé en connaissance de cause, retranchèrent

222 MANDEMENT DU REVERENDISSIME

deux propositions condamnées & réduisirent le tout à cent & un anathèmes.

Nous n'ignorons pas que le nonce qui fit recevoir cette bulle en France, malgré les cris de toute la nation indignée, prit pour maîtresse une actrice de l'opéra, qu'on appela la *Constitution*, & qu'il en eut une fille qu'on appela la *Légende*.

Nous savons que presque toutes les affaires ecclésiastiques se sont ainsi traitées, & que quand le scandale des mauvaises mœurs ne s'est pas joint aux mœurs de cette Eglise latine, le fanatisme, mille fois plus dangereux que les filles de l'opéra, a fait naître plus de troubles que tous les bâtards des papes & des nonces n'en ont jamais produit.

Nous avons été instruits de tout le mal qui a résulté de la détestable invention des billets de confession, & de tout le bien qu'a fait la chrétienne & vigoureuse résistance du parlement de Paris. Quoique nous ne soyons pas de la communion de l'Eglise gallicane, cependant, en qualité de chrétien indépendant de l'usurpation romaine, nous nous unissons à cette Eglise gallicane pour l'exhorter à nous imiter, à soutenir ses libertés, & à ne pas souffrir que jamais un évêque transalpin ose déléguer des juges chez elle.

Puissent ses évêques ne plus s'aviser jusqu'à s'intituler évêque par la grâce d'un évêque transalpin, ne plus payer en tribut à cet italien, la première année d'un revenu qu'ils ne tiennent que de la libéralité de leur monarque.

Grand DIEU ! seriez-vous descendu sur la terre, y auriez-vous vécu dans la pauvreté, l'auriez-vous

recommandée à vos apôtres, l'auraient-ils embrassée pour qu'un de leurs successeurs traitât ses confrères en tributaires, & marchât sur les têtes des princes à qui vous obéissiez, vous, ô mon DIEU, quand vous étiez en Judée ?

Nous reconnaissons que le parlement de Paris, & tous ceux du pays des Franks, se sont toujours opposés à ces innovations odieuses, à ces simonies transalpines, qui ont leur source dans le fatal système des *deux puissances*.

Nous devons d'autant plus, mes frères, vous donner un préservatif contre ces opinions détestables, que nous sommes instruits que nos seigneurs russes font dans la capitale des Franks de fréquens voyages, ils pourraient nous apporter la mode des *deux puissances* & des billets de confession, avec les autres modes.

Nous vous exhortons à ne vous pas laisser séduire par aucune nouveauté, à demeurer fidèlement attachés à notre ancienne Eglise grecque, mère de la latine, & mère d'une fille dénaturée ; & dans cette espérance nous vous donnons notre sainte bénédiction, au nom du Père qui a engendré le Fils, au nom du Fils qui n'a pas la puissance d'engendrer, & au nom du S^t Esprit qui procède uniquement du Père.

Le tout avec la permission de notre auguste impératrice *Cathérine II*, sans laquelle nous ne pouvons ni ne devons donner aucune instruction pastorale.

Signé, A L E X I S.

Permis d'imprimer. CHRISTOPHE BORKEROI,
lieutenant de police de Novogorod la grande.

DISCOURS

AUX VELCHES,

PAR ANTOINE VADÉ,

FRERE DE GUILLAUME.

O Velches mes compatriotes ! si vous êtes supérieurs aux anciens Grecs & aux anciens Romains , ne mordez jamais le sein de vos nourrices , n'insultez jamais à vos maîtres , foyez modestes dans vos triomphes ; voyez qui vous êtes & d'où vous venez.

Vous avez eu l'honneur , il est vrai , d'être subjugués par *Jules-César* qui fit pendre tout votre parlement de Vannes , vendit le reste des habitans , fit couper les mains à ceux du Quercy , & vous gouverna ensuite fort doucement. Vous restâtes plus de cinq cents ans sous les lois de l'empire romain ; vos druides qui vous traitaient en esclaves & en bêtes , qui vous brûlaient pieusement dans des paniers d'osier , n'eurent plus le même crédit quand vous devîntes province de l'empire. Mais convenez que vous fûtes toujours un peu barbares.

Dans le cinquième siècle de votre ère vulgaire , des Vandales que vous avez appelés du nom sonore de *Bourgonfions* ou de *Bourguignons* , gens d'esprit d'ailleurs & fort propres , qui oignaient leurs cheveux

avec

avec du beurre fort, comme le dit *Sidonius Apollinaris*, *infundens acido comam butyro* : ces gens-là, dis-je, vous firent esclaves, depuis le territoire de votre ville de Vienne, jusques aux sources de votre rivière de Seine; & c'est un reste glorieux de ces temps illustres, que des moines & chanoines aient encore des serfs dans ce pays. (a) Cette belle prérogative de l'espèce humaine subsiste parmi vous comme un témoignage de votre sagesse.

Une partie de vos autres provinces que vous appelez si long-temps les provinces d'*Oc*, & que vous distinguâtes si noblement des provinces de *Oui*, furent envahies par les Visigoths : & quant à vos provinces de *Oui*, elles vous furent prises par un sicambre nommé *Hildovic* (b) dont les grands-pères avaient été condamnés aux bêtes à Trèves par l'empereur *Constantin*. Ce sicambre honoré du titre de *patrice romain* vous réduisit en servitude avec une poignée de francs sortis des marais du Rhin, du Mein & de la Meuse. Les belles expéditions de ce grand-homme furent d'assaffiner trois roitelets ses parens & ses amis, l'un vers le bourg de Boulogne-sur-mer, l'autre vers le village de Cambrai, & le troisième vers le village du Mans que vos chroniques appellent *villes*; ce fut alors que la contrée des Velches porta le nom mélodieux de *Frankreich*, ancien nom de la France, en commémoration de ses vainqueurs; & vous fûtes la première nation de l'univers, car vous aviez l'oriflamme à St Denis.

(a) A Saint-Claude & dans d'autres seigneuries de moines, les citoyens sont encore gens de main-morte.

(b) Clovis.

Facéties.

P

Des pirates du Nord vinrent quelque temps après vous mettre à rançon , & vous prirent la province qu'on nomma depuis *Normandie*. Vous fûtes ensuite divisés en plusieurs petites nations sous différens maîtres , & chaque nation avait ses lois particulières comme son jargon.

La moitié de votre pays appartient bientôt aux peuples de l'île appelée *Britain* ou *England* dans leur idiome, qui était alors aussi harmonieux que le vôtre. La Normandie , la Bretagne , l'Anjou , le Maine , le Poitou , la Saintonge , la Guienne , la Gascogne , l'Angoumois , le Périgueux , le Rouergue , l'Auvergne furent long-temps entre les mains de cette nation des Angles , tandis que vous n'aviez ni Lyon , ni Marseille , ni le Dauphiné , ni la Provence , ni le Languedoc.

Malgré cet état misérable , vos compilateurs , que vous prenez pour des historiens , vous appellent souvent *le premier peuple de l'univers* , & votre royaume *le premier royaume*. Cela n'est pas civil pour les autres nations. Vous êtes un peuple brillant & aimable ; & si vous joignez la modestie à vos grâces , le reste de l'Europe fera fort content de vous.

Remerciez bien DIEU de ce que les divisions de la rose rouge & de la rose blanche vous délivrèrent des Angles , & remerciez le surtout de ce que les guerres civiles d'Allemagne empêchèrent *Charles-Quint* d'engloutir votre pays , & d'en faire une province de l'Empire.

Vous avez eu un moment bien brillant sous *Louis XIV* ; mais n'allez pas pour cela vous croire

supérieurs en tout aux anciens Romains & aux Grecs.

Songez que pendant six cents ans , presque personne parmi vous , hors quelques-uns de vos nouveaux druides , ne fut ni lire ni écrire. Votre extrême ignorance vous livra au *flamen* de Rome & à ses conforis , comme des enfans que des pédagogues gouvernent & corrigent à leur gré. Vos contrats de mariage , quand vous fefiez des contrats , ce qui était rare , étaient écrits en mauvais latin par des clercs. Vous ignoriez ce que vous aviez stipulé ; & quand vous aviez eu des enfans , il venait un tonsuré de Rome qui vous prouvait que votre femme n'était point votre femme , qu'elle était votre cousine au septième degré , que votre mariage était un sacrilège , que vos enfans étaient bâtards , & que vous étiez damnés , si vous ne fefiez pas toucher à la chambre nommée *apostolique* la moitié de votre bien sans délai ni remise.

Vos basiloï n'étaient pas mieux traités que vous : vous en avez eu neuf d'excommuniés , si je ne me trompe , par le serviteur des serviteurs de DIEU sous l'anneau du pêcheur. L'excommunication emportait nécessairement la confiscation de biens ; de sorte que vos basiloï perdaient de droit leur couronne , dont le pêcheur romain fefait présent , selon son bon plaisir & son équité , au premier de ses amis.

Vous me direz , mes chers Velches , que les peuples de l'île Britain ou England , & même les empereurs teutoniques , ont été encore plus maltraités que vous , & qu'ils étaient aussi ignorans : cela est vrai , mais cela ne vous justifie pas ; & si la nation britannique a été

assez abruti pour être pendant quelque temps province feudataire d'un druide ultramontain, vous m'avouerez qu'elle s'en est bien vengée ; tâchez de l'imiter si vous pouvez.

Vous eûtes autrefois un roi qui, quoique malheureux dans tous ses desseins & dans toutes ses expéditions, est pourtant recommandable pour vous avoir appris à lire & à écrire ; il fit même venir d'Italie des gens qui vous enseignèrent le grec, & d'autres qui vous apprirent à dessiner, & à tailler une figure en pierre. Mais il se passa plus de cent années avant que vous eussiez un bon peintre & un bon sculpteur ; & pour ceux qui apprirent le grec, & même l'hébreu, on les brûla presque tous, parce qu'ils étaient soupçonnés de lire l'original de quelques livres judaïques, ce qui est bien dangereux.

Je veux bien convenir avec vous, mes chers Velches, que votre pays est la première contrée de l'univers ; cependant vous ne possédez pas le plus grand domaine dans la plus petite des quatre parties du monde. Considérez que l'Espagne est un peu plus étendue, que l'Allemagne l'est bien davantage, que la Pologne & la Suède sont plus grandes, & qu'il y a des provinces en Russie, dont le pays des Velches ne ferait pas la quatrième partie.

Je souhaite que vous soyez le premier royaume de l'univers par la fertilité de votre terrain ; mais de grâce, songez à vos quarante lieues de landes vers Bordeaux, à cette partie de votre Champagne que vous avez nommée si noblement *pouilleuse*, à des provinces entières où le peuple ne se nourrit que de châtaignes, à d'autres où il n'a guère que du pain

d'avoine. Remarquez bien la défense qui vous est faite de fortir les blés de votre pays , défense fondée nécessairement sur votre disette , & peut-être encore sur votre caractère qui vous porterait à vendre au plus vite tout ce que vous avez , pour le racheter fort cher trois mois après ; semblables en cela à certains habitans de l'Amérique qui vendent leur lit le matin , oubliant qu'ils voudront se coucher le soir.

D'ailleurs la dépense que la plus brillante partie de la nation fait en fine farine pour poudrer ses têtes , soit que vous soyez coiffés à l'oiseau royal , soit que vous portiez vos cheveux étalés comme *Clodion* & les conseillers de la cour , cette dépense est si universelle qu'on fait très-bien d'empêcher de porter à l'étranger une denrée dont vous faites un si bel usage.

Premier peuple de l'univers , songez que vous avez dans votre royaume de Frankreich environ deux millions de personnes qui marchent en sabots six mois de l'année , & qui sont nus pieds les autres six mois.

Etes-vous le premier peuple de l'univers pour le commerce & pour la marine ? hélas !

J'entends dire , mais je ne puis le croire , que vous êtes la seule nation du monde chez qui on achète le droit de juger les hommes , & même de les mener tuer à la guerre. On m'assure que vous faites passer par cinquante mains l'argent du trésor public ; & quand il est arrivé à travers toutes ces filières , il se trouve réduit tout au plus au cinquième.

Vous me répondrez que vous réussissez beaucoup à l'opéra comique ; j'en conviens : mais de bonne foi ,

vosre opéra comique , ainsi que vosre opéra sérieux , ne vous vient-il pas d'Italie ?

Vous avez inventé quelques modes , je l'avoue , quoique vous preniez aujourd'hui presque toutes celles des peuples de Britain : mais n'est-ce pas un génois qui a découvert la quatrième partie du monde où vous possédez enfin deux ou trois petites îles ? n'est-ce pas un portugais qui vous a ouvert le chemin des Indes orientales , où vous venez de perdre vos pauvres comptoirs ?

Vous êtes peut-être le premier peuple du monde pour les inventions des arts ; cependant n'est-ce pas *Jean Goya* de Melphi à qui l'on doit la boussole ? n'est-ce pas l'allemand *Schwartz* qui donna le secret de la poudre inflammable ? l'imprimerie dont vous faites tant d'usage , n'est-elle pas encore le fruit du travail ingénieux d'un allemand ?

Quand vous voulez lire les brochures nouvelles qui font de vous un peuple si savant , vous vous servez quelquefois de lunettes ; remerciez-en *François Spina* , sans lequel vous n'auriez jamais pu lire les petits caractères. Vous avez des télescopes , remerciez-en *Jacques Metius* le hollandais , & *Galilei Galileo* le florentin.

Si vous vous divertissez quelquefois avec des baromètres & des thermomètres , à qui en avez-vous l'obligation ? à *Torricelli* qui inventa les premiers , à *Drebellius* qui inventa les seconds.

Plusieurs d'entre vous étudient le vrai système du monde planétaire ; c'est un homme de la Prusse polonaise qui devina ce secret du Créateur. On vous

aide dans vos calculs avec des logarithmes ; c'est au prodigieux travail de milord *Neper* & de ses associés que vous en avez l'obligation ; c'est *Guerik* de Magdebourg que vous devez remercier de la machine pneumatique.

C'est ce même *Galilée* dont je viens de vous parler, qui découvrit le premier les satellites de Jupiter, les taches du Soleil, & sa rotation sur son axe. Le hollandais *Huyghens* vit l'anneau de Saturne, un italien vit ses satellites, lorsque vous n'aperceviez rien encore.

Enfin, c'est le grand *Newton* qui vous a montré ce que c'est que la lumière, & qui vous a dévoilé la grande loi qui fait mouvoir les astres, & qui dirige les corps pesans vers le centre de la terre.

Premier peuple du monde, vous aimez à orner vos cabinets, vous y mettez de jolies estampes ; mais songez que le florentin *Finiguerra* est le père de cet art qui éternise ce que le pinceau ne peut conserver. Vous avez de belles pendules, c'est encore une invention du hollandais *Huyghens*.

Vous portez quelques brillans au doigt ; songez que c'est à Venise que l'on commença à les tailler, ainsi qu'à imiter les perles.

Vous vous regardez quelquefois au miroir ; c'est encore à Venise que vous devez les glaces.

Je voudrais donc que dans vos livres vous témoignassiez quelquefois un peu de reconnaissance pour vos voisins. Vous n'en usez pas à la vérité comme Rome, qui met à l'inquisition tous ceux qui lui apportent une vérité de quelque genre que ce puisse

être , & qui fait jeûner *Galilée* au pain & à l'eau , pour lui avoir appris que les planètes tournent autour du soleil. Mais que faites-vous ? dès qu'une découverte utile illustre une autre nation , vous la combattez , & même très-long-temps. *Newton* fait voir aux hommes étonnés les sept rayons primitifs & inaltérables de la lumière ; vous niez l'expérience pendant vingt années , au lieu de la faire. Il vous démontre la gravitation , & vous lui opposez pendant quarante ans le roman impertinent des tourbillons de *Descartes*. Vous ne vous rendez enfin que quand l'Europe entière rit de votre obstination.

La méthode de l'inoculation sauve ailleurs la vie à des milliers d'hommes ; vous employez plus de quarante années à tâcher de décrier cet usage salutaire. Si quelquefois en portant au tombeau vos femmes , vos enfans morts de la petite vérole naturelle , vous sentez un moment de remords , (comme vous avez un moment de douleur & de regrets) si vous vous repentez alors de n'avoir pas imité la pratique des nations plus sages que vous & plus hardies , si vous vous promettez d'oser faire ce qui est si simple chez elles , ce mouvement passe bien vite , le préjugé & la légèreté reprennent chez vous leur empire ordinaire.

Vous ignorez , ou vous feignez d'ignorer , que dans le relevé des hôpitaux de Londres , destinés à la petite vérole naturelle & artificielle , la quatrième partie des hommes y meurt de la petite vérole ordinaire , & qu'à peine meurt-il une personne sur quatre cents qui ont été inoculées.

Vous laissez donc périr la quatrième partie de vos concitoyens ; & quand vous êtes effrayés de ce calcul qui vous déclare si imprudens & si coupables , que faites-vous ? vous consultez des licenciés fondés ou non fondés par *Robert Sorbon* : vous présentez des réquisitoires ! C'est ainsi que vous soutîntes des thèses contre *Harvey* , quand il eut découvert la circulation du sang. C'est ainsi qu'on a rendu des arrêts par lesquels on condamnait aux galères ceux qui disputaient contre les catégories d'*Aristote*.

O premier peuple du monde , quand serez-vous raisonnable ? Vous êtes obligés de convenir de tout ce que j'ai l'honneur de vous dire. Vous me répondez que toutes vos sottises n'empêchent pas que mademoiselle *Duchap* ne vende ses ajustemens de femmes dans tout le Nord , & qu'on ne parle votre langue à Copenhague , à Stockholm & à Moscou. Je n'entrerai point dans l'importance du premier de ces avantages ; le second seul est le sujet de mon discours.

Vous vous applaudissez de voir votre langue presque aussi universelle que le furent autrefois le grec & le latin : à qui en êtes-vous redevables , je vous prie ? à une vingtaine de bons écrivains que vous avez presque tous ou négligés , ou persécutés , ou harcelés pendant leur vie. Vous devez surtout ce triomphe de votre langue dans les pays étrangers , à cette foule d'émigrans qui furent obligés de quitter leur patrie vers l'an 1685. Les *Bayle* , les *le Clerc* , les *Basnage* , les *Bernard* , les *Rapin-Thoyras* , les *Beaufobre* , les *Lenfant* , & tant d'autres , allèrent illustrer la Hollande & l'Allemagne ; le commerce des livres

fut alors un des plus grands avantages des Provinces-unies, & une perte pour vous. Ce sont les malheurs de vos compatriotes qui ont étendu votre langue chez tant de nations ; les *Racine*, les *Corneille*, les *Molière*, les *Boileau*, les *Quinault*, les *la Fontaine*, & vos bons écrivains en prose ont sans doute beaucoup contribué à répandre ailleurs votre langue & votre gloire : c'est un grand avantage, mais il ne vous donne pas le droit de croire l'emporter en tout sur les Grecs & sur les Latins.

Ayez d'abord la bonté de considérer que vous n'avez aucun art, aucune science dont vous ne deviez la connaissance aux Grecs. Les noms mêmes de ces sciences & de ces arts l'attestent assez : la logique, la dialectique, la géométrie, la métaphysique, la poésie, la géographie, la théologie même, si c'est une science, tout vous annonce la source où vous avez puisé.

Il n'y a point de femme qui ne parle grec sans s'en douter ; car si elle dit qu'elle a vu une tragédie, une comédie, qu'on lui a récité une ode ; qu'un de ses parens est tombé en apoplexie, ou en paralysie ; qu'il a une esquinancie, un anthrax ; qu'un chirurgien l'a saignée à la veine céphalique ; qu'elle a été à l'église, qu'un diacre a chanté les litanies ; si elle parle d'évêques, de prêtres, d'archidiacre, de pape, de liturgie, d'antienne, d'eucharistie, de baptême, de mystères, de décalogue, d'évangile, d'hiérarchie &c., il est bien certain qu'elle n'a pas prononcé un seul mot qui ne soit grec.

Il est vrai qu'on peut tirer presque toutes ces expressions d'une langue étrangère, & en faire un

si heureux usage, que les disciples surpassent enfin les maîtres. Mais lorsqu'avec le temps vous avez composé votre langue des débris du grec & du latin, mêlés avec vos anciens mots velches & tudeques, parvîntes-vous alors à faire un langage assez abondant, assez expressif, assez harmonieux? Votre stérilité n'est-elle pas attestée par ces mots secs & barbares, que vous employez à tout? *Bout du pied, bout du doigt, bout d'oreille, bout du nez, bout du fil, bout du pont &c.*, tandis que les Grecs expriment toutes ces différentes choses par des termes énergiques & pleins d'harmonie. On vous a déjà reproché de dire *un bras de rivière, un bras de mer, un cu d'artichaut, un cu de lampe, un cu de sac*. A peine vous permettez-vous de parler d'un vrai cu devant des matrones respectables; & cependant vous n'employez point d'autre expression pour signifier des choses auxquelles un cu n'a nul rapport. *Jérôme Carré* vous a proposé le mot d'*impasse* pour vos rues sans issue, ce mot est noble & significatif; cependant, à votre honte, votre almanach royal imprime toujours que l'un de vous demeure dans le cu de sac de Menard, & l'autre dans le cu des Blancs-manteaux. Fi! n'avez-vous pas de honte? Les Romains appelaient ces chemins sans issue *angiportus*; ils n'imaginaient point qu'un cu pût ressembler à une rue.

Que dirai-je du mot *trou*, que vous appliquez encore à tant & de si nobles usages?

Ne trouvez-vous pas que les noms de vos portes, de vos rues, de vos temples seraient un bel effet dans un poème épique? On aime à voir *Hector* courir du temple de Pallas à la porte de Scée. L'oreille est

aussi flattée que l'imagination amusée, quand les Grecs avancement de Ténédos aux rivages de Troie sur les rives du Simois & du Scamandre; mais en vérité, pourrait-on peindre vos héros partant de l'église de St Pierre aux bœufs, ou de St Jacques du haut pas, avançant fièrement par la rue du pet au diable, & par la rue trouffe-vache, s'embarquant sur la galiote de St Cloud, & allant combattre dans la place de long-jumeau?

Vos curieux conservent des mémoires innombrables depuis la mort de *Henri II* jusqu'à celle de *Henri IV*. Ce sont des monumens de grossièreté enfantés par la rage d'écrire; c'est un amas de satires sur des événemens affreux transmis à la postérité dans le langage des halles : vous n'eûtes alors qu'un bon historien, & il fut obligé d'écrire en latin.

Enfin, vous avez nettoiyé votre langue de cette rouille barbare, & de cette crasse bourgeoise; vous avez fait quelques bons livres; mais avez-vous alors surpassé *Cicéron* & *Démotènes*? avez-vous mieux écrit que *Tite-Live*, *Tacite*, *Thucydide* & *Xénophon*? quel auteur au-dessus du médiocre a écrit jusqu'ici vos annales?

Sied-il bien à *Daniel* de dire dès la première page de son histoire : „ Ce ne fut que sous le grand *Clovis* „ que les Français se rendirent maîtres pour toujours de ces grandes provinces? „ Certainement le grand *Clovis* ne s'en rendit pas maître pour toujours, puisque ses successeurs perdirent tout le pays qui s'étend de Cologne à la Franche-Comté. Ce *Daniel* vous dit, d'après le romancier *Grégoire de Tours*, que les soldats de *Clovis*, après la bataille de Tolbiac,

*s'écrièrent comme de concert : „ Nous renonçons aux
 „ dieux mortels ; nous ne voulons plus adorer que
 „ l'immortel ; nous ne reconnaissons plus d'autre
 „ Dieu que celui que le saint évêque Rémi nous
 „ prêche. „*

En vérité , il n'est pas possible que toute une armée de Francs ait prononcé *de concert* cette phrase , & ces antithèses de mortel & d'immortel. Votre *Daniel* ressemble à votre *la Motte* , qui dans une abréviation d'*Homère* , fait dire une pointe à toute l'armée grecque , & lui fait prononcer ce vers , quand *Achille* se réconcilie avec *Agamemnon* : *Que ne vaincra-t-il point ? il s'est vaincu lui-même.*

Comment l'armée des Francs pouvait-elle renoncer à des dieux mortels ? adorait-elle des hommes ? le *Thaut* , l'*Irminful* , l'*Odin* , la *Frida* , que ces barbares révéraient , n'étaient-ils pas des immortels à leurs yeux ? *Daniel* ne devait pas ignorer que tous les peuples du Nord adoraient un DIEU suprême qui présidait à toutes ces divinités secondaires ; il n'avait qu'à consulter l'ancien livre de l'*Edda* , cité par le savant *Huet* , évêque d'Avranches ; il n'avait qu'à lire ce que *Huet* dit expressément dans son traité des mœurs des Germains : *Regnator omnium Deus* : ce DIEU s'appelait *God* ou *Goth* , *Goth le bon* , & on ne peut assez admirer que des barbares eussent donné à la Divinité un titre si digne d'elle. *Daniel* ne devait donc pas mettre une pareille sottise dans la bouche de toute une armée , sottise convenable tout au plus au *Pédagogue chrétien*. Mais en quelle langue , s'il vous plaît , prêchait *Rémi* à ces *Bruçières* & à ces *Sicambres* ? il parlait ou latin ou velche ; & les

Sicambres parlaient l'ancien tudesque. *Rémi* apparemment renouvela le miracle de la pentecôte : *Et unusquisque intendeat linguam suam*. Si vous examinez de près *Mézerai*, que de fables, que de confusion, & quel style ! Méritez des *Tite-Lives*, & vous en aurez.

Je veux croire que chez vous l'éloquence du barreau & de la chaire a été portée aussi loin qu'elle peut l'être. Les divisions de vos sermons en trois points, quand il n'y a rien à diviser, un *Ave* à la vierge *Marie* qui précède ces divisions, un long discours velche sur un texte latin qu'on accommode comme on peut à ce discours, & enfin des lieux-communs mille fois répétés, sont des chefs-d'œuvre sans doute ; les plaidoyers de vos avocats sur les coutumes du Hurepoix ou du Gatinois passeront à la dernière postérité ; mais je doute qu'ils fassent oublier l'éloquence grecque & romaine.

Je suis bien loin de nier que *Pascal*, *Bossuet*, *Fénelon* aient été très-éloquens. C'est lorsque ces génies parurent que vous cessâtes d'être velches, & que vous fûtes français ; mais ne comparez pas les *Lettres provinciales* aux *Philippiques*. Considérez d'abord que l'importance du sujet est quelque chose. Les noms de *Philippe* & de *Marc-Antoine* sont un peu au-dessus des noms du père *Annat*, d'*Escobar* & de *Tambourini*. Les intérêts de la Grèce & les guerres civiles de Rome sont des objets plus considérables que la grâce suffisante qui ne suffit pas, la grâce coopérante qui n'opère point, & la grâce efficace qui est sans efficacité.

Le grand attrait des *Lettres provinciales* périt avec

les jésuites ; mais les oraisons de *Démofthènes* & de *Cicéron* instruisent encore l'Europe , quand les objets de ces harangues ne subsistent plus , quand les Grecs ne sont que des esclaves , & que les Romains ne sont plus que tonsurés.

Je fais , encore une fois , que les oraisons funèbres de *Bossuet* sont belles , qu'il y a même du sublime. Mais entre nous qu'est-ce qu'une oraison funèbre ? un discours d'appareil , une déclamation , un lieu-commun , & souvent une atteinte à la vérité. Faudra-t-il mettre ces harangues poétiques à côté des discours solides de *Cicéron* & de *Démofthènes* ?

Votre *Fénélon* , admirateur des anciens , & nourri de leurs ouvrages , alluma sa bougie à leurs flammes immortelles : vous n'oserez pas prétendre que sa *Calypso* , abandonnée par *Télémaque* , approche de la *Didon* de *Virgile* : la froide & inutile passion de ce *Télémaque* , que *Mentor* jette d'un coup de poing dans la mer pour le guérir de son amour , ne semble pas une invention des plus sublimes. Et oserez-vous dire que la prose de cet ouvrage soit comparable à la poésie d'*Homère* & de *Virgile* ? O mes Velches ! qu'est-ce qu'un poème en prose , sinon un aveu de son impuissance ? Ignorez-vous qu'il est plus aisé de faire dix tomes de prose passable que dix bons vers dans votre langue , dans cette langue embarrassée d'articles , dépourvue d'inversions , pauvre en termes poétiques , stérile en tours hardis , asservie à l'éternelle monotonie de la rime , & manquant pourtant de rimes dans les sujets nobles ?

Souvenez-vous enfin que lorsque *Louis XIV* , qu'on s'obstinait à reconnaître dans *Idoménée* , ne fut plus

au monde , quand on eut oublié *Louvois* dont on reconnaissait le caractère dans celui de *Protéfilas* , lorsqu'on n'envia plus la marquise *Scarron de Maintenon* qu'on avait comparée à la vieille *Astarbé* , alors le *Télémaque* perdit beaucoup de son prix. Mais le *Tu Marcellus eris* de l'*Enéide* fera toujours dans la mémoire des hommes ; on citera toujours avec attendrissement ces vers & tous ceux qui les précèdent :

*Ter sese attollens cubitoque innixa levavit ,
Ter revoluta toro est ; oculisque errantibus , alto
Quæsit cælo lucem , ingemuitque repertâ.*

On a cité dans une traduction en prose de *Virgile* , (car il vous est impossible de le traduire en vers , & vous n'avez pas même encore réussi à rendre en prose le sens de l'auteur latin) on a cité , dis-je , une imitation de cet admirable discours de *Didon*.

*Exoriare aliquis nostris ex ossibus ultor
Qui face Dardanios ferroque sequare colonos.
Nunc , olim , quòcumque dabunt se tempore vires ,
Littora littoribus contraria , fluctibus undas
Imprecor , arma armi : pugnent ipsique nepotes.*

Voici la prétendue imitation de *Virgile* , qu'on donne pour une copie fidelle de ce grand tableau.

Puisse après mon trépas s'élever de ma cendre
Un feu qui sur la terre aille au loin se répandre !
Excités par mes vœux puissent mes successeurs
Jurer dès le berceau qu'ils seront mes vengeurs ,
Et du nom des Troyens ennemis implacables ,
Attaquer en tous lieux ces rivaux redoutables.

Que

Que l'univers en proie à ces deux nations
Soit le théâtre affreux de leurs dissensions ;
Que tout serve à nourrir cette haine invincible ;
Qu'elle croisse toujours jusqu'au moment terrible
Que l'un ou l'autre cède aux armes du vainqueur,
Que ses derniers efforts signalent sa fureur !

Voyez , je vous prie , combien cette copie prétendue est faible , vicieuse , forcée , languissante.

Puisse après mon trépas s'élever de ma cendre
Un feu qui sur la terre aille au loin se répandre !

Que veut dire ce feu qui ira se répandre au loin sur la terre ! Retrouve-t-on dans ces vers hérissés de chevilles , le moindre mot qui rappelle les idées de douleur , de terreur , de vengeance qui respirent dans ce vers frappant :

Exoriare aliquis nostris ex ossibus ultor.

Il s'agit d'un vengeur ; & le plat imitateur nous parle d'un feu *qui ira au loin se répandre*. Que ces rimes en épithètes , *implacables , redoutables , invincibles , terribles* énervent la peinture de *Virgile* ! Que toute épithète qui n'ajoute rien au sens est puérile !

Je ne fais pas de qui sont ces vers ; mais je fais que quand on oppose ainsi les rimaileries d'un poète velche aux plus beaux morceaux de l'antiquité , on ne lui rend pas un bon office.

O Français ! je me fais un plaisir d'admirer avec vous vos grands poètes ; ce sont eux principalement

Facéties.

Q

qui ont porté votre langue jusque sous le cercle polaire, & qui ont forcé des Italiens & des Espagnols même à l'apprendre. Je commence par votre naïf & aimable *la Fontaine* : la plupart de ses fables sont prises chez *Esopé* le phrygien, & chez *Phèdre* le romain. Il y en a environ cinquante qui sont des chefs-d'œuvre pour le naturel, pour les grâces & pour la diction. Ce genre même est inconnu aux autres nations modernes. J'aurais souhaité, je l'avoue, que dans le reste de ses fables cet homme unique eût été moins négligé, qu'il eût parlé plus purement cette langue qu'il a rendue si familière aux peuples voisins, que son style eût été plus châtié, plus précis ; qu'en surpassant de bien loin *Phèdre* en délicatesse, il l'eût égalé dans la pureté de l'élocution. Je suis fâché de le voir débiter par une petite dédicace à un prince, dans laquelle il lui dit :

Et si de t'agréer je n'emporte le prix,
J'aurai du moins l'honneur de l'avoir entrepris.

Voilà un plaisant honneur, d'*entreprendre d'agréer* ; & qu'est-ce que le *prix d'agréer* ? *Phèdre* ne parle point ainsi. *Phèdre* ne fait point dire à la fourmi :

Ni mon grenier, ni mon armoire,
Ne se remplit à babiller..

Le renard chez *Phèdre* dit :

Ils sont trop verts ;

& il n'ajoute point :

Ils sont bons pour des goujats.

Je suis affligé quand je vois ,

La cigale ayant chanté ,

Tout l'été ,

à qui la fourmi dit :

Vous chantiez ! j'en suis bien aise ,

Hé bien , dansez maintenant.

Le loup peut dire au chien d'attache qu'il ne voudrait pas de ses bons repas au prix de sa liberté ; mais ce loup me fait de la peine quand il ajoute :

Je ne voudrais pas même à ce prix un trésor ;

Cela dit , maître loup s'enfuit & court encor.

Un loup n'a jamais désiré l'or & l'argent.

L'homme qui souffle dans ses doigts parce qu'il a froid , & sur sa soupe parce qu'elle est trop chaude , a très-grande raison : il ne mérite point du tout qu'on dise de lui :

Arrière ceux dont la bouche

Souffle le chaud & le froid.

C'est abuser d'un proverbe trivial qui n'est pas ici appliqué avec justesse ; mais ces petites taches n'empêcheront pas que les fables de *la Fontaine* ne soient un ouvrage immortel.

Ses contes sont sans doute les meilleurs que nous ayons ; ce mérite , si c'en est un , est inconnu à l'antiquité grecque & romaine. *La Fontaine* en ce genre a surpassé *Rabelais* , & souvent égalé la naïveté & la précision qui se rencontrent dans trois ou quatre ouvrages de *Marot* ; vous trouvez dans ses meilleurs

contes cette aménité, ce naturel de *Passerat*, qui vivait sous *Henri III*, & qui nous a laissé la métamorphose du coucou; ouvrage trop peu connu qui ne sent en rien la grossièreté du temps, & qu'on croirait fait par *la Fontaine* même. Voici comme *Passerat* finit le conte de ce malheureux jaloux qui, étant changé en coucou,

S'envole au bois, au bois se tient caché,
 Honteux d'avoir sa femme tant cherché;
 Et néanmoins, quand le printemps renflamme
 Nos cœurs d'amour, il cherche encor sa femme,
 Parle aux passans, & ne peut dire qu'*ou*;
 Rien que ce mot ne retint le coucou
 D'humain parler: mais par œuvres il montre
 Qu'onc en oubli ne mit sa malencontre,
 Se souvenant qu'on vint pondre chez lui,
 Venge ce tort, & pond au nid d'autrui.
 Voilà comment sa douleur il allége.
 Heureux ceux-là qui ont ce privilège!

Voilà le style sur lequel *la Fontaine* se forma; car tous vos poètes du siècle de *Louis XIV* ont commencé par imiter leurs prédécesseurs. *Corneille* imita d'abord le style de *Mairet* & de *Rotrou*; *Boileau* celui de *Regnier*.

Le grand défaut peut-être des contes de *la Fontaine* est qu'ils roulent presque tous sur le même sujet. C'est toujours une fille ou une femme dont on vient à bout. Le style n'en est pas toujours correct & élégant. Les négligences, les longueurs, les façons de parler proverbiales & communes le défigurent. Il paraît au-dessous de l'*Arioste* dans les contes qu'il a empruntés

de lui. Non-seulement l'*Arioste* a le mérite de l'invention ; mais il a jeté ces petites aventures dans un long poëme , où elles sont racontées à propos. Le style en est toujours pur ; aucune longueur , aucune faute contre la langue , point d'ornemens étrangers. Enfin il est peintre , & très-grand peintre ; c'est-là le premier mérite de la poësie , & c'est ce que *la Fontaine* a négligé. Voyez dans le *Joconde* de l'*Arioste* ce jeune grec' qui vient trouver la *Fiametta* dans son lit , tandis qu'elle est couchée entre le roi *Astolphe* & *Joconde*.

*Viene all'uscio , e lo spinge , e quel li cede ;
Entra pian piano , v' a tenton col piede.
Fa lunghi i passi , e sempre in quel di dietro
Tutto si ferma , e l'altro par che mova ,
A guisa , che di dar tema nel vetro ;
Non che'l terreno abbia a calcar , ma l'uova ;
Et tien la mano innanzi simil metro ,
Va brancolando in fin che'l letto trova ;
Et di la dove gle altri avean le piante ,
Tacito si caccia col capo inante.*

Il est étrange que votre *Boileau*, dans son jugement sur le *Joconde* de l'*Arioste* & sur celui de *la Fontaine* , reproche à l'auteur italien certaines familiarités ; il ne songe pas que c'est un hôtelier qui parle ; chacun doit garder son caractère. L'*Arioste* , en observant ce costume , ne laisse échapper aucun mot qui ne soit du toscan le plus pur ; mérite prodigieux dans un ouvrage de si longue haleine , écrit tout entier en stances dont les rimes sont redoublées.

C'est trop vous parler peut-être de ce petit genre

qui, tout petit qu'il est, contribue pourtant à la gloire des lettres ; *in tenui labor , at tenuis non gloria.*

Je m'étendrais sur le mérite supérieur de votre théâtre, auquel il ne manque que d'être assez tragique, si ce sujet n'avait pas été traité tant de fois.

J'imagine qu'*Euripide* serait honteux de sa gloire , qu'il irait se cacher s'il voyait la *Phèdre* & l'*Iphigénie* de *Racine*. Les tragédies de *Racine* & plusieurs scènes de *Corneille* sont ce que vous avez de plus beau dans votre langue. Plus d'une scène de *Quinault* est admirable dans un genre que l'antiquité ne connut pas plus que celui des contes de *la Fontaine*. Votre *Molière* l'emporte sur *Térence* & sur *Plaute*. Je vous accorderai encore que l'art poétique de *Boileau* est plus poétique que celui d'*Horace* ; qu'il donna l'exemple avec le précepte , & que c'est une copie supérieure à son original. Voilà votre gloire , ne la perdez pas.

C'est dans ces seuls genres que vous êtes supérieurs ; vous avez des rivaux ou des maîtres dans tous les autres. Vous avez même été si pénétrés du charme des vers , qu'aujourd'hui vos écrits sur la physique & sur la métaphysique respirent malheureusement la poésie , & que ne pouvant plus faire de vers comme on en faisait dans le siècle de *Louis XIV*, vous avez trouvé seulement le secret de gâter la prose.

Vous êtes menacés d'un autre fléau. J'apprends qu'il s'élève parmi vous une secte de gens durs qui se disent solides , d'esprits sombres qui prétendent au jugement parce qu'ils sont dépourvus d'imagination , d'hommes lettrés ennemis des lettres , qui veulent proscrire la belle antiquité & la fable.

Gardez-vous bien de les croire, ô Français ! vous redeviendriez velches.

L'imagination, fille du ciel, bâtit autrefois en Grèce un temple de marbre transparent ; elle peignit de sa main sur les murs du temple la nature entière en tableaux allégoriques. On y vit *Jupiter*, le maître des dieux & des hommes, faire éclore de son cerveau la déesse de la sagesse. Celle de la beauté est aussi sa fille ; mais ce n'est pas de son cerveau qu'elle a dû naître. Cette beauté est la mère de l'Amour. Pour que cette beauté enchante les cœurs, il faut (vous le savez) qu'elle ne soit jamais sans les trois Grâces : & quelles sont ces trois compagnes nécessaires de la beauté ? c'est *Aglaé* par qui tout brille, *Euphrosine* qui répand la douce joie dans les cœurs, *Thalie* qui jette des fleurs sur les pas de la déesse ; voilà ce que leurs trois noms signifient. Les Muses enseignent tous les beaux arts ; elles sont filles de *Mémoire*, & leur naissance vous apprend que sans la mémoire l'homme ne peut rien inventer, ne peut combiner deux idées.

Voilà donc ce que des barbares veulent détruire ; & que substitueront-ils à ces emblèmes divins ? les plaidoyers de *le Maître de Saci*, les enluminures & les chamillardes ? la harangue de maître *Etienne le Dain*, prononcée du côté du greffe ?

O Velches, si *Janus* au double front, représentant l'année qui finit & qui commence, a chez vous encore le nom grossier & inintelligible de *Janvier* ; si votre *Avril*, qui ne signifie rien, est chez les anciens le mois consacré à cette *Aphrodise*, à cette *Vénus*, au principe qui rajeunit la nature ; si les noms iroquois

de *Vendredi* & de *Mercredi* rappellent encore l'idée de *Vénus* & de *Mercury* ; si tout le ciel dans ses constellations est encore plein des fables de la Grèce ; respectez vos maîtres , vous dis-je , à moins que vous ne vouliez ressembler à ce savant velche qui prétendait que les douze patriarches , fils de *Jacob* , avaient inventé les douze signes du zodiaque ; que le bélier était celui d'*Isaac* ; les gemeaux *Jacob* & *Esaü* , la vierge , *Rebecca* ; le verseau , la cruche de *Rebecca* ; & qu'on avait falsifié les autres signes.

Croyez , mes frères , que vous ne ferez pas mal de vous en tenir aux belles inventions profanes de vos prédécesseurs.

AVERTISSEMENT

Sur le supplément du discours aux Velches.

TOUT le monde fait que *Guillaume & Antoine Vadé* étaient frères, & cependant d'esprit & de caractère très-différens. *Guillaume* était gai, plaisant & léger, ainsi que le témoignent ses opéra comiques, & qu'on le verra dans le *Vadiana*, qu'un de nos plus illustres académiciens rédige actuellement, dans le goût du *Fontenelliana*, & qui ne fera pas moins intéressant.

Antoine, au contraire, était grave, profond & sérieux, comme le prouve son discours aux Velches; il n'aimait à s'occuper que des choses utiles. La gloire de la nation & le bien public l'intéressaient par-dessus tout; il s'affligeait des abus qui empêchent l'un & l'autre, & plus encore de ce que ceux qui voulaient les réformer ne commençaient pas par se réformer eux-mêmes. Il disait que quiconque veut corriger les autres doit se souvenir de l'oracle d'*Apollon*, & qu'il ne sied pas, lorsqu'on laisse brûler sa maison, de dire des injures à son voisin parce que le feu prend à la fienne.

On ajoute même qu'il travaillait, depuis plusieurs années, à un grand ouvrage sur les dangers de la libre sortie des grains à l'étranger,

dans lequel il prouvait invinciblement qu'il en doit être des blés du pays de Frankreich, comme il en était autrefois des figues d'Athènes, & qu'il vaut infiniment mieux pour les Velches mourir de faim sur les blés entassés par monceaux que de souffrir qu'ils soient achetés, payés & mangés par les étrangers.

On ne peut assez regretter la perte de cet ouvrage, qui était fort avancé lorsqu'*Antoine Vadé* est mort. Il serait d'un grand secours aujourd'hui pour désabuser certains esprits de travers, entichés des avantages de cette liberté, & qui croient qu'il ne peut y avoir aucun inconvénient à permettre qu'une nation s'enrichisse par le commerce des productions de son sol; mais malheureusement M^{lle} *Catherine Vadé*, qui en a trouvé le manuscrit, ne sachant pas ce que c'était, en a fait des patrons de manchettes, & ne nous a donné que le discours aux Velches.

C'est à l'occasion de ce discours qu'un de mes amis, qui l'a toujours été, comme il le dit lui-même de la famille *Vadé*, m'a envoyé le récit suivant d'une conversation à laquelle il s'est trouvé, & qui peut servir de supplément au discours.

Les Velches, qui ne sont pas Velches, ne seront point fâchés de voir ce supplément, &

peut-être inspirera-t-il à ceux qui le sont encore, le désir de cesser de l'être.

Au reste, M^{lle} *Catherine Vadé* assure que son cousin *Antoine* pensait que les Velches étaient les ennemis de la raison & du mérite, les fanatiques, les fots, les intolérans, les persécuteurs & les calomniateurs ; que les philosophes, la bonne compagnie, les véritables gens de lettres, les artistes, les gens aimables enfin. étaient les Français, & que c'était à eux à se moquer des autres, quoiqu'ils ne fussent pas les plus nombreux. Cette déclaration doit justifier pleinement la mémoire de notre illustre auteur, des reproches qu'on lui faisait de nous avoir dit nos vérités avec trop peu de ménagement.

S U P P L E M E N T

D U

DISCOURS AUX VELCHES.

J'AI toujours été fort attaché à la famille des *Vadé*, & surtout à M^{lle} *Catherine Vadé*, chez qui je me trouvais avec quelques amis le jour que feu *Antoine Vadé* nous lut son discours aux Velches. „ Vous „ avez bien de l'humeur, mon cousin, lui dit „ *Catherine*. Il est vrai que je suis en colère, „ répondit *Antoine*; je trouverai toujours un *cu de* „ *sac* horriblement velche, & je ne m'apaiseraï que „ quand on aura substitué quelque mot français „ honnête à cette expression grossière. Et comment „ voulez-vous qu'une nation puisse subsister avec „ honneur, quand on imprime *je croyois*, *j'ôstroyois*, „ & qu'on prononce *je croyais*, *j'ostroyais*? Comment „ un étranger pourra-t-il deviner que le premier *o* „ se prononce comme un *o*, & le second comme „ un *a*? pourquoi ne pas écrire comme on parle? „ Cette contradiction ne se trouve ni dans l'espa- „ gnol, ni dans l'italien, ni dans l'allemand; c'est „ ce qui m'a le plus choqué: car il m'importe peu „ que ce soit un allemand ou un chinois qui ait „ inventé la poudre, & que je doive des remerci- „ mens à *Goya* de Melphi ou à *Roger Bacon* pour „ les lunettes que je porte sur le nez; mais un „ *cu de sac*, & tous ces termes populaires qui défi- „ gurent une langue, me donnent un mortel „ chagrin. „

Catherine Vadé voyant qu'il s'échauffait, lui promit que le gouvernement mettrait ordre à ces abus , & qu'il ne se passerait pas trois cents ans avant qu'ils fussent réformés. Cela consola le bon *Antoine*. Il était comme l'abbé de *St Pierre* ; qui se croyait payé de toutes ses peines , quand on lui laissait entrevoir qu'un de ses projets pouvait être exécuté dans sept ou huit siècles. *Jérôme Carré* le voyant apaisé , lui dit : „ Mon cher *Antoine* , ne vous plaignez plus „ que les belles inventions ne viennent pas de vos „ compatriotes ; nous avons un excellent citoyen „ qui a promis de dessaler l'eau de la mer ; & quand „ il n'y parviendrait pas il serait toujours beau de „ le tenter. Un autre a inventé un carrosse suspendu „ par l'impériale , ce qui sera aussi commode qu'a- „ gréable. Un grand naturaliste est venu à bout , au „ commencement du siècle , de faire une paire de „ gants avec de la toile d'araignée. Ce n'est qu'avec „ le temps que les arts se perfectionnent. „ Le visage d'*Antoine* , à ce discours , parut resplendir d'une joie douce & sereine , car il aimait tendrement sa patrie ; & s'il était un peu fâché contre des auteurs trop préoccupés qui appelaient leur nation *la première nation de l'univers* , c'était par la crainte que les autres nations ne fussent choquées de cette petite rodomontade.

Ce fut alors que toute la compagnie traita cette grande question , „ lequel vaut le mieux , de l'esprit „ inventif , ou de l'esprit aimable ? „ M. *Laffichard* dont le nom est si connu dans la république des lettres , ami de tout temps , comme moi , de la famille *Vadé* , soutint que le génie de l'invention est

le premier de tous , & que celui qui a trouvé le secret de faire des épingles est infiniment au-dessus de tous ceux qui ont fait parmi nous de jolies chansons , & même des opéra. *Mlle Vadé* au contraire prétendit que celle qui attachait une épingle avec grâce l'emportait infiniment sur l'inventeur. Ces opinions furent débattues avec toute la sagacité & toute la profondeur qu'elles méritaient : & je suis bien fâché de n'avoir retenu qu'une faible partie des raisons de *Catherine*. » Celui qui fait plaisir , » disait-elle , est au-dessus d'*Archimède*. Imaginez » une ville d'inventeurs ; l'un fera une machine » pneumatique ; l'autre cherchera les propriétés » d'une courbe ; celui-ci fera un chariot à roues » & à voiles ; celui-là inventera le vertugadin pour » les dames : ils ne converseront avec personne , » ils ne s'entendront pas même entr'eux : la ville » des inventeurs sera la plus triste du monde » entier. Auprès de cette ville d'ateliers , placez-en » une où l'on ne cherche que le plaisir , qu'arrivera-t-il à la longue ? tous les habitans de la première » se réfugieront dans la seconde. »

Catherine appuya cette supposition de raisonnemens si fins & de tours si délicats que toute la compagnie fut de son avis. Ce succès l'enhardit ; & voyant qu'*Antoine* était de bonne humeur , elle tourna la conversation sur des choses plus sérieuses. » Vous » vous désolez , dit-elle , mon pauvre *Antoine* , de » ce qu'on appelle une partie de la Champagne où » vous êtes né *pouilleuse*. Ah ! le mot est ignoble & » odieux , dit *Antoine*. Vous avez raison , mon » cousin ; mais quel est le pays qui n'ait pas des

„ terrains rebelles & incultivables ? Vous vous
 „ plaignez des landes de Bordeaux ; mais fachez
 „ qu'on va les défricher, & qu'une compagnie s'y
 „ est déjà ruinée. Vous vous affligez que dans
 „ certaines provinces vos compatriotes portent des
 „ sabots, ils auront des souliers avant qu'il soit
 „ peu ; ils ne payeront pas même le trop bu, &
 „ ils auront soif impunément ; c'est à quoi l'on
 „ travaille dès-à-présent avec une application mer-
 „ veilleuse. Est-il possible ? dit *Antoine* avec tranf-
 „ port. Il n'y a rien de plus vrai, dit *Catherine* ;
 „ prenez donc courage, & que votre esprit ne soit
 „ plus abattu, parce que les Cimbres sont venus
 „ autrefois à Dijon, les Visigoths à Toulouse, & les
 „ Normands à Rouen, comme les Maures sont
 „ venus en Espagne. Tous les peuples ont éprouvé
 „ des révolutions ; mais la nation avec laquelle on
 „ aime le mieux vivre, est celle qui mérite la
 „ préférence. „

Je pris la liberté de parler à mon tour dans cette
 savante assemblée. Je voulus prouver que chaque
 peuple sur la terre avait été conquérant ou conquis,
 ou absurde, ou industriel, ou ignorant, selon
 qu'il avait suivi plus ou moins certains principes
 que j'expliquai fort au long ; & je m'aperçus même
 en les approfondissant que j'ennuyais beaucoup la
 compagnie. Heureusement je fus interrompu par
Jérôme Carré : „ J'avais, dit-il, il y a quelques
 „ années, une cousine fort jolie qui voulait m'é-
 „ pouser ; on me demanda sept mille & deux cents
 „ livres que je devais envoyer par-delà les monts,
 „ pour impétrer la liberté d'aimer loyalement ma

„ cousine : je manquai cette grande affaire faute de
 „ cinq cents écus. Mon frère qui n'avait rien,
 „ ayant obtenu un petit bénéfice , s'est ruiné en
 „ empruntant d'un juif de quoi payer aussi par-
 „ delà les monts la première année de son revenu.
 „ Ces abus , mon cher , sont insupportables ; il ne
 „ s'agit point ici de philosophie & de théologie ; il
 „ est question d'argent comptant , & je n'entends
 „ pas raillerie là-dessus. „

M. *Laffichard* , à ce propos , rêva profondément
 selon sa coutume , & se laissant aller ensuite à son
 enthousiasme : „ Hé bien , dit-il , nous cherchons
 „ quelle est la première nation de l'univers , c'est
 „ celle-là sans doute qui a forcé long-temps toutes
 „ les autres à lui apporter leur argent , & qui
 „ n'en donne à personne. „

Alors on calcula combien de temps cet abus
 durerait , & l'on trouva , par l'évaluation des proba-
 bilités , que les ridicules qui ne coûtent rien augmen-
 teraient toujours , & que les ridicules pour lesquels
 il faut payer , diminueraient bien vite. On établit
 enfin qu'il y a entre les nations , comme entre les
 particuliers , une compensation de grandeur & de
 faiblesse , de science & d'ignorance , de bons & de
 mauvais usages , d'industrie & de nonchalance ,
 d'esprit & d'absurdité , qui les rend toutes à la longue
 à peu près égales.

Le résultat de cette savante conversation fut
 qu'on devait donner le nom de *francs* aux pillards ,
 le nom de *velches* aux pillés & aux fots , & celui de
français à tous les gens aimables.

PREMIERE

PREMIERE ANECDOTE

SUR BELISAIRE.

JE vous connais , vous êtes un scélérat. Vous voudriez que tous les hommes aimassent un DIEU père de tous les hommes. Vous vous êtes imaginé, sur la parole de *S^t Ambroise*, qu'un jeune *Valentinien* qui n'avait pas été baptisé n'en avait pas moins été sauvé. Vous avez eu l'insolence de croire avec *S^t Jérôme* que plusieurs païens ont vécu saintement. Il est vrai que tout damné que vous êtes , vous n'avez pas osé aller si loin que *S^t Jean Chrysostome*, qui, dans une de ses homélies, (a) dit que les préceptes de JESUS-CHRIST sont si légers que plusieurs ont été au-delà par la seule raison. *Præcepta ejus adeò levia sunt ut multi philosophicâ tantùm ratione excesserint.*

Vous avez même attiré à vous *S^t Augustin*, sans songer combien de fois il s'est rétracté. On voit bien que vous êtes de son avis , quand il dit : (b) *Depuis le commencement du genre-humain tous ceux qui ont cru en un seul DIEU , & qui ont entendu sa voix selon leur pouvoir , qui ont vécu avec piété & justice selon ses préceptes , en quelque endroit & en quelque temps qu'ils aient vécu , ils ont été sans doute sauvés par lui.*

(a) III^e Homélie sur la I^{re} épître de *S^t Paul* aux Corinthiens.

(b) Dans la XLIX^{me} épître à DEO GRATIAS.

Mais ce qu'il y a de pis , déiste & athée que vous êtes , c'est qu'il semble que vous ayez copié mot pour mot *S^t Paul* dans son épître aux Romains : *Gloire , honneur & gloire à quiconque fait le bien ; premièrement aux Juifs , & puis aux Gentils ; car lorsque les Gentils , qui n'ont point la loi , sont naturellement ce que la loi commande , n'ayant point notre loi , ils sont leur loi à eux-mêmes.* Et après ces paroles , il reproche aux Juifs de Rome l'usure , l'adultère & le sacrilège.

Enfin , détestable enfant de Bélial , vous avez osé prononcer de vous-même ces paroles impies sous le nom de *Bélisaire* : *Ce qui m'attache le plus à ma religion , c'est qu'elle me rend meilleur & plus humain. S'il fallait qu'elle me rendît farouche , dur & impitoyable , je l'abandonnerais , & je dirais à DIEU , dans la fatale alternative d'être incrédule ou méchant : Je fais le choix qui t'offense le moins.* J'ai vu d'indignes femmes de bien , des militaires trop instruits , de vils magistrats qui ne connaissent que l'équité , des gens de lettres malheureusement plus remplis de goût & de sentiment que de théologie , admirer avec attendrissement tes fottes paroles & tout ce qui les suit.

Malheureux ! vous apprendrez ce que c'est que de choquer l'opinion des licenciés de ma licence ; vous , & tous vos damnés de philosophes , vous voudriez bien que *Confucius* & *Socrate* ne fussent pas éternellement en enfer ; vous seriez fâchés que le primat d'Angleterre ne fût pas sauvé aussi-bien que le primat des Gaules. Cette impiété mérite une punition exemplaire. Apprenez votre catéchisme. Sachez que nous dampons tout le monde , quand nous sommes sur les bancs ; c'est-là notre plaisir.

Nous comptons environ fix cents millions d'habitans sur la terre. A trois générations par siècle, cela fait environ deux milliars ; & en ne comptant seulement que depuis quatre mille années, le calcul nous donne quatre-vingts milliars de damnés, sans compter tout ce qui l'a été auparavant, & tout ce qui doit l'être après. Il est vrai que sur ces quatre-vingts milliars il faut ôter deux ou trois mille élus qui font le beau petit nombre, mais c'est une bagatelle ; & il est bien doux de pouvoir se dire en sortant de table : Mes amis, réjouissons-nous, nous avons au moins quatre-vingts milliars de nos frères dont les ames toutes spirituelles font pour jamais à la broche, en attendant qu'on retrouve leurs corps pour les faire rôtir avec elles.

Apprenez, monsieur le réprouvé, que votre grand *Henri IV*, que vous aimez tant, est damné pour avoir fait tout le bien dont il fut capable ; & que *Ravaillac*, purgé par le sacrement de pénitence, jouit de la gloire éternelle ; voilà la vraie religion. Où est le temps où je vous aurais fait cuire avec *Jean Hus* & *Jérôme de Prague*, avec *Arnaud de Bresse*, avec le conseiller *Dubourg*, & avec tous les infames qui n'étaient pas de notre avis dans ces siècles du bon sens où nous étions les maîtres de l'opinion des hommes, de leur bourse, & quelquefois de leur vie ?

Qui proférait ces douces paroles ? c'était un moine sortant de sa licence ; à qui les adressait-il ? c'était à un académicien de la première académie de France. Cette scène se passait chez un magistrat, homme de lettres que le licencié était venu solliciter

pour un procès , dans lequel il était accusé de simonie. Et dans quel temps se tenait cette conférence à laquelle j'assistai ? c'était après boire ; car nous avions dîné avec le magistrat , & le moine avec les valets de chambre ; & le moine était fort échauffé.

Mon révérend père , lui dit l'académicien , pardonnez-moi , je suis un homme du monde qui n'ai jamais lu les ouvrages de vos docteurs. J'ai fait parler un vieux soldat romain comme aurait parlé notre du *Guesclin* , notre chevalier *Bayard* ou notre *Turenne*. Vous savez qu'à nous autres gens du siècle il nous échappe bien des sottises ; mais vous les corrigez ; & un mot d'un seul de vos bacheliers répare toutes nos fautes. Mais comme *Bélifaire* n'a pas dit un seul mot du bénéfice que vous demandez , & qu'il n'a point sollicité contre vous , j'espère que vous vous apaiserez , & que vous voudrez bien pardonner à un pauvre ignorant qui a fait le mal sans malice.

A d'autres , dit le moine , vous êtes une troupe de coquins qui ne cessez de prêcher la bienfaisance , la douceur , l'indulgence , & qui poussez la méchanceté jusqu'à vouloir que DIEU soit bon. En vérité nous ne vous passerons pas vos petites conspirations. Vous avez à faire au révérend père *Hayer* , à l'abbé *Dinouard* & à moi , & nous verrons comment vous vous en tirerez. Nous savons bien que dans le siècle où la raison , que nous avions par-tout profcrite , commençait à renaître dans nos climats septentrionaux , ce fut *Erasme* qui renouvela cette erreur dangereuse , *Erasme* qui était tenté de dire *Sancti Socrates* ,

ora pro nobis, *Erasme* à qui on éleva une statue. *Le Vayer*, le précepteur de *Monfieur*, & même de *Louis XIV*, recueillit tous ces blasphèmes dans son livre de la *Vertu des païens*. Il eut l'insolence d'imprimer que des maraudeurs tels que *Confucius*, *Socrate*, *Caton*, *Epiète*, *Titus*, *Trajan*, les *Antonins*, *Julien*, avaient fait quelques actions vertueuses. Nous ne pûmes le brûler ni lui ni son livre, parce qu'il était conseiller d'Etat. Mais vous qui n'êtes qu'académicien, je vous réponds que vous ne serez pas épargné.

Le magistrat prit alors la parole, & demanda grâce pour le coupable. Point de grâce, dit le moine, l'Ecriture le défend. *Orabat scelestus ille veniam quam non erat consecuturus* : le scélérat demandait un pardon qu'il ne devait pas obtenir. *Oportet aliquem mori pro populo*. Toute l'académie pense comme lui, il faut qu'il soit puni avec l'académie.

Ah ! frère *Triboulet*, dit le magistrat, (car *Triboulet* est le nom du docteur) ce que vous avancez là est bien chrétien, mais n'est pas tout-à-fait juste. Voudriez-vous que la sorbonne entière répondît pour vous, comme le père *Bauni* se rendait pleige pour la bonne mère, & comme toute la société de JESUS était pleige pour le père *Bauni* ? Il ne faut jamais accuser un corps des erreurs des particuliers. Voudriez-vous abolir aujourd'hui la sorbonne, parce qu'un grand nombre de ses membres adhèrent au plaidoyer du docteur *Jean Petit*, cordelier, en faveur de l'assassinat du duc d'Orléans ? parce que trente-six docteurs de sorbonne, avec frère *Martin* inquisiteur pour la foi, condamnèrent la *Pucelle d'Orléans* à être brûlée vive pour avoir secouru son roi & sa

patrie ? parce que soixante & onze docteurs de sorbonne déclarèrent *Henri III* déchu du trône ; parce que quatre-vingts docteurs excommunièrent au premier novembre 1592 les bourgeois de Paris qui avaient osé présenter requête pour l'admission de *Henri IV* dans la capitale , & qu'ils défendirent qu'on priât DIEU pour ce *mauvais prince* ? Voudriez-vous , frère *Triboulet* , être puni aujourd'hui du crime de vos pères ? L'ame de quelqu'un de ces sages maîtres a-t-elle passé dans la vôtre *per modum traducis* ? Un peu d'équité , frère. Si vous êtes coupable de simonie , comme votre partie adverse vous en accuse , la cour vous fera mettre au pilori : mais vous y ferez seul , & les moines de votre couvent (puisqu'il y a encore des moines) ne seront pas condamnés avec vous. Chacun répond de ses faits ; & , comme l'a dit un certain philosophe , il ne faut pas purger les petits-fils pour la maladie de leur grand-père. Chacun pour soi , & DIEU pour tous. Il n'y a que le loup qui dise à l'agneau : Si ce n'est toi , c'est donc ton frère.

Allez , respectez l'académie composée des premiers hommes de l'Etat & de la littérature. Laissez *Bélisaire* parler en brave soldat & en bon citoyen ; n'insultez point un excellent écrivain ; continuez à faire de mauvais livres , & laissez-nous les bons. Frère *Triboulet* sortit , la queue entre les jambes ; & son adversaire resta la tête haute.

Quand le magistrat & le philosophe , ou plutôt quand les deux philosophes purent parler en liberté : N'admirez-vous pas ce moine ? dit le magistrat ; il y a quelques jours qu'il était entièrement de votre avis.

Savez-vous pourquoi il a si cruellement changé ? c'est qu'il est blessé de votre réputation. Hélas ! dit l'homme de lettres , tout le monde pense comme moi dans le fond de son cœur , & je n'ai fait que développer l'opinion générale. Il y a des pays où personne n'ose établir publiquement ce que tout le monde pense en secret. Il y en a d'autres où le secret n'est plus gardé. L'auguste impératrice de Russie vient d'établir la tolérance dans deux mille lieues de pays. Elle a écrit de sa propre main , *malheur aux persécuteurs*. Elle a fait grâce à l'évêque de Rostou , condamné par le synode pour avoir soutenu l'opinion des *deux puissances* , & pour n'avoir pas su que l'autorité ecclésiastique n'est qu'une autorité de persuasion ; que c'est la puissance de la vérité , & non la puissance de la force. Elle permet qu'on lise les lettres qu'elle a écrites sur ce sujet important. Comme les choses changent selon les temps ! dit le magistrat. Conformons-nous au temps , dit l'homme de lettres.

SECONDE ANECDOTE

SUR BELISAIRE.

FRÈRE *Triboulet*, de l'ordre de frère *Montepulciano*, de frère *Jacques Clément*, de frère *Ridicous* (a) &c. &c. & de plus docteur de sorbonne, chargé de rédiger la censure de la fille aînée du roi, appelée *le concile perpétuel des Gaules*, contre *Bélisaire*, s'en retournait à son couvent tout pensif. Il rencontra dans la rue des maçons la petite *Fanchon* dont il est le directeur, fille du cabaretier qui a l'honneur de fournir du vin pour le *prima mensis* de messieurs les maîtres.

Le père de *Fanchon* est un peu théologien, comme le sont tous les cabaretiers du quartier de la sorbonne. *Fanchon* est jolie, & frère *Triboulet* entra pour... boire un coup.

Quand *Triboulet* eut bien bu, il se mit à feuilleter les livres d'un habitué de paroisse, frère du cabaretier, homme curieux, qui possède une bibliothèque assez bien fournie.

Il consulta tous les passages par lesquels on prouve évidemment que tous ceux qui n'avaient pas demeuré dans le quartier de la sorbonne, comme, par exemple, les Chinois, les Indiens, les Scythes, les Grecs, les Romains, les Germains, les Africains, les Américains, les blancs, les noirs, les jaunes,

(a) Consultez les mémoires de *l'Etoile*, & vous verrez ce qui arriva en place de grève à ce pauvre frère *Ridicous*.

les rouges , les têtes à laine , les têtes à cheveux , les mentons barbus , les mentons imberbes , étaient tous damnés sans miséricorde , comme cela est juste , & qu'il n'y a qu'une ame atroce & abominable qui puisse jamais penser que DIEU ait pu avoir pitié d'un seul de ces bonnes gens.

Il compilait , compilait , compilait , quoique ce ne soit plus la mode de compiler , & *Fanchon* lui donnait de temps en temps de petits soufflets sur ses grosses joues ; & frère *Triboulet* écrivait ; & *Fanchon* chantait , lorsqu'ils entendirent dans la rue la voix du docteur *Tamponet* , & de frère *Bonhomme* cordelier à la grande manche , & du grand couvent , qui argumentaient vivement l'un contre l'autre , & qui ameutaient les passans. *Fanchon* mit la tête à la fenêtre ; elle est fort connue de ces deux docteurs , & ils entrèrent aussi pour . . . boire.

Pourquoi ferez-vous tant de bruit dans la rue ? dit *Fanchon*. C'est que nous ne sommes pas d'accord , dit frère *Bonhomme*. Est-ce que vous avez jamais été d'accord en sorbonne ? dit *Fanchon*. Non , dit *Tamponet* , mais nous donnons toujours des décrets ; & nous fixons à la pluralité des voix ce que l'univers doit penser. Et si l'univers s'en moque , ou n'en fait rien ? dit *Fanchon*. Tant pis pour l'univers , dit *Tamponet*. Mais de quoi diable vous mêlez-vous ? dit *Fanchon*. Comment , ma petite ! dit frère *Triboulet* , il s'agit de savoir si le cabaretier qui logeait dans ta maison il y a deux mille ans a pu être sauvé ou non. Cela ne me fait rien , dit *Fanchon*. Ni à moi non plus , dit *Tamponet* ; mais certainement nous donnerons un décret.

Frère *Triboulet* lut alors tous les passages qui appuyaient l'opinion, que DIEU n'a jamais pu faire grâce qu'à ceux qui ont pris leurs degrés en sorbonne, ou à ceux qui pensaient comme s'ils avaient pris leurs degrés ; & *Fanchon* riait, & frère *Triboulet* la laissait rire. *Tamponet* était entièrement de l'avis du jacobin ; mais le cordelier *Bonhomme* était un peu plus indulgent. Il pensait que DIEU pouvait à toute force faire grâce à un homme de bien qui aurait le malheur d'ignorer notre théologie, soit en lui dépêchant un ange, soit en lui envoyant un cordelier pour l'instruire.

Cela est impossible, s'écria *Triboulet* ; car tous les grands-hommes de l'antiquité étaient des paillards. DIEU aurait pu, je l'avoue, leur envoyer des cordeliers ; mais certainement il ne leur aurait jamais député des anges.

Et pour vous prouver, frère *Bonhomme*, par vos propres docteurs, que tous les héros de l'antiquité sont damnés sans exception, lisez ce qu'un de vos plus grands docteurs séraphiques déclare expressément dans un livre que mademoiselle *Fanchon* m'a prêté. Voici les paroles de l'auteur :

Le cordelier, plein d'une sainte horreur,
 Baïse à genoux l'ergot de son seigneur ;
 Puis d'un air morne il jette au loin la vue
 Sur cette vaste & brûlante étendue,
 Séjour de feu qu'habitent pour jamais
 L'affreuse mort, les tourmens, les forfaits ;
 Trône éternel où sied l'esprit immonde,
 Abyme immense où s'engloutit le monde ;

Sépulcre où git la docte antiquité ,
 Esprit , amour , savoir , grâce , beauté ,
 Et cette foule immortelle , innombrable
 D'enfans du ciel créés tous pour le diable.
 Tu fais , lecteur , qu'en ces feux dévorans
 Les meilleurs rois font avec les tyrans.
 Nous y plaçons Antonin , Marc-Aurèle ,
 Ce bon Trajan , des princes le modèle ,
 Ce doux Titus , l'amour de l'univers ,
 Les deux Catons , ces fléaux des pervers ,
 Ce Scipion maître de son courage ,
 Lui qui vainquit & l'amour & Carthage ;
 Vous y grillez , sage & docte Platon ,
 Divin Homère , éloquent Cicéron ,
 Et vous , Socrate , enfant de la sagesse ,
 Martyr de DIEU dans la profane Grèce ,
 Juste Aristide , & vertueux Solon ,
 Tous malheureux morts sans confession.

Tamponet écoutait ce passage avec des larmes de joie : cher frère *Triboulet* , dans quel père de l'Eglise as-tu trouvé cette brave décision ? Cela est de l'abbé *Tritême* , répondit *Triboulet* ; & pour vous le prouver *à posteriori* , d'une manière invincible , voici la déclaration expresse du modeste traducteur au chapitre XVI de sa *Moëlle théologique*.

Cette prière est de l'abbé *Tritême* ,
 Non pas de moi , car mon œil effronté
 Ne peut percer jusqu'à la cour suprême ;
 Je n'aurais pas tant de témérité.

Frère *Bonhomme* prit le livre pour se convaincre par ses propres yeux , & ayant lu quelques pages

avec beaucoup d'édification. Ah ah ! dit-il au jacobin, vous ne vous vantiez pas de tout. C'est un cordelier en enfer qui parle ; mais vous avez oublié qu'il y rencontre *S^t Dominique*, & que ce saint est damné pour avoir été persécuteur, ce qui est bien pis que d'avoir été païen.

Frère *Triboulet* piqué lui reprocha beaucoup de bonnes aventures de cordelier. *Bonhomme* ne demeura pas en reste ; il reprocha aux jacobins de croire à l'immaculation en sorbonne, & d'avoir obtenu des papes une permission de n'y pas croire dans leur couvent. La querelle s'échauffa, ils allaient se gourmer. *Fanchon* les apaisa en leur donnant à chacun un gros baiser. *Tamponet* leur remontra qu'ils ne devaient dire des injures qu'aux profanes, & leur cita ces deux vers qu'il dit avoir lus autrefois dans les ouvrages d'un licencié nommé *Molière* :

N'apprêtons point à rire aux hommes
En nous disant nos vérités.

Enfin, ils minutèrent tous trois le décret, qui fut ensuite signé par tous les sages maîtres.

„ Nous, assemblés extraordinairement dans la
„ ville des Facéties, & dans les mêmes écoles où
„ nous recommandâmes au nombre de soixante &
„ onze à tous les sujets, de garder leur serment de
„ fidélité à leur roi *Henri III*, & en l'année 1592,
„ recommandâmes pareillement de prier DIEU pour
„ *Henri IV*, &c. &c.

„ Animés du même esprit qui nous guide tou-
„ jours, nous donnons à tous les diables un nommé

„ *Bélisaire* , général d'armée en son vivant d'un
 „ nommé *Justinien* ; lequel *Bélisaire* outre-passant ses
 „ pouvoirs , aurait méchamment & proditoirement
 „ conseillé audit *Justinien* d'être bon & indulgent ,
 „ & aurait infiné avec malice que DIEU était
 „ miséricordieux ; condamnons cette proposition
 „ comme blasphématoire , impie , hérétique , sentant
 „ l'hérésie : défendons sous peine de damnation
 „ éternelle , selon le droit que nous en avons , de
 „ lire ledit livre sentant l'hérésie , & enjoignons à
 „ tous les fidèles de nous rapporter les exemplaires
 „ dudit livre , lesquels ne valaient précédemment
 „ qu'un écu , & que nous revendrons un louis d'or
 „ avec le décret ci-joint. „

A peine ce décret fut-il signé qu'on apprit que
 tous les jésuites avaient été chassés d'Espagne ; & ce
 fut une si grande joie dans Paris , qu'on ne pensa
 plus à la sorbonne.

L E T T R E

D E

L'ARCHEVEQUE DE CANTORBERI,

A L'ARCHEVEQUE DE PARIS.

J'AI reçu, Milord, votre mandement contre le grand *Bélisaire*, général d'armée de *Justinien*, & contre *M. Marmontel* de l'académie française, avec vos armoiries placées en deux endroits, surmontées d'un grand chapeau, & accompagnées de deux pendans de quinze houpes chacun, le tout signé *Christophe*, par monseigneur *la Touche*, avec paraphe.

Nous ne donnons nous autres de mandemens que sur nos fermiers; & je vous avoue, Milord, que j'aurais désiré un peu plus d'humilité chrétienne dans votre affaire. Je ne vois pas d'ailleurs pourquoi vous affectez d'annoncer dans votre titre, que vous condamnez *M. Marmontel* de l'académie française.

Si ceux qui ont rédigé votre mandement ont trouvé qu'un général d'armée de *Justinien* ne s'expliquait pas en théologien congru de votre communion, il me semble qu'il fallait vous contenter de le dire sans compromettre un corps respectable, composé de princes du sang, de cardinaux, de prélats comme vous, de ducs & pairs, de maréchaux de France,

de magistrats & des gens de lettres les plus illustres. Je pense que l'académie française n'a rien à démêler avec vos disputes théologiques.

Permettez-moi encore de vous dire que si nous donnions des mandemens dans de pareilles occasions, nous les ferions nous-mêmes.

J'ai été fâché que votre mandataire ait condamné cette proposition de ce grand capitaine *Bélisaire* : DIEU est terrible aux méchans , je le crois , mais je suis bon.

Je vous assure , Milord , que si notre roi , qui est le chef de notre Eglise , disait : *Je suis bon* , nous ne ferions point de mandement contre lui. *Je suis bon* , veut dire , ce semble , par tout pays , j'ai le cœur bon , j'aime le bien , j'aime la justice , je veux que mes sujets soient heureux. Je ne vois point du tout qu'on doive être damné pour avoir le cœur bon. Le roi de France (à ce que j'entends dire à tout le monde) est très-bon , & si bon qu'il vous a pardonné des défobéissances réitérées qui ont troublé la France , & que toute l'Europe n'a pas regardées comme une marque d'un esprit bien fait. Vous êtes sans doute assez *bon* pour vous en repentir.

Nous ne voyons pas que *Bélisaire* soit digne de l'enfer pour avoir dit qu'il était un bon homme. Vous prétendez que cette bonté est une hérésie , parce que *S^t Pierre* , dans sa première épître , ch. V , v. 5 , a dit que DIEU résiste aux superbes. Mais celui qui a fait votre mandement n'a guère pensé à ce qu'il écrivait. DIEU résiste , je le veux ; la résistance sied bien à DIEU ; mais à qui résiste-t-il selon *Pierre* ? lisez de grâce ce qui précède , & vous verrez qu'il

résiste aux prêtres qui paissent mal leur troupeau, & surtout aux jeunes qui ne sont pas soumis aux vieillards. *Inspirez-vous*, dit-il, *l'humilité les uns aux autres, car DIEU résiste aux superbes.*

Or, je vous demande quel rapport il y a entre cette résistance de DIEU & la bonté de *Bélisaire*? Il est utile de recommander l'humilité, mais il faut aussi recommander le sens commun.

On est bien étonné que votre mandataire ait critiqué cette expression humaine & naïve de *Bélisaire*: *Est-il besoin qu'il y ait tant de réprouvés?* Non-seulement vous ne voulez pas que *Bélisaire* soit bon, mais vous voulez aussi que le DIEU de miséricorde ne soit pas bon. Quel plaisir aurez-vous, s'il vous plaît, quand tout le monde sera damné? Nous ne sommes point si impitoyables dans notre île. Notre prédécesseur le grand *Tillotson*, reconnu pour le prédicateur de l'Europe le plus sensé & le moins déclamateur, a parlé comme *Bélisaire* dans presque tous ses sermons. Vous me permettrez ici de prendre son parti. Soyez damné si vous le voulez, Milord, vous & votre mandataire; j'y consens de tout mon cœur; mais je vous avertis que je ne veux point l'être, & que je souhaiterais aussi que mes amis ne le fussent point; il faut avoir un peu de charité.

J'aurais bien d'autres choses à dire à votre mandataire; je lui recommanderais surtout d'être moins ennuyeux. L'ennui est toujours mortel pour les mandemens; c'est un point essentiel auquel on ne prend pas assez garde dans votre pays.

Sur ce, mon cher confrère, je vous recommande

à la *bonté* divine, quoique le mot de *bon* vous fasse tant de peine.

Votre *bon* confrère l'archevêque de Cantorbéri.

P O S T - S C R I P T U M.

QUAND vous écrirez à l'évêque de Rome, faites-lui, je vous prie, mes complimens; j'ai toujours beaucoup de considération pour lui en qualité de frère. On me mande qu'il a essuyé depuis peu quelques petits désagrémens; qu'un cheval de Naples a donné un terrible coup de pied à sa mule; qu'une barque de Venise a ferré de près la barque de S^t Pierre; & qu'un fromage du Parmesan lui a donné une indigestion violente: j'en suis fâché. On dit que c'est un *bon homme*, pardonnez-moi ce mot. J'ai fort connu son père dans mon voyage d'Italie; c'était un *bon* banquier; mais il paraît que le fils n'entend pas son compte.

LA PROPHEÉTIE

DE

LA SORBONNE

*De l'an 1530, tirée des manuscrits de M. BALUSE,
tome I^{er}, page 117.*

AU *Prima Mensis* tu boiras
D'assez mauvais vin largement.
En mauvais latin parleras
Et en français pareillement.
Pour & contre clabauderas
Sur l'un & l'autre testament.
Vingt fois de parti changeras
Pour quelques écus seulement. (a)
Henri quatre tu maudiras
Quatre fois solennellement. (b)
La mémoire tu béniras
Du bienheureux Jacques Clément. (c)

(a) On a encore à Londres les quittances des docteurs de sorbonne consultés le 2 juillet en 1530, sur le divorce de *Henri VIII*, par *Thomas Krouk*, agent de ce tyran, qui délivra l'argent aux docteurs.

(b) Il y eut quatre principaux libelles de la sorbonne appelés décrets qui méritaient le dernier supplice. Le plus violent est du 7 mai 1590. On y déclare excommunié & damné le grand *Henri IV*, ainsi que tous ses sujets fidèles.

(c) Le moine *Jacques Clément*, étudiant en sorbonne, ne voulut entreprendre son saint parricide que lorsque soixante & onze docteurs eurent déclaré unanimement le trône vacant, & les sujets déliés du serment de fidélité le 7 janvier 1589.

La bulle humblement recevras
 L'ayant rejetée hautement. (d)
 Les décrets que griffonneras
 Seront sifflés publiquement. (e)
 Les jésuites remplaceras
 Et les passeras mèmement.
 A la fin comme eux tu feras
 Chassé très-vraisemblablement. (f)

(d) On fait que la sorbonne appela de la bulle *Unigenitus* au futur concile en 1713, & la reçut ensuite comme règle de foi.

(e) C'est ce qui vient d'arriver à la censure de *Bélisaire*, & ce qui désormais arrivera toujours.

(f) *Amen !*

E P I T R E

Ecrit de Constantinople aux frères.

Nous frères, qui êtes répandus sur la terre, & non dispersés, qui habitez les îles de (*) Nippon & celles des Cassitérides, qui êtes unis dans les mêmes sentimens sans vous les être communiqués, adorateurs d'un seul DIEU, pieux sans superstition, religieux sans cérémonies, zélés sans enthousiasme, recevez ce témoignage de notre union & de notre amitié; nous aimons tous les hommes, mais nous vous chérissions par dessus les autres, & nous offrons avec vous nos purs hommages au DIEU de tous les globes, de tous les temps & de tous les êtres.

(*) Le Japon & l'Angleterre.

Nos cruels ennemis les brames , les faquirs , les bonzes , les talapoins , les derviches , les marabous , ne cessent d'élever contre nous leurs voix discordantes ; divisés entr'eux dans leurs fables , ils semblent réunis contre notre vérité simple & auguste. Ces aveugles qui se battent à tâtons sont tous armés contre nous qui marchons paisiblement à la lumière.

Ils ne savent pas quelles sont nos forces. Nous remplissons toute la terre. Les temples ne pourraient nous contenir , & notre temple est l'univers. Nous étions avant qu'aucune de ces sectes eût pris naissance. Nous sommes encore tels que furent nos premiers pères sortis des mains de l'Eternel ; nous lui offrons comme eux des vœux simples dans l'innocence & dans la paix. Notre religion réelle a vu naître & mourir mille cultes fantastiques , ceux de *Zoroastre* , d'*Osiris* , de *Zalmoxis* , d'*Orphée* , de *Numa* , d'*Odin* & de tant d'autres. Nous subsistons toujours les mêmes au milieu des sectaires de *Fo* , de *Brama* , de *Xaca* , de *Visnou* , de *Mahomet*. Ils nous appellent *impies* , & nous leur répondons en adorant DIEU avec piété.

Nous gémissons de voir que ceux qui croient que *Mahomet* a mis la moitié de la lune dans sa manche soient toujours secrètement disposés à empaler ceux qui pensent que *Mahomet* n'y en mit que le quart.

Nous n'envions point les richesses des mosquées , que les imans tremblent toujours de perdre ; au contraire , nous souhaitons qu'ils jouissent tous d'une vie douce & commode , qui leur inspire des mœurs faciles & indulgentes.

Le muphti n'a que huit mille sequins de revenu , nous voudrions qu'il en eût davantage pour soutenir sa dignité , pourvu qu'il n'en abuse pas.

Supposé que les Etats du grand-lama soient bien gouvernés , que les arts & le commerce y fleurissent , que la tolérance y soit établie , nous pardonnons aux peuples du Tibet de croire que le grand-lama a toujours raison , quand il dit que deux & deux font cinq. Nous leur pardonnons de le croire immortel , quand ils le voient enterrer. Mais s'il était encore sur la terre un peuple ennemi de tous les peuples , qui pensât que DIEU le père commun de tous les hommes le tira par bonté du fertile pays de l'Inde pour le conduire dans les sables de Rohoba , & pour lui ordonner d'exterminer tous les habitans du pays voisin , nous déclarons cette nation de voleurs , la nation la plus abominable du globe , & nous détestons leurs superstitions sacrilèges autant que nous plaignons les ignicoles chassés injustement de leur pays par *Omar*.

S'il était encore un petit peuple qui s'imaginât que DIEU n'a fait le soleil , la lune & les étoiles que pour lui , que les habitans des autres globes n'ont été occupés qu'à lui fournir de la lumière , du pain , du vin & de la rosée , & qu'il a été créé pour mettre de l'argent à usure , nous pourrions permettre à cette troupe de fanatiques imbécilles de nous vendre quelquefois des cafetans & des dolimans ; mais nous aurions pour lui le mépris qu'il mérite.

S'il était quelque autre peuple à qui on eût fait accroire que ce qui a été vrai est devenu faux ; s'il pense que l'eau du Gange est absolument nécessaire

pour être réuni à l'être des êtres ; s'il se prosterne devant des offemens de morts & devant quelques haillons ; si leurs faquirs ont établi un tribunal qui condamne à expirer dans les flammes ceux qui ont douté un moment de quelques opinions des faquirs ; si un tel peuple existe , nous versons sur lui des larmes. Nous apprenons avec consolation que déjà plusieurs nations ont adopté un culte plus raisonnable , qu'elles adressent leurs hommages au DIEU suprême , sans adorer la jument *Borak* qui porta *Mahomet* au troisième ciel , que ces peuples mangent hardiment du cochon & des anguilles , sans croire offenser le Créateur. Nous les exhortons à perfectionner de plus en plus la pureté de leur culte.

Nous savons que nos ennemis crient , depuis des siècles , qu'il faut tromper le peuple ; mais nous croyons que le plus bas peuple est capable de connaître la vérité. Pourquoi les mêmes hommes à qui on ne peut faire accroire qu'un sequin en vaut deux , croiraient-ils que le dieu *Sommonocodom* a coupé toute une forêt en jouant au cerf-volant.

Serait-il si difficile d'accoutumer les bachas & les charbonniers , les sultans & les fendeurs de bois qui sont tous également hommes , à se contenter de croire un DIEU infini , éternel , juste , miséricordieux , récompensant au-delà du mérite , & punissant sévèrement le vice sans colère & sans tyrannie ?

Quel est l'homme dont la raison puisse se soulever , quand on lui recommande l'adoration de l'être suprême , l'amour du prochain & de la justice ?

Quel encouragement aura-t-on de plus à la

vertu , quand on s'égorgera pour savoir si la mère du dieu *Fo* accoucha par l'oreille ou par le nez ? en fera-t-on meilleur père , meilleur fils , meilleur citoyen ?

On distribue au peuple du Tibet les reliques de la chaise percée du dalai-lama ; on les enchâsse dans de l'ivoire , les saintes femmes les portent à leur cou ; ne pourrait-on pas à toute force se rendre agréable à DIEU par une vie pure , sans être paré de ces beaux ornemens qui après tout sont étrangers à la morale ?

Nous ne prétendons point offenser les lamas , les bonzes , les talapoins , les derviches , à DIEU ne plaise ; mais nous pensons que si on en faisait des chaudronniers , des cardeurs de laine , des maçons , des charpentiers , ils seraient bien plus utiles au genre-humain ; car enfin nous avons un besoin continuel de bons ouvriers , & nous n'avons pas un besoin si marqué d'une multitude innombrable de lamas & de faquirs.

Priez DIEU pour eux & pour nous.

*Donné à Constantinople le 10^e de la lune de Sheval ,
l'an de l'hégire 1215.*

I N S T R U C T I O N

*Du gardien des capucins de Raguse à frère Pédiculofo,
partant pour Terre-Sainte.*

I.

LA première chose que vous ferez , frère *Pédiculofo* , sera d'aller voir le paradis terrestre où DIEU créa *Adam & Eve* , si connus des anciens Grecs & des premiers Romains , des Perses , des Egyptiens , des Syriens , qu'aucun auteur de ces nations n'en a jamais parlé. Il vous sera très-aisé de trouver le paradis terrestre : car il est à la source de l'Euphrate , du Tigre , de l'Araxe & du Nil ; & quoique les sources du Nil & de l'Euphrate soient à mille lieues l'une de l'autre , c'est une difficulté qui ne doit nullement vous embarrasser. Vous n'aurez qu'à demander le chemin aux capucins qui sont à Jérusalem , vous ne pourrez vous égarer.

I I.

N'oubliez pas de manger du fruit de l'arbre de la science du bien & du mal ; car vous nous paraissez un peu ignorant & malin. Quand vous en aurez mangé vous ferez un très-savant & très-honnête homme. L'arbre de la science est un peu vermoulu , ses racines sont faites des œuvres des rabbins , des ouvrages du pape *Grégoire le grand* , des œuvres d'*Albert le grand* , de *S^t Thomas* , de *S^t Bonaventure* , de

S^t Bernard, de l'abbé *Tritême*, de *Luther*, de *Calvin*, du révérend père *Garasse*, de *Bellarmin*, de *Suarès*, de *Sanchès*, du docteur *Tourneli* & du docteur *Tamponet*. L'écorce est rude, les feuilles piquent comme l'ortie; le fruit est amer comme chicotin; il porte au cerveau comme l'opium; on s'endort quand on en a un peu trop pris, & on endort les autres; mais dès qu'on est réveillé, on porte la tête haute, on regarde les gens du haut en bas. On acquiert un sens nouveau qui est fort au-dessus du sens commun. On parle d'une manière inintelligible, qui tantôt vous procure de bonnes aumônes, & tantôt cent coups de bâton. Vous nous répondrez peut-être qu'il est dit expressément dans le *Béreshit* ou *Genèse*: *Le même jour que vous en aurez mangé vous mourrez très-certainement.* (a) Allez, notre cher frère, il n'y a rien à craindre. *Adam* en mangea, & vécut encore neuf cents trente ans.

I I I.

A l'égard du serpent qui était *la bête des champs la plus subtile*, il est enchaîné, comme vous savez, dans la haute Egypte, plusieurs missionnaires l'ont vu. *Bochart* vous dira quelle langue il parlait, & quel air il fiffa pour tenter *Eve*; mais prenez bien garde d'être fiffé. Vous expliquerez ensuite quel est le bœuf qui garda la porte du jardin: car vous savez que *chérub* en hébreu & en chaldéen signifie un bœuf, & que c'est pour cela qu'*Ezéchiél* dit que le roi de Tyr est un chérub. Que de chérubs, ô ciel, nous avons dans ce monde! Lisez sur cela *S^t Ambroise*, l'abbé *Rupert*, & surtout le chérub dom *Calmet*.

(a) *Genèse*, chap. II, v. 17.

I V.

Examinez bien le signe que le Seigneur mit à *Cain*. Observez si c'était sur la joue ou sur l'épaule. Il méritait bien d'être fleurdelisé pour avoir tué son frère ; mais comme *Romulus*, *Richard III*, *Louis XI*, &c. &c. en ont fait autant , nous voyons bien que vous n'insisterez pas sur un fratricide pardonné , tandis que toute la race est damnée pour une pomme.

V.

Vous prétendez pousser jusqu'à la ville d'Hénoch que *Cain* bâtit dans la terre de Nod ; informez-vous soigneusement du nombre de maçons , de charpentiers , de menuisiers , de forgerons , de ferruriers , de drapiers , de bonnetiers , de cordonniers , de teinturiers , de cardeurs de laine , de laboureurs , de bergers , de manœuvres , d'exploiteurs de mines de fer ou de cuivre , de juges , de greffiers qu'il employa , lorsqu'il n'y avait encore que quatre ou cinq personnes sur la terre.

Hénoch est enterré dans cette ville que bâtit *Cain* son aïeul ; mais il vit encore , sachez où il est , demandez-lui des nouvelles de sa santé , & faites-lui nos complimens.

V I.

De là vous passerez entre les jambes des géans qui sont nés des anges & des filles des hommes , (b) & vous leur présenterez les vampires du révérend père dom *Calmet* ; mais surtout parlez-leur poliment ; car ils n'entendent pas raillerie.

(b) Genèse, chap. VI, v. 4.

V I I.

Vous comptez aller ensuite sur le mont Ararat voir les restes de l'arche qui sont de bois de Gopher. Vérifiez les mesures de l'arche données sur les lieux par l'illustre M. *le Pelletier*. Mesurez exactement la montagne, mesurez ensuite celle de Pichancha au Pérou & le mont S^t Gothard. Supputez avec *Whilston* & *Woodward* combien il fallut d'océans pour couvrir tout cela, & pour s'élever quinze coudées au-dessus. Examinez tous les animaux purs & impurs qui entrèrent dans l'arche ; & en revenant, ne vous arrêtez pas sur des charognes, comme le corbeau.

Vous aurez aussi la bonté de nous rapporter l'original du texte hébreu qui place le déluge en l'an de la création 1656 : l'original samaritain qui le met en 2309 : le texte des Septante qui le met en 2262. Accordez les trois textes ensemble, & faites un compte juste d'après l'abbé *Pluche*.

V I I I.

Saluez de notre part notre père *Noé* qui planta la vigne. Les Grecs & les Asiatiques eurent le malheur de ne connaître jamais sa personne ; mais les Juifs ont été assez heureux pour descendre de lui. Demandez à voir dans ses archives le pacte que DIEU fit avec lui & avec les bêtes. Nous sommes fâchés qu'il se soit enivré, ne l'imitiez pas.

Prenez surtout un mémoire exact du temps où *Gomer*, petit-fils de *Japhet*, vint régner dans l'Europe qu'il trouva très-peuplée. C'est un point d'histoire avéré.

I X.

Demandez ce qu'est devenu *Caïn* fils d'*Arphaxad* si célèbre dans les Septante , & dont la Vulgate ne parle pas. Priez-le de vous conduire à la tour de Babel. Voyez si les restes de cette tour s'accordent avec les mesures que le révérend père *Kirker* en a données. Consultez *Paul Orose* , *Grégoire de Tours* & *Paul Lucas*.

De la tour de Babel vous irez à Ur en Chaldée , & vous demanderez aux descendans d'*Abraham* le potier pourquoi il quitta ce beau pays pour aller acheter un tombeau à Hébron & du blé à Memphis. Pourquoi il donna deux fois sa femme pour sa sœur. Ce qu'il gagna au juste à ce manège. Sachez surtout de quel fard elle se servait pour paraître belle à l'âge de quatre-vingt-dix ans. Sachez si elle employait l'eau rose ou l'eau de lavande pour ne pas sentir le gouffet quand elle arriva à pied , ou sur son âne à la cour du roi d'Egypte & à celle du roi de Gérar : car toutes ces choses sont nécessaires à salut.

Vous savez que le Seigneur fit un pacte (c) avec *Abraham* , par lequel il lui donna tout le pays depuis le fleuve d'Egypte jusqu'à l'Euphrate. Sachez bien précisément pourquoi ce pacte n'a pas été exécuté.

X.

Chemin faisant vous irez à Sodome. Demandez des nouvelles des deux anges qui vinrent voir *Loth* , & auxquels il prépara un bon souper. Sachez quel âge ils avaient quand les Sodomites voulurent leur faire des sottises , & si les deux filles de *Loth* étaient

(c) Chap. XV.

pucelles lorsque le bon-homme *Loth* pria les Sodomites de coucher avec ses deux filles , au lieu de coucher avec ces deux anges. Toute cette histoire est encore très-nécessaire à salut. De Sodome vous irez à Gabaa , & vous vous informerez du nom du lévite auquel les bons benjamites firent la même civilité que les Sodomites avaient faite aux anges.

X I.

Quand vous ferez en Egypte , informez-vous d'où venait la cavalerie que le pharaon envoya dans la mer Rouge à la poursuite des Hébreux ; car tous les animaux ayant péri dans la sixième & septième plaie , les impies prétendent que le pharaon n'avait plus de cavalerie. Relisez les *Mille & une nuits* , & tout l'Exode dont *Hérodote* , *Thucydide* , *Xénophon* , *Polybe* , *Tite-Live* font une mention si particulière , ainsi que tous les auteurs égyptiens.

X I I.

Nous ne vous parlons pas des exploits de *Josué* , successeur de *Mosé* , & de la lune qui s'arrêta sur Aïalon en plein midi , quand le soleil s'arrêta sur Gabaon : ce sont de ces choses qui arrivent tous les jours , & qui ne méritent qu'une légère attention.

Mais ce qui est très-utile pour la morale , & qui doit infiniment contribuer à rendre nos mœurs plus honnêtes & plus douces , c'est l'histoire des rois juifs. Il faut absolument supputer combien ils commirent d'affassinats. Il y a des pères de l'Eglise qui en comptent cinq cents quatre-vingts ; d'autres , neuf cents soixante & dix ; il est important de ne s'y pas

tromper. Souvenez-vous , surtout , que nous n'entendons ici que les assassins de parens : car pour les autres ils sont innombrables. Rien ne sera plus édifiant qu'une notice exacte des assassins & des assassinés au nom du Seigneur. Cela peut servir de texte à tous les sermons de cour sur l'amour du prochain.

X I I I.

Quand de l'histoire des rois vous passerez aux prophètes , vous goûterez & nous ferez goûter des joies ineffables. N'oubliez pas le soufflet donné par le prophète *Sédékias* au prophète *Michée*. Ce n'est pas seulement un soufflet probable comme celui du jésuite dont parle *Pascal*, c'est un soufflet avéré par le S^t Esprit , dont on peut tirer de fortes conséquences pour les joues des fidèles.

Lorsque vous ferez à *Ezéchiél*, c'est-là que votre ame se dilatera plus que jamais. Vous verrez d'abord , chapitre I^{er}, quatre animaux à musles de lion , de bœuf , d'aigle & face d'homme ; une roue à quatre faces semblable à l'eau de la mer , chaque face ayant plus d'yeux qu'*Argus*, & les quatre parties de la roue marchant à la fois. Vous savez qu'ensuite le prophète mangea par ordre de DIEU un livre tout entier de parchemin. Demandez soigneusement à tous les prophètes que vous rencontrerez , ce qui était écrit dans ce livre. Ce n'est pas tout , le Seigneur donne des cordes au prophète pour le lier. (d) Tout lié qu'il est , il trace le plan de Jérusalem sur une brique ; puis il se couche sur le côté gauche pendant

(d) *Ezéchiél*, chap. III.

trois cents quatre-vingt-dix jours, & ensuite pendant quarante jours sur le côté droit.

X I V.

Si vous déjeûnez avec *Ezéchiël*, prenez garde, notre cher frère, n'altérez point son texte, comme vous avez déjà fait, c'est un des péchés contre le S^t Esprit. Vous avez osé dire que DIEU ordonna au prophète de faire cuire son pain avec de la bouze de vache, ce n'est point cela, il s'agit de mieux. Lisez la Vulgate, *Ezéchiël*, chap. IV, v. 12. „ *Comedes illud, & stercore quod egreditur de homine operies illud in oculis eorum*. Tu le mangeras, tu le couvriras de la merde qui sort du corps de l'homme. „ Le prophète en mangea, & il s'écria : „ *Pouah! pouah! pouah! Domine Deus meus, ecce anima mea non est polluta*. Pouah! pouah! pouah! Seigneur mon DIEU, je n'ai jamais fait de pareil déjeûné. „ Et le Seigneur par accommodement lui dit : „ Je te donne de la fiente de bœuf au lieu de merde d'homme. „

Conservez toujours la pureté du texte, notre cher frère, & ne l'altérez pas pour un étron.

Si le déjeûné d'*Ezéchiël* est un peu puant, le dîné des Israélites dont il parle est un peu anthropophage. (c) „ Les pères mangeront leurs enfans & les enfans mangeront leurs pères. „ Passe encore que les pères mangent les enfans qui sont dodus & tendres; mais que les enfans mangent leurs pères qui sont coriaces, cela est-il de la nouvelle cuisine?

(c) Chap. V, v. 12.

X V.

Il y a une grande dispute entre les doctes sur le XXXIX^m chapitre de ce même *Ezéchiél*. Il s'agit de savoir si c'est aux Juifs ou aux bêtes que le Seigneur promet de donner le sang des princes à boire & la chair des guerriers à manger. Nous croyons que c'est aux uns & aux autres. Le verset 17 est incontestablement pour les bêtes ; mais les versets 18, 19 & suivans sont pour les Juifs : „ Vous mangerez le „ cheval & le cavalier. „ Non-seulement le cheval comme les Scythes qui étaient dans l'armée du roi de Perse ; mais encore le cavalier, comme de dignes Juifs ; donc ce qui précède les regarde aussi. Voyez à quoi sert l'intelligence des Ecritures.

X V I.

Les passages les plus essentiels d'*Ezéchiél*, les plus conformes à la morale, à l'honnêteté publique, les plus capables d'inspirer la pudeur aux jeunes garçons & aux jeunes filles, sont ceux où le Seigneur parle d'*Oolla* & de sa sœur *Ooliba*. On ne peut trop répéter ces textes admirables.

Le Seigneur dit à *Oolla* (f) : „ Vous êtes devenue „ grande, vos tetons se sont enflés, votre poil a „ pointé. *Grandis effeēta es, ubera tua intumuerunt,* „ *pilus tuus germinavit.* Le temps des amans est venu ; „ je me suis étendu sur vous, j'ai couvert votre „ ignominie, je vous ai donné des robes de toutes „ couleurs, des foulards d'hyacinthe, des bracelets, „ des colliers, des pendans d'oreilles.... Mais ayant „ confiance en votre beauté, vous avez forniqué

(f) Chap. XVI.

pour

„ pour votre compte, vous vous êtes prostituée à
 „ tous les passans , vous avez bâti un bordel.....
 „ *Aedificasti tibi lupanar* : vous avez forniqué dans
 „ les carrefours.... On donne de l'argent à toutes
 „ les putains , & c'est vous qui en avez donné à vos
 „ amans. *Omnibus meretricibus dantur mercedes , tu autem*
 „ *dedisti mercedes cunctis amatoribus tuis &c.....* Ainsi
 „ vous avez fait le contraire des fornicantes , &c.

Sa sœur *Ooliba* a fait encore pis : (g) „ elle s'est
 „ abandonnée avec fureur à ceux dont les mem-
 „ bres sont comme des membres d'ânes , & dont la
 „ semence est comme la semence des chevaux. *Et*
 „ *insanivit libidine super concubitum eorum quorum carnes*
 „ *sunt ut carnes asinorum , & sicut fluxus equorum fluxus*
 „ *eorum.* „ Le terme de semence est beaucoup plus
 expressif dans l'hébreu. Nous ne savons si vous
 devez le rendre par le mot énergique qui est en usage
 à la cour, chez les dames , en de certaines occasions.
 C'est ce que nous laissons absolument à votre dis-
 crétion.

Après un examen honnête de ces belles choses ,
 nous vous conseillons de passer légèrement sur
Jérémie , qui court tout nu dans Jérusalem chargé
 d'un bât ; mais nous vous prions de ne point passer
 sous silence le prophète *Osée* , à qui „ le Seigneur
 „ ordonne (h) de prendre une femme de fornica-
 „ tion , & de se faire des enfans de fornication , parce
 „ que la terre fornicante forniquera du Seigneur.
 „ Et *Osée* prit donc *Gomer* , fille d'*Ebalaim*. „ Quelque
 temps après „ le Seigneur (i) lui ordonne de cou-
 „ cher avec une femme adultère , & il achète une

(g) Chap. XXIII.

(h) *Osée* , chap. I.

(i) Chap. III.

„ femme déjà adultère pour quinze pièces d'argent
 „ & une mesure & demie d'orge. „

Rien ne contribuera plus, notre cher frère, à *former l'esprit & le cœur* de la jeuneſſe, que de ſavans commentaires ſur ces textes. Ne manquez pas d'évaluer les quinze pièces d'argent données à cette femme. Nous croyons que cela monte au moins à ſept livres dix ſous. Les capucins, comme vous ſavez, ont des filles à meilleur marché.

X V I I.

Nous vous parlerons peu du nouveau teſtament. Vous concilierez les deux généalogies ; c'eſt la choſe du monde la plus aiſée ; car l'une ne reſſemble point du tout à l'autre : il eſt évident que c'eſt-là le myſtère. Le bon *Calmet* dit naïvement à propos des deux généalogies de *Melchiſédech* : *Comme le menſonge ſe trahit toujours par lui-même, les uns racontent ſa généalogie d'une manière, les autres d'une autre.* Il avoue donc, dira-t-on, que cette différence énorme de deux généalogies eſt la preuve évidente d'un puant menſonge. Oui pour *Melchiſédech*, mais non pas pour JESUS-CHRIST : car *Melchiſédech* n'étoit qu'un homme ; mais JESUS-CHRIST étoit homme & DIEU ; donc il lui falloit deux généalogies.

X V I I I.

Vous direz comment *Marie & Joſeph* emmenèrent leur enfant en Egypte ſelon *Matthieu*, & comment ſelon *Luc* la famille reſta à Bethléem. Vous expliquerez toutes les autres contradictions qui ſont néceſſaires à ſalut. Il y a de très-belles choſes à dire

sur l'eau changée en vin aux noces de Cana , pour des gens qui étaient déjà ivres : car *Jean* , le seul qui en parle , dit expressément qu'ils étaient ivres , & *cum inebriati fuerint* , dit la Vulgate.

Lisez surtout les *Questions de Zapata* , (*) docteur de Salamanque , sur le massacre des innocens par *Hérode* ; sur l'étoile des trois rois ; sur le figuier séché pour n'avoir pas porté de figues , *quand ce n'était pas le temps des figues* , comme dit le texte. Ceux qui font d'excellens jambons à Bayonne & en Westphalie s'étonnent qu'on ait envoyé le diable dans le corps de deux mille cochons , & qu'on les ait noyés dans un lac. Ils disent que si on leur avait donné ces cochons au lieu de les noyer , ils y auraient gagné plus de vingt mille florins de Hollande , s'ils avaient été gras. Etes-vous du sentiment du révérend père *le Moine* , qui dit que JESUS-CHRIST devait avoir une dent contre le diable , & qu'il fit fort bien de le noyer , puisque le diable l'avait emporté sur le haut d'une montagne ?

X I X.

Quand vous aurez mis toutes ces choses dans le jour qu'elles méritent , nous vous recommandons avec la plus vive instance de justifier *Luc* , lequel ayant écrit le dernier après tous les autres évangélistes , étant mieux informé que tous ses confrères , & ayant tout examiné diligemment depuis le commencement , comme il le dit , doit être un auteur très-respectable. Ce respectable *Luc* assure que lorsque *Marie* fut prête d'accoucher , *César Auguste* , qui apparemment s'en doutait , ordonna pour remplir les

(*) 2^e vol. de la Philosophie.

prophéties , qu'on fit un dénombrement de toute la terre , & *Quirinus* , gouverneur de Syrie , publia cet édit en Judée. Les impies qui ont le malheur d'être favans , vous diront qu'il n'y a pas un mot de vrai ; que jamais *Auguste* ne donna un édit si extravagant ; que *Quirinus* ne fut gouverneur de Syrie que dix ans après les couches de *Marie* , & que ce *Luc* était probablement un gredin , qui ayant entendu dire qu'il s'était fait un cens des citoyens romains sous *Auguste* , & que *Quirinus* avait été gouverneur de Syrie après *Varus* , confond toutes les époques & tous les événemens , qu'il parle comme un provincial ignorant de ce qui s'est passé à la cour , & qu'il a encore le petit amour-propre de dire qu'il est plus instruit que les autres.

C'est ainsi que s'expriment les impies ; mais ne croyez que les pies ; parlez toujours en pie. Lisez surtout sur cet article les *Questions* de frère *Lapata* , elles vous éclairciront cette difficulté comme toutes les autres.

Il n'y a peut-être pas un verset qui ne puisse embarrasser un capucin ; mais avec la grâce de DIEU on explique tout.

X X.

Ne manquez pas de nous avertir si vous rencontrez dans votre chemin quelques-uns de ces scélérats qui ne font qu'un cas médiocre de la transsubstantiation , de l'ascension , de l'assomption , de l'annonciation , de l'inquisition ; & qui se contentent de croire un Dieu , de le servir en esprit & en vérité , & d'être justes. Vous reconnaîtrez aisément

ces monstres. Ils se bornent à être bons fujets , bons fils , bons maris , bons pères. Ils font l'aumône aux véritables pauvres & jamais aux capucins. Le révérend père *Hayer* récollet doit se joindre à nous pour les exterminer. Il n'y a de vraie religion que celle qui procure des millions au pape , & d'amples aumônes aux capucins. Je me recommande à vos prières & à celles du petit peuple qui habite dans votre sainte barbe.

P O T P O U R R I.

§. I.

BRIOCHÉ fut le père de *Polichinelle* , non pas son propre père , mais père de génie. Le père de *Brioché* était *Guillot Gorju* , qui fut fils de *Giles* , qui fut fils de *Gros-René* , qui tirait son origine du prince des fots & de la mère sotte ; c'est ainsi que l'écrit l'auteur de l'almanach de la foire. *M. Parfait* , écrivain non moins digne de foi , donne pour père à *Brioché* *Tabarin* , à *Tabarin Gros-Guillaume* , à *Gros-Guillaume Jean Boudin* ; mais en remontant toujours au prince des fots. Si ces deux historiens se contredisent , c'est une preuve de la vérité du fait , pour le père *Daniel* qui les concilie avec une merveilleuse sagacité , & qui détruit par-là le pyrrhonisme de l'histoire.

§. I I.

Comme je finissais ce premier paragraphe des cahiers de *Merri Hissing* dans mon cabinet , dont la

fenêtre donne sur la rue St Antoine, j'ai vu passer les syndics des apothicaires, qui allaient saisir des drogues & du verd-de-gris, que les jésuites de la rue St Antoine vendaient en contrebande; mon voisin M. *Huffon*, qui est une bonne tête, est venu chez moi, & m'a dit : Mon ami, vous riez de voir les jésuites vilipendés; vous êtes bien aise de savoir qu'ils sont convaincus d'un parricide en Portugal, & d'une rebellion au Paraguai; le cri public qui s'élève en France contr'eux, la haine qu'on leur porte, les opprobres multipliés dont ils sont couverts, semblent être pour vous une consolation; mais sachez que s'ils sont perdus comme tous les honnêtes gens le désirent, vous n'y gagnerez rien; vous serez accablé par la faction des jansénistes. Ce sont des enthousiastes féroces, des ames de bronze, pires que les presbytériens qui renversèrent le trône de *Charles I*. Songez que les fanatiques sont plus dangereux que les fripons. On ne peut jamais faire entendre raison à un énergumène; les fripons l'entendent.

Je disputai long-temps contre M. *Huffon*; je lui dis enfin : Monsieur, consolez-vous, peut-être que les jansénistes seront un jour aussi adroits que les jésuites; je tâchai de l'adoucir, mais c'est une tête de fer qu'on ne fait jamais changer de sentiment.

§. I I I.

Brioché voyant que *Polichinelle* était bossu par devant & par derrière, lui voulut apprendre à lire & à écrire. *Polichinelle* au bout de deux ans épella assez passablement, mais il ne put jamais parvenir

à se servir d'une plume. Un des écrivains de sa vie remarque qu'il essaya un jour d'écrire son nom , mais que personne ne put le lire.

Brioché était fort pauvre ; sa femme & lui n'avaient pas de quoi nourrir *Polichinelle* , encore moins de quoi lui faire apprendre un métier. *Polichinelle* leur dit : Mon père & ma mère , je suis bossu , & j'ai de la mémoire ; trois ou quatre de mes amis & moi , nous pouvons établir des marionnettes ; je gagnerai quelque argent ; les hommes ont toujours aimé les marionnettes ; il y a quelquefois de la perte à en vendre de nouvelles , mais aussi il y a de grands profits.

Monsieur & madame *Brioché* admirèrent le bon sens du jeune homme ; la troupe se forma , & elle alla établir ses petits tréteaux dans une bourgade suisse , sur le chemin d'Appenzel à Milan.

C'était justement dans ce village que les charlatans d'Orviète avaient établi le magasin de leur orviétan. Ils s'aperçurent qu'insensiblement la canaille allait aux marionnettes , & qu'ils vendaient dans le pays la moitié moins de savonnettes & d'onguent pour la brûlure. Ils accusèrent *Polichinelle* de plusieurs mauvais déportemens , & portèrent leurs plaintes devant le magistrat. La requête disait que c'était un ivrogne dangereux , qu'un jour il avait donné cent coups de pied dans le ventre , en plein marché , à des payfans qui vendaient des nêfles.

On prétendit aussi qu'il avait molesté un marchand de coqs-d'inde ; enfin ils l'accusèrent d'être forcier. M. *Parfait* , dans son *Histoire du théâtre* , prétend qu'il fut avalé par un crapaud ; mais le père

Daniel pense , ou du moins parle autrement. On ne lait pas ce que devint *Brioché*. Comme il n'était que le père putatif de *Polichinelle* , l'historien n'a pas jugé à propos de nous dire de ses nouvelles.

§. I V.

Feu M. du *Marfais* assurait que le plus grand des abus était la vénalité des charges. C'est un grand malheur pour l'Etat , disait-il , qu'un homme de mérite , sans fortune , ne puisse parvenir à rien. Que de talens enterrés , & que de fots en place ! Quelle détestable politique d'avoir éteint l'émulation ! M. du *Marfais* , sans y penser , plaidait sa propre cause ; il a été réduit à enseigner le latin , & il aurait rendu de grands services à l'Etat s'il avait été employé. Je connais des barbouilleurs de papier qui eussent enrichi une province , s'ils avaient été à la place de ceux qui l'ont volée. Mais pour avoir cette place , il faut être fils d'un riche qui vous laisse de quoi acheter une charge , un office , & ce qu'on appelle *une dignité*.

Du *Marfais* assurait qu'un *Montagne* , un *Charon* , un *Descartes* , un *Gassendi* , un *Bayle* , n'eussent jamais condamné aux galères des écoliers soutenant thèse contre la philosophie d'*Aristote* , ni n'auraient fait brûler le curé *Urbain Grandier* , le curé *Gaufrédi* , & qu'ils n'eussent point &c. &c.

§. V.

Il n'y a pas long-temps que le chevalier *Roginante* , gentilhomme ferrarois , qui voulait faire une collection de tableaux de l'école flamande , alla faire des emplettes dans Amsterdam. Il marchanda un assez

beau Christ chez le fleur *Vandergru*. Est-il possible, dit le ferrarois au batave, que vous qui n'êtes pas chrétien (car vous êtes hollandais) vous ayez chez vous un Jésus ? Je suis chrétien & catholique, répondit M. *Vandergru*, sans se fâcher ; & il vendit son tableau assez cher. Vous croyez donc JESUS-CHRIST Dieu, lui dit *Roginante* ? Assurément, dit *Vandergru*.

Un autre curieux logeait à la porte attenant, c'était un focinien ; il lui vendit une sainte famille. Que pensez-vous de l'enfant, dit le ferrarois ? Je pense, répondit l'autre, que ce fut la créature la plus parfaite que DIEU ait mise sur la terre.

De là le ferrarois alla chez *Moïse Mansebo*, qui n'avait que de beaux paysages, & point de sainte famille. *Roginante* lui demanda pourquoi on ne trouvait pas chez lui de pareils sujets ? C'est, dit-il, que nous avons cette famille en exécration.

Roginante passa chez un fameux anabaptiste, qui avait les plus jolis enfans du monde ; il leur demanda dans quelle église ils avaient été baptisés ? Fi donc ! Monsieur, lui dirent les enfans, grâces à DIEU, nous ne sommes point encore baptisés.

Roginante n'était pas au milieu de la rue qu'il avait déjà vu une douzaine de sectes entièrement opposées les unes aux autres. Son compagnon de voyage, M. *Sacrito*, lui dit : Enfuyons-nous vite, voilà l'heure de la bourse ; tous ces gens-ci vont s'égorger sans doute, selon l'antique usage, puisqu'ils pensent tous diversement ; & la populace nous assommera pour être sujets du pape.

Ils furent bien étonnés, quand ils virent tous ces

bonnes gens-là sortir de leurs maisons avec leurs commis , se saluer civilement , & aller à la bourse de compagnie. Il y avait ce jour-là , de compte fait , cinquante-trois religions sur la place , en comptant les arméniens & les jansénistes. On fit pour cinquante-trois millions d'affaires le plus paisiblement du monde , & le ferrarois retourna dans son pays , où il trouva plus d'*Agnus Dei* que de lettres de change.

On voit tous les jours la même scène à Londres , à Hambourg , à Dantzick , à Venise même , &c. Mais ce que j'ai vu de plus édifiant , c'est à Constantinople.

J'eus l'honneur d'assister , il y a cinquante ans , à l'installation d'un patriarche grec , par le sultan *Achmet III*, dont DIEU veuille avoir l'ame. Il donna à ce prêtre chrétien l'anneau & le bâton fait en forme de béquille. Il y eut ensuite une procession de chrétiens dans la rue Cléobule ; deux janissaires marchèrent à la tête de la procession. J'eus le plaisir de communier publiquement dans l'église patriarchale , & il ne tint qu'à moi d'obtenir un canonicat.

J'avoue qu'à mon retour à Marseille , je fus fort étonné de ne point y trouver de mosquée. J'en marquai ma surprise à monsieur l'intendant & à monsieur l'évêque. Je leur dis que cela était fort incivil , & que si les chrétiens avaient des églises chez les musulmans , on pouvait au moins faire aux Turcs la galanterie de quelques chapelles. Ils me promirent tous deux qu'ils en écriraient en cour ; mais l'affaire en demeure là , à cause de la constitution *Unigenitus*.

O mes frères les jésuites ! vous n'avez pas été tolérans , & on ne l'est pas pour vous. Consolez-vous , d'autres à leur tour deviendront persécuteurs , & à leur tour ils seront abhorrés.

§. V I.

Je comptais ces choses il y a quelques jours à M. de *Boucacous* , languedochien très-chaud , & huguenot très-zélé. *Cavalisque !* me dit-il , on nous traite donc en France comme les Turcs ; on leur refuse des mosquées , & on ne nous accorde point de temples ! Pour des mosquées , lui dis-je , les Turcs ne nous en ont encore point demandé ; & j'ose me flatter qu'ils en obtiendront quand ils voudront , parce qu'ils sont nos bons alliés ; mais je doute fort qu'on rétablisse vos temples , malgré toute la politesse dont nous nous piquons ; la raison en est que vous êtes un peu nos ennemis. Vos ennemis ! s'écria M. de *Boucacous* , nous qui sommes les plus ardens serviteurs du roi ! Vous êtes fort ardens , lui repliquai-je , & si ardens que vous avez fait neuf guerres civiles , sans compter les massacres des Cévennes. Mais , dit-il , si nous avons fait des guerres civiles , c'est que vous nous cuisez en place publique ; on se lasse à la longue d'être brûlé ; il n'y a patience de saint qui puisse y tenir : qu'on nous laisse en repos , & je vous jure que nous serons des sujets très-fidèles.

C'est précisément ce qu'on fait , lui dis-je ; on ferme les yeux sur vous , on vous laisse faire votre commerce , vous avez une liberté assez honnête. Voilà une plaisante liberté ! dit M. de *Boucacous* ;

nous ne pouvons nous assembler en pleine campagne quatre ou cinq mille seulement , avec des psaumes à quatre parties , que sur le champ il ne vienne un régiment de dragons , qui nous fait rentrer chacun chez nous. Est-ce-là vivre ? est-ce-là être libre ?

Alors je lui parlai ainsi : il n'y a aucun pays dans le monde où l'on puisse s'attrouper sans l'ordre du souverain ; tout attroupement est contre les lois. Servez DIEU à votre mode dans vos maisons ; n'étourdissez personne par des hurlemens que vous appelez *musique*. Pensez-vous que DIEU soit bien content de vous quand vous chantez ses commandemens sur l'air de *Réveillez-vous , belle endormie* , & quand vous dites avec les Juifs , en parlant d'un peuple voisin :

Heureux qui doit te détruire à jamais !
Qui t'arrachant les enfans des mamelles
Écrasera leurs têtes infidelles !

DIEU veut-il absolument qu'on écrase les cervelles des petits enfans ? cela est-il humain ? De plus , DIEU aime-t-il tant les mauvais vers & la mauvaise musique ?

M. de *Bouacous* m'interrompt , & me demanda si le latin de cuisine de nos psaumes valait mieux ? Non , sans doute , lui dis-je ; je conviens même qu'il y a un peu de stérilité d'imagination à ne prier DIEU que dans une traduction très-vicieuse de vieux cantiques d'un peuple que nous abhorrons ; nous sommes tous juifs à vêpres , comme nous sommes tous païens à l'opéra.

Ce qui me déplaît seulement, c'est que les *Métamorphoses* d'*Ovide* sont, par la malice du démon, bien mieux écrites, & plus agréables que les cantiques juifs ; car il faut avouer que cette montagne de Sion, & ces gueules de basilic, & ces collines qui fautent comme des beliers, & toutes ces répétitions fastidieuses, ne valent ni la poésie grecque, ni la latine, ni la française. Le froid petit *Racine* a beau faire, cet enfant dénaturé n'empêchera pas, profanement parlant, que son père ne soit un meilleur poète que *David*.

Mais enfin, nous sommes la religion dominante chez nous ; il ne vous est pas permis de vous attrouper en Angleterre ; pourquoi voudriez-vous avoir cette liberté en France ? Faites ce qu'il vous plaira dans vos maisons, & j'ai parole de monsieur le gouverneur & de monsieur l'intendant, qu'en étant sages, vous ferez tranquilles ; l'imprudence seule fit & fera les persécutions. Je trouve très-mauvais que vos mariages, l'état de vos enfans, le droit d'héritage, souffrent la moindre difficulté. Il n'est pas juste de vous saigner & de vous purger, parce que vos pères ont été malades ; mais que voulez vous ? ce monde est un grand *Bedlham*, où des fous enchaînent d'autres fous.

§. V I I.

Les compagnons de *Polichinelle* réduits à la mendicité, qui était leur état naturel, s'associèrent avec quelques bohèmes, & coururent de village en village. Ils arrivèrent dans une petite ville, & logèrent dans un quatrième étage, où ils se mirent à composer des drogues, dont la vente les aida quelque

temps à subsister. Ils guérissent même de la galle l'épagneul d'une dame de considération ; les voisins crièrent au prodige ; mais , malgré toute leur industrie , la troupe ne fit pas fortune.

Ils se lamentaient de leur obscurité & de leur misère , lorsqu'un jour ils entendirent un bruit sur leur tête , comme celui d'une brouette qu'on roule sur le plancher. Ils montèrent au cinquième étage , & y trouvèrent un petit homme qui faisait des marionnettes pour son compte ; il s'appelait le sieur *Bienfait* ; il avait tout juste le génie qu'il fallait pour son art.

On n'entendait pas un mot de ce qu'il disait , mais il avait un galimatias fort convenable ; & il ne faisait pas mal ses bamboches. Un compagnon qui excellait aussi en galimatias , lui parla ainsi :

Nous croyons que vous êtes destiné à relever nos marionnettes ; car nous avons lu dans *Nostradamus* ces propres paroles , *nelle chi li po rate icsus res fait en bi* , lesquelles prises à rebours font évidemment : *Bienfait ressuscitera Polichinelle*. Le notre a été avalé par un crapaud , mais nous avons retrouvé son chapeau , sa bosse & sa pratique. Vous fournirez le fil d'archal. Je crois d'ailleurs qu'il vous sera aisé de lui faire une moustache , toute semblable à celle qu'il avait ; & quand nous serons unis ensemble , il est à croire que nous aurons beaucoup de succès. Nous ferons valoir *Polichinelle* par *Nostradamus* , & *Nostradamus* par *Polichinelle*.

Le sieur *Bienfait* accepta la proposition. On lui demanda ce qu'il voulait pour sa peine ? Je veux , dit-il , beaucoup d'honneurs & beaucoup d'argent.

Nous n'avons rien de cela , dit l'orateur de la troupe , mais avec le temps on a de tout. Le sieur *Bienfait* se lia donc avec les bohèmes , & tous ensemble allèrent à Milan établir leur théâtre , sous la protection de M^{me} *Carminetta*. On afficha que le même *Polichinelle* qui avait été mangé par un crapaud du village du canton d'Appenzel , reparaitrait sur le théâtre de Milan , & qu'il danserait avec M^{me} *Gigogne*. Tous les vendeurs d'orviétan eurent beau s'y opposer ; le sieur *Bienfait* , qui avait aussi le secret de l'orviétan , soutint que le sien était le meilleur ; il en vendit beaucoup aux femmes qui étaient folles de *Polichinelle* , & il devint si riche qu'il se mit à la tête de la troupe.

Dès qu'il eut ce qu'il voulait (& que tout le monde veut) des honneurs & du bien , il fut très-ingrat envers M^{me} *Carminetta*. Il acheta une belle maison vis-à-vis celle de sa bienfaitrice , & il trouva le secret de la faire payer par ses associés. On ne le vit plus faire sa cour à M^{me} *Carminetta* ; au contraire , il voulut qu'elle vînt déjeuner chez lui , & un jour qu'elle daigna y venir , il lui fit fermer la porte au nez , &c.

§. V I I I.

N'ayant rien entendu au précédent chapitre de *Merri Hissing* , je me transportai chez mon ami M. *Huffon* , pour lui en demander l'explication. Il me dit que c'était une profonde allégorie sur le père *la Valette* , marchand banqueroutier d'Amérique ; mais que d'ailleurs il y avait long-temps qu'il ne s'embarrassait plus de ces sottises , qu'il n'allait jamais aux marionnettes , qu'on jouait ce jour-là

Polyeucte, & qu'il voulait l'entendre. Je l'accompagnai à la comédie.

M. *Huffon*, pendant le premier acte, branlait toujours la tête. Je lui demandai dans l'entr'acte pourquoi sa tête branlait tant ? J'avoue, dit-il, que je suis indigné contre ce sot *Polyeucte* & contre cet impudent *Néarque*. Que diriez-vous d'un gendre de monsieur le gouverneur de Paris, qui serait huguenot, & qui, accompagnant son beau-père le jour de pâque à Notre-Dame, irait mettre en pièces le ciboire & le calice, & donner des coups de pied dans le ventre à monsieur l'archevêque & aux chanoines ? Serait-il bien justifié, en nous disant que nous sommes des idolâtres ? qu'il l'a entendu dire au sieur *Lubolier*, (*) prédicant d'Amsterdam, & au sieur *Morfyé*. (**) compilateur à Berlin, auteur de la *Bibliothèque germanique*, qui le tenait du prédicant *Urieju* ? (***) C'est-là le fidelle portrait de la conduite de *Polyeucte*. Peut-on s'intéresser à ce plat fanatique, séduit par le fanatique *Néarque* ?

M. *Huffon* me disait ainsi son avis amicalement dans les entr'actes. Il se mit à rire, quand il vit *Polyeucte* résigner sa femme à son rival, & il la trouva un peu bourgeoise, quand elle dit à son amant qu'elle va dans sa chambre, au lieu d'aller avec lui à l'église.

Adieu, trop vertueux objet, & trop charmant ;

Adieu, trop généreux & trop parfait amant ;

Je vais seule en ma chambre enfermer mes regrets.

Mais il admira la scène, où elle demande à son amant la grâce de son mari.

(*) *Boullier*.

(**) *l'ormey*.

(***) *Jurieu*.

Il y a là , dit-il , un gouverneur d'Arménie qui est bien le plus lâche , le plus bas des hommes ; ce père de *Pauline* avoue même qu'il a les sentimens d'un coquin.

Polyeucte est ici l'appui de ma famille ,
 Mais si par son trépas l'autre épousait ma fille ,
 J'acquerrais bien par-là de plus puissans appuis ,
 Qui me mettraient plus haut cent fois que je ne suis.

Un procureur au châtelet ne pourrait guère ni penser ni s'exprimer autrement. Il y a de bonnes ames qui avalent tout cela ; je ne suis pas du nombre. Si ces pauvretés peuvent entrer dans une tragédie du pays des Gaules , il faut brûler l'Oedipe des Grecs.

M. *Huffon* est un rude homme. J'ai fait ce que j'ai pu pour l'adoucir ; mais je n'ai pu en venir à bout. Il a persisté dans son avis , & moi dans le mien.

§. I X.

Nous avons laissé le fleur *Bienfait* fort riche & fort insolent. Il fit tant par ses menées , qu'il fut reconnu pour entrepreneur d'un grand nombre de marionnettes. Dès qu'il fut revêtu de cette dignité , il fit promener *Polichinelle* dans toutes les villes , & afficha que tout le monde serait tenu de l'appeler *Monsieur* , sans quoi il ne jouerait point. C'est de-là que dans toutes les représentations des marionnettes , il ne répond jamais à son compère , que quand le compère l'appelle monsieur *Polichinelle*. Peu à peu *Polichinelle* devint si important qu'on ne donna plus

aucun spectacle sans lui payer une rétribution , comme les opéra des provinces en payent une à l'opéra de Paris.

Un jour , un de ses domestiques , receveur des billets & ouvrier de loges , ayant été cassé aux gages , se souleva contre *Bienfait* , & institua d'autres marionnettes qui décrièrent toutes les danses de M^{me} *Gigogne* & tous les tours de passe-passe de *Bienfait*. Il retrancha plus de cinquante ingrédiens qui entraient dans l'orviétan , composa le sien de cinq ou six drogues ; & le vendant beaucoup meilleur marché , il enleva une infinité de pratiques à *Bienfait* , ce qui excita un furieux procès , & on se battit long-temps à la porte des marionnettes , dans le préau de la foire.

§. X.

M. *Huffon* me parlait hier de ses voyages ; en effet , il a passé plusieurs années dans les Echelles du Levant , il est allé en Perse , il a demeuré long-temps dans les Indes , & a vu toute l'Europe. J'ai remarqué , me disait-il , qu'il y a un nombre prodigieux de Juifs qui attendent le Messie , & qui se feraient empaler plutôt que de convenir qu'il est venu. J'ai vu mille turcs persuadés que *Mahomet* avait mis la moitié de la lune dans sa manche. Le petit peuple , d'un bout du monde à l'autre , croit fermement les choses les plus absurdes. Cependant , qu'un philosophe ait un écu à partager avec le plus imbécille de ces malheureux , en qui la raison humaine est si horriblement obscurcie , il est sûr que s'il y a un fou à gagner , l'imbécille l'emportera sur le philosophe. Comment des taupes si aveugles sur

le plus grand des intérêts , font-elles lynx sur les plus petits ? Pourquoi le même juif qui vous égorge le vendredi , ne voudrait-il pas voler un liard le jour du sabbat ? Cette contradiction de l'espèce humaine mérite qu'on l'examine.

N'est-ce pas , dis-je à M. *Huffon* , que les hommes sont superstitieux par coutume , & coquins par instinct ? J'y rêverai , me dit-il ; cette idée me paraît assez bonne.

§. X I.

Polichinelle , depuis l'aventure de l'ouvreur de loges , a essuyé bien des disgraces. Les Anglais , qui sont raisonneurs & sombres , lui ont préféré *Shakespeare* ; mais ailleurs ses farces ont été fort en vogue ; & sans l'opéra comique , son théâtre était le premier des théâtres. Il a eu de grandes querelles avec *Scaramouche* & *Arlequin* , & on ne fait pas encore qui l'emportera. Mais

§. X I I.

Mais , mon cher monsieur , disais-je , comment peut-on être à la fois si barbare & si drôle ? Comment dans l'histoire d'un peuple trouve-t-on à la fois la S^t Barthelemi & les contes de *la Fontaine* &c. ? est-ce l'effet du climat ? est-ce l'effet des lois ?

Le genre-humain , répondit M. *Huffon* , est capable de tout. *Néron* pleura quand il fallut signer l'arrêt de mort d'un criminel , joua des farces , & assassina sa mère. Les singes font des tours extrêmement plaisans , & étouffent leurs petits. Rien n'est plus doux , plus timide qu'une levrette , mais elle déchire

un lièvre , & baigne son long museau dans son sang.

Vous devriez , lui dis-je , nous faire un beau livre qui développât toutes ces contradictions. Ce livre est tout fait , dit-il ; vous n'avez qu'à regarder une girouette ; elle tourne tantôt au doux souffle du zéphyr , tantôt au vent violent du Nord ; voilà l'homme.

§. X I I I.

Rien n'est souvent plus convenable que d'aimer sa cousine. On peut aussi aimer sa nièce ; mais il en coûte dix-huit mille livres , payables à Rome , pour épouser une cousine , & quatre-vingt mille francs pour coucher avec sa nièce en légitime mariage.

Je suppose quarante nièces par an , mariées avec leurs oncles , & deux cents cousins & cousines conjoints , cela fait en sacremens six millions huit cents mille livres par an , qui sortent du royaume. Ajoutez-y environ six cents mille francs pour ce qu'on appelle *les annates des terres de France* , que le roi de France donne à des Français en bénéfices ; joignez-y encore quelques menus frais ; c'est environ huit millions quatre cents mille livres que nous donnons libéralement au St Père par chacun an. Nous exagérons peut-être un peu ; mais on conviendra que si nous avons beaucoup de cousines & de nièces jolies , & si la mortalité se met parmi les bénéficiers , la somme peut aller au double. Le fardeau serait lourd , tandis que nous avons des vaisseaux à construire , des armées & des rentiers à payer.

Je m'étonne que dans l'énorme quantité de livres , dont les auteurs ont gouverné l'Etat depuis vingt ans , aucun n'ait pensé à réformer ces abus. J'ai prié un docteur de sorbonne de mes amis de me dire dans quel endroit de l'Ecriture on trouve que la France doive payer à Rome la somme susdite : il n'a jamais pu le trouver. J'en ai parlé à un jésuite ; il m'a répondu que cet impôt fut mis par *S^t Pierre* sur les Gaules , dès la première année qu'il vint à Rome ; & comme je doutais que *S^t Pierre* eût fait ce voyage , il m'en a convaincu , en me disant qu'on voit encore à Rome les clefs du paradis qu'il portait toujours à sa ceinture. Il est vrai, m'a-t-il dit , que nul auteur canonique ne parle de ce voyage de ce *Simon Barjone* ; mais nous avons une belle lettre de lui datée de Babylone : or certainement Babylone veut dire Rome ; donc vous devez de l'argent au pape , quand vous épousez vos cousines. J'avoue que j'ai été frappé de la force de cet argument.

§. X I V.

J'ai un vieux parent qui a servi le roi cinquante-deux ans. Il s'est retiré dans la haute Alsace , où il a une petite terre qu'il cultive , dans le diocèse de Porentru. Il voulut un jour faire donner le dernier labour à son champ ; la saison avançait , l'ouvrage pressait. Ses valets refusèrent le service , & dirent pour raison que c'était la fête de *S^{te} Barbe* , la sainte la plus fêtée à Porentru. Hé ! mes amis , leur dit mon parent , vous avez été à la messe en l'honneur de *Barbe* , vous avez rendu à *Barbe* ce qui lui appartient ; rendez-moi ce que vous me devez : cultivez

mon champ , au lieu d'aller au cabaret. *St^e Barbe* ordonne-t-elle qu'on s'enivre pour lui faire honneur, & que je manque de blé cette année ? Le maître-valet lui dit : Monsieur, vous voyez bien que je serais damné si je travaillais dans un jour si saint. *St^e Barbe* est la plus grande sainte du paradis ; elle grava le signe de la croix sur une colonne de marbre avec le bout du doigt ; & du même doigt & du même signe , elle fit tomber toutes les dents d'un chien qui lui avait mordu les fesses : je ne travaillerai point le jour de *St^e Barbe*.

Mon parent envoya chercher des laboureurs luthériens , & son champ fut cultivé. L'évêque de Porentru l'excommunia. Mon parent en appela comme d'abus ; le procès n'est pas encore jugé. Personne assurément n'est plus persuadé que mon parent qu'il faut honorer les saints ; mais il prétend aussi qu'il faut cultiver la terre.

Je suppose en France environ cinq millions d'ouvriers , soit manœuvres , soit artisans , qui gagnent chacun l'un portant l'autre vingt sous par jour , & qu'on force saintement de ne rien gagner pendant trente jours de l'année indépendamment des dimanches ; cela fait cent cinquante millions de moins dans la circulation , & cent cinquante millions de moins en main-d'œuvre. Quelle prodigieuse supériorité ne doivent point avoir sur nous les royaumes voisins qui n'ont ni *St^e Barbe* ni d'évêque de Porentru ? On répondait à cette objection que les cabarets ouverts les saints jours de fête produisent beaucoup aux fermes générales. Mon parent en convenait , mais il prétendait que c'est un léger dédommagement ;

& que d'ailleurs si on peut travailler après la messe , on peut aller au cabaret après le travail. Il soutient que cette affaire est purement de police , & point du tout épiscopale ; il soutient qu'il vaut encore mieux labourer que de s'enivrer. J'ai bien peur qu'il ne perde son procès.

§. X V.

Il y a quelques années qu'en passant par la Bourgogne avec M. *Evrard* que vous connaissez tous , nous vîmes un vaste palais , dont une partie commençait à s'élever. Je demandai à quel prince il appartenait ? Un maçon me répondit que c'était à monseigneur l'abbé de Cîteaux ; que le marché avait été fait à dix-sept cents mille livres , mais que probablement il en coûterait bien davantage..

Je bénis DIEU qui avait mis son serviteur en état d'élever un si beau monument , & de répandre tant d'argent dans le pays. Vous moquez-vous ? dit M. *Evrard* , n'est-il pas abominable que l'oïveté soit récompensée par deux cents cinquante mille livres de rente , & que la vigilance d'un pauvre curé de campagne soit punie par une portion congrue de cent écus ? Cette inégalité n'est-elle pas la chose du monde la plus injuste & la plus odieuse ? Qu'en reviendra-t-il à l'Etat , quand un moine sera logé dans un palais de deux millions ? Vingt familles de pauvres officiers , qui partageraient ces deux millions , auraient chacune un bien honnête , & donneraient au roi de nouveaux officiers. Les petits moines , qui sont aujourd'hui les sujets inutiles d'un de leurs moines élu par eux , deviendraient des

membres de l'État , au lieu qu'ils ne sont que des chancres qui le rongent.

Je répondis à M. *Eurard* : Vous allez trop loin & trop vite ; ce que vous dites arrivera certainement dans deux ou trois cents ans , ayez patience. Et c'est précisément , répondit-il , parce que la chose n'arrivera que dans deux ou trois siècles que je perds toute patience ; je suis las de tous les abus que je vois : il me semble que je marche dans les déserts de la Lybie , où notre sang est sucé par des insectes quand les lions ne nous dévorent pas.

J'avais , continua-t-il , une sœur assez imbécille pour être janséniste de bonne foi , & non par esprit de parti. La belle aventure des billets de confession la fit mourir de désespoir. Mon frère avait un procès qu'il avait gagné en première instance , sa fortune en dépendait. Je ne sais comment il est arrivé que les juges ont cessé de rendre la justice , & mon frère a été ruiné. J'ai un vieil oncle criblé de blessures , qui faisait passer ses meubles & sa vaisselle d'une province à une autre , des commis alertes ont saisi le tout sur un petit manque de formalité ; mon oncle n'a pu payer les trois vingtièmes , & il est mort en prison.

M. *Eurard* me conta des aventures de cette espèce pendant deux heures entières. Je lui dis : Mon cher monsieur *Eurard* , j'en ai essuyé plus que vous ; les hommes sont ainsi faits d'un bout du monde à l'autre ; nous nous imaginons que les abus ne règnent que chez nous ; nous sommes tous deux comme *Asiophte* & *Jocande* , qui pensaient d'abord qu'il n'y avait que leurs femmes d'infidèles ; ils se mirent à voyager ,

& ils trouvèrent par-tout des gens de leur confrérie. Oui, dit M. *Evrard*, mais ils eurent le plaisir de rendre par-tout ce qu'on avait eu la bonté de leur prêter chez eux.

Tâchez, lui dis-je, d'être seulement pendant trois ans directeur de.... ou de.... ou de.... ou de.... & vous vous vengerez avec usure.

M. *Evrard* me crut ; c'est à présent l'homme de France qui vole le roi, l'Etat & les particuliers de la manière la plus dégagée & la plus noble, qui fait la meilleure chère, & qui juge le plus fièrement d'une pièce nouvelle.

S. A. Ü. L.,

D R A M E,

Traduit de l'anglais de M. HUT.

A V I S.

M. *Huet*, membre du parlement d'Angleterre, était petit neveu de **M.** *Huet*, évêque d'Avranches. Les Anglais, au lieu de *Huet* avec un *e* ouvert, prononcent *Hut*; ce fut lui qui, en 1728, composa le petit livre très-curieux : *The man after the heart of GOD, l'homme selon le cœur de DIEU*. Indigné d'avoir entendu un prédicateur comparer à *David* le roi *George II*, qui n'avait ni assassiné personne, ni fait brûler ses prisonniers français dans des fours à brique, il fit une justice éclatante de ce roitelet juif.

P E R S O N N A G E S.

SAUL, fils de *Cis* & premier roi juif.

DAVID, fils de *Jesse*, gendre de *Saül* & second roi.

AGAG, roi des Amalécites.

SAMUEL, prophète & juge en Israël.

MICHOL, épouse de *David* & fille de *Saül*.

ABIGAIL, veuve de *Nabal* & seconde épouse de *David*.

BETZABÉE, femme d'*Urie* & concubine de *David*.

LA PYTHONISSE, fameuse forcière en Israël.

JOAB, général des hordes de *David* & son confident.

URIE, mari de *Betzabée* & officier de *David*.

BAZA, ancien confident de *Saül*.

ABIEZER, vieil officier de *Saül*.

ADONIAS, fils de *David* & d'*Agith* sa dix-septième femme.

SALOMON, fils adultérin de *David* & de *Betzabée*.

NATHAN, prince & prophète en Israël.

GAG ou **GAD**, prophète & chapelain ordinaire de *David*.

ABISAG, de Sunam, jeune sunamite.

EBIND, capitaine de *David*.

ABIAR, officier de *David*.

YESEZ, inspecteur-général des troupes de *David*.

Les prêtres de *Samuël*.

Les capitaines de *David*.

Un clerc de la trésorerie.

Un messager.

La populace juive.

P R E M I E R A C T E.

La scène est à Calgala.

D E U X I E M E A C T E.

La scène est sur la colline d'Achila.

T R O I S I E M E A C T E.

La scène est à Siceleg.

Q U A T R I E M E A C T E.

La scène est à Hébron.

C I N Q U I E M E A C T E.

La scène est à Hérus-chalaïm.

On n'a pas observé dans cette espèce de tragi-comédie l'unité d'action, de lieu & de temps. On a cru avec l'illustre la Motte devoir se soustraire à ces règles. Tout se passe dans l'intervalle de deux ou trois générations pour rendre l'action plus tragique par le nombre des morts selon l'esprit juif, tandis que parmi nous l'unité de temps ne peut s'étendre qu'à vingt-quatre heures, & l'unité de lieu dans l'enceinte d'un palais.

S A Û L,

D R A M E.

A C T E P R E M I E R.

S C E N E P R E M I E R E.

S A U L, B A Z A.

B A Z A.

O grand Saül ! le plus puissant des rois , vous qui réglez sur les trois lacs dans l'espace de plus de cinq cents stades ; vous vainqueur du généreux Agag, roi d'Amalec , dont les capitaines étaient montés sur les plus puissans ânes , ainsi que les cinquante fils d'Amalec ; vous qu'Adonai fit triompher à la fois de Dagon & de Béalzébuth ; vous qui , sans doute , mettez sous vos lois toute la terre , comme on vous l'a promis tant de fois , faut-il que vous vous abandonniez à votre douleur dans de si nobles triomphes & de si grandes espérances ?

S A U L.

O mon cher Baza ! heureux mille fois celui qui conduit en paix les troupeaux bélans de Benjamin , & presse le doux raisin de la vallée d'Engaddy ! Hélas ! je cherchais les ânesses de mon père , je trouvai un royaume ; depuis ce jour je n'ai connu que la douleur. Plût-à-Dieu au contraire que j'eusse cherché un royaume , & trouvé des ânesses ! j'aurais fait un meilleur marché.

Facéties.

*

B A Z A.

Est-ce le prophète Samuel , est-ce votre gendre David qui vous cause ce mortel chagrin ?

S A U L.

L'un & l'autre. Samuel, tu le fais , m'oignit malgré lui ; il fit ce qu'il put pour empêcher le peuple de choisir un prince , & dès que je fus élu , il devint le plus cruel de tous mes ennemis.

B A Z A.

Vous deviez bien vous y attendre ; il était prêtre , & vous étiez guerrier ; il gouvernait avant vous ; on hait toujours son successeur.

S A U L.

Eh ! pouvait-il espérer de gouverner plus long-temps ! il avait associé à son pouvoir ses indignes enfans , également corrompus & corrupteurs , qui vendaient publiquement la justice : toute la nation s'éleva contre ce gouvernement sacerdotal. On tira un roi au sort : les dés sacrés annoncèrent la volonté du ciel ; le peuple la ratifia , & Samuel frémit : ce n'est pas assez de haïr en moi un prince choisi par le ciel , il hait encore le prophète ; car il fait que , comme lui , j'ai le nom de voyant ; que j'ai prophétisé comme lui ; & ce nouveau proverbe répandu dans Israël : Saül est aussi au rang des prophètes , n'offense que trop ses oreilles superbes : on le respecte encore ; pour mon malheur il est prêtre , il est dangereux.

B A Z A.

N'est-ce pas lui qui soulève contre vous votre gendre David ?

S A U L.

Il n'est que trop vrai , & je tremble qu'il ne cabale pour donner ma couronne à ce rebelle.

B A Z A.

B A Z A.

Votre altesse royale est trop bien affermie par les victoires , & le roi Agag votre illustre prisonnier vous est ici un sûr garant de la fidélité de votre peuple , également enchanté de votre victoire & de votre clémence : voici qu'on l'amène devant votre altesse royale.

S C E N E I I.

S A U L , B A Z A , A G A G , Soldats.

A G A G.

DOUX & puissant vainqueur , modèle des princes , qui savez vaincre & pardonner , je me jette à vos sacrés genoux , daignez ordonner vous-même ce que je dois donner pour ma rançon ; je serai désormais un voisin , un allié fidelle , un vassal soumis ; je ne vois plus en vous qu'un bienfaiteur & un maître : je vous dois la vie , je vous devrai encore la liberté : j'admirerai , j'aimerai en vous l'image du Dieu qui punit & pardonne.

S A U L.

Illustre prince , que le malheur rend encore plus grand , je n'ai fait que mon devoir en sauvant vos jours : les rois doivent respecter leurs semblables : qui se venge après la victoire , est indigne de vaincre : je ne mets point votre personne à rançon , elle est d'un prix inestimable : soyez libre ; les tributs que vous payerez à Israël seront moins des marques de soumission que d'amitié : c'est ainsi que les rois doivent traiter ensemble.

A G A G.

O vertu ! ô grandeur de courage ! que vous êtes puissantes sur mon cœur ! Je vivrai , je mourrai le sujet du grand Saül , & tous mes Etats sont à lui.

Facéties.

X

S C E N E . I I I .

Les personnages précédens ; S A M U E L , Prêtres.

S A U L.

S A M U E L , quelles nouvelles m'apportez-vous ? venez-vous de la part de Dieu , de celle du peuple , ou de la vôtre ?

S A M U E L.

De la part de Dieu.

S A U L.

Qu'ordonne-t-il ?

S A M U E L.

Il m'ordonne de vous dire qu'il s'est repenti de vous avoir fait régner.

S A U L.

Dieu se repentir ! Il n'y a que ceux qui font des fautes qui se repentent ; la sagesse éternelle ne peut être imprudente. Dieu ne peut faire des fautes.

S A M U E L.

Il peut se repentir d'avoir mis sur le trône ceux qui en commettent.

S A U L.

Eh ! quel homme n'en commet pas ? parlez , de quoi suis-je coupable ?

S A M U E L.

D'avoir pardonné à un roi.

A G A G.

Comment ! la plus belle des vertus serait regardée chez vous comme un crime ?

S A M U E L à *Agag*.

Tais-toi, ne blasphème point. (*à Saül*) Saül ci-devant roi des Juifs, Dieu ne vous avait-il pas ordonné par ma bouche d'égorger tous les Amalécites sans épargner ni les femmes, ni les filles, ni les enfans à la mamelle ?

A G A G.

Ton Dieu t'avait ordonné cela ! tu t'es trompé, tu voulais dire ton diable.

S A M U E L à *ses prêtres*.

Préparez-vous à m'obéir : & vous, Saül, avez-vous obéi à Dieu ?

S A U L.

Je n'ai pas cru qu'un tel ordre fût positif ; j'ai pensé que la bonté était le premier attribut de l'être suprême, qu'un cœur compatissant ne pouvait lui déplaire.

S A M U E L.

Vous vous êtes trompé, homme infidelle : Dieu vous réproouve, votre sceptre passera dans d'autres mains.

B A Z A à *Saül*.

Quelle insolence ! Seigneur, permettez-moi de punir ce prêtre barbare.

S A U L.

Gardez-vous-en bien ; ne voyez-vous pas qu'il est suivi de tout le peuple, & que nous serions lapidés, si je résistais ; car, en effet, j'avais promis. . . .

B A Z A.

Vous aviez promis une chose abominable !

S A U L.

N'importe ; les Juifs sont plus abominables encore ; ils prendront la défense de Samuel contre moi.

B A Z A à *part*.

Ah ! malheureux prince, tu n'as de courage qu'à la tête des armées !

S A U L.

Hé bien donc, Prêtres, que faut-il que je fasse?

S A M U E L.

Je vais te montrer comme on obéit au Seigneur :
(*à ses prêtres.*) ô Prêtres sacrés ! enfans de Lévi, déployez
ici votre zèle ; qu'on apporte une table , qu'on étende sur
cette table ce roi, dont le prépuce est un crime devant le
Seigneur. (*Les prêtres lient Agag sur la table.*)

A G A G.

Que voulez-vous de moi, impitoyables monstres !

S A U L.

Auguste Samuel, au nom du Seigneur.

S A M U E L.

Ne l'invoquez pas, vous en êtes indigne, demeurez ici,
il vous l'ordonne ; soyez témoin du sacrifice qui, peut-être,
expiera votre crime.

A G A G à Samuel.

Ainsi donc , vous m'allez donner la mort : ô mort,
que vous êtes amère !

S A M U E L.

Oui, tu es gras , & ton holocauste en sera plus agréable
au Seigneur.

A G A G.

Hélas ! Saül, que je te plains d'être soumis à de pareils
monstres.

S A M U E L à Agag.

Ecoute , tu vas mourir ; veux-tu être juif ; veux-tu te
faire circoncire ?

A G A G.

Et si j'étais assez faible pour être de ta religion , me
donnerais-tu la vie ?

S A M U E L.

Non , tu auras la satisfaction de mourir juif , & c'est bien assez.

A G A G.

Frappez donc, bourreaux !

S A M U E L.

Donnez-moi cette hache au nom du Seigneur ; & tandis que je couperai un bras , coupez une jambe , & ainsi de suite morceau par morceau. (*Ils frappent tous ensemble au nom d'Adonai.*)

A G A G.

O mort ! ô tourmens ! ô barbares !

S A U L.

Faut-il que je sois témoin d'une abomination si horrible ?

B A Z A.

Dieu vous punira de l'avoir soufferte.

S A M U E L *aux prêtres.*

Emportez ce corps & cette table : qu'on brûle les restes de cet infidelle , & que ses chairs servent à nourrir nos serviteurs : (*à Saül*) & vous , Prince , apprenez à jamais qu'obéissance vaut mieux que sacrifice.

S A U L , *se jetant dans un fauteuil.*

Je me meurs, je ne pourrai survivre à tant d'horreurs & tant de honte.

S C E N E I V.

S A U L, B A Z A, un messager.

L E M E S S A G E R.

SEIGNEUR, pensez à votre sûreté; David approche en armes, il est suivi de cinq cents brigands qu'il a ramassés; vous n'avez ici qu'une garde faible.

B A Z A.

Hé bien, Seigneur, vous le voyez : David & Samuel étaient d'intelligence : vous êtes trahi de tous côtés, mais je vous serai fidelle jusqu'à la mort : quel parti prenez-vous ?

S A U L.

Celui de combattre & de mourir.

Fin du premier acte.

A C T E I I.

S C E N E P R E M I E R E.

D A V I D, M I C H O L.

M I C H O L.

IMPIROYABLE époux, prétends-tu attenter à la vie de mon père, de ton bienfaiteur, de celui qui t'ayant d'abord pris pour son joueur de harpe, te fit bientôt après son écuyer, qui enfin t'a mis dans mes bras?

D A V I D.

Il est vrai, ma chère Michol, que je lui dois le bonheur de posséder vos charmes; il m'en a coûté assez cher: il me fallut apporter à votre père deux cents prépuces de Philistins pour présent de noces: deux cents prépuces ne se trouvent pas si aisément: je fus obligé de tuer deux cents hommes pour venir à bout de cette entreprise; & je n'avais pas la mâchoire d'âne de Samson: mais eût-il fallu combattre toutes les forces de Babylone & d'Egypte, je l'aurais fait pour vous mériter; je vous adorais & je vous adore.

M I C H O L.

Et pour preuve de ton amour, tu en veux aux jours de mon père!

D A V I D.

Dieu m'en préserve, je ne veux que lui succéder: vous savez que j'ai respecté sa vie, & que lorsque je le rencontrai dans une caverne, je ne lui coupai que le

bout de son manteau; la vie du père de ma chère Michol me fera toujours précieuse.

M I C H O L.

Pourquoi donc te joindre à ses ennemis? Pourquoi te fouiller du crime horrible de rebellion , & te rendre par-là même si indigne du trône où tu aspires ? Pourquoi d'un côté te joindre à Samuel notre ennemi domestique, & de l'autre au roi de Geth , Akis , notre ennemi déclaré ?

D A V I D.

Ma noble épouse , ne me condamnez pas sans m'entendre : vous savez qu'un jour , dans le village de Bethlehem , Samuel répandit de l'huile sur ma tête : ainsi je suis roi , & vous êtes la femme d'un roi : si je me suis joint aux ennemis de la nation , si j'ai fait du mal à mes concitoyens , j'en ai fait davantage à ces ennemis mêmes. Il est vrai que j'ai engagé ma foi au roi de Geth, le généreux Akis : j'ai rassemblé cinq cents malfaiteurs perdus de dettes & de débauches, mais tous bons soldats. Akis nous a reçus , nous a comblés de bienfaits, il m'a traité comme son fils, il a eu en moi une entière confiance; mais je n'ai jamais oublié que je suis juif ; & ayant des commissions du roi Akis , pour aller ravager vos terres , j'ai très-souvent ravagé les siennes : j'allais dans les villages les plus éloignés , je tuais tout sans miséricorde , je ne pardonnais ni au sexe ni à l'âge , afin d'être pur devant le Seigneur, & afin qu'il ne se trouvât personne qui pût me déceler auprès du roi Akis , je lui amenais les bœufs , les ânes , les moutons , les chèvres des innocens agriculteurs que j'avais égorgés , & je lui disais , par un salutaire mensonge , que c'étaient les bœufs , les ânes , les moutons & les chèvres des Juifs ; quand je trouvais

quelque résistance , je faisais scier en deux , par le milieu du corps , ces insolens rebelles , ou je les écrasais sous les dents de leur herse , ou je les faisais rôtir dans des fours à briques. Voyez si c'est aimer sa patrie , si c'est être bon Israélite.

M I C H O L.

Ainsi , cruel , tu as également répandu le sang de tes frères & celui de tes alliés : tu as donc trahi également ces deux bienfaiteurs ; rien ne t'est sacré ; tu trahiras ainsi ta chère Michol qui brûle pour toi d'un si malheureux amour.

D A V I D.

Non , je le jure par la verge d'Aaron , par la racine de Jessé , que je vous serai toujours fidelle.

S C E N E I I.

DAVID, MICHOL, ABIGAIL.

ABIGAIL *en embrassant David.*

MON cher , mon tendre époux , maître de mon cœur & de ma vie , venez , sortez avec moi de ces lieux dangereux , Saül arme contre vous , & Akis vous attend.

M I C H O L.

Qu'entends-je ? son époux ? Quoi ! monstre de perfidie , vous me jurez un amour éternel , & vous avez pris une autre femme ! quelle est donc cette insolente rivale ?

D A V I D.

Je suis confondu.

A B I G A I L.

Auguste & aimable fille d'un grand roi , ne vous mettez pas en colère contre votre servante ; un héros tel que

David a besoin de plusieurs femmes ; & moi , je suis une jeune veuve qui ai besoin d'un mari : vous êtes obligée d'être toujours auprès du roi votre père , il faut que David ait une compagne dans les voyages & dans les travaux ; ne m'enviez pas cet honneur , je vous serai toujours soumise.

M I C H O L.

Elle est civile & accorte du moins ; elle n'est pas comme ces concubines impertinentes qui vont toujours bravant la maîtresse de la maison : monstre , où as-tu fait cette acquisition ?

D A V I D.

Puisqu'il faut vous dire la vérité , ma chère Michol , j'étais à la tête de mes brigands , & usant du droit de la guerre , j'ordonnai à Nabal , mari d'Abigail , de m'apporter tout ce qu'il avait : Nabal était un brutal qui ne savait pas les usages du monde , il me refusa insolemment : Abigail est née douce , honnête & tendre ; elle vola tout ce qu'elle put à son mari pour me l'apporter : au bout de huit jours le brutal mourut.

M I C H O L.

Je m'en doutais bien.

D A V I D.

Et j'épousai la veuve.

M I C H O L.

Ainsi Abigail est mon égale : ça , dis-moi en conscience , brigand trop cher , combien as-tu de femmes ?

D A V I D.

Je n'en ai que dix-huit en vous comptant : ce n'est pas trop pour un brave homme.

M I C H O L.

Dix-huit femmes , scélérat ! Hé , que fais-tu de tout cela ?

D A V I D.

Je leur donne ce que je peux de tout ce que j'ai pillé.

M I C H O L.

Les voilà bien entretenues ! tu es comme les oiseaux de proie, qui apportent à leurs femelles des colombes à dévorer : encore n'ont-ils qu'une compagne, & il en faut dix-huit au fils de Jessé.

D A V I D.

Vous ne vous apercevrez jamais, ma chère Michol, que vous ayez des compagnes.

M I C H O L.

Va, tu promets plus que tu ne peux tenir : écoute, quoique tu en aies dix-huit, je te pardonne ; si je n'avais qu'une rivale, je serais plus difficile : cependant tu me le payeras.

A B I G A I L.

Auguste reine, si toutes les autres pensent comme moi, vous aurez dix-sept esclaves de plus auprès de vous.

S C E N E I I I.

DAVID, MICHOL, ABIGAIL, ABIAR.

A B I A R.

MON maître, que faites-vous ici entre deux femmes ? Saül avance de l'Occident, & Akis de l'Orient, de quel côté voulez-vous marcher ?

D A V I D.

Du côté d'Akis, sans balancer.

M I C H O L.

Quoi ! malheureux, contre ton roi, contre mon père !

D A V I D.

Il le faut bien , il y a plus à gagner avec Akis qu'avec Saül : consolez-vous , Michol ; adieu Abigail.

A B I G A I L.

Non , je ne te quitte pas.

D A V I D.

Restez , vous dis-je , ceci n'est pas une affaire de femme ; chaque chose a son temps , je vais combattre ; priez Dieu pour moi.

S C E N E I V.

M I C H O L , A B I G A I L.

A B I G A I L.

PROTEGEZ-MOI , noble fille de Saül , je crois une telle action digne de votre grand cœur. David a encore épousé une nouvelle femme ce matin : réunissons-nous toutes deux contre nos rivales.

M I C H O L.

Quoi ! ce matin même ! l'impudent : & comment se nomme-t-elle ?

A B I G A I L.

Alchinoam , c'est une des plus dévergondées coquines qui soient dans toute la race de Jacob.

M I C H O L.

C'est une vilaine race que cette race de Jacob ; je suis fâchée d'en être ; mais , par Dieu , puisque mon mari nous traite si indignement , je le traiterai de même , & je vais de ce pas en épouser un autre.

A B I G A I L.

Allez , allez , Madame , je vous promets bien d'en faire autant , dès que je serai mécontente de lui.

S C E N E V.

MICHOL , ABIGAIL , le meſſager. EBIND.

E B I N D.

AH princeſſe ! votre Jonathas , ſavez-vous ?

M I C H O L.

Quoi donc ! mon frère Jonathas !.....

E B I N D.

Eſt comdamné à mort, dévoué au Seigneur, à l'anathème.

A B I G A I L.

Jonathas qui aimait tant votre mari !

M I C H O L.

Il n'eſt plus ! on lui a arraché la vie !

E B I N D.

Non , Madame , il eſt en parfaite ſanté : le roi votre père , en marchant au point du jour contre Akis , a rencontré un petit corps de Philiftins , & comme nous étions dix contre un , nous avons donné deſſus avec courage. Saül pour augmenter les forces du ſoldat , qui étoit à jeun , a ordonné que perſonne ne mangeât de la journée , & a juré qu'il immolerait au Seigneur le premier qui déjeûnerait : Jonathas , qui ignorait cet ordre prudent , a trouvé un rayon de miel , & en a avalé la largeur de mon pouce ; Saül , comme de raiſon , l'a condamné à mourir ; il ſavait ce qu'il en coûte de manquer à ſa parole ; l'aventure d'Agag l'eſfrayait , il craignait Samuel ; enfin Jonathas allait être offert en viſtime ; toute l'armée ſ'eſt ſoulevée contre ce parricide ; Jonathas eſt ſauvé , & l'armée ſ'eſt miſe à manger & à boire ; & au lieu de perdre Jonathas , nous avons été défaits de Samuel ; il eſt mort d'apoplexie.

M I C H O L.

Tant mieux , c'était un vilain homme.

A B I G A I L.

Dieu soit béni.

E B I N D.

Le roi Saül vient suivi de tous les siens ; je crois qu'il va tenir conseil dans cette chenevière , pour savoir comment il s'y prendra pour attaquer Akis & les Philistins.

S C E N E V I.

MICHOL, ABIGAIL, SAUL, BAZA, Capitaines.

M I C H O L.

MON père , faudra-t-il trembler tous les jours pour votre vie , pour celle de mes frères , & essuyer les infidélités de mon mari ?

S A U L.

Votre frère & votre mari sont des rebelles : comment ? manger du miel un jour de bataille ! il est bien heureux que l'armée ait pris son parti ; mais votre mari est cent fois plus méchant que lui ; je jure que je le traiterai comme Samuel a traité Agag.

A B I G A I L à Michol.

Ah ! Madame , comme il roule les yeux , comme il grince les dents ! fuyons au plus vite ; votre père est fou, ou je me trompe.

M I C H O L.

Il est quelquefois possédé du diable.

S A U L.

Ma fille , qui est cette drôlesse-là.

M I C H O L.

C'est une des femmes de votre gendre David, que vous avez autrefois tant aimé.

S A U L.

Elle est assez jolie : je la prendrai pour moi au sortir de la bataille.

A B I G A I L.

Ah ! le méchant homme, on voit bien qu'il est réprouvé.

M I C H O L.

Mon père, je vois que votre mal vous prend ; si David était ici, il vous jouerait de la harpe ; car vous savez que la harpe est un spécifique contre les vapeurs hypocondriaques.

S A U L.

Taisez-vous, vous êtes une sotte, je fais mieux que vous ce que j'ai à faire.

A B I G A I L.

Ah , Madame ! comme il est méchant ! il est plus fou que jamais ; retirons-nous au plus vite.

M I C H O L.

C'est cette malheureuse boucherie d'Agag qui lui a donné des vapeurs ; dérobons-nous à sa furie.

S C E N E V I I.

S A U L, B A Z A.

S A U L.

MES capitaines , allez m'attendre ; Baza , demeurez : vous me voyez dans un mortel embarras ; j'ai mes vapeurs, il faut combattre, nous avons de puissans ennemis, ils sont derrière la montagne de Gelboé ; je voudrais bien savoir quelle sera l'issue de cette bataille.

B A Z A.

Eh, Seigneur ! il n'y a rien de plus aisé ; n'êtes-vous pas prophète tout comme un autre ? n'avez-vous pas même des vapeurs qui font un véritable avant-coureur des prophéties ?

S A U L.

Il est vrai, mais depuis quelque temps le Seigneur ne me répond plus ; je ne fais ce que j'ai : as-tu fait venir la pythonisse d'Endor ?

B A Z A.

Oui, mon maître ; mais croyez-vous que le Seigneur lui réponde plutôt qu'à vous ?

S A U L.

Oui, sans doute, car elle a un esprit de Python.

B A Z A.

Un esprit de Python, mon maître ! quelle espèce est cela ?

S A U L.

Ma foi, je n'en fais rien ; mais on dit que c'est une femme fort habile : j'aurais envie de consulter l'ombre de Samuel.

B A Z A.

Vous feriez bien mieux de vous mettre à la tête de vos troupes : comment consulte-t-on une ombre ?

S A U L.

La pythonisse les fait sortir de la terre, & l'on voit à leur mine si l'on sera heureux ou malheureux.

B A Z A.

Il a perdu l'esprit ! Seigneur, au nom de Dieu, ne vous amusez point à toutes ces sottises, & allons mettre vos troupes en bataille.

S A U L.

Reste ici, il faut absolument que nous voyions une ombre : voilà la pythonisse qui arrive : garde-toi de me faire reconnaître ; elle me prend pour un capitaine de mon armée.

SCENE

S C E N E V I I I.

SAUL, BAZA, LA PYTHONISSE

arrivant avec un balai entre les jambes.

L A P Y T H O N I S S E.

QU'EL mortel veut arracher les secrets du destin à l'abyme qui les couvre ? qui de vous deux s'adresse à moi pour connaître l'avenir ?

B A Z A , *montrant Saül.*

C'est mon capitaine : ne devrais-tu pas le savoir , puisque tu es forcière ?

L A P Y T H O N I S S E *à Saül.*

C'est donc pour vous que je forcerai la nature à interrompre le cours de ses lois éternelles ? combien me donnerez-vous ?

S A U L.

Un écu : & te voilà payée d'avance , vieille forcière.

L A P Y T H O N I S S E.

Vous en aurez pour votre argent. Les magiciens de Pharaon n'étaient auprès de moi que des ignorans ; ils se bornaient à changer en sang les eaux du Nil , je vais en faire davantage ; & premièrement , je commande au soleil de paraître.

B A Z A.

En plein midi ! quel miracle !

L A P Y T H O N I S S E.

Je vois quelque chose sur la terre.

S A U L.

N'est-ce pas une ombre ?

Facéties.

Y

L A P Y T H O N I S S E.

Oui, une ombre.

S A U L.

Comment est-elle faite ?

L A P Y T H O N I S S E.

Comme une ombre.

S A U L.

N'a-t-elle pas une grande barbe ?

L A P Y T H O N I S S E.

Oui, un grand manteau & une grande barbe.

S A U L.

Une barbe blanche ?

L A P Y T H O N I S S E.

Blanche comme de la neige.

S A U L.

Justement, c'est l'ombre de Samuel ; elle doit avoir l'air bien méchant ?

L A P Y T H O N I S S E.

Oh ! l'on ne change jamais de caractère ; elle vous menace, elle vous fait des yeux horribles.

S A U L.

Ah ! je suis perdu.

B A Z A.

Eh, Seigneur ! pouvez-vous vous amuser à ces fadaïses ? N'entendez-vous pas le son des trompettes ? les Philistins approchent.

S A U L.

Allons donc ; mais le cœur ne me dit rien de bon.

L A P Y T H O N I S S E.

Au moins j'ai son argent ; mais voilà un fot capitaine.

Fin du second acte.

A C T E I I I.

S C E N E P R E M I E R E.

D A V I D & ses capitaines.

D A V I D.

SAUL a donc été tué, mes amis? son fils Jonathas aussi?
& je suis roi d'une petite partie du pays légitimement.

J O A B.

Oui, Milord; votre altèſſe royale a très-bien fait de faire pendre celui qui vous a apporté la nouvelle de la mort de Saül: car il n'eſt jamais permis de dire qu'un roi eſt mort: cet acte de juſtice vous conciliera tous les eſprits; il fera voir qu'au fond vous aimiez votre beau-père, & que vous êtes un bon homme.

D A V I D.

Oui, mais Saül laiſſe des enfans: Iſboſeth ſon fils règne déjà ſur pluſieurs tribus; comment faire?

J O A B.

Ne vous mettez point en peine; je connais deux coquins qui doivent aſſaffiner Iſboſeth, s'ils ne l'ont déjà fait; vous les ferez pendre tous deux, & vous règnerez ſur Juda & Iſraël.

D A V I D.

Dites-moi un peu, vous autres, Saül a-t-il laiſſé beaucoup d'argent? ſerai-je bien riche?

A B I E Z E R.

Hélas ! nous n'avons pas le fou ; vous savez qu'il y a deux ans , quand Saül fut élu roi, nous n'avions pas de quoi acheter des armes, il n'y avait que deux fabres dans tout l'Etat, encore étaient-ils tout rouillés : les Philistins , dont nous avons presque tous été les esclaves, ne nous laissèrent pas dans nos chaumières seulement un morceau de fer pour raccommoder nos charrues; aussi nos charrues nous sont-elles fort inutiles dans un mauvais pays pierreux, hérissé de montagnes pelées , où il n'y a que quelques oliviers avec un peu de raisin : nous n'avions pris au roi Agag que des bœufs , des chèvres & des moutons , parce que c'était-là tout ce qu'il avait ; je ne crois pas que nous puissions trouver dix écus dans toute la Judée ; il y a quelques usuriers qui rognent les espèces à Tyr & à Damas, mais ils se feraient empaler plutôt que de vous prêter un denier.

D A V I D.

S'est-on emparé du petit village de Salem & de son château ?

J O A B.

Oui, Milord.

A B I E Z E R.

J'en suis fâché ; cette violence peut décrier notre nouveau gouvernement. Salem appartient de tout temps aux Jébuséens, avec qui nous ne sommes point en guerre ; c'est un lieu saint, car Melchisédech était autrefois roi de ce village.

D A V I D.

Il n'y a point de Melchisédech qui tienne ; j'en ferai une bonne forteresse ; je l'appellerai Hérus-Chalaim ; ce sera le lieu de ma résidence ; nos enfans seront multipliés

comme le sable de la mer, & nous règnerons sur le monde entier.

J O A B.

Eh , Seigneur, vous n'y pensez pas ! cet endroit est une espèce de désert, où il n'y a que des cailloux à deux lieues à la ronde. On y manque d'eau, il n'y a qu'un petit malheureux torrent de Cédron qui est à sec six mois de l'année : que n'allons-nous plutôt sur les grands chemins de Tyr, vers Damas, vers Babylone ? il y aurait là de beaux coups à faire.

D A V I D.

Oui, mais tous les peuples de ce pays-là sont puissans, nous risquerions de nous faire pendre ; enfin le Seigneur m'a donné Hérus-Chalaim , j'y demeurerai & j'y louerai le Seigneur.

U N M E S S A G E R.

Milord , deux de vos serviteurs viennent d'assassiner Isboeth, qui avait l'insolence de vouloir succéder à son père, & de vous disputer le trône ; on l'a jeté par les fenêtres, il nage dans son sang ; les tribus qui lui obéissaient ont fait serment de vous obéir ; & l'on vous amène sa sœur Michol votre femme , qui vous avait abandonné , & qui venait de se marier à Phaltiel fils de Sais.

D A V I D.

On aurait mieux fait de la laisser avec lui ; que veut-on que je fasse de cette bégueule-là ? Allez, mon cher Joab, qu'on l'enferme ; allez, mes amis, allez saisir tout ce que possédait Isboeth, apportez-le moi, nous le partagerons : vous , Joab , ne manquez pas de faire pendre ceux qui m'ont délivré d'Isboeth, & qui m'ont rendu ce signalé service ; marchez tous devant le Seigneur avec confiance ; j'ai ici quelques petites affaires un peu pressées : je vous

rejoindrai dans peu de temps pour rendre tous ensemble des actions de grâces au dieu des armées qui a donné la force à mon bras, & qui a mis sous mes pieds le basilic & le dragon.

Tous les capitaines ensemble.

(a) Houfah! houfah! longue vie à David notre bon roi, l'oïnt du Seigneur, le père de son peuple.

(ils sortent.)

DAVID à un des siens.

Faites entrer Betzabée.

S C E N E I I.

DAVID, BETZABÉE.

DAVID.

MA chère Betzabée, je ne veux plus aimer que vous: vos dents sont comme un mouton qui sort du lavoir; votre gorge est comme une grappe de raisin, votre nez comme la tour du mont Liban; le royaume que le Seigneur m'a donné ne vaut pas un de vos embrassemens: Michol, Abigail, & toutes mes autres femmes, sont dignes tout au plus d'être vos servantes.

BETZABÉE.

Hélas, Milord! vous en disiez ce matin autant à la jeune Abigail.

DAVID.

Il est vrai, elle peut me plaire un moment, mais vous êtes ma maîtresse de toutes les heures; je vous donnerai des robes, des vaches, des chèvres, des moutons, car pour de l'argent je n'en ai point encore, mais vous en aurez

(a) C'est le cri de joie de la populace anglaise, les Hébreux criaient *allek eudi ah!* & par corruption *hi ha y ab.*

quand j'en aurai volé dans mes courfes sur les grands chemins, foit vers le pays des Phéniciens, foit vers Damas, foit vers Tyr. Qu'avez-vous, ma chère Betzabée, vous pleurez ?

B E T Z A B É E.

Hélas, oui, Milord!

D A V I D.

Quelqu'une de mes femmes ou de mes concubines a-t-elle osé vous maltraiter?

B E T Z A B É E.

Non.

D A V I D.

Quel est donc votre chagrin?

B E T Z A B É E.

Milord, je fuis groffe, mon mari Urie n'a pas couché avec moi depuis un mois; & s'il s'aperçoit de ma groffeffe, je crains d'être battue.

D A V I D.

Eh ! que ne l'avez-vous fait coucher avec vous ?

B E T Z A B É E.

Hélas ! j'ai fait ce que j'ai pu ; mais il me dit qu'il veut toujours refter auprès de vous : vous favez qu'il vous est tendrement attaché ; c'est un des meilleurs officiers de votre armée ; il veille auprès de votre perfonne quand les autres dorment ; il fe met au-devant de vous quand les autres lâchent le pied ; s'il fait quelque bon butin, il vous l'apporte : enfin il vous préfère à moi.

D A V I D.

Voilà une infupportable chenille ; rien n'est fi odieux que ces gens empressés qui veulent toujours rendre service fans en être priés : allez, allez, je vous déferai bientôt de cet importun : qu'on me donne une table & des tablettes pour écrire.

B E T Z A B É E.

Milord, pour des tables vous savez qu'il n'y en a point ici ; mais voici mes tablettes avec un poinçon, vous pouvez écrire sur mes genoux.

D A V I D.

Allons, écrivons : „ Appui de ma couronne, comme
 „ moi serviteur de Dieu, notre féal Urie vous rendra cette
 „ missive : marchez avec lui si tôt cette présente reçue
 „ contre le corps des Philistins, qui est au bout de la
 „ vallée d'Hébron ; placez le féal Urie au premier rang,
 „ abandonnez-le dès qu'on aura tiré la première flèche,
 „ de façon qu'il soit tué par les ennemis ; & s'il n'est pas
 „ frappé par devant ayez soin de le faire assassiner par
 „ derrière ; le tout pour le besoin de l'Etat : Dieu vous ait
 „ en sa sainte garde. Votre bon roi David. „

B E T Z A B É E.

Eh ! bon Dieu ! vous voulez faire tuer mon pauvre mari ?

D A V I D.

Ma chère enfant, ce sont de ces petites sévérités auxquelles on est quelquefois obligé de se prêter ; c'est un petit mal pour un grand bien, uniquement dans l'intention d'éviter le scandale.

B E T Z A B É E.

Hélas ! votre servante n'a rien à repliquer, soit fait selon votre parole.

D A V I D.

Qu'on m'appelle le bon homme Urie.

B E T Z A B É E.

Hélas ! que voulez-vous lui dire ? pourrai-je soutenir sa présence ?

DAVID.

Ne vous troublez pas. (*à Urie qui entre.*) Tenez, mon cher Urie, portez cette lettre à mon capitaine Joab, & méritez toujours les bonnes grâces de l'oint du Seigneur.

URIE.

J'obéis avec joie à ses commandemens; mes pieds, mon bras, ma vie sont à son service : je voudrais mourir pour lui prouver mon zèle.

DAVID *en l'embrassant.*

Vous serez exaucé, mon cher Urie.

URIE.

Adieu, ma chère Betzabée, soyez toujours aussi attachée que moi à notre maître.

BETZABÉE.

C'est ce que je fais, mon bon mari.

DAVID.

Demeurez ici, ma bien-aimée, je suis obligé d'aller donner des ordres à-peu-près semblables pour le bien du royaume; je reviens à vous dans un moment.

BETZABÉE.

Non, cher amant, je ne vous quitte pas.

DAVID.

Ah! je veux bien que les femmes soient maîtresses au lit : mais par-tout ailleurs je veux qu'elles obéissent.

Fin du troisième acte.

A C T E I V.

S C E N E P R E M I E R E.

B E T Z A B É E , A B I G A I L.

A B I G A I L.

BETZABÉE, Betzabée ; c'est donc ainsi que vous m'enlevez le cœur de Monseigneur.

B E T Z A B É E.

Vous voyez que je ne vous enlève rien , puisqu'il me quitte, & que je ne peux l'arrêter.

A B I G A I L.

Vous ne l'arrêtez que trop, perfide, dans les filets de votre méchanceté : tout Israël dit que vous êtes grosse de lui.

B E T Z A B É E.

Hé bien , quand cela serait, Madame , est-ce à vous à me le reprocher ; n'en avez-vous pas fait autant ?

A B I G A I L.

Cela est bien différent, Madame ; j'ai l'honneur d'être son épouse.

B E T Z A B É E.

Voilà un plaisant mariage ; on sait que vous avez empoisonné Nabal votre mari, pour épouser David, lorsqu'il n'était encore que capitaine.

A B I G A I L.

Point de reproches, Madame, s'il vous plaît : vous en

feriez bien autant du bon homme Urie pour devenir reine; mais sachez que je vais tout lui découvrir.

B E T Z A B É E.

Je vous en défie.

A B I G A I L.

C'est-à-dire que la chose est déjà faite.

B E T Z A B É E.

Quoi qu'il en soit, je ferai votre reine, & je vous apprendrai à me respecter.

A B I G A I L.

Moi, vous respecter, Madame!

B E T Z A B É E.

Oui, Madame.

A B I G A I L.

Ah, Madame, la Judée produira du froment au lieu de seigle, & on aura des chevaux au lieu d'ânes pour monter, avant que je sois réduite à cette ignominie : il appartient bien à une femme comme vous de faire l'impertinente avec moi.

B E T Z A B É E.

Si je m'en croyais, une paire de soufflets.....

A B I G A I L.

Ne vous en avisez pas, Madame, j'ai le bras bon & je vous rosserais d'une manière.....

S C E N E I I.

D A V I D, B E T Z A B É E, A B I G A I L.

D A V I D.

PAIX-LA donc, paix-là : êtes-vous folles , vous autres ? Il est bien question de vous quereller , quand l'horreur des horreurs est sur ma maison.

B E T Z A B É E.

Quoi donc, mon cher amant ! qu'est-il arrivé ?

A B I G A I L.

Mon cher mari, y a-t-il quelque nouveau malheur ?

D A V I D.

Voilà-t-il pas que mon fils Ammon , que vous connaissez, s'est avisé de violer sa sœur Thamar, & l'a ensuite chassée de sa chambre à grands coups de pieds dans le cul.

A B I G A I L.

Quoi donc, n'est-ce que cela ? je croyais à votre air effaré qu'il vous avait volé votre argent.

D A V I D.

Ce n'est pas tout ; mon autre fils Absalon, quand il a vu cette tracasserie , s'est mis à tuer mon fils Ammon : je me suis fâché contre mon fils Absalon , il s'est révolté contre moi, m'a chassé de ma ville de Hérus-Chalaim, & me voilà sur le pavé.

B E T Z A B É E.

Oh ! ce sont des choses sérieuses cela !

A B I G A I L.

La vilaine famille que la famille de David. Tu n'as donc plus rien, brigand ? ton fils est oint à ta place.

D A V I D.

Hélas oui ! & pour preuve qu'il est oint , il a couché sur la terrasse du fort avec toutes mes femmes l'une après l'autre.

A B I G A I L.

O ciel ! que n'étais-je là ? j'aurais bien mieux aimé coucher avec ton fils Absalon qu'avec toi , vilain , voleur que j'abandonne à jamais : il a des cheveux qui lui vont jusqu'à la ceinture , & dont il vend des rognures pour deux cents écus par an au moins : il est jeune , il est aimable , & tu n'es qu'un barbare débauché qui te moques de Dieu , des hommes & des femmes : va , je renonce désormais à toi , & je me donne à ton fils Absalon , ou au premier philistin que je rencontrerai. (*à Betzabée en lui faisant la révérence.*) Adieu , Madame.

B E T Z A B É E.

Votre servante , Madame.

S C E N E I I I.

D A V I D , B E T Z A B É E.

D A V I D.

VOILA donc cette Abigail que j'avais crue si douce ! Ah ! qui compte sur une femme , compte sur le vent : & vous , ma chère Betzabée , m'abandonnerez-vous aussi ?

B E T Z A B É E.

Hélas ! c'est ainsi que finissent tous les mariages de cette espèce : que voulez-vous que je devienne si votre fils Absalon règne ? & si Urie , mon mari , fait que vous avez voulu l'assassiner , vous voilà perdu & moi aussi.

D A V I D.

Ne craignez rien ; Urie est dépêché ; mon ami Joab est expéditif.

B E T Z A B É E.

Quoi ! mon pauvre mari est donc assassiné ; hi, hi, hi, (*elle pleure.*) oh, hi, ha.

D A V I D.

Quoi ! vous pleurez le bon-homme ?

B E T Z A B É E.

Je ne peux m'en empêcher.

D A V I D.

La fotte chose que les femmes ; elles souhaitent la mort de leurs maris, elles la demandent ; & quand elles l'ont obtenue, elles se mettent à pleurer.

B E T Z A B É E.

Pardonnez cette petite cérémonie.

S C E N E I V.

D A V I D, B E T Z A B É E, J O A B.

D A V I D.

HÉ bien, Joab, en quel état sont les choses ? qu'est devenu ce coquin d'Absalon ?

J O A B.

Par Sabaoth, je l'ai envoyé avec Urie ; je l'ai trouvé qui pendait à un arbre par les cheveux, & je l'ai bravement percé de trois dards.

D A V I D.

Ah ! Absalon mon fils ! hi, hi, ho, ho, hi.

A C T E Q U A T R I E M E. 351

B E T Z A B É E.

Voilà-t-il pas que vous pleurez votre fils , comme j'ai pleuré mon mari : chacun a sa faiblesse.

D A V I D.

On ne peut pas dompter tout-à-fait la nature , quelque juif qu'on soit , mais cela passe , & le train des affaires emporte bien vite ailleurs.

S C E N E V.

Les personnages précédens , & le prophète NATHAN.

B E T Z A B É E.

EH ! voilà Nathan le Voyant , Dieu me pardonne ! que vient-il faire ici ?

N A T H A N.

Sire , écoutez & jugez : il y avait un riche qui possédait cent brebis , & il y avait un pauvre qui n'en avait qu'une ; le riche a pris la brebis & a tué le pauvre ; que faut-il faire du riche ?

D A V I D.

Certainement il faut qu'il rende quatre brebis.

N A T H A N.

Sire , vous êtes le riche , Urie était le pauvre , & Betzabée est la brebis.

B E T Z A B É E.

Moi , brebis !

D A V I D.

Ah ! j'ai péché , j'ai péché , j'ai péché.

Bon, puisque vous l'avouez, le Seigneur va transférer votre péché : c'est bien assez qu'Absalon ait couché avec toutes vos femmes : épousez la belle Betzabée, un des fils que vous aurez d'elle règnera sur tout Israël : je le nommerai aimable, & les enfans des femmes légitimes & honnêtes seront massacrés.

B E T Z A B É E.

Par Adonai, tu es un charmant prophète, viens çà que je t'embrasse.

D A V I D.

Eh ! là, là, doucement : qu'on donne à boire au prophète ; réjouiffrons-nous nous autres ; allons, puisque tout va bien, je veux faire des chansons gaillardes ; qu'on me donne ma harpe. *(il joue de la harpe.)*

Chers Hébreux par le ciel envoyés, (b)
 Dans le sang vous baignerez vos pieds ;
 Et vos chiens s'engraïsseront
 De ce sang qu'ils lécheront

Ayez soin, mes chers amis, (c)
 De pendre tous les petits
 Encore à la mamelle,
 Vous écraserez leur cervelle
 Contre le mur de l'infidelle ;
 Et vos chiens s'engraïsseront
 De ce sang qu'ils lécheront.

(b) *Ut intingatur pes tuus in sanguine, lingua canum tuorum ex inimicis ab ipso.*

(c) *Beatus qui tenebit & allidet parvulos ad petram.*

B E T Z A B É E.

B E T Z A B É E.

Sont-ce là vos chansons gaillardes ?

D A V I D *en chantant & dansant.*

Et vos chiens s'engraïfferont
De ce sang qu'ils lécheront.

B E T Z A B É E.

Finissez donc vos airs de corps-de-garde ; cela est abominable : il n'y a point de sauvage qui voulût chanter de telles horreurs : les bouchers des peuples de Gog & de Magog en auraient honte.

D A V I D *toujours sautant.*

Et les chiens s'engraïfferont
De ce sang qu'ils lécheront.

B E T Z A B É E.

Je m'en vais , si vous continuez à chanter ainsi , & à sauter comme un ivrogne : vous montrez tout ce que vous portez : si ! quelles manières !

D A V I D.

Je danserai , oui je danserai ; je serai encore plus méprisable , je danserai devant des servantes ; je montrerai tout ce que je porte , & ce me fera gloire devant les filles. (d)

J O A B.

A présent que vous avez bien dansé , il faudrait mettre ordre à vos affaires.

D A V I D.

Oui , vous avez raison , il y a temps pour tout : retournons à Hérus-Chalaim.

J O A B.

Vous aurez toujours la guerre ; il faudrait avoir quelque argent de réserve , & savoir combien vous avez de sujets

(d) Presque toutes les paroles que les acteurs prononcent sont tirées des livres judaïques , soit chroniques , soit paralipomènes , soit psaumes.

Facéties.

Z

qui puissent marcher en campagne , & combien il en restera pour la culture des terres.

D A V I D .

Le conseil est très-sensé : allons , Betzabée, allons régner,
m'amour.

(*il danse , il chante.*)

Et les chiens s'engraïsseront
De ce sang qu'ils lécheront.

Fin du quatrième acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

DAVID *assis devant une table, ses Officiers autour de lui.*

DAVID.

SIX cents quatre-vingt-quatorze schellings & demi d'une part, & de l'autre cent treize un quart, font huit cents schellings trois quarts : c'est donc là tout ce qu'on a trouvé dans mon trésor ; il n'y a pas là de quoi payer une journée à mes gens.

UN CLERC DE LA TRÉSORERIE.

Milord, le temps est dur.

DAVID.

Et vous l'êtes encore bien davantage : il me faut de l'argent, entendez-vous ?

JOAB.

Milord, votre altesse est volée comme tous les autres rois : les gens de l'échiquier, les fournisseurs de l'armée pillent tous ; ils font bonne chère à nos dépens, & le soldat meurt de faim.

DAVID.

Je les ferai scier en deux ; (e) en effet, aujourd'hui nous avons fait la plus mauvaise chère du monde.

(e) C'est ainsi que le saint roi *David* en usait avec tous ses prisonniers, excepté quand il les faisait cuire dans des fours.

J O A B.

Cela n'empêche pas que ces fripons-là ne vous comptent tous les jours pour votre table trente bœufs gras , cent moutons gras , autant de cerfs , de chevreuils , de bœufs sauvages & de chapons ; trente tonneaux de fleur de farine & soixante tonneaux de farine ordinaire.

D A V I D.

Arrêtez donc, vous voulez rire ; il y aurait là de quoi nourrir six mois toute la cour du roi d'Assyrie & toute celle du roi des Indes.

J O A B.

Rien n'est pourtant plus vrai , car cela est écrit dans vos livres.

D A V I D.

Quoi ! tandis que je n'ai pas de quoi payer mon boucher ?

J O A B.

C'est qu'on vole votre altesse royale , comme j'ai déjà eu l'honneur de vous le dire.

D A V I D.

Combien crois-tu que je doive avoir d'argent comptant entre les mains de mon contrôleur-général ?

†

J O A B.

Milord, vos livres font foi que vous avez cent huit mille talens d'or ; deux millions vingt-quatre mille talens d'argent & dix mille dragmes d'or ; ce qui fait au juste , au plus bas prix du change , un milliar trois cents vingt millions cinquante mille livres sterling.

D A V I D.

Tu es fou , je pense : toute la terre ne pourrait fournir le quart de ces richesses : comment veux-tu que j'aie amassé ce trésor dans un aussi petit pays qui n'a jamais fait le moindre commerce ?

J O A B.

Je n'en fais rien ; je ne suis pas financier.

D A V I D.

Vous ne me dites que des sottises tous tant que vous êtes : je saurai mon compte avant qu'il soit peu ; & vous, Yefès, a-t-on fait le dénombrement du peuple ?

Y E S È S. . .

Oui , Milord ; vous avez onze cents mille hommes d'Israël , & quatre cents soixante-dix mille de Juda , d'enrôlés pour marcher contre vos ennemis.

D A V I D.

Comment ! j'aurais quinze cents soixante-dix mille hommes sous les armes ? cela est difficile dans un pays qui jusqu'à présent n'a pu nourrir trente mille âmes : à ce compte , en prenant un soldat par dix personnes , cela ferait quinze millions six cents soixante-dix mille sujets dans mon empire : celui de Babylone n'en a pas tant.

J O A B.

C'est-là le miracle.

D A V I D.

Ah , que de balivernes ! je veux savoir absolument combien j'ai de sujets ; on ne m'en fera pas accroire ; je ne crois pas que nous soyons trente mille.

U N O F F I C I E R.

Voilà votre chapelain ordinaire , le révérend docteur Gag , qui vient de la part du Seigneur parler à votre altesse royale.

D A V I D.

On ne peut pas prendre plus mal son temps ; mais qu'il entre.

S C E N E I I .

Les personnages précédens ; le docteur G A G .

D A V I D .

QUE voulez-vous, docteur Gag ?

G A G .

Je viens vous dire que vous avez commis un grand péché.

D A V I D .

Comment ! en quoi , s'il vous plaît ?

G A G .

En faisant faire le dénombrement du peuple.

D A V I D .

Que veux-tu donc dire , fou que tu es ? Y a-t-il une opération plus sage & plus utile que de savoir le nombre de ses sujets ? un berger n'est-il pas obligé de savoir le compte de ses moutons ?

G A G .

Tout cela est bel & bon ; mais DIEU vous donne à choisir de la famine , de la guerre ou de la peste.

D A V I D .

Prophète de malheur , je veux au moins que tu puisses être puni de ta belle mission : j'aurais beau faire choix de la famine, vous autres prêtres vous faites toujours bonne chère ; si je prends la guerre, vous n'y allez pas : je choisis la peste ; j'espère que tu l'auras , & que tu créveras comme tu le mérites.

G A G.

DIEU soit béni ! (*il s'en va criant la peste ; & tout le monde crie , la peste , la peste.*)

J O A B.

Je ne comprends rien à tout cela : comment la peste, pour avoir fait son compte ?

S C E N E I I I.

Les personnages précédens, BETZABÉE, SALOMON.

B E T Z A B É E.

HÉ, milord ! il faut que vous ayez le diable dans le corps pour choisir la peste ; il est mort sur le champ soixante-dix mille personnes , & je crois que j'ai déjà le charbon : je tremble pour moi & pour mon fils Salomon que je vous amène.

D A V I D.

J'ai pis que le charbon , je suis las de tout ceci : il faut donc que j'aie plus de pestiférés que de sujets : écoutez , je deviens vieux, vous n'êtes plus belle ; j'ai toujours froid aux pieds , il me faudrait une fille de quinze ans pour me réchauffer.

J O A B.

Parbleu, Milord , j'en connais une qui sera votre fait ; elle s'appelle Abisag de Sunam.

D A V I D.

Qu'on me l'amène , qu'on me l'amène , qu'elle m'échauffe.

B E T Z A B É E.

En vérité , vous êtes un vilain débauché : fi ! à votre âge , que voulez-vous faire d'une petite fille ?

J O A B .

Milord, la voilà qui vient, je vous la présente.

D A V I D .

Viens çà , petite fille , me réchaufferas-tu bien ?

A B I S A G .

Oui-dà , Milord, j'en ai bien réchauffé d'autres.

B E T Z A B É E .

Voilà donc comme tu m'abandonnes ; tu ne m'aimes plus ! & que deviendra mon fils Salomon à qui tu avais promis ton héritage ?

D A V I D .

Oh , je tiendrai ma parole ; c'est un petit garçon qui est tout-à-fait selon mon cœur, il aime déjà les femmes comme un fou : approche , petit drôle , que je t'embrasse : je te fais roi , entends-tu ?

S A L O M O N .

Milord , j'aime bien mieux apprendre à régner sous vous.

D A V I D .

Voilà une jolie réponse ; je suis très-content de lui : va , tu règneras bientôt , mon enfant ; car je sens que je m'affaiblis ; les femmes ont ruiné ma santé ; mais tu auras encore un plus beau sérail que moi.

S A L O M O N .

J'espère m'en tirer à mon honneur.

B E T Z A B É E .

Que mon fils a d'esprit ! je voudrais qu'il fût déjà sur le trône.

SCÈNE IV.

Les personnages précédens , A D O N I A S.

A D O N I A S.

MON père , je viens me jeter à vos pieds.

D A V I D.

Ce garçon-là ne m'a jamais plu.

A D O N I A S.

Mon père , j'ai deux grâces à vous demander ; la première , c'est de vouloir bien me nommer votre successeur , attendu que je suis le fils d'une princesse , & que Salomon est le fruit d'une bourgeoise adultère , auquel il n'est dû par la loi qu'une pension alimentaire tout au plus : ne violez pas en sa faveur les lois de toutes les nations.

B E T Z A B É E.

Ce petit ourfin-là mériterait bien qu'on le jetât par la fenêtre.

D A V I D.

Vous avez raison ; quelle est l'autre grâce que tu veux , petit misérable ?

A D O N I A S.

Milord , c'est la jeune Abisag de Sunam qui ne vous sert à rien ; je l'aime éperdument , & je vous prie de me la donner par testament.

D A V I D.

Ce coquin-là me fera mourir de chagrin : je sens que je m'affaiblis , je n'en puis plus : réchauffez-moi un peu , Abisag.

(*Adonias sort.*)

A B I S A G *lui prenant la main.*

Je fais ce que je peux , mais vous êtes froid comme glace.

D A V I D .

Je sens que je me meurs , qu'on me mette sur mon lit de repos.

S A L O M O N *se jetant à ses pieds.*

O roi ! vivez long-temps.

B E T Z A B É E .

Puisse-t-il mourir tout-à-l'heure , le vilain ladre , & nous laisser régner en paix !

D A V I D .

Ma dernière heure arrive , il faut faire mon testament , & pardonner en bon juif à tous mes ennemis : Salomon , je vous fais roi juif ; souvenez-vous d'être clément & doux ; ne manquez pas , dès que j'aurai les yeux fermés , d'assaffiner mon fils Adonias , quand même il embrasserait les cornes de l'autel.

S A L O M O N .

Quelle sagesse ! quelle bonté d'ame ! mon père , je n'y manquerai pas , sur ma parole.

D A V I D .

Voyez-vous ce Joab qui m'a servi dans mes guerres , & à qui je dois ma couronne ? je vous prie , au nom du Seigneur , de le faire assaffiner aussi , car il a mis du sang dans mes souliers.

J O A B .

Comment , monstre ! je t'étranglerai de mes mains ; va , va , je ferai bien casser ton testament , & ton Salomon verra quel homme je suis.

S A L O M O N .

Est-ce tout , mon cher père ? n'avez-vous plus personne à expédier ?

D A V I D.

J'ai la mémoire mauvaise : attendez , il y a encore un certain Semei qui m'a dit autrefois des sottises, nous nous raccommodâmes ; je lui jurai , par le Dieu vivant, que je lui pardonnerais ; il m'a très-bien servi, il est mon conseil privé ; vous êtes sage, ne manquez pas de le faire tuer en traître.

S A L O M O N.

Votre volonté sera exécutée , mon cher père.

D A V I D.

Va , tu feras le plus sage des rois, & le Seigneur te donnera mille femmes pour récompense : je me meurs ! que je t'embrasse encore ! adieu.

B E T Z A B É E.

Dieu merci, nous en voilà défaits.

U N O F F I C I E R.

Allons vite enterrer notre bon roi David.

Tous ensemble.

Notre bon roi David , le modèle des princes , l'homme selon le cœur du Seigneur.

A B I S A G.

Que deviendrai-je , moi ? qui réchaufferai-je ?

S A L O M O N.

Viens çà , viens çà, tu feras plus contente de moi que de mon bon-homme de père.

Fin du cinquième & dernier acte.

364 AU REVEREND PERE EN DIEU,

AU REVEREND PERE EN DIEU,

M E S S I R E

JEAN DE BEAUVAIS,

Créé par le feu roi, Louis XV, évêque de Senes.

MON REVEREND PERE EN DIEU, (1)

J'ASSISTAI ces jours passés au service que fit le curé de Neuilli. » Ouailles, dit-il, souhaitons la vie » éternelle à notre bon roi qui ne demanda que » la paix, après avoir gagné deux batailles en » personne ; qui fit l'aumône aux pauvres ; qui » aurait payé toutes les dettes s'il avait eu de » l'argent ; qui fonda l'école-militaire ; qui a bâti le

(1) *Jean de Beauvais*, après avoir insulté à la vérité & à la raison dans son oraison funèbre, comme c'est l'usage, insulta de plus à la mémoire du roi son bienfaiteur. Il comptait avoir un meilleur évêché, & il se trompa. On voyait alors des hommes qui avaient flatté Louis XV pendant sa vie, & qu'il avait comblés de biens, déchirer sa mémoire, & témoigner de sa mort une joie indécente. Les gens qu'on appelle philosophes, & que ce prince, trompé par la calomnie, avait plus laissés persécuter qu'il ne les avait encouragés, furent alors les seuls qui lui rendissent quelque justice. (*) On leur reproche d'oser juger les rois pendant qu'ils règnent, mais ils savent les respecter, & durant leur vie & même lorsqu'ils ont cessé de régner : ils savent qu'il y a autant de bassesse à insulter un pouvoir qui n'est plus, qu'à flatter la main qu'on craint, ou dont on espère.

(*) Voyez son éloge (*Mélanges littéraires.*)

„ beau pont de Neuilli , sur lequel vous vous pro-
 „ menez ; & qui avait un valet de garde-robe,
 „ auquel je dois ma cure. „

Cette oraison funèbre me plut beaucoup , parce qu'elle ne prétendait à rien , qu'elle partait du cœur , & surtout qu'elle était courte.

J'ai assisté depuis à la vôtre. Je ne vous dis point qu'elle parut longue ; mais l'assemblée ne trouva pas bon que vous commençassiez par parler de vous : *Quand j'annonçai il y a peu de temps la divine parole. . .*

Tout le monde convint qu'il ne fallait pas débiter, dans l'éloge d'un roi, par celui de *messire Jean de Beauvais*. Nous aimons la parole divine, l'égoïsme la profane.

Vous dites que DIEU seul *possède l'immortalité* ; & nos ames , mon révérend père , & nos ames ! ne passent-elles pas pour être immortelles aussi ? On aurait souhaité que vous eussiez dit : DIEU *qui possède & qui donne l'immortalité*. Car enfin, le diable, comme vous savez, le diable qui nous inspire tant de passions , le diable qui est par-tout , a la réputation , d'être immortel.

Vous vous comparez à *Jérémie* , mon révérend père ; *Jérémie* vit d'abord à quatorze ans *une verge veillante & une marmite bouillante*. (a) Dans un âge plus mûr , il fut accusé d'avoir trahi son roi pour le roi de Babylone. Qu'avez-vous de commun avec *Jérémie* ? Auriez-vous manqué à votre roi comme ce juif ? Avez-vous vu comme lui une verge veillante & une marmite bouillante ?

(a) *Jérémie*, chap. I, v. 11, 12, 13.

Vous comparez une auguste princesse , qui a quitté la cour pour un couvent , à la fille de *Jephthé* , à qui son père coupa la tête. Vous comparez *Louis XV* à *Joas* , qu'*Athalie* fit poignarder ; mais jamais le feu roi ne fut poignardé par sa grand'mère , & jamais il ne coupa le cou de sa fille. Il faut que les comparaisons soient justes , même dans une oraison funèbre.

Le cri public vous a obligé de changer l'endroit où vous reprochiez au feu roi d'avoir chassé les jésuites. Vous ne deviez pas comparer cette société à *Jonas* , que des idolâtres jetèrent dans la mer pour apaiser une tempête. Les rois de France , d'Espagne , de Naples , de Portugal , le souverain de Rome , ne sont point des idolâtres. Les déclamateurs devraient , dans ce siècle de raison , se garder de toutes ces comparaisons puériles.

Vous dites que *les anciens parlemens se sont laissés entraîner par l'impulsion des circonstances au-delà de leur premier but*. L'impulsion des bienséances & de votre génie ne devait pas vous entraîner dans de pareilles phrases.

Quelle impulsion étrange vous force à vous déchaîner contre le dix-huitième siècle de notre ère vulgaire ? *Il était donc réservé , dites-vous , au dix-huitième siècle , d'attaquer à la fois les principes de l'honneur , de la justice , de la vertu , de l'honnêteté naturelle*. Et vous proclamez le successeur de *Louis XV* , le restaurateur des mœurs ! vous auriez dû l'appeler le conservateur. Car enfin , M. de *Beauvais* , dans quel temps a-t-on vu plus de princesses renommées par des mœurs

plus pures ? Dans quel pays a-t-on vu mourir tant de ministres des finances dans une pauvreté si respectée ? Avez-vous su quels hommes étaient messieurs d'Argenson ! L'un , étant ministre , a écrit en faveur du peuple ; l'autre a laissé une mémoire chère à tous les gens de guerre. Vous avez lu l'histoire ; y avez-vous rencontré beaucoup de personnages qui aient soutenu ce qu'on appelle si lâchement une disgrâce , avec plus de *grandeur & d'honnêteté naturelle* , que certains ministres dont je ne vous dirai point le nom ?

Dans quel temps les libéralités , cette pierre de touche de la vraie grandeur d'ame , ont-elles été plus abondantes ?

Mille actions généreuses , qui se multiplient tous les jours , auraient dû vous avertir de respecter un peu plus votre siècle & le feu roi votre bienfaiteur , dont vous avez fait (permettez-moi de vous le dire) une satire un peu grossière.

Vous vous écriez : *Il n'y aura plus d'hypocrites , parce qu'il n'y aura plus de vertu*. Il est vrai que le roi régnant n'a point d'hypocrites dans son conseil ; mais vous en plaignez-vous ? L'infame superstition est la mère de l'hypocrisie ; & la vertu est la fille de la religion sage , éclairée & indulgente. Comment avez-vous la naïveté de regretter l'hypocrisie ?

Vous vous servez du mot de *vice* , en parlant des sentimens du dernier roi. Ah ! Monsieur , employons le mot propre. L'amour est une faiblesse ; l'ingratitude envers son bienfaiteur est un vice : ce sont-là les principes de l'honnêteté naturelle. Pour insulter ainsi

son siècle & son maître , il faudrait être prodigieusement supérieur à l'un & à l'autre. Mais alors on ne les insulterait pas. (b)

A propos , je n'ai lu ni dans *Bossuet* ni dans *Fléchier* que les âmes des rois *palpitassent* au jugement de DIEU. Ayez la complaisance de me dire comment une âme palpite ? c'est apparemment comme une verge qui veille.

Votre très-humble serviteur,

B., académicien.

(b) Nous avons depuis environ deux ans un livre intitulé : *De la Félicité publique*, livre qui répond à son titre, composé par un homme d'une grande naissance, & très-supérieur à cette naissance. L'auteur prouve invinciblement que les mœurs, ainsi que les arts, se sont perfectionnés dans ce siècle, depuis Pétersbourg jusqu'à Cadix ; & que jamais les hommes n'ont été plus instruits & plus heureux. Cela n'empêche pas qu'il n'y ait quelques crimes. On a vu des *Brinvilliers* & des *Voisins* dans le grand siècle de Louis XIV ; nous avons vu dans le nôtre quelques injustices abominables, commises avec le glaive de la justice. Ce sont des orages passagers au milieu des beaux jours. Jamais la société n'a été plus aimable & plus remplie de sentimens d'honneur. Jamais les belles-lettres n'ont plus influé sur les mœurs. S'il se trouve quelques misérables, comme un abbé *Sabotier*, qui commente *Spinoza*, & qui prêche la religion catholique, apostolique & romaine, qui recommande la chasteté dans un dictionnaire de trois siècles, & qui fasse des vers infâmes dans un b..... au sortir du cachot, qui écrive des libelles pour de l'argent, en attendant un bénéfice, &c. de telles horreurs ne sont pas comptées. Un crapaud qu'on rencontre dans les jardins de Versailles, ou de Saint-Cloud, ne diminue pas le prix de ces chefs-d'œuvres de l'art.

Assemblez tous les sages de l'Europe, & demandez-leur quel temps ils préfèrent ; ils répondront, celui-ci.

Messieurs les Parisiens, je vous demande bien pardon de vous dire que vous êtes heureux.

QUESTIONS

QUESTIONS

SUR

LES MIRACLES. (1)

PREMIERE LETTRE.

À M. le professeur R....., par un proposant.

MONSIEUR,

J'AI lu votre livre sur les miracles avec tant de fruit que je vous demande de nouvelles instructions.

J'oserais, Monsieur, pour mettre un peu d'ordre dans les grâces que je vous demande, distinguer plusieurs sortes de miracles dans notre divin Sauveur; ceux qu'il a faits par lui-même, & ceux qu'il a daigné opérer par ses apôtres & par ses saints.

Dans ceux qu'il a faits pendant sa vie, je distinguerais ceux qui marquent seulement la puissance

(1) Les premières lettres sont d'un ton sérieux : mais le pauvre *Néedham*, qui avait alors la folie de se croire appelé à convertir les incrédules, ayant voulu s'égayer en les réfutant, M. de *Voltaire* se crut autorisé à suivre son exemple malgré toute la dignité du sujet.

Voyez, sur *Néedham* & les anguilles, le volume de *Physique* de cette édition.

ou sa bonté , comme la vue rendue aux aveugles , & la vie aux morts ; ceux qui sont des types , des allégories manifestes ; enfin ceux qu'il promet de faire , & dans l'attente desquels le genre-humain doit opérer son salut avec crainte.

*Des miracles de notre Seigneur JESUS-CHRIST ,
qui ont manifesté sa puissance ou sa bonté.*

JESUS n'était pas encore né , & il faut convenir qu'il faisait déjà les plus grands miracles , puisqu'il était DIEU , & conçu dans le sein d'une vierge.

Dès qu'il est né dans une étable , les anges viennent du haut des sphères célestes annoncer ce grand événement aux pasteurs de Bethléem. Une étoile nouvelle brille dans le ciel du côté de l'Orient ; cette étoile marche & conduit trois mages ou trois princes jusqu'à l'étable dans laquelle le maître du monde est né. Ils lui offrent de l'encens , de la myrrhe & de l'or.

Voilà sans doute les miracles les plus authentiques , car ils éclatent dans le ciel & sur la terre ; ce sont des astres , des anges , des rois qui en sont les ministres. JESUS doit être reconnu dès son enfance à tous ces prodiges. Ajoutons encore le miracle que le vieil *Hérode* , créé roi des Juifs par les Romains , attaqué dès-lors d'une maladie mortelle , ait été persuadé que JESUS était roi , & que , pour le perdre , il ait fait massacrer tous les enfans du pays. Ce grand massacre d'enfans n'est pas une chose naturelle , & peut certainement être compté parmi les prodiges

qui accompagnèrent la naissance & la circoncision de la seconde personne de la Trinité.

Une preuve non moins publique & non moins éclatante de sa divinité, c'est son baptême. C'est en présence d'une foule de peuples que JESUS sortant nu hors de l'eau, la troisième personne de la Trinité descend sur sa tête en colombe, que le ciel s'ouvre, & que DIEU le père s'écrie au peuple : *Celui-ci est mon fils bien-aimé, en qui je me suis complu, écoutez-le.*

Il est impossible de résister à des signes si divins, si publics, & devant lesquels tous les hommes dûrent se prosterner dans un silence d'adoration.

Aussi toute la terre reconnut sans doute ces miracles ; *Pilate* même en rendit compte à l'empereur *Tibère*, après que l'homme-DIEU eût été supplicié, & *Tibère* voulut placer JESUS-CHRIST au rang des dieux ; mais probablement JESUS ne souffrit pas ce mélange adultère du vrai Dieu & des dieux des gentils, & empêcha que *Tibère* n'accomplît ce qu'il réservait au pieux *Constantin*.

Tertullien lui-même, l'un des premiers pères de l'Eglise, nous certifie cette anecdote ; & *Eusèbe* la confirme dans son histoire ecclésiastique, livre II, chap. II. On nous objecte que *Tertullien* écrivait cent quatre-vingts ans après JESUS-CHRIST, qu'il pouvait se tromper, qu'il a toujours trop hasardé, qu'il s'abandonnait à son imagination africaine ; qu'*Eusèbe* de Césarée, un siècle après lui, s'appuya sur un trop mauvais garant, qu'il n'affirme pas même ce point d'histoire ; il se sert des mots *on dit*. Mais enfin, ou *Pilate* écrivit les lettres, ou les premiers chrétiens, disciples des apôtres, les ont

forgées. S'ils ont fait de tels actes de faux, ils étaient donc à la fois imposteurs & superstitieux; ils étaient donc les plus méprisables de tous les hommes. Or, comment des hommes si lâches étaient-ils si constants dans leur foi? c'est en vain qu'on nous répond qu'ils étaient lâches & fourbes par la bassesse de leur état & de leur ame, & qu'ils étaient constants dans leur foi par leur fanatisme.

Grotius, Abadie, Houteville, & vous, Monsieur, vous montrez assez comment ces contraires ne peuvent subsister ensemble, quelles que soient les faiblesses & les contradictions de l'esprit humain. Non-seulement ces premiers chrétiens avaient vu sans doute les actes & les lettres de *Pilate*; mais ils avaient vu les miracles des apôtres qui avaient constaté ceux de JESUS-CHRIST.

On insiste encore; on nous dit: Les premiers chrétiens ont bien produit de fausses prédictions des sibylles, ils ont forgé des vers grecs qui pèchent par la quantité, ils ont imputé aux anciennes sibylles des vers acrostiches remplis de solécismes, que nous trouvons encore dans *Justin*, dans *Clément d'Alexandrie*, dans *Lactance*. Ils ont supposé des évangiles, ils ont cité d'anciennes prophéties qui n'existaient pas; ils ont cité des passages de nos quatre évangiles qui ne sont point dans ces évangiles. Ils ont forgé des lettres de *Paul* à *Sénèque*, & de *Sénèque* à *Paul*. Ils ont supposé même des lettres de JESUS-CHRIST. Ils ont interpolé des passages dans l'historien *Josèphe*, pour faire accroire que ce *Josèphe* non-seulement fit mention de JESUS, mais même le regarda comme le messie, quoique *Josèphe* fût un

pharisien obstiné. Ils ont forgé les constitutions apostoliques , & jusqu'au symbole des apôtres. Il est donc évident qu'ils n'étaient qu'une troupe de demi juifs , d'égyptiens , de syriens & de grecs factieux qui trompaient une vile populace par les plus infames impostures. Ils n'avaient à combattre que des gentils abrutis⁹ par d'autres fables ; & les nouvelles fables des chrétiens l'emportèrent enfin sur les anciennes , quand ils eurent prêté de l'argent à *Constance Chlore* & à *Constantin* son fils. Voilà, dit-on, l'histoire naturelle de l'établissement du christianisme ; ses fondemens sont l'enthousiasme , la fraude & l'argent.

C'est ainsi que raisonnent les nombreux partisans de *Celse* , de *Porphyre* , d'*Apollonius* , de *Simmace* , de *Libanius* , de l'empereur *Julien* , de tous les philosophes jusqu'au temps des *Pomponace* , des *Cardan* , des *Machiavel* , des *Socins* , de milord *Herbert* , de *Montagne* , de *Charron* , de *Bacon* , du chevalier *Temple* , de *Locke* , de milord *Shaftesbury* , de *Bayle* , de *Volaston* , de *Toland* , du *Tindal* , de *Collins* , de *Wolston* , de milord *Bolingbroke* , de *Middleton* , de *Spinoza* , du consul *Maillet* , de *Boulainvilliers* , de *du Marsais* , de *Mestier* , de *la Métrie* & d'une foule prodigieuse de déistes répandus aujourd'hui dans toute l'Europe , qui , comme les musulmans , les Chinois & les anciens Persis, croiraient insulter DIEU , s'ils lui supposaient un fils qui ait fait des miracles dans la Galilée.

On croit nous terrasser par l'appareil de ces armes brillantes ; mais ne nous décourageons pas. Voyons si les chrétiens sont coupables de ces crimes de faux dont on les accuse.

Je ne parlerai ici que des faux évangiles. Ils étaient , dit-on , au nombre de cinquante. On en choisit quatre , vers le commencement du troisième siècle. Quatre suffisaient en effet ; mais décida-t-on que tous les autres étaient supposés par des imposteurs ? Non ; plusieurs de ces évangiles étaient regardés comme des témoignages très-respectables : par exemple , *Tertullien* , dans son livre du Scorpion ; *Origène* , dans son commentaire sur *S^t Matthieu* ; *S^t Epiphane* , dans sa trentième leçon des hérésies des ébionites ; *Eusèbe* , dans son *Examéron* ; & beaucoup d'autres parlent avec un grand respect de l'évangile de *S^t Jacques*. Il est très-précieux en ce que c'est le seul où l'on trouve la mort de *Zacharie* , dont *JESUS* parle dans *S^t Matthieu*. Cet évangile sert d'introduction aux autres , & il n'a été probablement négligé que parce qu'il n'était pas assez étendu.

On n'a pas moins respecté celui de *Nicodème* ; les témoignages en sa faveur sont très-nombreux ; mais dans tous ces évangiles qui nous sont restés , il y a autant de miracles que dans les autres. Il est donc évident que tous ceux qui écrivirent des évangiles , étaient persuadés que *JESUS* avait fait un très-grand nombre de prodiges.

L'ancien livre même , intitulé : *Sepher toldos Jeschut* , écrit par un juif contre *JESUS-CHRIST* dès le premier siècle , ne nie point qu'il ait opéré des miracles ; il prétend seulement que *Judas* son adversaire en faisait d'aussi grands , & il les attribue tous à la magie.

Les incrédules disent qu'il n'y a point de magie , que ces prodiges n'étaient crus que par des idiots ;

que les hommes d'Etat , les gens d'esprit , les philosophes s'en font toujours moqués ; ils nous renvoient au *credat Judæus apella* d'*Horace* , à toutes les marques de mépris qu'on prodigua aux Juifs & aux premiers chrétiens , regardés long-temps comme une secte de juifs ; ils disent que si quelques philosophes , en disputant contre les chrétiens , convinrent des miracles de JESUS , c'étaient des théurgites fanatiques qui croyaient à la magie , qui ne regardaient JESUS que comme un magicien , & qui , infatués des faux prodiges d'*Apollonius* de Thyane & de tant d'autres , admettaient aussi les faux prodiges de JESUS. L'aveu d'un fou fait à un autre fou , une absurdité dite à des gens absurdes ne font pas des preuves pour les esprits bien faits ; en effet , les chrétiens fondés sur l'histoire de la pythonisse d'Endor , & sur celle des enchanteurs d'Egypte , croyaient à la magie comme les païens ; tous les pères de l'Eglise , qui pensaient que l'ame est une substance ignée , disaient que cette substance peut être évoquée par des sortilèges : cette erreur a été celle de tous les peuples.

Les incrédules vont encore plus loin ; ils prétendent que jamais les vrais philosophes grecs & romains n'accorderent aux chrétiens leurs miracles , & qu'ils leur disaient seulement : Si vous vous vantez de vos prodiges , nos dieux en ont fait cent fois davantage. Si vous avez quelques oracles en Judée , l'Europe & l'Asie en sont remplies. Si vous avez eu quelques métamorphoses , nous en avons mille ; vos prestiges ne font qu'une faible imitation des nôtres ; nous avons été les premiers charlatans , & vous les derniers. C'est-là , continuent nos

adversaires , le résultat de toutes les disputes des païens & des chrétiens. Ils concluent en un mot qu'il n'y a jamais eu de miracles , & que la nature a toujours été la même.

Nous leur répondons qu'il ne faut pas juger de ce qui se faisait autrefois par ce qu'on fait aujourd'hui ; les miracles étaient nécessaires à l'Eglise naissante , ils ne le sont pas à l'Eglise établie ; DIEU étant parmi les hommes devait agir en DIEU : les miracles sont pour lui des actions ordinaires ; le maître de la nature doit toujours être au-dessus de la nature. Ainsi , depuis qu'il se choisit un peuple , toute sa conduite avec ce peuple fut miraculeuse ; & quand il voulut établir une nouvelle religion , il dut l'établir par de nouveaux miracles.

Loin que ces miracles rapportés par les Juifs & par les chrétiens aient été des imitations du paganisme , ce sont au contraire les païens qui ont voulu imiter les miracles des Juifs & des chrétiens.

Nos adversaires repliquent que les païens existaient long-temps avant les Juifs , que les royaumes de Chaldée , de l'Inde , de l'Egypte florissaient avant que les Juifs habitassent les déserts de Sin & d'Oreb ; que ces Juifs qui empruntèrent des Egyptiens la circoncision & tant de cérémonies , & qui n'eurent des voyans , des prophètes qu'après les voyans d'Egypte , empruntèrent aussi leurs miracles. Enfin ils font des Juifs un peuple très-nouveau. Ils auraient raison si on ne pouvait remonter qu'à *Moïse* ; mais de *Moïse* , nous remontons à *Abraham* & à *Noé* par une suite continue de miracles.

Les incrédules ne se rendent pas encore; ils disent qu'il n'est pas possible que DIEU ait fait de plus grands miracles pour établir la religion juive dans un coin du monde, que pour établir le christianisme dans le monde entier. Selon eux, il est indigne de DIEU de former un culte pour en donner un autre; & si le second culte vaut mieux que le premier, il est encore indigne de DIEU de ne fortifier son second culte que par de petites merveilles, après qu'il a fondé le premier sur les plus grands prodiges. Des possédés délivrés, de l'eau changée en vin, n'approchent pas des plaies d'Egypte, de la mer Rouge entr'ouverte & suspendue, & du soleil qui s'arrête.

Nous répondons avec tous les bons métaphysiciens : Il n'y a ni petits ni grands miracles, tous sont égaux; il est aussi impossible à l'homme & aussi aisé à DIEU de guérir d'un mot un paralytique, que d'arrêter le soleil; & sans examiner si les prodiges chrétiens sont plus grands que les prodiges mosaïques, il est sûr que DIEU seul a pu opérer les uns & les autres.

Des miracles typiques.

J'APPELLE miracles typiques ceux qui sont évidemment le type, le symbole de quelque vérité morale. Le docteur *Wolston* traite avec une indécence révoltante les miracles du figuier séché, parce qu'il ne portait pas de figues quand ce n'était pas le temps des figues; des diables envoyés dans un troupeau de deux mille cochons, dans un pays où il n'y avait point de cochons; de l'enlèvement de JESUS par le

diable sur une montagne, dont on découvre tous les royaumes de la terre ; de la transfiguration sur le Thabor &c : mais presque tous les pères de l'Eglise ne nous avertissent-ils pas du sens mystique que ces narrations renferment ?

Il est ridicule , dit-on , de faire descendre DIEU sur la terre , pour chercher à manger des figes au mois de mars , & pour sécher un figuier qui ne porte point de figes hors du temps des figes. Mais si cela n'est dit que pour avertir les hommes qu'ils doivent en tout temps porter des fruits de justice & de charité, alors il n'y a rien-là que d'utile & de sage.

Les diables envoyés dans un troupeau de deux mille cochons, signifient-ils autre chose que la souillure des péchés qui vous rabaisent au rang des animaux immondes ? DIEU qui permet au démon de se saisir de lui & de le transporter sur le haut d'une montagne, dont on voit tous les royaumes, ne nous donne-t-il pas une idée sensible des illusions de l'ambition ? Si le diable tente DIEU, combien plus aisément tentera-t-il les hommes ?

J'ose penser que les miracles de cette espèce , qui scandalisent tant d'esprits , sont semblables aux paraboles dont on se servait dans ces temps-là. On fait bien que le royaume des cieux n'est pas un grain de moutarde ; que jamais roi n'envoya des courriers à ses voisins pour leur dire : *J'ai tué mes volailles, venez aux noces* ; que nul homme n'envoya un valet sur les grands chemins, forcer les borgnes & les boiteux à venir souper chez lui ; qu'on n'a jamais mis personne en prison pour n'avoir pas eu sa robe nuptiale ; mais le sens de toutes ces paraboles est une instruction morale.

Me sera-t-il permis à cette occasion de réfuter l'opinion de ceux qui préfèrent les passages de *Confucius*, de *Pythagore*, de *Zaleucus*, de *Solon*, de *Platon*, de *Cicéron*, d'*Epiète*, aux discours de JESUS-CHRIST, qui leur paraissent trop populaires & trop bas? Tous ces philosophes écrivaient pour des philosophes, mais JESUS-CHRIST n'écrivit jamais. Il n'est pas dit même qu'en qualité d'homme il ait daigné apprendre à écrire. Il parlait au peuple : & à quel peuple? à celui de Capharnaüm & des bourgades de la Galilée. Il se conformait donc au langage du peuple. Il était roi, mais il ne se donnait pas pour roi. Il était DIEU, mais il ne s'annonçait pas pour DIEU. Il était pauvre, & il évangélisait les pauvres. Nos adversaires ne peuvent pas souffrir que les évangélistes fassent dire à DIEU que le *blé doit pourrir pour germer, qu'on ne met point de vin nouveau dans de vieilles futailles, &c.* Cela est non-seulement bas, disent-ils, mais cela est faux. Premièrement, les comparaisons prises des choses naturelles ne sont pas basses; il n'est rien de petit ni de grand aux yeux du maître de la nature. Secondement, ce qui est faux en soi ne l'était pas dans l'opinion du peuple. On réplique que DIEU pouvait corriger ces préjugés, au lieu de s'y asservir. Et nous répliquons, à notre tour, que DIEU vint enseigner la morale, & non la physique.

Des miracles promis par JESUS-CHRIST.

JESUS-CHRIST promet, dans St Luc, qu'il viendra dans les nuées avec une grande puissance & une grande majesté, avant que la génération présente soit

passée. Dans St Jean , il promet le même miracle. *St Paul* en conséquence dit aux Thessaloniens qu'ils iront ensemble au-devant de JESUS , au milieu de l'air. Ce grand miracle , disent les incrédules , ne s'accomplit pas plus que celui du transport des montagnes , promis à quiconque aura un grain de foi.

Mais on répond que l'avènement de JESUS au milieu des nuages , est réservé pour la fin du monde , qu'on croyait alors prochaine. Et à l'égard de la promesse de transporter les montagnes , c'est une expression qui marque que nous n'avons presque jamais une foi parfaite , comme la difficulté de faire passer un chameau par le trou d'une aiguille , prouve seulement la difficulté qu'un homme riche soit sauvé.

De même , si l'on prenait à la lettre la plupart des expressions hébraïques dont le nouveau testament est rempli , on serait exposé à se scandaliser : *Je ne suis point venu apporter la paix , mais le glaive* , est un discours qui effraie les faibles. Ils disent que c'est annoncer une mission destructive & sanguinaire , que ces paroles ont servi d'excuse aux persécuteurs & aux massacres pendant plus de quatorze siècles ; & cette idée est un prétexte à bien des personnes pour haïr la religion chrétienne. Mais quand on veut bien considérer que par ces paroles il faut entendre les combats qui s'élèvent dans le cœur , & le glaive dont on coupe les liens qui nous attachent au monde , alors on s'édifie au lieu de se révolter. Ainsi les miracles de JESUS & ses paraboles sont autant de leçons.

•

Des miracles des apôtres.

ON demande comment des langues de feu descendirent sur la tête des apôtres & des disciples dans un galetas? comment chaque apôtre, en ne parlant que sa langue, parlait en même temps celle de plusieurs peuples qui l'entendaient, chacun dans son idiome; comment chaque auditeur, entendant prêcher dans sa langue, pouvait dire que les apôtres étaient ivres de vin nouveau au mois de mai? on peut bien, dit-on, prendre pour un homme ivre, celui qui parle sans se faire entendre de personne, mais non celui qui se fait entendre de tout le monde.

Ces petites difficultés, tant de fois proposées, ne doivent faire aucune peine; car dès qu'on est convenu que DIEU a fait des miracles pour substituer le christianisme au judaïsme, on ne doit pas incider sur la manière dont DIEU les a opérés; il est également le maître de la fin & des moyens. Si un médecin vous guérit, lui reprochez-vous la manière dont il s'y est pris pour vous guérir? Vous êtes étonnés, par exemple, que les apôtres aient guéri des malades par leur ombre; vous dites que l'ombre n'est que la privation de la lumière, que le néant n'a point de propriétés. Cette objection tombe dès que vous convenez de la puissance des miracles. Elle n'aurait quelque poids que dans ceux qui disent que DIEU ne peut faire des miracles inutiles; & c'est ce qu'il faut examiner.

Les prodiges de JESUS & des apôtres paraissent inutiles à nos contradicteurs. Le monde, disent-ils,

n'en a pas été meilleur ; la religion chrétienne au contraire a rendu les hommes plus méchans , témoins les massacres des manichéens , des ariens , des athanasiens , des Vaudois , des Albigeois ; témoins tant de schismes sanglans , témoin enfin la St Barthelemi ; mais c'est-là l'abus de la religion chrétienne , & non son institution. En vain vous dites que l'arbre qui apporte toujours de tels fruits est un arbre de mort : il est un arbre de vie pour le petit nombre des élus qui constituent l'Eglise triomphante ; c'est donc en faveur de ce petit nombre des élus que tous les miracles ont été faits. S'ils ont été inutiles à la plus grande partie des hommes , qui est corrompue , ils ont été utiles aux saints. Mais fallait-il , dites-vous , que DIEU vînt sur la terre , & qu'il mourût pour laisser presque tous les hommes dans la perdition ? A cela je n'ai rien à répondre , sinon soyez juste , & vous ne ferez point réprouvé. Mais si j'avais été juste sans être racheté , serais-je réprouvé ? Ce n'est point à moi d'entrer dans les secrets de DIEU , & je ne puis que me recommander avec vous à sa miséricorde.

La mort d'*Ananie* & de *Saphire* vous scandalise , vous êtes effrayé que *Pierre* fasse un double miracle pour faire mourir subitement la femme après l'époux , qui ne sont coupables que de n'avoir pas donné tout leur bien à l'Eglise , & d'en avoir retenu quelques oboles pour leurs nécessités pressantes sans l'avoir avoué ; vous osez prétendre que ce miracle a été inventé pour forcer les pères de famille à se dépouiller de tout en faveur des prêtres : vous vous trompez , c'était un vœu fait à DIEU même : DIEU est le maître de punir les violateurs des sermens.

Vous vous retranchez à dire que tous ces miracles ont été écrits plusieurs années après le temps où l'on pouvait les examiner , après les témoins morts ; que ces livres ne furent communiqués qu'aux initiés de la secte ; que les magistrats romains n'en eurent pendant cent cinquante ans aucune connaissance , que l'erreur prit racine dans des caves & dans des greniers ignorés. Je vous renvoie alors à l'empereur *Tibère* qui délibéra sur la divinité de JESUS ; à l'empereur *Adrien* , qui mit dans son oratoire le portrait de JESUS ; à l'empereur *Philippe* , qui adora JESUS. Vous me niez ces faits : alors je vous renvoie à l'établissement de la religion chrétienne , qui est lui-même un grand miracle. Vous me niez encore que cet établissement soit miraculeux ; vous me dites que notre sainte religion ne s'est formée que comme toutes les autres sectes dans le fanatisme & dans l'obscurité , comme l'anabaptisme , le quakerisme , le moravisme , le piétisme &c. Alors je ne puis que vous plaindre ; vous me plaignez aussi. Qui de nous deux se trompe ? je produis mes titres qui remontent jusqu'à l'origine du monde , & vous n'avez pour vous que votre raison : j'ai aussi la mienne que je prie DIEU d'éclairer ; vous ne regardez le christianisme que comme une secte d'enthousiastes , semblable à celle des esséniens , des judaïtes , des thérapeutes , fondée d'abord sur le judaïsme , ensuite sur le platonisme , changeant d'articles de foi à chaque concile , s'occupant sans relâche de disputes d'autant plus dangereuses qu'elles sont inintelligibles , versant le sang pour ces vaines disputes , & ayant troublé toute la terre habitable depuis l'île d'Angleterre jusqu'aux îles du Japon.

Vous ne voyez dans tout cela que la démente humaine ; & moi j'y vois la sagesse divine , qui a conservé cette religion malgré nos abus. Je vois comme vous le mal , & vous n'apercevez pas le bien ; examinez avec moi , comme j'examine avec vous.

Des miracles après le temps des apôtres.

JESUS ayant la puissance de faire des miracles put la communiquer ; s'il la communiqua aux apôtres, il put la donner aux disciples. Les incrédules triomphent de voir que ce don s'affaiblit de siècle en siècle. Ils insultent à la fraude pieuse des historiens chrétiens , & ils disent que parmi tous les miracles dont nous orons encore les premiers siècles , il n'y en a aucun de prouvé , aucun de vraisemblable , aucun de constaté par les magistrats romains , ni dont leurs historiens romains aient fait mention. Au contraire , les archives de Rome , les monumens publics , les histoires attestent les deux miracles de l'empereur *Vespasien* , qui étant sur son tribunal dans Alexandrie , rendit publiquement la vue à un aveugle , & l'usage de ses membres à un paralytique. Si donc , disent-ils , ces deux miracles si authentiques & si célèbres , n'attirent aujourd'hui aucune croyance , quelle foi pourrons-nous ajouter aux prétendus prodiges des chrétiens ? prodiges opérés dans la fange d'une populace ignorée , recueillis long-temps après , & accompagnés pour la plupart de circonstances ridicules.

Que pouvons-nous penser , disent-ils , de la vie des pères du désert , écrite par *Jérôme* ? Ici c'est un

S^t Pacôme,

S^t Pacôme, qui quand il veut voyager se fait porter par un crocodile ; là c'est un *S^t Amon*, qui s'étant dépouillé tout nu pour passer un fleuve à la nage, est transporté subitement à l'autre bord de peur d'être mouillé ; plus loin un corbeau apporte tous les jours un pain à l'ermite *Paul* pendant soixante années ; & quand l'ermite *Antoine* vient visiter *Paul*, le corbeau apporte un pain entier.

Que dirons-nous des miracles rapportés dans les Actes des martyrs ? Sept vierges chrétiennes , par exemple , dont la plus jeune a soixante & dix ans , sont condamnées par le magistrat de la ville d'Ancire , à être les victimes de la lubricité des jeunes gens de la ville. Un saint cabaretier chrétien , instruit du danger que courent ces vierges , prie DIEU de les faire mourir pour prévenir la perte de leur virginité ; DIEU l'exauce , le juge d'Ancire les fait jeter dans un lac ; elles apparaissent au cabaretier , & se plaignent à lui d'être sur le point de se voir mangées par les poissons ; le cabaretier va pendant la nuit pêcher les sept vieilles ; un ange à cheval , précédé d'un flambeau céleste , le conduit au lac ; il ensevelit les vierges ; & pour récompense , il reçoit la couronne du martyr.

Nos prétendus sages font des collections de cent miracles de cette nature ; ils nous insultent ; ils disent : (car il ne faut pas dissimuler aucune de leurs témérités) Si les Actes des martyrs portaient que ce cabaretier changea l'eau en vin , nous n'en croirions rien ; quoique ce soit une opération de son métier : pourquoi donc croirions-nous au miracle des noces de Canaa , qui semble encore plus indigne de la

Facéties.

B b

majesté d'un DIEU que convenable à la profession d'un cabaretier?

Cet argument dont s'est servi *Wolston* ne me paraît, je l'avoue, qu'un blasphème : car en quoi est-il indigne de DIEU de se prêter à la joie innocente des convives, dès qu'il daigne être à table avec eux? & s'il a bien voulu faire de tels miracles, pourquoi ne les opérera-t-il pas ensuite par les mains de ses élus? Les prodiges de l'ancien & du nouveau Testament une fois admis, peuvent être répétés dans tous les siècles; & si on n'en fait plus aujourd'hui, c'est, comme on l'a dit tant de fois, que nous n'en avons plus besoin.

Grande objection des incrédules combattue.

LA dernière ressource de ceux qui n'écoutent que leur raison trompeuse, est de nous dire que nous avons plus besoin de miracles que jamais. L'Eglise, disent-ils, est réduite à l'état le plus déplorable.

Anéantie dans l'Asie & dans l'Afrique, esclave en Grèce, dans l'Illyrie, dans la Mésie, dans la Thrace; elle est déchirée dans le reste de l'Europe, partagée en plus de vingt sectes qui se combattent, & saignante encore des meurtres de ses enfans; trop brillante dans quelques Etats, & trop avilie dans d'autres, elle est plongée dans le luxe ou dans la fange. La mollesse la déshonore, l'incrédulité lui insulte; elle est un objet d'envie ou de pitié; elle crie au ciel, rétablissez-moi comme vous m'avez produite; elle demande des miracles comme *Rachel*

demandait des enfans. Ces miracles , fans doute , n'étaient pas plus nécessaires quand J E S U S enseignait & persuadait , qu'aujourd'hui que nos pasteurs enseignent & ne persuadent pas.

Tel est le raisonnement de nos adverfaires. Il paraît spécieux ; mais ne peut-on pas lui faire une réponse solide ? J E S U S fit des miracles dans les premiers siècles pour établir la foi , il n'en fit jamais pour inspirer la charité : c'est surtout de charité que nous avons besoin. Le grand miracle destiné à produire cette vertu qui nous manque , est de parler au cœur & de le toucher ; demandons ce prodige , & nous l'obtiendrons. Tant de sectes , tant de favans ne pourront jamais penser d'une manière uniforme , mais nous pourrons nous supporter & même nous aimer.

Spinoza ne croyait à aucun miracle , mais , dit-on , n'ayant que cinq cents florins , il les partagea avec un ami indigent qui les croyait tous. Hé bien , plaignons l'aveuglement de *Benoit Spinoza* , & imitons sa morale ; étant plus éclairés que lui , soyons plus vertueux.

Je ne regarde ce faible discours que comme des questions qu'un écolier fait à son maître.

Je suis , Monsieur , avec respect &c.

SECONDE LETTRE.

MONSIEUR,

ATTACHÉ comme vous à notre sainte religion, par mon état & par mon cœur, instruit par vos leçons, désirant de vous imiter & incapable de vous atteindre, je vois avec douleur qu'on n'a pas soutenu la vérité de nos miracles avec autant de sagacité & de profondeur que vous. On a déclamé à la manière ordinaire (a) en supposant toujours ce qui est en question, en disant : *Les miracles de JESUS sont vrais, puisqu'ils sont rapportés dans les évangiles.* Mais on devait commencer par prouver ces évangiles, ou du moins renvoyer les lecteurs aux pères de l'Eglise qui les ont prouvés, & rapporter leurs raisons victorieuses.

Il faudrait être philosophe, théologien & savant, pour traiter à fond cette question. Vous réunissez ces trois caractères, je m'adresse encore à vous pour savoir comment un philosophe doit admettre les miracles, & comment un théologien savant en prouve l'authenticité.

(a) Dans les *lettres de la plaine*, ouvrage que M. l'abbé Cigorgne, grand-vicaire de Mâcon, opposa aux *lettres de la montagne* de J. J. Rousseau, écrites pour répondre aux *lettres de la campagne* de M. Tronchin. M. l'abbé Cigorgne est l'auteur des *Institutions newtoniennes* : & c'est lui qui le premier a osé enseigner dans l'université de Paris les vérités démontrées par Newton. Mais puisque le géomètre Fatio a bien voulu faire des miracles, pourquoi trouverait-on mauvais qu'un autre géomètre ait la bonté d'y croire?

Comment les philosophes peuvent admettre les miracles.

HOBBS, *Collins*, milord *Bolingbroke* demandent d'abord s'il est vraisemblable que DIEU dérange le plan de l'univers ; si l'être éternel en faisant ces lois ne les a pas faites éternelles ; si l'être immuable ne l'est pas dans ses ouvrages ; s'il est vraisemblable que l'être infini ait des vues particulières , & qu'ayant soumis toute la nature à une règle universelle , il la viole pour un seul canton dans ce petit globe ?

Si tout étant visiblement enchaîné , un seul chaînon de la chaîne universelle peut se déranger sans que la constitution de l'univers en souffre ? Si , par exemple , la terre s'étant arrêtée pendant neuf à dix heures dans sa course , & la lune dans la sienne pour favoriser la défaite de quelques centaines d'Amorrhéens , il n'était pas absolument nécessaire que tout le reste du monde planétaire fût bouleversé ?

Il est évident que la terre & la lune s'arrêtant dans leur cours , l'heure des marées a dû changer. Les points de ces deux planètes , dirigés vers les points correspondans des autres astres , ont dû avoir une nouvelle direction ; ou toutes les autres planètes ont dû s'arrêter aussi. Le mouvement de projectile & de gravitation ayant été suspendu dans toutes les planètes , il faut que les comètes s'en soient ressenties ; le tout pour tuer quelques malheureux déjà écrasés par une pluie de pierres ; tandis qu'il paraissait plus digne de la sagesse éternelle d'éclairer & de rendre heureux tous les hommes sans miracle,

que d'en faire un si grand dans la seule vue de donner à *Josué* plus de temps pour massacrer quelques fuyards affommés.

C'est bien pis quand il s'agit de l'étoile nouvelle qui parut dans les cieux, & qui conduisit les mages d'Orient en Occident. Cette étoile ne pouvait être moindre que notre soleil qui surpasse la terre un million de fois en grosseur. Cette masse énorme, ajoutée à l'étendue, devait déranger le monde entier composé de ces soleils innombrables appelés étoiles, qui probablement sont entourées de planètes. Mais que dût-il arriver quand elle marcha dans l'espace malgré la loi qui retient toutes les étoiles fixes dans leur place? Les effets d'une telle marche sont inconcevables.

Voilà donc non-seulement notre monde planétaire bouleversé, mais tous les mondes possibles aussi, & pourquoi? pour que dans ce petit tas de boue appelé la terre, les papes s'emparaient enfin de Rome, que les bénédictins fussent trop riches, qu'*Anne Dubourg* fût pendu à Paris, & *Servet* brûlé vif à Genève.

Il en est de même de plusieurs autres miracles. La multiplication de trois poissons & de cinq pains nourrissent abondamment cinq mille personnes. Que chacun ait mangé la valeur de trois livres, cela compose la valeur de quinze mille livres de matière tirées du néant, & ajoutées à la masse commune. Ce sont-là je crois les plus fortes objections.

C'est à vous, Monsieur, de résoudre par une saine philosophie, sans contradiction & sans verbiage, ces difficultés philosophiques, & de montrer qu'il

est égal à DIEU que les lois éternelles soient continuées ou suspendues, que les Amorrhéens périssent ou se sauvent, & que cinq mille hommes jeûnent ou repaissent. DIEU a pu parmi les mondes innombrables qu'il a formés choisir cette planète, quoiqu'une des plus petites, pour y déranger ses lois; & si on prouve qu'il l'a fait, nous triomphons de la vaine philosophie. Votre théologie & votre science seront encore moins embarrassées à mettre dans un jour lumineux l'authenticité de tous les miracles de l'ancien & du nouveau Testament.

Evidence des miracles de l'ancien Testament.

A B A D I E, en prouvant, comme il a fait, les prodiges de *Moïse*, est peut-être tombé dans le défaut si commun à tous les auteurs, de supposer toujours ce qu'on examine. Les incrédules recherchent si *Moïse* a existé, si un seul des écrivains profanes a parlé de *Moïse* avant que les Hébreux eussent traduit leurs histoires en grec; si l'homme dont les Hébreux ont fait leur *Moïse*, n'était pas ce *Misem* des Arabes, tant célébré dans les vers orphiques & dans les anciennes orgies de la Grèce, avant que les nations eussent entendu parler de *Moïse*. Ils recherchent pourquoi *Flavien Josephe*, en citant les auteurs égyptiens qui ont parlé de sa nation, n'en cite aucun qui ait dit un seul mot de *Moïse*. Ils croient que les livres qui lui sont imputés, n'ont pu être écrits que sous les rois juifs, & ils se fondent, quoique mal à propos, sur des passages de ces mêmes livres.

Abadie, au lieu de sonder toutes ces profondeurs, tire son grand argument de ce que *Moïse* n'aurait jamais pu dire à six cents trente mille combattans que la mer s'était ouverte pour eux, afin qu'ils pussent s'enfuir, si ces six cents trente mille hommes n'en avaient été témoins : & c'est précisément ce qui est en dispute. Les incrédules ne disent pas : *Moïse* a trompé six cents trente mille soldats qui ont cru voir ce qu'ils n'avaient pas vu ; ils disent : Il est impossible que *Moïse* ait eu six cents trente mille soldats, ce qui supposerait près de trois millions de personnes ; & il est impossible que soixante & dix hébreux, réfugiés en Egypte, aient produit trois millions d'habitans en deux cents quinze ans.

Il n'est pas probable que si *Moïse* avait eu trois millions de suivans à ses ordres, & DIEU à leur tête, il se fût enfui en lâche ; il n'est pas probable que s'il a écrit, il ait écrit autrement que sur des pierres ; il est dit que *Josué* fit écrire tout le Deutéronome sur un autel de pierres brutes enduites de mortier ; il n'est pas probable que le dépôt de ces pierres se soit conservé, quand les Juifs furent esclaves après *Josué* ; il ne l'est pas que *Moïse* ait écrit, il ne l'est pas même qu'il ait existé : & d'ailleurs, toute la théogonie des Juifs semble prise des Phéniciens, auprès de qui la troupe juive eut très-tard un très-petit établissement.

Il vous appartient, Monsieur, beaucoup plus qu'au docteur *Abadie*, de réfuter tous ces vains raisonnemens, & de montrer que si la nation juive est beaucoup plus récente que les nations de Phénicie, de Chaldée, d'Egypte, la race juive remonte plus

haut dans l'antiquité. Vous descendrez d'*Adam* à *Abraham*, & d'*Abraham* à *Moïse*. Vous ferez voir que DIEU s'est manifesté par des miracles continuels à cette race chérie & réprouvée; vous nous apprendrez par quels ressorts secrets de la Providence, les Juifs toujours gouvernés par DIEU même, & commandant si souvent en maîtres à la nature entière, ont été pourtant le plus malheureux de tous les peuples, ainsi que le plus petit, le plus ignorant, le plus cruel & le plus absurde; comment il fut à la fois miraculeux par la protection & par la punition divine, par sa splendeur secrète, & par son abrutissement connu. On nous objecte sa grossièreté, mais la grandeur de son DIEU en éclate davantage. On nous objecte que les lois de ce peuple ne lui parlaient point de l'immortalité de l'ame; mais DIEU qui le gouvernait, le punissait ou le récompensait en cette vie par des effets miraculeux.

Qui mieux que vous pourra démontrer que DIEU ayant choisi un peuple, devait le conduire autrement que les législateurs ordinaires, & que par conséquent tout devait être prodige sous la main de celui qui seul peut faire des prodiges. Ensuite vous élevant de miracle en miracle, vous en viendrez au nouveau Testament.

Des miracles du nouveau Testament.

LES miracles du nouveau Testament doivent sans doute être reconnus pour incontestables, puisque les seuls livres qui en parlent sont incontestables.

Les faits les plus ordinaires n'obtiennent point de croyance, si les témoignages ne sont pas authentiques ; à plus forte raison les faits prodigieux sont-ils rejetés. Souvent même on les réproouve malgré les attestations les plus formelles ; souvent on dit qu'une chose improbable en elle-même ne peut devenir probable par des histoires. Les incrédules prétendent qu'on doit plutôt croire que les historiens ont erré, qu'on ne doit croire que la nature se soit démentie. Il était plus aisé à un juif ou à un demi-juif de dire des sottises, qu'aux astres de changer leurs cours. Je dois plutôt penser que les Juifs avaient l'esprit bouché, que je ne dois penser que le ciel se soit ouvert. Tel est leur téméraire langage.

Il faut donc au moins que les livres qui annoncent des choses si incroyables, aient été examinés par les magistrats, que les preuves de ces prodiges aient été déposées dans les archives publiques, que les auteurs de ces livres ne se soient jamais contredits sur la plus légère circonstance ; sans quoi ils sont légitimement suspects de tromper sur les plus graves. Il faut avoir cent fois plus d'attention, de scrupule, de sévérité dans l'examen d'une chose à laquelle on dit le salut du genre-humain attaché, que dans le plus grand procès criminel. Or il n'y a point d'accusation dans un procès qui ne soit déclarée calomnieuse, ou du moins fausse, si les témoins se contredisent.

Comment donc, continuent nos adversaires, pouvons-nous croire à ces évangiles qui se contredisent continuellement ? *Matthieu* fait descendre *JESUS d'Abraham* par quarante-deux générations.,

quoique dans son compte, il ne s'en trouve que quarante & une; & encore se trompe-t-il en faisant *Jofias* père de *Jéchonias*.

Luc fait descendre JESUS du même *Abraham* par cinquante-fix générations, & elles sont absolument différentes de celles que *Matthieu* rapporte. De plus, cette généalogie est celle de *Joseph*, qui n'est pas le père de JESUS. Les incrédules demandent dans quel tribunal on déciderait de l'état d'un homme sur de telles preuves?

Matthieu fait enfuir *Marie*, *Joseph* & JESUS en Egypte, après l'apparition de la nouvelle étoile, l'adoration des mages, & le massacre des petits enfans. *Luc* ne parle ni du massacre, ni des mages, ni de l'étoile, & maintient que JESUS resta constamment dans la Palestine. Y a-t-il, disent les réfractaires, une contradiction plus grande?

Trois évangélistes semblent formellement opposés à *Jean*. *Matthieu*, *Marc* & *Luc* ne font vivre JESUS qu'environ trois mois après son baptême, & *Jean* après ce même baptême, le fait aller trois fois à Jérusalem pour faire la pâque, ce qui suppose au moins trois années.

On fait combien d'autres contradictions les incrédules reprochent aux auteurs sacrés, mais ils ne se bornent pas à ces reproches si connus. Quand même, disent-ils, les quatre évangiles reçus seraient entièrement uniformes, quand même les quarante-fix autres qui furent rejetés avec le temps, déposeraient des mêmes faits, quand même tous les auteurs de ces livres auraient été des témoins oculaires, nul homme sensé ne doit sur leur parole croire des

prodiges inconcevables , à moins que ces prodiges , qui choquent la raison , n'aient été juridiquement constatés avec la publicité la plus authentique.

Or, disent-ils , ces prodiges n'ont point été constatés , & ils choquent la raison ; car il ne leur semble pas raisonnable que DIEU se soit fait juif plutôt que romain , qu'il soit né d'une femme vierge , que DIEU ait eu un frère aîné nommé *Jacques* , que DIEU ait été emporté sur une montagne par le diable , & que DIEU enfin ait fait tant de miracles pour être outragé , pour être supplicié , pour rendre le monde beaucoup plus méchant qu'il n'était auparavant , pour amener sur la terre des guerres civiles de religion , dont on n'avait jamais entendu parler , pour exterminer la moitié du genre-humain , & pour soumettre l'autre à un tyran & à des moines.

Ils disent que ces miracles , sur lesquels autrefois les moines en élevèrent tant d'autres pour nous ravir notre liberté & nos biens , n'ont été écrits que quatre-vingts ans après JESUS , dans le plus grand secret , par des hommes très-obscurs , qui cachaient leurs livres aux gentils avec le scrupule le plus religieux , & qui ne formèrent une secte qu'à la faveur du mépris qui les dérobaît au reste des hommes.

De plus , disent-ils , il est avéré que les premiers chrétiens forgèrent mille faux actes , & jusqu'à des prophéties de sibylles , comme on l'a déjà dit. S'ils sont donc reconnus faussaires sur tant de points , ils doivent être reconnus faussaires sur les autres. Or les évangiles sont les seuls monumens des miracles de JESUS , ces évangiles si long-temps ignorés

se contredisent, donc ces miracles sont d'une fausseté palpable.

Ces objections, qu'il ne faut pas dissimuler, ont paru si spécieuses qu'on y répond encore tous les jours. Mais toujours répondre, est une preuve qu'on a mal répondu : car si on avait terrassé son ennemi du premier coup, on n'y reviendrait pas à tant de fois.

On ne soutient plus aujourd'hui la donation de *Constantin* au pape *Sylvestre*, ni l'histoire de la papesse *Jeanne*, ni tant d'autres contes ; pourquoi ? c'est qu'ils ont été détruits par la raison ; & que tout le monde à la longue se rend à la raison, quand on la montre. Mais il faut bien que la matière des miracles n'ait pas encore été éclaircie, puisqu'on agite encore aujourd'hui cette question avec le plus grand acharnement.

Je vous ai exposé, Monsieur, naïvement les objections des incrédules qui me font frémir. Il ne faut ni les dissimuler ni les affaiblir, parce qu'avec le bouclier de la foi on repousse tous les traits de l'enfer. Que ces messieurs lisent seulement les livres de la primitive Eglise, les *Tertulliens*, les *Origènes*, les *Irénées*, & ils seront bien étonnés. C'est à vous, Monsieur, de nous tenir lieu de tous ces grands hommes.

Personne assurément n'est plus en état que vous, de mettre fin à ces disputes, & de nous délivrer d'un si grand scandale ; personne ne fera mieux voir combien les miracles étaient nécessaires, à quel point ils sont évidens, quoi qu'on les combatte ; pourquoi ils furent ignorés du sénat & des empereurs, ayant

été si publics ; pourquoi , lorsqu'ils furent plus connus des Romains , ils furent quelquefois attribués à la magie , dont toute la terre était infectée ; pourquoi il y avait tant de possédés ; comment les Juifs chassaient les diables avant JESUS-CHRIST ; comment les chrétiens eurent le même privilège qu'ils n'ont plus. Développez-nous ce qu'en disent *Tertullien*, *Origène*, *Clément alexandrin*, *Irénée*. Ouvrez-nous les sources où vous puisez la vérité ; noyez l'incrédulité dans ces eaux salutaires , & raffermissez la foi chancelante des fidèles.

Le cœur me faigne , quand je vois des hommes remplis de science , de bon sens & de probité , rejeter nos miracles , & dire qu'on peut remplir tous ses devoirs , sans croire que *Jonas* ait vécu trois jours & trois nuits dans le ventre d'une balaine , lorsqu'il allait par mer à Ninive , qui est au milieu des terres. Cette mauvaise plaisanterie n'est pas digne de leur esprit , qui d'ailleurs mérite d'être éclairé. J'ai honte de vous en parler ; mais elle me fut répétée hier dans une si grande assemblée , que je ne peux m'empêcher de vous supplier d'émouffer la pointe de ces discours frivoles par la force de vos raisons. Prêchez contre l'incrédulité , comme vous avez prêché contre le loup qui ravage mon cher pays du Gévaudan , dont je suis natif : vous aurez le même succès , & tous nos citoyens , bourgeois & habitans vous béniront , &c.

TROISIEME LETTRE.

MONSIEUR,

JE vous prie de venir à mon secours contre un grand seigneur allemand qui a beaucoup d'esprit, de science & de vertu, & qui malheureusement n'est pas encore persuadé de la vérité des miracles opérés par notre divin Sauveur. Il me demandait hier pourquoi JESUS aurait fait ces miracles en Galilée? Je lui dis que c'était pour établir notre sainte religion à Berlin, dans la moitié de la Suisse & chez les Hollandais.

Pourquoi donc, dit-il, les Hollandais ne furent-ils chrétiens qu'au bout de huit cents années? pourquoi donc n'a-t-il pas enseigné lui-même cette religion? Elle consiste à croire le péché originel, & JESUS n'a pas fait la moindre mention du péché originel : à croire que DIEU a été homme, & JESUS n'a jamais dit qu'il était DIEU & homme tout ensemble : à croire que JESUS avait deux natures, & il n'a jamais dit qu'il eût deux natures : à croire qu'il est né d'une vierge, & il n'a jamais dit qu'il fût né d'une vierge : au contraire, il appelle sa mère *femme*; il lui dit durement : *Femme, qu'y a-t-il entre vous & moi?* A croire que DIEU est né de *David*, & il se trouve qu'il n'est point né de *David*; à croire sa généalogie, & on lui en a fait deux qui se contredisent absolument.

Cette religion consiste encore dans certains rites, dont il n'a jamais dit un seul mot. Il est clair par vos évangiles que JESUS naquit juif, vécut juif, mourut juif; & je suis fort étonné que vous ne loyez pas juif. Il accomplit tous les préceptes de la loi juive; pourquoi les réprouvez-vous?

On lui fait dire même dans un évangile : *Je ne suis pas venu détruire la loi, mais l'accomplir*. Or, est-ce accomplir la loi mosaïque que d'en avoir tous les rites en horreur? Vous n'êtes point circoncis, vous mangez du porc, du lièvre & du boudin. En quel endroit de l'évangile JESUS vous a-t-il permis d'en manger? Vous faites & vous croyez tout ce qui n'est pas dans l'évangile. Comment donc pouvez-vous dire qu'il est votre règle? les apôtres de JESUS observaient la loi juive comme lui. *Pierre & Jean montèrent au temple à l'heure neuvième de l'oraison* : (Actes des apôtres, ch. XVI) *Paul* alla judaïser dans le temple pendant huit jours, selon le conseil de *Jacques*. Il dit à *Festus*, je suis pharisien. Aucun apôtre n'a dit : *Renoncez à la loi de Moïse*. Pourquoi donc les chrétiens y ont-ils entièrement renoncé dans la suite des temps.

Je lui répondis avec cette modération qui sied si bien à la vérité; & avec la modestie convenable à ma médiocrité : Si DIEU n'a rien écrit, & si dans les évangiles DIEU n'a point enseigné expressément la religion chrétienne, telle que nous l'observons aujourd'hui, les apôtres y ont suppléé; s'ils n'ont pas tout dit, les pères de l'Eglise ont annoncé ce que les apôtres avaient préparé : enfin, les conciles nous ont appris ce que les apôtres & les pères avaient

cru

cru ne devoir pas dire. Ce sont les conciles , par exemple , qui nous ont enseigné la consubstantialité , les deux natures dans une seule personne , & une seule personne avec deux volontés. Ils nous ont appris que la paternité n'appartient pas au fils , mais qu'il a la vertu productive , & que l'esprit ne l'a pas ; parce que le S^t Esprit procède & n'est pas engendré : & bien d'autres mystères encore , sur lesquels J E S U S , les apôtres , les pères avaient gardé le silence ; il faut que le jour vienne après l'aurore.

• Laissez-là votre aurore , me répondit-il , une comparaison n'est pas une raison. Je suis trop entouré de ténèbres. Je conviens que les objets principaux de votre foi ont été déterminés dans des conciles , mais aussi d'autres conciles , non moins nombreux , ont admis une doctrine toute contraire. Il y a eu autant de conciles en faveur d'*Arius* & d'*Eusèbe* , qu'en faveur d'*Athanase*.

Comment DIEU ferait-il venu mourir sur la terre par le plus grand & le plus infame des supplices , pour ne pas annoncer lui-même sa volonté , pour laisser ce soin à des conciles qui ne s'assembleraient qu'après plusieurs siècles , qui se contrediraient , qui s'anathématiseraient les uns les autres , & qui feraient verser le sang par des soldats & par des bourreaux ?

Quoi , DIEU vient sur la terre , il y naît d'une vierge , il y habite trente-trois ans ; il périt du supplice des esclaves , pour nous enseigner une nouvelle religion ! & il ne nous l'enseigne pas ! il ne nous apprend aucun de ses dogmes ! il ne nous commande

Faceties.

C c

aucun rite ! tout se fait , tout s'établit , se détruit , se renouvelle avec le temps à Nicée , à Calcédoine , à Ephèse , à Antioche , à Constantinople , au milieu des intrigues les plus tumultueuses , & des haines les plus implacables ! Ce n'est enfin que les armes à la main qu'on soutient le pour & le contre de tous ces dogmes nouveaux.

DIEU , quand il était sur la terre , a fait la pâque en mangeant un agneau cuit dans des laitues , & la moitié de l'Europe , depuis plus de huit siècles , croit faire la pâque en mangeant JESUS-CHRIST lui-même en chair & en os. Et la dispute sur cette façon de faire la pâque , a fait couler plus de sang que les querelles des maisons d'Autriche & de France , des Guelfes & des Gibelins , de la rose blanche & de la rose rouge n'en ont jamais répandu. Si les campagnes ont été couvertes de cadavres pendant ces guerres , les villes ont été hérissées d'échafauds pendant la paix. Il semble que les pharisiens , en assassinant le Dieu des chrétiens sur la croix , aient appris à ses suivans à s'assaffiner les uns les autres sous le glaive , sur la potence , sur la roue , dans les flammes. Persécutés & persécuteurs , martyrs & bourreaux tour à tour , également imbécilles , également furieux , ils tuent & ils meurent pour des argumens dont les prélats se moquent en recueillant les dépouilles des morts , & l'argent comptant des vivans.

Je vis que ce seigneur s'échauffait ; je lui répondis humblement ce que j'ai déjà soumis à vos lumières dans ma seconde lettre , qu'il ne faut pas prendre l'abus pour la loi. JESUS-CHRIST , lui dis-je , n'a

commandé ni le meurtre de *Jean Hus*, ni celui d'*Anne Dubourg*, ni celui de *Servet*, ni celui de *Jean Calas*, ni les guerres civiles, ni la S^t Barthélemi.

Je vous avouerai, Monsieur, qu'il ne fut point du tout content de cette réponse. Ce serait, me dit-il, insulter à ma raison & à mon malheur, de vouloir me persuader qu'un tigre qui aurait dévoré tous mes parens, ne les aurait mangés que par abus, & non par la cruauté attachée à sa nature. Si la religion chrétienne n'avait fait périr qu'un petit nombre de citoyens, vous pourriez imputer ce crime à des causes étrangères.

Mais que pendant quatorze à quinze siècles entiers, chaque année ait été marquée par des meurtres, sans compter les troubles affreux des familles, les cachots, les dragonades, les persécutions de toute espèce, pires peut-être que le meurtre même; que ces horreurs aient toujours été commises au nom de la religion chrétienne, qu'il n'y ait d'exemple de ces abominations que chez elle seule; alors quel autre qu'elle-même pouvons-nous en accuser? tous ces assassinats, de tant d'espèces différentes, n'ont eu qu'elle pour sujet & pour objet; elle en a donc été la cause. Si elle n'avait pas existé, ces horreurs n'auraient pas fouillé la terre. Les dogmes ont amené les disputes, les disputes ont produit les factions, ces factions ont fait naître tous les crimes. Et vous osez dire que DIEU est le père d'une barbare engraisée de nos biens & teinte de notre sang, tandis qu'il lui était si aisé de nous en donner une aussi douce que vraie, aussi indulgente que claire, aussi bienfaisante que démontrée!

Vous ne sauriez croire quel enthousiasme d'humanité & de zèle échauffait les discours de ce bon seigneur. Il m'attendrit ; mais il ne m'ébranla point : je lui dis que nos passions , dont nous avons reçu le germe des mains de la nature , & que nous pouvons régler , ont fait autant de mal qu'il en reprochait au christianisme. Ah ! dit-il , les yeux mouillés de larmes , nos passions ne sont point divines ; mais vous prétendez que le christianisme est divin. Était-ce à lui d'être plus insensé & plus barbare que nos passions les plus funestes ?

Je fus ému de ces paroles. Hélas ! dis-je , nous avons tout fait servir à notre perte , jusqu'à la religion même ! mais ce n'est pas la faute de sa morale , qui n'inspire que la douceur & la patience , qui n'enseigne qu'à souffrir & non à persécuter.

Non , reprit-il , ce n'est pas la faute de sa morale. C'est celle du dogme ; c'est ce dogme qui *divise en effet la femme & l'époux , le fils & le père , qui apporte le glaive & non la paix* ; voilà la source malheureuse de tant de maux. *Socrate , Épictète , l'empereur Antonin* , ont enseigné une morale pure , contre laquelle nul mortel ne s'est jamais élevé ; mais si non contents de dire aux hommes , soyez justes & résignés à la Providence , ils avaient ajouté : Croyez qu'*Épictète* procède d'*Antonin* , ou bien qu'il procède d'*Antonin* & de *Socrate* ; croyez-le , ou vous périrez sur un échafaud , & vous serez éternellement brûlés dans l'enfer : si , dis-je , ces grands-hommes avaient exigé une telle croyance , ils auraient mis les armes à la main de tous les hommes , ils auraient perdu le genre-humain dont ils ont été les bienfaiteurs.

Par tout ce que me disait ce seigneur respectable, je vis que son ame est belle, qu'il déteste la persécution, qu'il aime les hommes, qu'il adore DIEU, & que sa seule erreur est de ne pas croire ce que *Paul* appelle la folie de la croix, de ne pas dire avec *Augustin* : *Je le crois parce qu'il est absurde ; je le crois parce qu'il est impossible.* Je plaignais son obstination, & je respectais son caractère.

Il est aisé de ramener au joug une ame criminelle & tremblante qui ne raisonne point ; mais il est bien difficile de subjuguier un homme vertueux qui a des lumières. J'essayai de le dompter par sa vertu même. Vous êtes juste, vous êtes bienfaisant, lui dis-je ; les pauvres avec vous cessent d'être pauvres ; vous conciliez les querelles de vos voisins ; l'innocence opprimée trouve en vous un sûr appui. Que n'exercez-vous le bien que vous faites au nom de JESUS qui l'a ordonné ? Voici, Monsieur, ce qu'il me répondit : Je m'unis à JESUS s'il me dit : *Aimez votre prochain* ; car alors il a dit ce que j'ai dans mon cœur ; il m'a prévenu. Mais je ne saurais souffrir qu'un auteur attribue à JESUS seul un précepte qui se trouve dans *Moïse* comme dans *Confucius*, & dans tous les moralistes de l'antiquité. Je m'indigne de voir qu'on fasse dire à JESUS : Je vous apporte un précepte nouveau ; je vous fais un commandement nouveau ; (a) *c'est que vous vous aimiez mutuellement.* Le Lévitique avait promulgué ce précepte deux mille ans auparavant, d'une manière bien plus énergique, quoique moins naturelle ; (b) *tu aimeras ton*

(a) *Jean*, chap. XIII.

(b) Lévitique, chap. XIX.

prochain comme toi-même ; & c'était un des préceptes des Chaldéens. Cette faute grossière & impardonnable dans un auteur juif, fait soupçonner à beaucoup de savans que l'évangile attribué à *Jean* est d'un chrétien platonicien , qui écrivit dans le commencement du second siècle de notre ère , & qui connaissait moins l'ancien Testament que *Platon* , dans lequel il a pris presque tout le premier chapitre.

Quoi qu'il en soit de cette fraude & de tant d'autres fraudes , j'adopte la saine morale par-tout où je la trouve : elle porte l'empreinte de DIEU même ; car elle est uniforme dans tous les temps & dans tous les lieux. Qu'a-t-elle besoin d'être soutenue par des prestiges , & par une métaphysique incompréhensible ? En ferai-je plus vertueux , quand je croirai que le fils a la puissance d'engendrer , & que l'esprit procède sans avoir cette puissance ? ce galimatias théologique est-il bien utile aux hommes ? y a-t-il aujourd'hui un esprit sensé , qui pense que le DIEU de l'univers nous demandera un jour si le fils est de même nature que le père , ou s'il est de semblable nature ? qu'ont de commun ces vaines subtilités avec nos devoirs ?

N'est-il pas évident que la vertu vient de DIEU , & que les dogmes viennent des hommes qui ont voulu dominer ? Vous voulez être prédicant , prêchez la justice , & rien de plus. Il nous faut des gens de bien , & non des sophistes. On vous paye pour dire aux enfans : *Respectez , aimez vos pères & mères ; soyez soumis aux lois ; ne faites jamais rien contre votre conscience ; rendez votre femme heureuse ; ne vous privez pas d'elle sur de vains caprices ; elevez vos enfans dans l'amour*

du juste & de l'honnête; aimez votre patrie; adorez un DIEU éternel & juste; sachez que puisqu'il est juste, il récompensera la vertu & punira le crime. Voilà, continua-t-il, le symbole de la raison & de la justice. En instruisant la jeunesse de ces devoirs, vous ne ferez pas, à la vérité, décorés de titres & d'ornemens fastueux; vous n'aurez pas un luxe méprisable et un pouvoir abhorré; mais vous aurez la considération convenable à votre état, & vous ferez regardés comme de bons citoyens; ce qui est le plus grand des avantages.

Je ne vous répète, Monsieur, qu'une très-faible partie de tout ce que me dit ce bon seigneur. Je vous conjure de l'éclairer; il mérite de l'être. Il est vertueux, il adore sincèrement dans DIEU le père commun de tous les hommes, un père infiniment sage & infiniment tendre, qui ne préfère point le cadet à l'aîné, qui ne prive point de son soleil le plus grand nombre de ses enfans, pour aveugler le plus petit à force de lumières; un père infiniment juste, qui ne châtie que pour corriger, & qui récompense au-delà de notre espoir & de notre mérite. Ce bon seigneur met dans le gouvernement de sa maison toutes ces maximes en pratique. Il semble qu'il imite le DIEU qu'il adore; vous lui donnerez tout ce qui lui manque.

J'ai fait tout ce que j'ai pu, & je n'ai point réuffi. Je lui ai demandé ce qu'il risquait en soumettant sa raison. Je risque, m'a-t-il répondu, de mentir à DIEU & à moi-même, de dire je vous crois quand je ne vous crois point; & d'offenser l'être des êtres qui m'a donné cette raison. Je ne suis pas dans le

cas d'une ignorance invincible , mais dans celui d'une opinion invincible. Pensez-vous , a-t-il ajouté , que DIEU me punira pour n'avoir pas été de votre avis ? Et qui vous a dit qu'il ne vous punira pas d'avoir résisté au mien ; je vous ai parlé suivant ma conscience ; oseriez-vous jurer entre DIEU & moi que vous avez toujours parlé selon la vôtre ? Vous m'avez dit que vous croyez que *Jonas* a été trois jours et trois nuits dans le ventre d'un poisson ; & moi je vous dis que je n'en crois rien.

Qui de nous deux est plus près du doute ? qui de nous deux dans le secret de son cœur a parlé avec plus de sincérité ? Quand je paraîtrai devant DIEU à ma mort , j'y paraîtrai avec confiance ; mais n'aurez-vous pas à trembler dans ce moment fatal , vous qui pour le vain plaisir de me subjuguier , m'avez voulu faire croire des choses dont il est impossible que vous soyez convaincu.

Je voulais répliquer , car j'avais de bonnes raisons à dire , mais il ne voulut pas les écouter ; il me quitta : je sentis que c'était de peur de se mettre en colère & de me fâcher ; je vis qu'il ne voulait dégrader ni sa raison ni la mienne. Je fus touché de cette bonté pour moi , & de cet effort qu'il faisait contre les mouvemens d'une passion si commune.

Il faut qu'il croie que DIEU est né dans le petit canton de la Judée ; qu'il y a changé l'eau en vin ; qu'il s'est transfiguré sur le Thabor ; qu'il a été tenté par le diable ; qu'il a envoyé une légion de diables dans un troupeau de cochons ; que l'ânesse de *Balaam* a parlé aussi-bien que le serpent ; que le soleil s'est arrêté à midi sur Gabaon , et la lune sur Aïalon ,

pour donner le temps aux bons juifs de massacrer une douzaine ou deux de pauvres innocens qu'une pluie de grosses pierres avait déjà assommés; que dans l'Egypte, où il n'y avait point de cavalerie, le pharaon, dont on ne dit pas le nom, poursuivit trois millions d'hébreux avec une nombreuse cavalerie, après que l'ange du Seigneur avait tué toutes les bêtes, &c. &c. &c. &c. &c. Il faut que sa raison soumise ait une foi vive pour tous ces mystères : sans cela que lui servirait sa vertu.

Je fais, Monsieur, que cette énumération des miracles qu'on doit croire peut effaroucher quelques âmes pieuses, & paraître ridicule aux incrédules; mais je n'ai point craint de les rapporter; parce que ce sont ceux qui exercent le plus notre foi. Dès qu'on croit un miracle moins révoltant, on doit croire tous les autres, quand c'est le même livre qui nous les certifie.

Ayez la bonté, Monsieur, de m'apprendre si je ne vais pas trop loin. Il y a des gens qui distinguent les miracles dont on est d'accord, ceux qu'on nie, ceux dont on est en doute. Pour moi, je les admet tous, ainsi que vous-même. Je crois sur-tout avec vous le miracle éternel de la consubstantiabilité, non-seulement parce qu'il est contraire à ma raison, mais parce que je ne peux m'en former aucune idée; & j'ose dire que j'admettrais (DIEU me pardonne!) le miracle de la transsubstantiation, si le saint concile de Nicée & le modéré *S^t Athanase* l'avaient enseigné.

J'ai l'honneur d'être &c.

A V E R T I S S E M E N T.

„ **M.** le proposant ayant écrit ces trois lettres
 „ à M. le professeur R... son ami, ce professeur,
 „ profondément pénétré de la candeur & de
 „ la sincérité du proposant, communiqua ces
 „ lettres à quelques personnes pieuses, sages &
 „ tolérantes : elles parvinrent au sieur *Néedham*,
 „ jésuite irlandais, qui était alors à Genève,
 „ & qui servait de précepteur à un jeune irlan-
 „ dais. *Néedham* fit imprimer les trois lettres,
 „ pour avoir le mérite d'y répondre : on ne
 „ fut pas d'abord que cette réponse fût de lui,
 „ & on lui répondit comme s'il était un pro-
 „ fesseur en théologie. „

T E X T E

DE LA REPONSE DE NÉEDHAM

A M. LE PROPOSANT.

A V A N T de s'engager dans une discussion qui demande un certain degré de science, on doit commencer par acquérir les connaissances nécessaires. (*) Si un philosophe m'objecte que les miracles ne sont pas vraisemblables parce que, selon lui, l'univers se

(*) Acquérez-les donc.

gouverne comme une machine, sans cause première, (b) je réponds que le vraisemblable n'est pas toujours vrai, ni le vrai toujours vraisemblable. Selon vous, la morale, qui est bien peu de chose, (c) doit être assujettie à la physique..... La morale évangélique a donné une suite d'hommes vertueux dans tous les siècles qui ne valaient pas moins que monsieur le proposant des autres questions.... (d) La prolongation d'un jour ne demande pas autre chose que la simple suspension de la rotation de la terre autour de son axe... (e) Pour que monsieur le proposant puisse se proposer comme digne d'assister au conseil du très-haut, il lui conviendra très-fort de prendre d'avance quelques leçons d'astronomie... (f) C'est comme si l'on disait qu'il ne valait pas la peine d'avoir une législation en France, pour que deux cents maltotiers s'enrichissent aux dépens du peuple... (g) Les papes valent bien les *Tibères* & les *Nérons*... (h) Répondez,

(b) Jésuite calomniateur, on n'a jamais rien dit de cela; on a dit tout le contraire: que DIEU gouverne l'univers son ouvrage par ses lois éternelles. Pourquoi as-tu l'impudence d'accuser de nier une cause première ceux qui ne parlent que d'une cause première? Tu devais savoir que cette arme rouillée dont tes pareils se sont tant de fois servis, est aujourd'hui aussi abhorrée qu'inutile.

(c) Jésuite calomniateur, comment es-tu assez abandonné pour dire de toi-même que la morale est peu de chose, ou pour imputer lâchement ce crime à ton adversaire qui ne prêche que la morale?

(d) Et qui valaient un jésuite.

(e) On voit par les lettres suivantes quelle est l'ignorance de ce jésuite *Niedham*, qui oublie que la lune s'arrêta sur Aïalon.

(f) Apprends-la donc, maître *Niedham*, & sache que, pour que le soleil & la lune s'arrêtent dans leur cours, il est nécessaire qu'ils ne répondent plus aux mêmes étoiles; un écolier de deux jours te l'apprendrait.

(g) Quelle pitié de comparer des lois éternelles, émanées de la Divinité, aux réglemens établis par les hommes! (Voyez la septième lettre ci-après.)

(h) Je le crois bien.

dit *Salomon*, à un insensé selon sa folie... (i) Nos philosophes sont venus malheureusement plus de cent ans trop tard, ou pour réprimer la puissance exorbitante des papes, ou pour déclamer avec avantage contre l'intolérance des ecclésiastiques... (k)

Les insensés reviennent sans cesse à la quadrature du cercle... (l) Si les soi-disans philosophes avaient tant fait par leurs objections que d'écraser parfaitement la religion, & de la réduire dans l'esprit de tout homme sensé à l'état de la fable de *Mahomet*... (m) Au lieu donc de nous persécuter avec leurs doutes minutieux, & de s'accrocher aux mots & aux syllabes, en épluchant la Bible, ils nous mépriseraient trop pour se donner tant de peine... (n) La religion se

(i) Crois-moi, mon pauvre *Néedham*, pour raisonner extravagamment tu n'as pas besoin de te gêner; abandonne-toi à ton beau naturel.

(k) Non, *Néedham*, on ne viendra jamais ni trop tôt ni trop tard pour réprimer des usurpations qui durent encore, & pour déplorer des désastres dont la mémoire ne périra jamais. Il faut que tous les siècles se lèvent en jugement contre les siècles affreux qui ont vu les massacres des Albigeois, ceux de Mérindol, ceux de la St Barthelemi, ceux d'Irlande & des Cévennes, parce que, tant qu'il y aura des théologiens dans le monde, ces temps horribles peuvent renaître, parce que l'inquisition subsiste, parce que les convulsionnaires ont troublé depuis peu la France, parce que les billets de confession ont produit sous nos yeux un parricide. Apprends que les sages doivent en tout temps réprimer tes pareils.

(l) Pauvre *Néedham*, on ne répond plus aujourd'hui à ceux qui trouvent la quadrature du cercle, non plus qu'à ceux qui changent de la farine en anguilles.

(m) Que veut dire ce barbouilleur, traite-t-il de fable l'histoire de *Mahomet*? prétend-il que le Koran soit un recueil d'historiettes? Le Koran est, à la vérité, un amas de sentences morales, de préceptes, d'exhortations, de prières, de traits de l'ancien Testament, rapportés selon la tradition arabe. Le tout est composé sans ordre, sans liaison; il y règne beaucoup de fanatisme; il est plein d'erreurs physiques: mais ce n'est point ce que nous appelons une fable.

(n) Non, jésuite *Néedham*, je ne me fâcherai pas contre un bonze du Japon qui ne me persécutera pas. Je me fâcherai contre un bonze d'Europe qui voudra me susciter des persécutions, & je mépriserais un jésuite d'Irlande

soutient toujours malgré la tempête. *Merces profundo pulchrior evenit. Per damna , per cades , ab ipso ducit opes animumque ferro...* (o) Celui qui lui répond (au proposant) par ce court imprimé est qualifié par ses recherches , pour s'inscrire en faux contre la prétendue invincibilité de ses objections.... (p) Je ne puis pardonner à sa simplicité ni à celle de cette assemblée, (où l'esprit, dont il nous donne un échantillon si beau, voltigeait librement aux dépens de nos pauvres croyans) qu'ils ignoraient tous que *Jonas* n'allait pas alors par mer à *Ninive*, mais qu'au contraire il s'était embarqué exprès dans un port de mer pour s'enfuir, & s'éloigner de plus en plus de cette ville méditerranée... (q) Et quoique nous semblions toucher de près à ce temps malheureux... (r) DIEU vous préserve, mes chers lecteurs, vous & votre postérité, de la bête féroce du Gévaudan... (s) Les incrédules sont nommés communément *esprits forts*... (t) Ces messieurs prennent tout pour argent comptant, & croient tout excepté la Bible.... (u) Cette dernière espèce d'incrédulité, que fait le peuple dans cette secte, ne mérite pas le pompeux titre d'esprit fort, car il n'en coûte rien pour rejeter une

(o) Courage, *Néedham*, prouve la religion par *Horace*.

(p) Tu es plaisamment qualifié.

(q) Le propre des gens qui ont tort est de ne pas entendre raillerie.

(r) Ainsi donc le jésuite *Néedham* croit que le monde va finir; il est fini en effet pour les jésuites.

(s) Tu n'es pas au fait, mon ami; notre professeur *Clap* avait prêché sur la bête du Gévaudan, & c'est de quoi monsieur le proposant l'avait remercié dans sa seconde lettre. Tu prends toujours martre pour renard.

(t) Et des esprits faibles, & des esprits faux, & des esprits lourds, qu'en dirons-nous?

(u) Oh que non! mon ami, nous n'avons jamais cru à tes expériences.

Facéties.

*

fable manifeste; telle que le Koran de *Mahomet*; & on ne peut pas s'arroger le caractère de hardi & de courageux en ce genre sans risquer son ame. Or, pour tout conclure en peu de mots, (& c'est précisément là où j'ai voulu venir par une espèce de méthode focratique) une fable très-compiquée, qui est le produit d'un temps immense, qui dépend par une liaison nécessaire dans ces principes d'une suite de six mille ans, & de plus de deux cents générations; qui a été la fable universellement reçue de tant de différentes nations, (x) de tant de climats, de tant de siècles, de tant de génies différens, de la première classe en tout genre, & de tant de tempéramens; une fable enfin qui est soutenue par tant de preuves qui, nous venant de tous côtés, aboutissent sans se croiser au même point, par tant de marques de vérités dont la lumière augmente à raison de la réflexion multipliée, assez fortes pour enchaîner le déiste savant dans un doute éternel, est une fable unique, une fable d'une espèce qu'on ne conçoit pas, qui n'a jamais existé ailleurs depuis la création du monde, & qui n'existera jamais dans toute la suite des siècles, quand le monde durerait éternellement. (*)

(x) Tu ne fais ce que tu dis, mon ami; je crois aux miracles de JESUS-CHRIST plus que toi; & si tu es un théologien irlandais, je suis un théologien suisse. Tu soutiens une bonne cause que personne ne te dispute, mais par de bien mauvaises raisons. Comment ne vois-tu pas qu'on en pourrait dire autant du mahométisme? il remonte à six mille ans comme le judaïsme; il est embrassé par des nations qui diffèrent de mœurs & de génie, par des Africains, des Persans, des Indiens, des Tartares, des Siriens, des Thraces, des Grecs. Il s'appuie sur des prophéties, & il y a peut-être en Turquie des *Néedhem*.

(*) Nous avons transcrit ce long passage pour donner au lecteur une idée de l'éloquence du jésuite. Nous n'avons conservé du reste que ce qui est nécessaire pour entendre les notes. (*Notes des éditeurs.*)

QUATRIÈME LETTRE.

Du proposant à M. le professeur. Remercîmens à ses extrêmes bontés.

QUE je vous suis obligé, Monsieur, d'avoir daigné me fournir quelques-unes de vos armes pour combattre la nombreuse armée des incrédules ; c'est *Achille* qui prête son armure à *Patrocle* ; mais on m'a dit que *Patrocle* ayant été vaincu, je devais craindre de l'être aussi.

J'ai malheureusement répété votre leçon devant un jeune écolier de physique & d'astronomie ; je lui ai fait valoir d'abord la bonté, l'éloquence, la politesse, le savoir-vivre que vous avez employé pour m'instruire ; je lui ai exposé votre démonstration de la manière dont le soleil & la lune s'arrêterent en plein midi, pour donner le temps à *Josué* de massacrer ces Amorrhéens écrasés par une pluie de pierres. Voici ce que je lui ai dit : Monsieur le professeur prétend qu'il suffit pour cette opération naturelle, que la terre se soit arrêtée huit à neuf heures dans sa rotation sur son axe, & que c'est-là tout le mystère.

L'écolier, Monsieur, qui n'a pas encore acquis toute votre politesse, en a eu cependant assez pour me dire qu'il n'était pas possible qu'un homme tel que vous eût dit une telle bêtise, & que vous possédez trop bien votre écriture sainte & l'astronomie, pour

parler avec cette excessive ignorance. Les sacrés cahiers affirment positivement que le soleil s'arrêta sur Gabaon, & la lune sur Aïalon à l'heure de midi. Or, la lune ne pouvait suspendre son cours, qui s'achève en un mois autour de la terre, sans que la terre suspendît sa course annuelle, car le soleil eût mis pour la terre dans les sacrées cahiers; & l'auteur inspiré ne savait pas que c'est la terre qui tourne.

Or, si la terre & la lune se sont arrêtées, celle-ci dans son période d'un mois sur Aïalon, celle-là dans son période d'un an vis-à-vis Gabaon, il est absolument nécessaire que les points correspondans de toutes les planètes aient changé pendant tout ce temps-là. Mais comme au bout de huit à neuf heures ils se retrouvèrent les mêmes, il fallait que toutes les planètes eussent suspendu leur course; cela est démontré en rigueur. (a)

Mais c'est un grand gain pour M. le professeur; car le miracle est bien plus beau qu'il ne croyait, & il y a quatre miracles au lieu d'un. Non-seulement la terre & la lune s'arrêtèrent dans leur période menstruel & annuel, mais aussi dans leur rotation journalière, ce qui fait deux miracles: & non-seulement elles perdirent pendant huit ou neuf heures leur double mouvement, mais toutes les planètes perdirent le leur, troisième miracle; & le mouvement de projectile & de gravitation fut suspendu dans toute la nature, quatrième miracle.

Je lui parlai ensuite, Monsieur, de la comète que

(a) La plupart des commentateurs prétendent que le soleil & la lune s'arrêtèrent un jour entier.

vous supposez avoir conduit les trois mages à Bethléem. Il me dit qu'il vous dénoncerait au consistoire, pour avoir appelé *comète* ce que les sacrés cahiers appellent *étoile*, & qu'il n'est pas loyal de falsifier ainsi l'écriture sainte.

Je lui appris votre belle explication du miracle des cinq mille pains & des trois mille poissons qui nourrirent cinq juifs. Pardon, je voulais dire des cinq pains & des trois poissons qui nourrirent cinq mille juifs. Vous dites que DIEU changea les pierres du voisinage en pains & en poissons. Mais y pensez-vous? oubliez-vous que c'est-là précisément ce que proposait le diable, quand il dit à JESUS : Dites que ces pierres deviennent pain?

Il me demanda ensuite si vous ne parliez pas du grand miracle par lequel le vieil *Hérode*, qui était malade de la maladie dont il mourut, fit égorger tous les petits enfans du pays. Car sans doute c'était une chose très-miraculeuse qu'un vieillard moribond, créé roi par les Romains, s'imaginât qu'il était né un autre roi des Juifs, & fit massacrer tous les petits garçons pour envelopper le roi nouveau-né dans cette boucherie. Il me demanda comment vous expliquiez le silence de *Flavien Josèphe* sur cette S^t Barthelemy.

Je lui dis que vous ne vous mêliez pas de ces bagatelles, mais que vous m'aviez dit des choses merveilleuses sur *Jonas*.

Quoi donc, dit-il, prétend-il que ce fut *Jonas* qui avala la baleine? Non, répondis-je, il s'est contenté de confondre sérieusement une mauvaise

plaisanterie , en avouant pourtant que le bon homme *Jonas* avait pris son plus long pour aller à Ninive.

Il est lui-même fort plaisant , repliqua l'écolier, il devait examiner, avec les plus judicieux commentateurs , si *Jonas* fut avalé par une baleine, ou par un chien marin ; pour moi , je suis pour le chien marin : & je pense de plus avec le grand *S' Hilaire* que *Jonas* fut mangé jusqu'aux os , & qu'il ressuscita au bout de trois jours comme de raison. Les miracles sont toujours plus grands que ne le croit monsieur le professeur ; mais je vous prie de le consulter sur une autre petite difficulté.

Jonas prophétisa du temps du roitelet juif *Joas*, vers l'an 850 , avant notre ère vulgaire. *Phul*, selon *Diodore* de Sicile, fonda Ninive en ce temps-là. Le divin historien qui a écrit l'histoire véridique de *Jonas*, assure qu'il y avait dans cette ville six-vingt mille enfans qui ne savaient pas distinguer leur main droite de leur main gauche. (b) Cela fait , suivant les calculs de Bresslau , d'Amsterdam , de Londres & de Paris , quatre millions quatre-vingts mille ames , sans compter les eunuques ; voilà une ville nouvelle honnêtement peuplée.

Demandez aussi à monsieur le professeur , si c'était une citrouille ou un lierre, dans lequel DIEU envoya un ver pour le faire sécher , afin d'ôter l'ombrage à *Jonas* qui dormait. En effet, rien ne ressemble plus

(b) On multiplie par trente-quatre les enfans nés dans l'année , car il n'y a qu'eux qui ne savent pas distinguer la main droite de la gauche. Ajoutez que le tiers de ces enfans meurt avant la fin de l'année , ce qui donne un tiers en sus d'habitans.

à un lierre qu'une citrouille, & l'un & l'autre donnent l'ombrage le plus épais.

Ne trouve-t-il pas bien plaisant que DIEU envoie un ver pour empêcher un pauvre diable de prophète de dormir à l'ombre? On m'assure que ce théologien a dit qu'il faut mettre ce ver avec la baleine: cet homme est goguenard.

C'était au molard que se passait ce petit entretien: on s'attroupa, la conversation s'anima au point qu'on se mit à rire d'un bout de la ville à l'autre, & il n'y eut que monsieur le professeur qui ne rit point.

Quand on eut bien ri, le vieux capitaine que vous connaissez, fendit la presse: vous savez qu'il n'a jamais connu de prêtres que l'aumônier de son régiment. Il me dit: mordieu, monsieur le proposant, allez dire à monsieur le professeur... (dispensez-moi de répéter les termes indécens dont il se servit.) Ces bonnes gens voulurent, il y a quelque temps, faire mettre mon ami *Covelle* à genoux: s'ils avaient osé faire cet outrage à notre liberté & à nos lois, ... je... dites-leur s'il vous plaît, que nous ne sommes plus au temps de *Jehan Chauvin*, picard, qui avait l'impertinence de précéder dans les cérémonies le magnifique conseil... Les temps sont un peu changés; vous savez qu'un prédicant de village, qui a voulu excommunier M. *Rousseau*, a été réprimandé par un roi héros & philosophe. Sachez que tous les esprits sont à présent l'exercice à la prussienne, & qu'il ne reste aux théologiens d'autre ressource que d'être civils & modestes.

Facéties.

D d 2 *

Je m'acquitte , Monsieur , auprès de vous de la commission de monsieur le capitaine.

J'ai l'honneur d'être modestement ,

MONSIEUR ,

Votre très-affectionné.

A V E R T I S S E M E N T.

ON apprit bientôt que le sieur *Néedham* était l'auteur de la prétendue réponse d'un théologien ; on fut qu'il n'était pas même théologien, & qu'il n'était que jésuite ; que c'était un de ces prêtres irlandais déguisés qui courent le monde, & qui vont secrètement prêcher le papisme en Angleterre : mais ce qui étonna davantage, c'est que ce prêtre déguisé était celui-là même qui plusieurs années auparavant se mêla de faire des expériences sur les insectes, & qui crut avoir découvert avec son microscope, que de la farine de blé, délayée dans de l'eau, se changeait incontinent en de petits animaux ressemblans à des anguilles. Le fait était faux, comme un savant italien l'a démontré, & il était faux par une autre raison bien supérieure ; c'est que le fait est impossible. Si des animaux naissaient sans germe, il n'y aurait plus de cause de la génération ; un homme pourrait naître d'une motte de terre tout aussi-bien qu'une anguille d'un morceau de pâte. Ce système ridicule menerait d'ailleurs visiblement à l'athéisme.

Je n
compr

152

QUESTIONS

Il arriva en effet que quelques philosophes croyant à l'expérience de Nèedham, sans l'avoir vue, prétendirent que la matière pouvait s'organiser d'elle-même ; & le microscope de Nèedham passa pour être le laboratoire des athées.

C'est à cette transformation de farine en anguilles qu'on fait allusion dans la plupart des lettres suivantes.

C I N Q U I E M E L E T T R E

Du proposant à M. Nèedham, jésuite.

MONSIEUR,

VRAIMENT vous avez eu grand tort de vous déguiser sous le nom d'un théologien ; & vous n'avez pas eu raison de faire l'astronome. On voit bien que vous vous servez du quart de cercle comme du microscope. Vous vous étiez fait une petite réputation parmi les athées pour avoir fait des anguilles avec de la farine ; & de-là vous avez conclu que si de la farine produit des anguilles, tous les animaux, à commencer par l'homme, avaient pu naître à peu près de la même façon. La seule difficulté qui restait, était de savoir comment il y avait eu de la farine avant qu'il y eût des hommes. (a)

Vous avez cru que vos anguilles ressembaient aux rats d'Égypte, qui étaient d'abord moitié rats & moitié fange, ainsi que quelques hommes qui se mêlent d'écrire & d'injurier leur prochain.

D'athée que vous étiez, vous êtes devenu témoin de miracles. Apparemment que vous avez voulu faire pénitence ; mais on voit, Monsieur, que vous n'êtes pas trop bon chrétien, & que vous n'avez pas plus appris la religion que la politesse.

(a) Il faut savoir que le jésuite *Nèedham* a cru fermement qu'il avait fait des anguilles avec de la colle de farine de blé.

Un pauvre proposant fait humblement des questions à un grave professeur, & vous vous jetez à la traverse comme l'avocat *Breniquet*, qui répondait toujours à ce qu'on ne lui demandait pas. De quoi vous mêlez-vous ? Je demandais de nouvelles instructions à mon maître pour affermir les fidèles dans la croyance des miracles, & vous venez ébranler leur foi par les plus grandes absurdités qu'on ait jamais dites.

On prétend pourtant que vous êtes anglais : ah, Monsieur ! vous êtes anglais comme arlequin est italien ; il n'en est pas moins balourd. Souvenez-vous de ce grec qui voyageait en Scythie, & dont tout le monde se moquait : messieurs les Scythes, dit-il, vous devez me respecter ; je suis du pays de *Platon* ; un scythe lui répondit : Parle comme *Platon*, si tu veux qu'on t'écoute. Je vous pardonne d'être un ignorant, mais je ne vous pardonne pas d'être un homme très-grossier, qui a l'insolence de mêler dans cette querelle & de nommer des gens qui ne devaient pas s'y attendre ; vous avez cru peut-être que votre obscurité vous mettrait à l'abri : mais, croyez-moi, que le mépris auquel vous vous êtes attendu, ne vous donne pas trop de sécurité.

SIXIEME LETTRE.

Laquelle n'est pas d'un proposant.

NOTRE ancien concitoyen ayant écrit sur les miracles , un jeune proposant a demandé des instructions à un professeur qui a le mot pour rire. M. *Néedham*, qui n'est pas si plaisant, s'est cru sérieusement intéressé dans cette affaire. Il s'est imaginé qu'on parlait de lui sous le nom de JESUS-CHRIST. Ce M. *Néedham* ne manque pas d'amour-propre, comme vous voyez ; il est comme cet histrion qui jouant devant *Auguste*, prenait pour lui les applaudissemens qu'on prodiguait à l'empereur.

Si on dit que JESUS-CHRIST a changé l'eau en vin , aussitôt M. *Néedham* pense à sa farine qu'il a changée en anguilles , & il croit qu'il les faut faire cuire avec le vin des noces de Cana. *Istius farinae homines sunt admodum gloriosi* , comme dit *S^t Jérôme*.

M. *Néedham* crie comme une anguille qu'on écorche , contre un pauvre proposant de notre ville , qui ne savait pas que ce M. *Néedham* fût au monde. Il est peut-être désagréable pour un homme comme lui , qui a fait des miracles , de voir qu'on écrit sur cette matière sans le citer.

C'est , selon lui , comme si en parlant des grands capitaines , on oubliait le roi de Prusse. Je conseille donc à monsieur le professeur & à monsieur le proposant , de rendre plus de justice à M. *Néedham* ,

& de parler toujours de ses anguilles quand ils citeront les miracles de l'ancien & du nouveau Testament, & ceux de *Grégoire Thaumaturge*.

M. *Néedham* est certainement un homme prodigieux, il est plus propre que personne à faire des miracles; car il ressemble aux apôtres avant qu'ils eussent reçu le S^t Esprit. DIEU opère toujours les grandes choses par les mains des petits, & surtout des ignorans, pour mieux faire éclater sa sagesse.

Si M. *Néedham* n'a pas su qu'on avait vu la lune s'arrêter sur Aïalon en plein midi, quand le soleil s'arrêta sur Gabaon, & s'il a dit des sottises, il n'en est que plus admirable. On voit qu'il raisonne précisément comme un homme inspiré. DIEU s'est toujours proportionné au génie de ceux qu'il fait parler. *Amos*, qui était un bouvier, s'explique en bouvier; *Matthieu*, qui avait été commis de la douane, compare souvent le royaume des cieux à une bonne somme d'argent mise à usure. Et quand M. *Néedham*, pauvre d'esprit, s'abandonne aux impulsions de son génie, il dit des pauvretés. Tout est dans l'ordre.

J'ai peur que M. *Néedham* n'outrage le S^t Esprit & ne trahisse sa vocation, quand il consulte nos maîtres en Israël, sur ce qu'il doit dire au proposant: c'est se défier de son inspiration divine, que demander conseil à des hommes; il peut me répondre que c'est par humilité, & que *Moïse* demandait le chemin au fils de *Jéthro*, quoiqu'il fût conduit par un nuage & par la colonne de feu. M. *Néedham* n'a pas à la vérité la colonne de feu, mais il a certainement le nuage: d'ailleurs, à qui demander

le chemin quand on voyage dans les espaces imaginaires ?

Qu'il s'en tienne à ses anguilles , puisqu'il est leur camarade en tant qu'elles rampent , s'il ne l'est pas en tant qu'elles fretillent. Que surtout l'envie de se transfigurer en serpent ne lui prenne plus ; qu'il ne pense pas qu'il soit en droit de siffler parce qu'on le siffle : & de mordre au talon ceux qui peuvent lui écraser la tête. Qu'enfin il laisse la lune s'arrêter sur Aialon , & qu'il ne se mêle plus d'aboyer à la lune.

S E P T I E M E L E T T R E.

De M. Covelle.

QUAND j'ai vu la guerre déclarée au sujet des miracles , j'ai voulu m'en mêler , & j'en ai plus de droit que personne , car j'ai fait moi-même un très-grand miracle ; c'en est un assurément que d'échapper à la main de certaines gens , & d'abolir un usage impertinent établi depuis deux siècles.

J'ai toujours pensé que les abus , quels qu'ils soient , ne doivent jamais jouir du droit de prescription. Une tyrannie d'un jour , & une tyrannie de deux mille ans , doivent également être détruites chez un peuple libre.

Rempli de ces idées patriotiques , j'ai donc voulu savoir de quoi on disputait dans ma ville ; j'ai appris qu'un irlandais papiste & prêtre s'avifait de vouloir faire parler de lui :

Mens ratione furens & multis pasta chimeris.

Je n'y ai pas fait d'abord beaucoup d'attention, mais quand j'ai su que ce papiste prenait le parti des noces de Cana, j'ai été entièrement de son avis; ce miracle me plaît fort; nous voudrions, l'irlandais & moi, qu'il arrivât tous les jours.

A l'égard du diable qui entra dans le corps de deux mille cochons, & qui les noya dans un lac, cela passe la raillerie, surtout s'ils étaient engraisés. Un bon cochon gras vaut environ dix écus patagons; cela faisait vingt mille écus de perte pour le marchand.

Pour peu qu'on fit aujourd'hui une centaine de miracles dans ce goût-là, nos rues basses n'auraient qu'à fermer leurs boutiques. Ce maudit papiste irlandais est tout propre à nous ruiner. Les miracles ne coûtent rien à qui n'a rien à perdre. Il serait homme à nous faire avaler par les truites du lac Léman comme *Jonas*, s'il était aussi puissant en œuvres qu'il semble peu l'être.

Défions-nous, mes chers concitoyens, d'un papiste irlandais; je sais qu'il fait déjà des miracles très-dangereux. Il a imité celui de la transfiguration, car étant irlandais il s'est déguisé en genevois, étant prêtre il s'est déguisé en homme, étant absurde il a voulu qu'on le prît pour un raisonneur: j'ai eu la curiosité de le voir, & j'avoue que quand je lui ai parlé, j'ai cru à la conversation que *Balaam* eut jadis avec sa monture. Mon avis est qu'on le renvoie au trou de St Patrice, (a) dont il n'aurait jamais dû sortir. Il vient ici dire des injures à un proposant de

(a) Le trou St Patrice est très-fameux en Irlande; c'est par-là que ces messieurs disent qu'on descend en enfer.

mes parens. Je ne souffrirai pas cette insolence, il aura à faire à monsieur le capitaine & à moi. Ce méchant homme a fait tout ce qu'il a pu pour empêcher mon cousin le proposant d'être reçu dans la vénérable compagnie ; & il a été cause par sa transfiguration que je me suis mis en colère contre un professeur orthodoxe qui aime la consubstantiabilité presque autant que moi. Il ne faut quelquefois qu'un brouillon absurde pour mettre mal ensemble deux hommes de mérite, & deux braves chrétiens tels que monsieur le professeur & moi avons l'honneur de l'être.

Après tout, si mon cousin le proposant est refusé par la vénérable compagnie, ce grand seigneur allemand qu'il a voulu convertir, lui offre une place de déiste dans sa maison avec trois cents écus de gages. Notre irlandais, avec ses anguilles & ses brochures, n'en gagne pas peut-être davantage. Qu'il soit prêtre, ou athée, ou déiste, ou papiste, qu'il transfigure ou non de la farine en anguilles, ou des anguilles en farine, peu m'importe : mais parbleu je lui apprendrai à être poli.

HUITIEME LETTRE.

Ecrité par le proposant.

Nous soupâmes hier ensemble, M. le capitaine, M. Covelle, M. le pasteur P... & moi ; la conversation roula toujours sur les miracles entre ces savans hommes. Ventre-fervet, dit le capitaine un peu échauffé, il n'y a qu'un sot qui puisse croire certains

miracles , & qu'un fripon qui veuille les faire croire. M. *Covelle* prit ce discours pour une démonstration , & M. le pasteur *P....* , qui est fort doux , infinua modestement au capitaine qu'il croyait aux miracles ; aussi , Monsieur , lui répondit le capitaine , je vous tiens pour un fort honnête homme ; mais , dites-moi , je vous en prie , ce que vous entendez par miracle.

Cela est tout simple , dit le pasteur , c'est un dérangement des lois de la nature entière en faveur de quelques personnes de mérite que DIEU a voulu distinguer. Par exemple , *Josuah* , homme juste & très-clément , entend dire qu'il y a une petite ville nommée Jéricho , & aussitôt il forme le projet louable de la détruire de fond en comble , & de tuer tout , jusqu'aux enfans à la mamelle , pour l'édification du prochain. Il y avait une petite rivière à passer pour arriver devant cette superbe bourgade ; la rivière n'a que quarante pieds de large , elle est guéable en cent endroits ; rien n'eût été si facile & si ordinaire que de la traverser ; on aurait eu de l'eau à peine jusqu'à la ceinture ; ou si on n'eût pas voulu se mouiller , il suffisait de quelques planches de sapin.

Mais pour gratifier *Josuah* , pour empêcher qu'il ne se mouille , & pour encourager son peuple chéri qui sera bientôt esclave , le Seigneur change les lois mathématiques du mouvement , & la nature des fluides ; l'eau du Jourdain remonte vers sa source , & la sainte horde judaïque a le plaisir de passer le ruisseau à pied sec.

Il en est de même quand le Seigneur veut faire

sentir sa puissance aux Philistins ou Phéniciens ; c'était une chose trop ordinaire que de leur donner une mauvaise récolte, il est bien plus beau d'envoyer trois cents renards au paillard *Samson*, qui les attache par la queue, & qui leur met le feu au derrière, moyennant quoi les moissons phéniciennes sont brûlées. Le Seigneur change aujourd'hui de la farine en anguilles entre les mains du prêtre papiste *Néedham*.

Ainsi vous voyez que dans tous les temps le Seigneur opère des choses extraordinaires en faveur de ses serviteurs, & c'est ce qui fait que votre fille est muette.

M. *Covelle* prit alors la parole, & dit : Vous avez expliqué merveilleusement des choses merveilleuses, & je ne les entends pas plus que vous. Mais le grand point est que personne ne touche à nos prérogatives. Faites tant de miracles qu'il vous plaira, pourvu que je vive libre & heureux. Je crains toujours ce prêtre papiste qui est ici ; il cabale furement contre notre liberté, & il y a là anguille sous roche.

Le capitaine prit feu à ce discours, & jura que si les choses étaient ainsi, ce papiste n'en serait pas quitte pour ses deux oreilles, quelques longues qu'elles fussent. Pour moi, je gardais le silence comme il convient à un proposant devant un pasteur en pied. Ce digne ministre, qui fait un peu de mathématique, reprit la parole, & s'exprima en ces termes :

Ne craignez rien de M. *Néedham*, il est trop mal informé des affaires du monde ; vous savez qu'il ignore l'aventure de la lune & d'Aïalon. Alors il tira son étui de sa poche, & nous fit sur le papier une

très-belle figure; il traça une tangente sur l'orbite de la lune, & tira des rayons visuels de la terre aux autres planètes. M. *Covelle* ouvrait de grands yeux; il demanda cette figure pour la montrer aux savans de son cercle.

Vous voyez bien, disait le ministre, que si la lune perd son mouvement de gravitation, elle doit suivre cette tangente, & que si elle perd son mouvement de projectile, elle doit tomber suivant cette autre ligne. Oui, dit M. *Covelle*. Le capitaine s'attacha aux rayons visuels, & nous conçûmes le miracle dans toute sa beauté. Nous fîmes tous d'accord, il ne fut plus question de miracles, & notre souper fut le plus gai du monde.

Nous allions nous séparer, lorsqu'un ancien auditeur de nos amis entra tout effaré, & nous apprit que le prêtre aux anguilles est un jésuite. C'est une chose avérée, dit-il, & on en a les preuves. Quoi! m'écriai-je, un jésuite transfiguré parmi nous, & précepteur d'un jeune homme! cela est dangereux de bien des façons: il faut en avertir dès demain M. le premier syndic.

Lui jésuite! dit le capitaine, cela ne se peut pas, il est trop absurde. (a) Vous vous trompez, repliqua l'auditeur, sachez que les armées de moines sont

(a) Figurez-vous, mes chers concitoyens, que ce jésuite *Néedham* a fait une parodie de la troisième lettre humble & soumise que j'écrivais si respectueusement à mon sérieux maître R... : c'est assurément une chose bien louable de défendre notre sainte religion chrétienne par une parodie! Il est beau que ce soit un jésuite à qui nous en ayons l'obligation. C'est un ennemi qui vient à notre secours, en attendant que nous nous battions contre lui; il a orné cette parodie d'un avis préliminaire, dans lequel il dit :

comme

comme celles où vous avez servi; elles sont composées de principaux officiers qui sont dans le secret de la compagnie, & de soldats imbécilles qui marchent sans savoir où, & qui se battent sans savoir pourquoi. Le grand nombre en tout genre est celui des ignorans, conduits par quelques gens habiles; & tous les moines ressembtent aux fujets du vieux de la montagne; mais vous savez, Dieu merci, que les jésuites ne sont plus à craindre.

N'importe, dit le capitaine, il faut chasser celui-ci, ne fût-ce que pour le scandale qu'il donne, & pour l'ennui qu'il cause.

Pour moi, je demandai sa grâce, attendu qu'il m'avait dit de grosses injures, sans que j'eusse l'honneur de le connaître.

M. le ministre *P....* fut de mon avis, aussi-bien que M. *Covelle*; je partis le lendemain pour aller auprès de ce bon seigneur allemand dont je suis l'aumônier, & chez qui je n'entendrai plus parler de ces billevesées.

„ Ceux qui n'ont pas vu l'original sur lequel cette parodie est formée,
„ comprendront facilement que je n'ai touché en rien à la forme, aux
„ idées, pas même aux mots, &c.

Comprenez-vous, mes chers concitoyens, qu'on puisse juger si l'auteur bouffon d'une parodie a copié l'original exactement sans qu'on ait vu cet original? N'est-ce pas là un nouveau miracle que ce jésuite suppose dans ses lecteurs? vous voyez qu'il y a des jésuites naïfs.

N. B. *Saint Patrik* est le patron du jésuite *Néedham*. Le premier miracle que fit *Saint Patrik* fut d'échauffer un four avec de la neige. *Néedham* raisonne aussi conséquemment que le bon homme *Saint Patrik*.

PARODIE

DE LA III^{ME} LETTRE DU PROPOSANT,

*Par le sieur NÉEDHAM, irlandais, prêtre jésuite,
transformateur de farine en anguilles.*

IL fait parler un patagon dans cette parodie ; & le patagon raisonne comme *Néedham*.

POST-SCRIPTUM.

CETTE parodie ne fut imprimée qu'après le débit de la huitième lettre. Nous avons fidèlement suivi l'ordre des temps dans la nouvelle édition de ces choses merveilleuses. (*)

EPIGRAPHIE.

*Expedit vobis neminem videri bonum ;
Quasi aliena virtus exprobatio delictorum vestrorum fit &c.*

TACITE.

N. B. Applique-toi ces paroles , mon cher *Néedham*.

(*) Comme cette parodie est excessivement ennuyeuse , nous n'en rapportons que des extraits , afin que le lecteur ne soit pas privé des notes de monsieur le proposant. (*Note des éditeurs.*)

AVIS PRELIMINAIRE

D U J E S U I T E .

Ceux qui n'ont pas vu l'original sur lequel cette parodie est formée , comprendront facilement qu'on n'a touché en rien à la forme , ni aux idées &c... (a) Bientôt le monde , dénué en grande partie de ces sublimes vérités , verra clairement à qui appartient la *veste ensanglantée* , (b) & la nature corrompue , se trouvant libre de tout frein &c....

Monsieur , je vous prie de venir à mon secours à la terra del fuego , contre un géant patagon d'une taille énorme.... (c) Votre morale consiste à croire que *je dois vous faire du bien* , & ma nature me pousse à vous écerveler pour en faire mon repas &c... (d)

N O T E S

D E M . L E P R O P O S A N T .

(a) Eh ! comment veux-tu que ceux qui n'ont pas vu l'original jugent si ta copie est ressemblante ?

(b) A quoi vient ta veste ! où as-tu vu que le *proposant* ait *proposé* de délivrer les hommes de tout frein ?

(c) Ce n'est pas la peine de faire beaucoup de remarques sur cette parodie , qui n'est qu'un travestissement insipide.

(d) Oui , mais ce pauvre *Nedham* , dans sa malheureuse parodie , ne voit pas qu'il détruit la morale que DIEU a gravée dans le cœur de tous les hommes. Il fait parler son sot patagou contre la société , la loi naturelle & la vertu , au lieu que monsieur le comte avait pris le parti de la vertu , de la

Caradacus alla long-temps après combattre ces mêmes Romains... (e) Il semble que vos princes & vos législateurs, en affaissant la société par leur morale... (f) Les prétendus droits de guerre, les fermiers-généraux, les rapines... (g) Quand on écrit poliment contre la religion, on y répond de même... (h) *Risu inepto nihil ineptius.* (i)

loi naturelle, de la société, & par conséquent de DIEU même, & n'avait parlé que contre des impertinences scolastiques, qui sont l'objet du mépris de tous les honnêtes gens.

(e) Il est plaisant de faire citer l'histoire romaine à un patagon.

(f) Si tout cela valait la peine d'être réfuté, on dirait que *Nedham* le patagon a grand tort d'imputer à la morale tous les crimes faits contre la morale; mais que monsieur le comte a eu très-grande raison d'imputer aux dogmes & au détestable esprit théologique, toutes les horreurs que les dogmes & les querelles scolastiques ont fait commettre.

On ferait voir combien il est ridicule de comparer la raison universelle, qui inspire toutes les vertus, à des dogmes particuliers dont il n'a jamais résulté que du mal.

On pourrait dire encore qu'une parodie est un écho qui ne peut parler de lui-même, qui ne fait que répéter, & qui répète mal.

(g) Il est comique que ce patagon connaisse les fermiers-généraux de France. Il n'est pas moins comique qu'il en parle à un irlandais, comme s'il y en avait en Irlande.

(h) Je te dirai donc poliment, que celui qui écrit que les animaux viennent sans germe, écrit contre DIEU.

(i) *Sed risu conveniente nihil dulcius.*

NEUVIEME LETTRE.

Ecritle par le jésuite des anguilles.

Tous les petits garçons de la ville fretillent autour de moi , & me demandent des miracles ; je leur dis : *Race d'anguilles , vous n'en aurez point d'autres que ceux de mon père S^t Ignace & de mon patron S^t Patrice.* J'apprends que les impies se moquent de mon patron & de moi , dans la vénérable compagnie , au confistoire & chez les repasseuses ; cela ne m'ébranle point , & *contra sic argumentor.*

Monsieur le proposant croit tourner mon *S^t Patrice* en ridicule , parce qu'il chauffait un four avec de la neige ; il n'y a certainement qu'un damné d'hérétique comme lui , qui puisse insulter ainsi aux prodiges que le Seigneur a toujours opérés par ses élus ; qu'il lise ma dissertation sur ce miracle , imprimée dans le Journal chrétien , il verra qu'il est très-possible que de la neige chauffe un four , quoique la chose soit miraculeuse.

S^t Patrice , par exemple , ne pouvait-il pas faire bouillir la neige avant de l'employer ? On me répondra qu'alors il n'y a plus de neige , que c'est seulement de l'eau chaude , & que si on attendait pour avoir du pain que le four chauffât de cette façon , on courrait risque de mourir de faim. D'accord , mais c'est en cela précisément que le miracle consiste.

On prétend que je me suis transfiguré en laïque & en genevois , & que par cette métamorphose j'ai

prétendu avilir le miracle de la transfiguration sur le Thabor. **A DIEU** ne plaise , j'ai une trop haute opinion de ce miracle & de moi-même , & je veux enseigner à monsieur le proposant ce que c'est que ce miracle dont il parle avec une légèreté qu'on ne me reprochera jamais.

La transfiguration est sans doute ce que nous avons de plus respectable après la transsubstantiation. J'ose même dire que c'est de la transfiguration que dépend notre salut : car si un pécheur, un feseur de parodies ne se transfigure pas en homme de bien, il est perdu ; & voici comme je le prouve.

JESUS se transfigura sur une haute montagne ; les uns disent que c'est sur le mont Hermon , les autres sur le Thabor. Ses habits parurent tout blancs, & son visage très-resplendissant ; donc il faut qu'un homme qui fait des prodiges ait un large visage , haut en couleur , & un bel habit tout blanc ; ce qu'il fallait démontrer.

Le proposant ne convient pas de cette vérité , & il dit qu'on peut être honnête homme avec un habit brun un peu sale. Il a ses raisons pour penser ainsi : mais quand il s'agit du salut , il faut y regarder de près.

Je poursuis donc , & je dis qu'il est vrai que l'habit ne fait pas le moine ; mais , comme je l'ai prouvé ci-dessus , l'habit est la figure de l'ame. Le vin de Cana était rouge , & les habits de la transfiguration blancs : or , le blanc signifiant la candeur , & le rouge étant la couleur du zèle , il est clair que si vous unissez ensemble ces deux couleurs , vous avez un rouge tirant sur le jaune ; donc les miracles

sont très-possibles, donc ils sont non-seulement possibles, mais ils sont très-réels; donc M. *Covelle* a tort. *S^t Denis*, en portant sa tête entre ses bras, était habillé de blanc, puisqu'il avait son surplis; or, le sang de sa tête & de son cou étant rouge, vous sentez bien qu'il n'y a rien à me repliquer.

Je fais que les prétendus esprits forts, les soi-disant philosophes ont d'autres opinions. Ils demandent à quoi servit la transfiguration sur le Thabor ou sur le mont Hermon, quel bien il en revint à l'empire romain, & ce que firent *Moïse* & *Elie* sur cette montagne. D'abord je répondrai qu'*Elie* n'était pas mort, & qu'il pouvait aller où il voulait; ensuite je dirai qu'il est clair que *Moïse* ressuscita pour venir faire conversation, comme je l'ai prouvé ci-dessus, & qu'il remourut ensuite, comme je le prouve ci-dessous.

Ce n'est pas tout, il faut approfondir la chose: je dis premièrement que le blé ergoté étant visiblement doué d'une ame sensitive....

Comme j'en étais à cette phrase, M. R.... professeur en théologie, entra chez moi avec un air consterné. Je lui demandai le sujet de son embarras; il m'avoua qu'il cherchait depuis quatre ans si le vin des noces de Cana était blanc ou rouge, qu'il avait bu très-souvent de l'un & de l'autre pour décider de cette grande question, & qu'il n'avait pu en venir à bout. Je lui conseillai de lire *S^t Jérôme, de vino rubro & albo*, *S^t Chrysostome de vineis*, & *Johannem de Bracmardo, super pintas*. Il me dit qu'il les avait tous lus, & qu'il était plus embarrassé que jamais; ce qui arrive à presque tous les savans. Je lui repliquai que la chose était décidée par le concile d'Ephèse,

session 14. Il me promit de le lire, & fut tout épou-
vanté de mon savoir. Mais comment faites-vous,
dit-il, quand vous chantez la grand'messe en Irlande,
& que le vin vous manque? Je lui répondis : Je fais
alors du punch, auquel je mêle un peu de coche-
nille : ainsi je me fais du vin rouge, & l'on n'a rien
à me reprocher.

Je puis dire que M. le professeur R... fut extrê-
mement content de mon invention, & qu'il me
donna des éloges que mon extrême modestie m'em-
pêche de transcrire ici.

L'estime qu'il me témoigna, & celle que je sentis
par conséquent pour lui, établirent bientôt entre
nous la confiance. Il me demanda amicalement com-
bien de miracles avait fait *S^t François Xavier*. Je lui
avouai ingénument que les écrivains de sa vie en
avaient un peu augmenté le nombre pour suivre la
méthode des premiers siècles, & qu'après un long
examen je n'en avais avéré que deux cents dix-sept.
C'est bien peu, me dit-il, quand on est au Japon.
Je le fis convenir qu'il est bon de se borner, & que
dans l'âge pervers où nous vivons, il ne faut pas
donner à rire à la foule des incrédules. Après quoi
je lui demandai à mon tour s'il ne faisait pas des
miracles quelquefois dans son tripot : il eut la bonne
foi de me dire que non ; & en cela il avouait, sans
le savoir, la supériorité de ma secte sur la sienne.

Nous en ferions tout comme les autres, me dit-il,
si nous avions à faire à des sots ; mais notre peuple
est instruit & malin ; il laisse passer les anciens mira-
cles qu'il a trouvés tout établis. Si nous nous mêlions
d'en faire pour notre compte, si nous nous avisions,

par exemple, d'exorciser des possédés, on croirait que nous le sommes; si nous chassions les diables, on nous chasserait avec eux.

Je sentis par cette réponse qu'il déguifait son impuissance sous l'air de la circonspection. En effet, il n'y a que les catholiques qui fassent des miracles. Tout le monde convient que les plus authentiques se font en Irlande. Je laisse à d'autres le soin de parler des miens. On a déjà rendu justice à mes anguilles, à la profondeur de mes raisonnemens & à mon style. Cela me suffit, & je ne crois pas qu'il soit nécessaire d'en dire davantage.

AVERTISSEMENT.

M. *Covelle* avait peu étudié, comme il nous l'apprend lui-même dans une de ses lettres. Son génie se développa par l'amour ; il fit un enfant à mademoiselle *Ferbot*, l'une de nos plus agréables citoyennes ; la chose était secrète. Le confistoire la rendit charitablement publique ; il fut obligé de comparaître. Le prédicant qui présidait lui ordonna de se mettre à genoux ; c'était un abus établi depuis longtemps. *M. Covelle* répondit qu'il ne se mettait à genoux que devant DIEU : le modérateur lui dit que des princes avaient subi cette pénitence. Je fais, repliqua-t-il, que cette infamie a commencé à *Louis le débonnaire*, sachez qu'elle finira à *Robert Covelle*.

Cette aventure le détermina à s'instruire ; il devint savant en peu de temps, & il se distingua par plusieurs lettres en faveur de monsieur le proposant, son ami, contre le jésuite *Néedham*.

D I X I E M E L E T T R E.

*Par M. Covelle , à M.***, pasteur de campagne.*

MONSIEUR,

NOUS croyons vous & moi fermement à tous les miracles , nous croyons que les paroles qui ont évidemment un sens déterminé , ont évidemment un autre sens. Par exemple , *mon père est plus grand que moi* signifie , sans aucune contestation , je suis aussi grand que mon père : & c'est-là un miracle de paroles. Quand *Paul* devenu convertisseur , de persécuteur qu'il était , dit dans son épître aux Romains , c'est-à-dire , à quelques juifs qui vendaient des guenilles à Rome : *Le don de DIEU s'est répandu sur nous par la grâce donnée à un seul homme qui est JESUS*, cela veut dire sans difficulté : *Le don de DIEU s'est répandu sur nous par la grâce donnée à un seul DIEU qui est JESUS.*

Il n'y a qu'à s'entendre ; nous avons , comme on fait , cent passages qu'il faut absolument expliquer dans un sens contraire. Ce miracle toujours subsistant , d'entendre tout le contraire de ce qu'on lit , est une des plus fortes preuves de notre sainte religion.

Il y a un miracle encore plus grand , c'est de ne se pas entendre soi-même. C'est ainsi qu'en ont usé *Athanase , Cyrille* & plusieurs autres pères. C'est un

des miracles opérés par le révérend père *Néedham* à la grande édification des fidèles , *cum devotione & cachinno*.

Je conseille à ce jésuite *Néedham* d'aller faire un tour à Gabaon & à Aïalon , pour voir comment le soleil & la lune s'y prennent pour s'arrêter sur ces deux villages. Je laisse monsieur le proposant gagner ses trois cents écus patagons paran chez son seigneur allemand , & je m'adresse à vous comme à un jeune curé de village , fait pour jouer un grand rôle dans la ville.

Vous avez une jolie femme , & je n'en ai point. J'ai pris le parti en honnête homme de faire un enfant à mademoiselle *Ferbot* ; c'est un grand péché , je l'avoue.

JESUS , égal ou inégal à son père , est extrêmement courroucé , quand un genevois fait un enfant à une fille ; & certainement il jetterait la ville dans le lac si on commettait souvent cette énormité contraire à toutes les lois de la nature ; aussi j'en ai demandé pardon à JESUS ; mais vous vouliez que je vous demandasse aussi pardon , comme si vous étiez consubstantiel à JESUS , & comme si votre village était consubstantiel à Genève.

En vérité , mon cher pasteur , vous êtes allé trop loin , vous êtes trop jeune & trop aimable pour juger les filles. Souffrez que j'aie l'honneur de vous dire ce que c'est qu'un ministre , non d'Etat , mais du St Evangile.

C'est un homme vêtu de noir à qui nous donnons des gages pour prêcher , pour exhorter & pour faire quelques autres fonctions. Vous croyez , parce que

nous vous avons appelés pasteurs, que nous ne sommes que des brebis. Les choses ne vont pas tout-à-fait ainsi. Souvenez-vous que CHRIST dit expressément à ses disciples : *Il n'y aura parmi vous ni premier ni dernier.*

Nous avons au fond autant de droit que vous de parler en public pour édifier nos frères, & de rompre le pain avec eux. Si, quand les sociétés chrétiennes se sont augmentées, nous jugeâmes à propos de commettre certaines personnes pour baptiser, prêcher, communier nos fidèles, & avoir soin de tenir propre le lieu de l'assemblée, ce n'est pas que nous ne pussions fort bien prendre ce soin nous-mêmes. Je donne des gages à un homme pour faire paître mon troupeau; mais cela ne m'ôte pas le droit de le mener paître moi-même, & d'envoyer paître le berger si j'en suis mécontent.

On vous a imposé les mains; j'en suis bien aise; mais qu'a-t-on fait, s'il vous plaît, par cette cérémonie? Vous a-t-on donné plus d'esprit que vous n'en aviez? Ceux qui vous ont reçu ministre du St Evangile, vous ont-ils donné autre chose qu'une déclaration que vous ne savez point l'hébreu, que vous savez un peu de grec, que vous avez lu *Matthieu, Luc, Marc & Jean*, & que vous pouvez parler une demi-heure de suite. Or, certainement plusieurs de nos citoyens font dans ce cas; & j'écoute quelquefois M. *Deluc* une heure entière, quoiqu'il ne sache pas mieux l'hébreu que vous.

Vous voulûtes me faire mettre à genoux, & vous me le conseillâtes par une lettre. Vous fûtes alors que je ne me mets à genoux que devant DIEU; &

Facéties.

*

vous apprîtes que les pasteurs ne sont point magistrats. Nous savons très-bien distinguer l'empire & le sacerdoce. L'empire est à nous, & le sacerdoce dépend tellement de l'empire, qu'on vous présente à nous quand on vous a nommé à une cure de la ville. Nous pouvons vous accepter ou vous rejeter ; donc nous sommes vos souverains. Prêchez , & nous jugerons de votre doctrine ; écrivez , & nous jugerons de votre style ; faites des miracles , & nous jugerons de votre savoir-faire. Je vous l'ai déjà dit , le temps n'est plus où les laïques n'osaient penser ; & il n'est plus permis de nous donner du gland , quand nous nous sommes procuré du pain.

Les gens d'Eglise dans tous les pays sont un peu fâchés que les hommes aient des yeux ; ils voudraient être à la tête d'une société d'aveugles ; mais sachez qu'il est plus honorable d'être approuvé par des hommes qui raisonnent , que de dominer sur des gens qui ne pensent pas.

Il y a deux choses importantes dont on ne parle jamais dans le pays des esclaves , & dont tous les citoyens doivent s'entretenir dans les pays libres. L'une est le gouvernement , l'autre la religion. Le marchand , l'artisan doivent se mettre en état de n'être trompés ni sur l'un ni sur l'autre de ces objets. La tyrannie ridicule qu'on a voulu exercer sur moi , n'a servi qu'à me faire mieux connaître mes droits d'homme et de chrétien. Tous ceux qui pensent comme moi (& ils sont en très-grand nombre) soutiendront jusqu'au dernier soupir ces droits inviolables. Et comme me disait fort bien hier une lingère de mon quartier : *Fari quæ sentiat*,

est le privilège d'un homme libre. Croyez-moi ,
Messieurs , ménagez les citoyens , bourgeois & habi-
tans , si vous voulez conserver un peu de crédit ;
car , selon *S. Flaccus Horatius* , dans sa quatrième
épître aux Galates , celui qui exige plus qu'on ne
lui doit , perd bientôt ce qui lui est dû ou deu , &c. &c.

ONZIEME LETTRE.

Ecrité par le proposant à M. Covelle.

MONSIEUR,

JE bénis la Providence qui m'a conduit chez
monfieur le comte dont j'ai l'honneur d'être le chape-
lain. Non-seulement il a eu la bonté de me faire payer
d'avance cent écus patagons pour les premiers
quatre mois de mon exercice , mais je suis chauffé ,
éclairé , blanchi , nourri , rasé , porté , habillé. Je
doute fort que le lévite qui desservait la chapelle de
la veuve *Michas* l'idolâtre , eût une condition aussi
bonne que la mienne. Il est vrai que M^{me} *Michas* lui
donnait une soutane & un manteau noir par année ,
& qu'il avait bouche à cour , mais il n'avait que dix
petits écus de gage , ce qui n'approche pas de mes
appointemens.

Son excellence me traite d'ailleurs avec beaucoup
de bonté ; il commence à prendre en moi un peu de
confiance , & je ne désespère pas de le convertir sur

le chapitre des miracles , pourvu que ce malheureux jésuite *Néedham* ne s'en mêle pas , car son excellence a une répugnance invincible pour les jésuites , pour les absurdités & pour les anguilles ; c'est à cela près le meilleur homme du monde. Et si jamais vous venez dans son petit Etat , vous verrez combien sa conduite est édifiante , & avec quelle sincérité il adore le DIEU de tous les êtres & de tous les temps.

Il est de plus fort savant. Il a ordonné à un juif qui est son bibliothécaire , de lui faire une belle collection des anciens fragmens de *Sanchoniathon* , de *Bérose* , de *Manéthon* , de *Chérémon* , des anciennes hymnes d'*Orphée* , d'*Ocellus-Lucanus* , de *Timée* de Locres , & de tous ces anciens monumens peu consultés par les modernes.

Il me faisait lire hier *Flavien Joseph* , cet historien juif qui écrivait sous *Vespasien* ; *Joseph* , parent de la reine *Mariamne* , femme d'*Hérode* ; *Joseph* , dont le père avait vécu du temps de JESUS ; *Joseph* qui a le malheur de ne parler d'aucun des faits qui se passèrent alors en Galilée à la vue de tout l'univers. Nous remarquâmes tous deux quelles peines se donne ce juif , & en combien de manière il se replie pour faire valoir sa nation. Il fouille dans tous les auteurs égyptiens pour trouver quelque preuve que *Moïse* a été connu en Egypte ; il déterre enfin deux historiens récents , qui ont écrit après la traduction qu'on appelle des Septante ; c'est *Manéthon* & *Chérémon*. Ils disent un mot de *Moïse* , mais ils ne parlent d'aucun de ses prodiges.

Que *Manéthon* & *Chérémon* eussent dit peu de chose
d'un

d'un juif qu'ils regardaient avec mépris, cela était fort naturel, en cas que l'histoire de *Moïse* eût été fauleuse; mais qu'en parlant de *Moïse* ils n'aient rien dit des dix plaies d'Egypte & du passage miraculeux de la mer Rouge, c'est ce qui est incompréhensible. C'est comme si, en écrivant l'histoire de Genève que vous avez commencée avec autant d'éloquence que de vérité, vous ne disiez rien de l'escalade ni de la mort de M. F. . . . mon parent.

L'omission même des miracles de *Moïse* est quelque chose de bien plus extraordinaire dans une histoire égyptienne, que l'omission de deux faits très-naturels dans l'histoire d'une ville. L'affaut de miracles que fit *Moïse* avec les forciers du roi d'Egypte, ne devait pas surtout être passé sous silence par les historiens d'une nation aussi célèbre pour les fortifications que l'étaient les Egyptiens.

On me dira peut-être que ces Egyptiens étaient si honteux d'avoir été vaincus en fait de diablerie, qu'ils aimèrent mieux n'en point parler du tout que d'avouer leur défaite. Mais, encore une fois, Monsieur, cela n'est pas dans la nature. Les Français avouent qu'ils ont été battus à Crécy, à Poitiers; les Athéniens avouent que Lacédémone les vainquit. Les Romains ne dissimulent pas la perte des batailles de Cannes & de Thrasimène.

De plus, les magiciens de *Pharaon* ne furent vaincus que sur un seul article. *Moïse* fit naître des poux, & c'est-là le seul miracle que les forciers de sa majesté ne purent faire. Or il était très-aisé à un historien habile, ou de passer sous silence le miracle des poux, ou même de le tourner à l'avantage de

Facéties.

F f

la nation. Il pouvait dire que les Juifs, qui ont toujours été fripiers, se connaissaient mieux en poux que les autres peuples. On pouvait ajouter que les Egyptiens, qui étaient des gens fort propres, avaient toujours négligé la théorie des poux dans la multitude de leurs connaissances.

Enfin, il n'était pas possible que *Chérémon* & *Manéthon* eussent oublié qu'un ange avait coupé le cou un matin à tous les fils aînés des maisons d'Egypte.

De très-illustres savans ont cru, comme vous savez, Monsieur, qu'il y avait alors en Egypte douze cents mille familles; cela fait douze cents mille jeunes gens égorgés dans une nuit. Cette aventure valait bien la peine d'être rapportée.

Je suppose, par exemple, qu'un jésuite savoyard, envoyé de DIEU, eût assassiné tous les premiers-nés de Genève dans leur lit; en bonne foi, y aurait-il un seul de nos annalistes qui oubliât cette boucherie exécrationnelle? & les écrivains savoyards feraient-ils les seuls qui transmettraient à la postérité un événement si divin?

La probité, Monsieur, ne me permet pas de nier la force de ces argumens. Je suis persuadé qu'il est d'un mal-honnête homme de traiter avec un mépris apparent les raisons de ses adversaires quand on en sent toute la puissance dans le fond de son cœur; c'est mentir aux autres & à soi-même. Ainsi quand nous avons examiné ensemble les miracles de l'antiquité, nous n'avons ni déguisé, ni méprisé les raisons de ceux qui les nient, & nous n'avons opposé en bons chrétiens que la foi aux argumens. La foi

consiste à croire ce que l'entendement ne saurait croire ; & c'est en cela qu'est le mérite.

Mais, Monsieur, en étant persuadés par la foi, des choses qui paraissent absurdes à notre intelligence, c'est-à-dire en croyant ce que nous ne croyons pas, gardons-nous de faire ce sacrifice de notre raison dans la conduite de la vie.

Il y a eu des gens qui ont dit autrefois : Vous croyez des choses incompréhensibles, contradictoires, impossibles, parce que nous vous l'avons ordonné ; faites donc des choses injustes parce que nous vous l'ordonnons. Ces gens-là raisonnaient à merveille. Certainement qui est en droit de vous rendre absurde est en droit de vous rendre injuste. Si vous n'opposez point aux ordres de croire l'impossible, l'intelligence que DIEU a mise dans votre esprit, vous ne devez point opposer aux ordres de mal faire, la justice que DIEU a mise dans votre cœur. Une faculté de votre ame étant une fois tyrannisée, toutes les autres facultés doivent l'être également. Et c'est-là ce qui a produit tous les crimes religieux dont la terre a été inondée.

Dans toutes les guerres civiles que les dogmes ont allumés, dans tous les tribunaux des inquisitions, & toutes les fois qu'on a cru expédient d'assassiner des particuliers ou des princes d'une secte différente de la nôtre, on s'est toujours servi de ces paroles de l'Evangile : *Je ne suis pas venu apporter la paix, mais le glaive ; je suis venu diviser le fils & le père, la fille & la mère &c.*

Il fallait avoir recours alors à ce miracle dont je vous ai déjà parlé, qui consiste à entendre le contraire

de ce qui est écrit. Certainement ces paroles veulent dire : *Je suis venu réunir le fils & le père, la fille & la mère* ; car si nous entendions ce passage à la lettre, nous serions obligés en conscience de faire de ce monde un théâtre de parricides.

De même lorsqu'il est dit que JÉSUS secha le figuier verd, cela veut dire qu'il fit reverdir un figuier sec ; car ce dernier miracle est utile, & le premier est pernicieux.

Croyons aussi que quand le grand serviteur de DIEU *Josuah* arrêta le soleil qui ne marche pas, & la lune qui marche, ce ne fut point pour achever de massacrer en plein midi de pauvres citoyens qu'il venait voler, mais pour avoir le temps de secourir ces malheureux, ou de faire quelque bonne action.

C'est ainsi, Monsieur, que la lettre tue, & que l'esprit vivifie.

En un mot, que votre religion soit toujours de la morale saine dans la théorie, & de la bienfaisance dans la pratique.

Recommandez ces maximes à nos chers concitoyens ; qu'ils sachent que l'erreur ne mène jamais à la vertu ; qu'ils fassent usage de leurs lumières, qu'ils s'éclairent les uns les autres, qu'ils ne craignent point de dire la vérité dans tous leurs cercles, dans toutes leurs assemblées. La société humaine a été trop long-temps semblable à un grand jeu de bassette, où des fripons volent des dupes, tandis que d'honnêtes gens discrets n'osent avertir les perdans qu'on les trompe.

Plus mes compatriotes chercheront la vérité, plus ils aimeront leur liberté. La même force d'esprit

qui nous conduit au vrai, nous rend bons citoyens. Qu'est-ce en effet que d'être libres ? c'est raisonner juste, c'est connaître les droits de l'homme ; & quand on les connaît bien, on les défend de même.

Remarquez que les nations les plus esclaves ont toujours été celles qui ont été le plus dépourvues de lumières. Adieu, Monsieur, je vous recommande la vérité, la liberté & la vertu, trois seules choses pour lesquelles on doive aimer la vie.

D O U Z I E M E L E T T R E.

De M. Th.... à M. le comte de B....

SI son excellence monsieur le comte n'est pas persuadé de l'authenticité de nos miracles, en récompense madame la comtesse avait une foi qui était bien consolante. J'ai eu l'agrément de lire quelquefois *S^t Matthieu* avec elle, quand monseigneur lisait *Cicéron, Virgile, Épictète, Horace* ou *Marc-Antoine* dans son cabinet. Nous en étions un jour à ces paroles du chapitre XVII :

Je vous dis en vérité que quand vous aurez de la foi gros comme un grain de moutarde, vous direz à une montagne : Range-toi de-là, & aussitôt la montagne se transportera de sa place.

Ces paroles excitèrent la curiosité & le zèle de madame. Voilà une belle occasion, me dit-elle, de convertir monsieur mon mari : nous avons ici près une montagne qui nous cache la plus belle vue du

monde ; vous avez de la foi plus qu'il n'y en a dans toute la moutarde de Dijon, qui est dans mon office ; j'ai beaucoup de foi aussi : disons un mot à la montagne, & furement nous aurons le plaisir de la voir se promener par les airs. J'ai lu dans l'histoire de *S^t Dunstan*, qui est un fameux saint du pays de *Néedham*, qu'il fit venir un jour une montagne d'Irlande en Basse-Bretagne, lui donna sa bénédiction, & la renvoya chez elle. Je ne doute pas que vous n'en fassiez autant que *S^t Dunstan*, vous qui êtes réformé.

Je m'excusai long-temps sur mon peu de crédit auprès du ciel & des montagnes. Si *M. Claparède*, professeur en théologie, était ici, lui dis-je, il ne manquerait pas sans doute de faire ce que vous proposez ; il y a même tel syndic qui en un besoin serait capable de vous donner ce divertissement ; mais songez, Madame, que je ne suis qu'un pauvre proposant, un jeune chapelain qui n'a fait encore aucun miracle, & qui doit se défier de ses forces.

Il y a commencement à tout, me répliqua madame la comtesse, & je veux absolument que vous me transportiez ma montagne. Je me défendis long-temps ; cela lui donna un peu de dépit. Vous faites, me dit-elle, comme les gens qui ont une belle voix & qui refusent de chanter quand on les en prie. Je répondis que j'étais enrhumé, & que je ne pouvais chanter. Enfin elle me dit en colère que j'avais d'assez gros gages pour être complaisant & pour faire des miracles quand une femme de qualité m'en demandait. Je lui représentai encore, avec soumission, mon peu d'adresse dans cet art.

Comment, dit-elle, *Jean-Jacques Rousseau*, qui n'est qu'un misérable laïque, se vante dans ses lettres imprimées d'avoir fait des miracles à Venise, & vous ne m'en ferez pas ? vous qui avez la dignité de mon chapelain, & à qui je donne le double des appointemens que *Jean-Jacques* touchait de M. de *Montaigne* son maître, ambassadeur de France.

Enfin je me rendis ; nous priâmes la montagne l'un & l'autre avec dévotion de vouloir bien marcher. Elle n'en fit rien. Le rouge monta au visage de madame ; elle est très-altière, & veut fortement ce qu'elle veut. Il se pourrait faire, me dit-elle, qu'on dût entendre, selon vos principes, le contraire de ce qu'on lit dans le texte ; il est dit qu'avec un peu de moutarde de foi on transportera une montagne ; cela signifie peut-être qu'avec une montagne de foi on transportera un peu de moutarde. Elle ordonna sur le champ à son maître d'hôtel d'en faire venir un pot. Pour moi, la moutarde me montait au nez ; je fis ce que je pus pour empêcher madame de faire cette expérience de physique ; elle n'en démordit point, & fut attrapée à sa moutarde comme elle l'avait été à sa montagne.

Tandis que nous faisons cette opération, arriva monsieur le comte, qui fut assez surpris de voir un pot de moutarde à terre entre madame la comtesse & moi. Elle lui apprit de quoi il était question. Monsieur le comte avec un ton moitié sérieux, moitié railleur, lui dit que les miracles avaient cessé depuis la réforme ; qu'on n'en avait plus besoin, & qu'un miracle aujourd'hui est de la moutarde après dîner.

Ce mot seul dérangerait toute la dévotion de madame

la comtesse. Il ne faut quelquefois qu'une plaisanterie pour décider de la manière dont on pensera le reste de sa vie.

Madame la comtesse depuis ce moment là crut aussi peu aux miracles modernes que son mari. De sorte que je me trouve aujourd'hui le seul homme du château qui ait le sens commun, c'est-à-dire qui croie aux miracles.

Leurs excellences m'accablent tous les jours de railleries. Je joue à peu près le même rôle que l'aumônier du feu roi *Auguste*, qui était le seul catholique de la Saxe.

Je me renferme autant que je peux dans la morale ; mais cette morale ne laisse pas de m'embarrasser. Je vous confie, mon cher ami, que je suis amoureux de la fille du maître d'hôtel, qui est beaucoup plus jolie que Mlle *Ferbot* & que la veuve anabaptiste qui épousa *Jean Chauvin* ou *Calvin*. Mais comme je suis absolument sans bien, je doute fort que monsieur le maître veuille m'accorder sa fille.

Jugez où en est réduit un jeune proposant de vingt-quatre ans, frais & vigoureux. Monsieur le ministre... qui est sans contredit le premier homme que nous ayons aujourd'hui dans l'Eglise & dans la littérature, écrivit il y a plusieurs années un excellent livre sur la continence des proposant qu'il appelle un miracle continuel.

Il imagina dans ce livre d'établir un b..... pour ces jeunes prédicateurs ; il en rédigea les lois qui sont fort sages ; surtout il ne veut pas qu'un profane soit jamais reçu dans cette maison ; mais c'est précisément cette loi qui a fait manquer l'établissement.

Les laïques, qui sont toujours jaloux de nous, s'y sont vivement opposés.

Vous croyez peut-être, mon cher *Covelle*, que je ne parle pas sérieusement; je vous jure que le livre existe, que je l'ai lu, & que M. *Formey* est trop honnête homme & trop craignant DIEU pour le défavouer. Son idée est très-raisonnable, car enfin il faut ou ressembler au bon homme *Onan*, ou trouver une demoiselle *Ferbot*, ou se marier, ou faire un enfant à la fille d'un maître d'hôtel, ce qui m'exposerait à être chassé de la maison de monsieur le comte.

Je vous confie mon embarras, j'espère qu'étant du métier vous m'aidez de vos bons conseils.

Je fus hier obligé de prêcher sur la chasteté; le diable m'avait bercé toute la nuit, la fille du maître d'hôtel se trouvait tout juste vis-à-vis de moi, elle rougissait & moi aussi, je balbutiai beaucoup; madame la comtesse s'aperçut de mon trouble; jugez de la situation où je suis. Cette fille passe actuellement sous ma fenêtre, la plume me tombe des mains.... ma vue se trouble.... ha! bon soir.... mon cher....

Covell

TREIZIEME LETTRE.

Adressée par M. Covelle à ses chers concitoyens.

MESSIEURS,

LES occasions développent l'esprit des hommes. J'avais peu exercé ma faculté de penser avant que je me visse obligé de soutenir les droits de l'humanité contre ceux dont l'orgueil exigeait de moi une bassesse. Ce qu'a dit un de nos concitoyens sur les miracles, m'a ouvert les yeux. J'ai conclu qu'il est fort peu important pour le bien de la société, pour les mœurs, pour la vertu, de savoir ou d'ignorer qu'un figuier a été séché parce qu'il n'avait pas porté de figues sur la fin de l'hiver; nos devoirs de citoyens, d'hommes libres, de pères, de mères, de fils, de frères n'en doivent pas moins être remplis, quand même on n'aurait transmis aucuns miracles jusqu'à nous.

Supposons un moment, mes chers compatriotes, que jamais *Moïse* ne passa par la mer Rouge à pied sec pour aller mourir lui & les siens dans un désert affreux; supposons que la lune ne s'est jamais arrêtée sur Aïalon, & le soleil sur Gabaon, en plein midi pour donner à *Josuah*, fils de *Nun*, le temps de massacrer avec plus de loisir quelques misérables fuyards qu'une pluie céleste de grosses pierres avait déjà assommés; supposons qu'une ânesse & qu'un

serpent n'aient jamais parlé, & que tous les animaux n'aient pu se nourrir un an dans l'arche : de bonne foi, en ferons-nous moins gens de bien, aurons-nous une autre morale & d'autres principes d'honneur & de vertu ? le monde n'ira-t-il pas comme il est toujours allé ? quel peut donc être le but de ceux qui nous enseignent des choses que leur bon sens & le nôtre désavouent ? dans quel esprit peuvent-ils nous tromper ? Ce n'est pas certainement pour nous rendre plus vertueux. Ce n'est pas pour nous faire aimer davantage notre chère liberté. Car l'abrutissement de l'esprit n'a jamais fait d'honnêtes gens ; & il est horrible & insensé de prétendre que plus nous ferons fots, plus nous deviendrons de dignes citoyens.

On n'a jamais fait croire des sottises aux hommes que pour les foumettre. La fureur de dominer est de toutes les maladies de l'esprit humain la plus terrible : mais ce ne peut être aujourd'hui que dans un violent transport au cerveau, que des hommes vêtus de noir puissent prétendre nous rendre imbécilles pour nous gouverner. Cela est bon pour les sauvages du Paraguai qui obéissent en esclaves aux jésuites ; mais il faut en user autrement avec nous. Nous devons être jaloux des droits de notre raison comme de ceux de notre liberté ; car plus nous ferons des êtres raisonnables, plus nous ferons des êtres libres. Prenez-y bien garde, mes chers compatriotes, citoyens, bourgeois, natifs & habitans ; il faut qu'on ne nous trompe ni sur notre religion, ni sur notre gouvernement. Le droit de dire & d'imprimer ce que nous pensons, est le droit de tout

homme libre, dont on ne saurait le priver sans exercer la tyrannie la plus odieuse. Ce privilège nous est aussi essentiel que celui de nommer nos auditeurs & nos syndics, d'imposer des tributs, de décider de la guerre & de la paix; & il serait plaisant que ceux en qui réside la souveraineté ne pussent pas dire leur avis par écrit.

Nous savons bien qu'on peut abuser de l'impression comme on peut abuser de la parole; mais quoi! nous privera-t-on d'une chose si légitime sous prétexte qu'on en peut faire un mauvais usage? j'aimerais autant qu'on nous défendît de boire dans la crainte que quelqu'un ne s'enivre.

Conservons toujours les bienfaisances, mais donnons un libre essor à nos pensées. Soutenons la liberté de la presse; c'est la base de toutes les autres libertés; c'est par-là qu'on s'éclaire mutuellement. Chaque citoyen peut parler par écrit à la nation, & chaque lecteur examine à loisir & sans passion ce que ce compatriote lui dit par la voie de la presse: nos cercles peuvent quelquefois être tumultueux: ce n'est que dans le recueillement du cabinet qu'on peut bien juger. C'est par-là que la nation anglaise est devenue une nation véritablement libre. Elle ne le serait pas, si elle n'était pas éclairée; & elle ne serait point éclairée, si chaque citoyen n'avait pas chez elle le droit d'imprimer ce qu'il veut. Je ne prétends point comparer Genève à la Grande-Bretagne: je fais que nous n'avons qu'un très-petit territoire peu proportionné, peut-être, à notre courage. Mais enfin notre petitesse doit-elle nous dépouiller de nos droits? & parce que

nous ne sommes que vingt-quatre mille êtres pensans, faudra-t-il que nous renoncions à penser ?

Un judicieux tailleur de mes amis disait ces jours passés, dans une nombreuse compagnie, qu'un des inconvéniens attachés à la nature humaine, est que chacun veut élever sa profession au-dessus de toutes les autres. Il se plaignait surtout de la vanité des barbiers qui prennent le pas sur les tailleurs, parce qu'ils ont autrefois tiré du sang dans quelques occasions. Mais les barbiers, disait-il, ont grand tort de se préférer à nous, car c'est nous qui les habillons, & nous pouvons fort bien nous raser sans eux.

Voilà précisément, mes chers concitoyens, le cas où nous sommes avec les prêtres. Il est très-clair qu'on peut se passer d'eux à toute force, puisque toute la Pensilvanie s'en passe. Il n'y a point de prêtres à Philadelphie. Aussi est-elle la ville des frères, elle est plus peuplée que la nôtre & plus heureuse. Supposons pour un moment que tous les prédicans de notre ville soient malades d'indigestion dimanche prochain, en chanterons-nous moins les louanges de DIEU ? notre musique en fera-t-elle moins mauvaise ? ne remplirons-nous pas toutes les fonctions de ces messieurs le plus aisément du monde ? & s'il faut prêcher, n'avons-nous pas chez nous des babillards qui parlent dans nos cercles un quart d'heure de suite sans rien dire & qui sont supportables ?

Pourquoi donc tant faire le fier quand on est prêtre ? encore passe si ces messieurs faisaient des miracles ; s'ils rajeunissaient M. *Abauzit* ; s'ils guérissaient M. *Bonnet* de sa surdité ; s'ils donnaient un

bon déjeuner à toute la ville avec cinq pains & trois poissons ; s'ils délivraient des esprits malins M. G... & M. F... qui ont certainement le diable au corps , nous serions fort contents d'eux , & ils auraient une haute considération. Mais ils se bornent à vouloir être les maîtres ; & c'est pour cela qu'ils ne le feront point.

Ils font ce qu'ils peuvent pour ruiner notre commerce de pensées , & pour réduire nos pauvres imprimeurs à l'hôpital. Ils s'y prennent en deux manières. Ils font imprimer leurs ouvrages , & ils tâchent d'empêcher que nous n'imprimions les nôtres. Ne pouvant nous faire brûler nous-mêmes , comme *Servet & Antoine* , ils cabalent continuellement pour faire brûler nos livres instructifs & édifiants ; & ils trouvent quelques têtes à perruques qui sont taillés pour les croire. Mes frères , que tous ces vains efforts ne nous empêchent jamais de pousser le commerce. Vivons libres , soutenons nos droits & buvons du meilleur.

QUATORZIEME LETTRE.

*A M. Covelle citoyen de Genève , par M. Beaudinet
citoyen de Neuchâtel.*

MONSIEUR,

Vos lettres sur les miracles , que vous avez eu la bonté de m'envoyer , m'ont bien fait rire. Je n'aime l'érudition que quand elle est un peu égayée. Je me plais fort aux miracles ; j'y crois comme vous & comme

tous les gens raisonnables. Pourquoi un serpent , une ânesse n'auraient-ils pas parlé ? les chevaux d'*Achille* n'ont-ils pas parlé grec mieux que nos professeurs d'aujourd'hui ? les vaches du mont Olympe ne dirent-elles pas autrefois leurs avis fort éloquemment ? & *parler comme une vache espagnole* , n'est-il pas un ancien proverbe ? les chênes de Dodone avaient une très-belle voix , & rendaient des oracles. Tout parle dans la nature. Je sens bien , Monsieur , qu'un bon déjeuner fourni à quatre ou cinq mille hommes avec trois truites & cinq pains mollets , & des cruches d'eau changées en bouteilles de vin d'Engaddi , ou de vin de Bourgogne , vous plaisent encore plus , & à moi aussi , que des bêtes qui parlent ou qui écrivent.

Je veux croire aux miracles que M. *Rousseau* a faits à Venise ; mais j'avoue que je crois plus fermement à ceux de notre comte de Neuchâtel. Résister à la moitié de l'Europe & à quatre armées d'environ cent mille hommes chacune , remporter dans l'espace d'un mois deux victoires signalées , forcer ses ennemis à faire la paix , jouir de sa gloire en philosophe , voilà de vrais miracles ; & si après cela il noyait deux mille cochons d'un seul mot , j'aurais de la peine à l'en estimer davantage.

Je me flatte que votre confistoire a renoncé au magnifique dessein de faire mettre à genoux vos citoyens devant lui. S'il avait réussi dans cette prétention , bientôt vos prêtres exigeraient qu'on leur baïsât les pieds comme au pape. Vous savez qu'ils ressemblent aux amans qui prennent de grandes libertés quand on leur en a passé de petites.

Nous avons eu aussi à Neuchâtel nos tracasseries sacerdotales. C'est le sort de l'Eglise, parce que l'Eglise est composée d'hommes. Depuis que *Pierre & Paul* se querellèrent, la paix n'a jamais habité chez les chrétiens. Je souhaite qu'elle règne à Genève avec la liberté, mais elle a été sur le point de partir de Neuchâtel.

Je fais bien qu'on ne peut nous reprocher d'avoir versé le sang comme les partisans d'*Athanase* & ceux d'*Arius*, ni de nous être assommés avec des massues, comme les Africains disciples de *Donat* évêque de Tunis combattirent contre le parti d'*Augustin* évêque d'Hippone, manichéen devenu chrétien, & baptisé avec son bâtard *Déodatus*. Nous n'avons point imité les fureurs de *S^t Cyrille* contre ceux qui appelaient *Marie* mère de JESUS, & non pas mère de DIEU.

Nous n'avons point imité la rage des chrétiens qui, oubliant que tous les pères de l'Eglise avaient été platoniciens, allèrent dans Alexandrie, en 415, saisir la belle *Hyppatie* dans sa chaire, où elle enseignait la philosophie de *Platon*, la traînèrent par les cheveux dans la place publique, & la massacrèrent, sans que sa jeunesse, sa beauté, sa vertu leur inspirassent le moindre remords; car ils étaient conduits par un théologien qui tenait contre *Platon* pour *Aristote*.

Nous n'avons point eu de ces guerres civiles qui ont désolé l'Europe dans ces vingt-sept schismes sanglants, formés par de saints prétendants à la chaire de *S^t Pierre*, au titre de vicaire de DIEU, & au droit d'être infallible. Nous n'avons point renouvelé les horreurs incroyables des seizième & dix-septième siècles, de ces temps abominables où sept ou huit

argumens

argumens de théologie changèrent les hommes en bêtes féroces , comme autrefois la théologienne *Circé* changea des grecs en animaux avec des paroles.

Nos querelles , Monsieur , n'ont été que ridicules. Les esprits de nos prédicans commencèrent à s'échauffer il y a quatre ans au sujet d'un pauvre diable de pasteur de campagne , nommé *Petit-Pierre* , bon homme qui entendait parfaitement la Trinité , & qui savait au juste comment le S^t Esprit procède , mais qui errait *toto caelo* sur le chapitre de l'enfer.

Ce *Petit-Pierre* concevait très-bien comment il y avait au jardin d'Eden un arbre qui donnait la connaissance du bien & du mal , comment *Adam* & *Eve* vécurent environ neuf cents ans pour en avoir mangé ; mais il ne digérait pas que nous fussions brûlés à jamais pour cette affaire. C'était un homme de bonne composition ; il voulait bien que les descendans d'*Adam* , tant blancs que noirs , rouges ou cendrés , barbus ou imberbes , fussent damnés pendant sept ou huit cents mille ans ; cela lui paraissait juste : mais pour l'éternité il n'en pouvait convenir ; il trouvait par le calcul intégral qu'il était impossible *data fluente* que la faute momentanée d'un être fini fût châtiée par une peine infinie , parce que fini est zéro par rapport à l'infini.

A cela nos prédicans répondaient que les Chaldéens qui avaient inventé l'enfer , les Egyptiens qui l'avaient adopté , les Grecs & les Romains qui l'avaient embelli , (tandis que les Juifs l'ignoraient absolument) étaient tous convenus que l'enfer est éternel. Ils lui citaient le sixième livre de *Virgile* , & même le *Dante*. M. *Petit-Pierre* se pourvut aussi de

quelques autorités ; on eut recours à la manière d'arguer dans *Rabelais*. La dispute s'échauffa ; notre auguste souverain fit ce qu'il put pour l'apaiser , mais enfin M. *Petit-Pierre* fut contraint d'aller faire son salut en Angleterre , & notre monarque eut la bonté d'écrire que puisque nos prêtres voulaient absolument être damnés dans toute l'éternité , il trouvait très-bon qu'ils le fussent. J'y consens aussi de tout mon cœur , & grand bien leur fasse.

Cette querelle étant apaisée , M. *Jean-Jacques Rousseau* , citoyen du village de Couvé dans la province de Môtie-Travers ou Moutier-Travers , en a essuyé une autre qui a été poussée jusqu'à des coups de pierre. On a voulu le lapider comme *S^t Etienne* , quoiqu'il ne soit ni saint ni diacre ; & l'on prétend que M. de *Montmolin* , curé de Moutier-Travers , gardait les manteaux.

Voici , Monsieur , le sujet de la noise. Lorsque M. *Jean-Jacques Rousseau* , désespérant de se réconcilier avec les hommes , voulut se réconcilier avec DIEU dans Moutier-Travers , il demanda notre communion huguenote au pasteur *Montmolin* , qui lui accorda la permission de manger JESUS-CHRIST par la foi , au mois de septembre 1761 , avec les autres élus du village. Vous savez comme on mange par la foi ; la chose se passa le mieux du monde. M. *Jean-Jacques Rousseau* avoue qu'il pleura de joie ; j'en pleure aussi : & tout le monde fut extrêmement édifié.

Il faut convenir que M. *Rousseau* , qui avait trouvé la musique de *Rameau* & de *Mondonville* fort mauvaise à Paris , ne fut pas tout-à-fait content de la nôtre. Nous chantons les dix commandemens de DIEU sur

l'air de *Réveillez-vous, belle endormie*. Cet air est simple & naturel ; mais je ne puis savoir mauvais gré à M. *Rousseau* d'avoir dit modestement à M. le pasteur *Montmolin*, qu'il fallait un peu presser la mesure de cette ariette qu'en effet nous chantons trop lentement. Le pasteur qui se pique de goût fut très-offensé, & s'en plaignit peut-être avec trop d'amertume.

La querelle devint plus sérieuse par des lettres que plusieurs ministres du saint évangile de Genève écrivirent au ministre du saint évangile de Moutier-Travers, contre M. *Jean-Jacques Rousseau*. Ils lui envoyèrent quelques brochures qu'ils avaient lâchées charitablement contre leur ancien concitoyen, & ils reprochèrent au pasteur d'avoir donné la communion à un homme qui, dans sa jeunesse, avait eu des entretiens avec un vicaire savoyard.

Vous savez comment M. *Montmolin*, encouragé & illuminé par les prédicans de Genève, voulut excommunier M. *Rousseau* dans le village de Moutier-Travers. M. *Rousseau* prétendait qu'un entretien avec un vicaire n'était pas une raison pour être privé de la manducation spirituelle, qu'on n'avait jamais excommunié *Théodore de Bèze*, qui avait eu des entretiens beaucoup plus privés avec le jeune *Candide* pour lequel il avait fait des vers qui ne valent pas ceux d'*Anacréon* pour *Bathille* ; qu'en un mot étant malade, & pouvant mourir de mort subite, il voulait absolument être admis à la manducation de notre pays.

Il implora la protection de milord *Maréchal* qui a pour cette manducation un très-grand zèle ; sa faveur lui valut celle du roi. Sa majesté informée du désir

ardent que M. *Jean-Jacques Rousseau* avait de communier, & sachant que non-seulement M. *Rousseau* croyait fermement tous les miracles, mais encore qu'il en avait fait à Venise, le mit sous la sauvegarde royale; sauvegarde rarement efficace, depuis que l'empereur *Sigismond*, ayant protégé *Jean Hus*, le laissa rôti par le pieux concile de Constance.

Notre gouvernement de Neuchâtel, plus sage, plus humain & plus respectueux que ce beau concile, se conforma pleinement à l'autorité du souverain; il rendit, le premier mai 1765, un arrêt par lequel il fut défendu de *molester, d'inquiéter, d'aggreder de fait ou de paroles* le sieur *Rousseau*, son vicaire savoyard, & son pupille *Emile*; lequel pupille était devenu un excellent menuisier, fort utile à la communauté de Moutier-Travers.

M. de *Montmolin*, son diacre & quelques autres dévots tinrent peu de compte des ordres du roi, & de l'arrêt du conseil; ils répondirent qu'il vaut mieux obéir à DIEU qu'aux hommes, & que si le conseil d'Etat a ses lois, l'Eglise a les siennes. En conséquence, on amena tous les petits garçons de la paroisse, qui, pour obéir à DIEU de préférence au roi, coururent après *Rousseau*, le huèrent & le sifflèrent, à peu près de la manière qu'on pratique à Paris envers un auteur dont la pièce est tombée.

Ils firent plus; à peine *Rousseau* fut-il rentré dans sa petite maison, la nuit du 6 au 7 septembre, à peine était-il couché avec sa servante, c'est-à-dire M. *Rousseau* dans son lit, & sa servante dans le sien, que voilà une grêle de pierres qui tombe sur sa maison, comme il en tomba une sur les Amorrhéens devers

Aïalon , Gabaon & Bethoron , immédiatement avant que le soleil s'arrêtât ; on cassa toutes les vitres , & on enfonça les deux portes ; il s'en fallut peu qu'une de ces pierres n'atteignît à la tempe M. *Jean-Jacques* , n'entamât le muscle temporal & l'orbiculaire , ne passât jusqu'au zigomatique , & en pressant le tissu médullaire du cerveau , n'envoyât le patient débiter des paradoxes dans l'autre monde ; ce qui aurait été regardé comme un miracle évident par tous les prédicans.

M. d'*Affouci* ne se sauva pas plus vite de Montpellier , que M. *Rousseau* ne se sauva de Moutier-Travers.

Trouvez bon , Monsieur , que je finisse ici ma lettre ; la poste me presse , j'achèverai par le premier ordinaire.

J'ai l'honneur d'être ,

MONSIEUR ,

Votre très-humble & très-
obéissant serviteur ,

BEAUDINET.

QUINZIÈME LETTRE.

De M. de Montmolin prêtre, à M. Nèedham prêtre.

A Boveresse 24 décembre, l'an du salut 1765.

MONSIEUR,

RAPPORT que je suis d'un caractère très-respectable (*) étant prédicant de Travers & de Boveresse à Bovibus, qui sont des armes parlantes. je vous fais ces lignes pour vous dire que, malgré l'opposition de nos deux sectes, la conformité de notre style m'autorise à user avec vous de la loi du talion.

Vous êtes prêtre papiste, je suis prêtre calviniste, vous m'avez ennuyé, & je vais vous le rendre.

Je vous dirai donc, Monsieur, que *Jean-Jacques* ayant fait des miracles à Neuchâtel, je procédai bravement à l'excommunier; mais comme M. *Jean-Jacques* a un goût extrême pour la communion, il voulut absolument en tâter.

Il avait d'abord communié, dans la ville de Genève où vous êtes, sous les deux espèces avec du pain levé; ensuite il alla communier, avec du pain azime sans boire, chez les Savoyards qui sont tous de profonds théologiens, puis il revint à Genève communier avec pain & vin, puis il alla en France,

(*) Page 5 de l'information présentée au public par le professeur de Montmolin.

où il eut le malheur de ne point communier du tout , & il fut prêt de mourir d'inanition. Enfin il me demanda la sainte cène ou soupé du matin, d'une manière si pressante que je pris le parti de lui jeter des pierres pour l'écarter de ma table ; il avait beau me dire comme le diable dans l'évangile : Mon cher M. de *Montmolin* , dites que ces pierres se changent en pain ; je lui répondis : Méchant , souviens-toi que *Jéhova* fit pleuvoir des pierres sur les Amorrhéens dans le chemin de Béthoron , & les tua tous avant d'arrêter le soleil & la lune pour les retuer , & *David* tua *Goliath* à coups de pierres , & les petits garçons & les petites filles jetaient des pierres à *Diogène* , & tu en auras ta part ; ainsi dit , ainsi fait , je le fis lapider par tous les petits garçons du village , comme M. *Covelle* & M^{lle} *Ferbot* vous l'ont conté.

Des impies , dont le nombre se multiplie tous les jours , ont écrit que je gardais les manteaux comme *Paul* l'apôtre. Voyez la malice ! il est prouvé qu'il n'y a d'autre manteau que le mien à Boveresse & chez les gens de Travers. Ce manteau n'est pas assurément celui d'*Elisée* ; car il avait un esprit double ; & vous & moi , Monsieur , nous en avons un très-simple. Je ne voulus pas , après cet exploit , commander au soleil de s'arrêter sur la vallée de Travers , & la lune sur Boveresse , parce qu'il était nuit , & qu'il n'y avait point de lune ce jour-là.

Or vous saurez , Monsieur , que *Jean-Jacques* ayant été lapidé , M. du *Peyrou* , citoyen de Neuchâtel , a jeté des pierres dans mon jardin ; il s'est avisé d'écrire que la lapidation n'est plus en usage

dans la nouvelle loi , que cette cérémonie n'a été connue que des Juifs , & que par conséquent j'ai eu tort , moi , prêtre de la loi nouvelle , de faire jeter des pierres à *Jean-Jacques* qui est de la loi naturelle. Figurez-vous , Monsieur , vous , qui êtes un bon philosophe , combien ce raisonnement est ridicule.

M. du *Peyrou* a été élevé en Amérique , vous voyez bien qu'il ne peut être instruit des usages de l'Europe. Je compte bien le faire lapider lui-même à la première occasion pour lui apprendre son catéchisme. Je vous prie de me mander si la lapidation n'est pas très-commune en Irlande : car je ne veux rien faire sans avoir de grandes autorités.

Il n'est pas , Monsieur , que vous n'ayez jeté quelques pierres en votre vie à des mécréans , quand vous en avez rencontré ; mandez-moi , je vous prie , ce qui en est arrivé , & si cela les a convertis.

Je me suis fait donner une déclaration par mon troupeau , comme quoi j'étais honnête homme. Mais au diable , si on a dit un mot de pierres , ni de cailloux dans cette attestation de vie & de mœurs ; cela me fait une vraie peine , & est pour moi une pierre de scandale : car enfin , Monsieur , l'Eglise de JESUS-CHRIST est fondée sur la pierre ; ce n'est que parce que *Simon Barjote* était surnommé *Pierre* , que les papes ont chassé autrefois un empereur de Rome à coups de pierres ; pour moi , je suis tout pétrifié depuis qu'on m'a pris à partie , & qu'on m'a forcé d'écrire des lettres qui sont la pierre de touche de mon génie.

Je fais qu'il est dit dans la Genèse que *Deucalion* & *Pyrrha* firent des enfans en se troussant & en

jetant des pierres entre leurs jambes , & que j'aurais pu m'excuser en citant ce passage de l'Ecriture ; mais on m'a répondu que quand M. *Jean-Jacques* & sa servante se troussent , ils n'en usent point ainsi , & que je ne gagnerais rien à cette évasion.

On m'a dit que depuis ce temps-là *Jean-Jacques* a ramassé toutes les pierres qu'il a rencontrées dans son chemin pour les jeter au nez des magistrats de Genève ; mais , par les dernières lettres , j'apprends que ces pierres se changeront en pelotes de neiges , & que tout s'adoucira par la haute prudence du petit & grand conseil , des citoyens & bourgeois.

S'il y a quelque chose de nouveau sur les anguilles & sur les miracles , je vous prie de m'en faire part.

On dit qu'on commence à penser dans les rues hautes & dans les rues basses , cela me fait frissonner ; nous autres prêtres , nous n'aimons pas que l'on pense ; malheur aux esprits qui s'éclairent ; honneur & gloire aux pauvres d'esprit ! Réunissons-nous tous deux, Monsieur , contre tous ceux qui font usage de leur raison ; après quoi nous nous battons pour les absurdités réciproques qui nous divisent.

Tâchez d'observer avec votre microscope l'étoile des trois rois qui va paraître, j'observerai de mon côté : je baise les mains au bœuf & à l'âne. Soyez toujours la pierre angulaire de l'Eglise d'Irlande , comme moi de Boveresse. Je suis le plus particulièrement du monde ,

MONSIEUR ,

Votre très-humble & très-
obéissant serviteur,

MONTMOLIN.

SEIZIEME LETTRE.

*Par M. Beaudinet citoyen de Neuchâtel , à M. Covelle
citoyen de Genève.*

MONSIEUR,

LE 9 septembre au matin , je rencontrai dans Neuchâtel M. le pasteur *Montmolin*. Je ne pus m'empêcher de lui marquer ma surprise de la lapidation de Moutier-Travers. Il me répondit que c'était son droit , & que les prêtres devaient punir les pécheurs. *Pierre* , dit-il , fit mourir d'apoplexie *Ananiah* & *Saphirah* , qui n'avaient d'autre crime que de n'avoir pas apporté à ses pieds jusqu'à la dernière obole de leur bien. Il est clair que depuis ce temps-là les prêtres ont droit de vie & de mort sur les laïques ; & c'est en vertu de ce privilège divin que nous avons été long-temps tout-puissans dans le comté de Neuchâtel , en Ecoſſe , à Genève & dans plusieurs autres pays.

Je me recueillis un moment , de peur de me mettre trop en colère , & je lui parlai ainsi :

Je fais , Monsieur , que vous vous êtes arrogé chez nous , dans le siècle passé , le droit de commuer les peines décernées par le conseil , & d'imposer des amendes pécuniaires. Mais , en 1695 , ces abus intolérables furent abolis par le gouvernement. Vos pareils ont eu la hardiesse de prendre long-temps le pas sur le conseil d'Etat dans Genève ; ils entraient au conseil sans se faire annoncer , sans demander

permission ; ils dictaient des lois ; on a réprimé ces excès, mais on ne vous a pas encore renfermés dans vos justes bornes.

Pensez-vous donc que nous ayons secoué le joug des évêques de Rome pour nous en donner un plus pesant !

Les meurtres , les empoisonnemens , les parricides d'*Alexandre VI*, l'ambition guerrière & turbulente de *Jules II*, les débauches & les rapines de *Léon X* nous révoltèrent ; nous brisâmes l'idole , mais nous n'avons pas prétendu en adorer une nouvelle.

For priests of all religions are the same.

Hé ! qui êtes-vous donc , vous autres prédicans à manteau ? Qu'avez-vous par dessus les laïques ? les apôtres , JESUS même , n'étaient-ils pas laïques ? JESUS forma-t-il jamais un nouvel ordre dans l'Etat ? vous a-t-il envoyés à l'exclusion de tous les autres chrétiens ? montrez-nous quelle suite de prêtres , ordonnés par les apôtres , a transmis le S^t Esprit jusqu'à vous de cervelle en cervelle , depuis Jérusalem jusqu'à Neuchâtel ? de qui descendez-vous ? du cardeur de laine *Jean le Clerc* , brûlé à Metz ; de *Jehan Chauvin* qui , s'étant dérobé au bûcher , fit jeter *Michel Servet* dans les flammes , autrefois allumées pour lui-même ; de *Viret*, imprimeur à Rouen ; de *Farel* , de *Bèze* , de *Crespin* , qui n'étant point prêtres , n'avaient été ordonnés par personne ; ils ne purent vous donner le S^t Esprit qu'ils n'avaient pas , & vous n'auriez été que des bâtards si le vœu des nations , si la sanction des gouvernemens ne vous avaient légitimés.

Vous êtes ministres comme nous sommes affecteurs, lieutenans, baillis, trésoriers. Nous n'avons plus ces titres quand nous n'avons plus ces emplois. Un ministre est amovible comme nous ; il ne lui reste rien de son caractère quand il change d'état.

Pensez-vous de bonne foi que les langues de feu qui descendirent du ciel sur la tête des disciples, soient venues depuis le seizième siècle se reposer sur la vôtre ? Des nations sages & hardies foulèrent alors aux pieds quelques-unes des superstitions dont la terre était infectée ; les magistrats vous remirent le soin de prêcher les peuples ; mais ils ne prétendirent pas qu'une chaire fût un tribunal de justice.

Vous n'avez, vous ne devez avoir aucune juridiction, non pas même en fait de dogmes. Nous savons ce qu'il convient d'enseigner & de taire ; c'est à nous à vous le prescrire ; c'est à vous d'obéir au gouvernement. Il n'appartient qu'à la nation assemblée, ou à celui qui la représente, de confier un ministère, quel qu'il puisse être, à qui bon lui semble. Telle est la loi dans le vaste empire de Russie, telle est la loi en Angleterre ; & c'est le seul moyen d'arrêter vos disputes, aussi interminables que ridicules.

Les Grecs & les Romains ne permirent jamais aux collèges des prêtres de proclamer des articles de foi. Ces peuples sages sentirent quels maux apporteraient des décisions théologiques. Ils fermèrent cette source de discorde, qui n'a jailli que parmi nous, qui a coulé avec notre sang, & qui a inondé l'Europe.

Tout gouvernement qui laisse du pouvoir aux

prêtres est insensé, il doit nécessairement périr ; & s'il n'est pas détruit, il ne doit sa conservation qu'aux laïques éclairés qui combattent en sa faveur.

Mais quoi ! n'ayant aucun pouvoir, vous en chercheriez en soulevant la populace contre un citoyen ! ce ne serait pas là un abus ; ce serait un délit que le magistrat punirait sévèrement. Sachez que nous ouvrons les yeux à Neuchâtel comme ailleurs ; sachez que nous commençons à distinguer la religion du fanatisme, le culte de DIEU du despotisme presbytéral, & que nous ne prétendons plus être menés, avec un licou, par des gens à qui nous donnons des gages. (Je me servis, Monsieur, de vos propres paroles.)

Je ne raillais point alors, je ne plaisantais point. Il y a des choses dont on ne doit que rire ; il y en a contre lesquelles il faut s'élever avec force. Moquez-vous tant qu'il vous plaira de *S^t Juslin* qui a vu la statue de sel, en laquelle la femme de *Loth* fut changée, & les cellules des septante, prétendus interprètes des livres juifs. Riez des miracles de *S^t Pacôme* que le diable tentait lorsqu'il allait à la selle, & de ceux de *S^t Grégoire Thaumaturge* qui se changea un jour en arbre. Ne faites nul scrupule en adorant DIEU, & en servant le prochain, de vous moquer des superstitions qui avilissent la nature humaine ; riez des sottises ; mais éclatez contre la persécution. L'esprit persécuteur est l'ennemi de tous les hommes ; il mène droit à l'inquisition, comme le larcin conduit à être voleur de grand chemin. Un voleur ne vous ôte que votre argent ; mais un inquisiteur veut vous ravir jusqu'à vos

pensées : il fouille dans votre ame , il veut y trouver de quoi faire brûler votre corps. J'ai lu ces jours passés dans un livre nouveau qu'il y a un enfer , qu'il est sur la terre , & que ce sont les persécuteurs théologaux qui en sont les diables.

J'ai l'honneur d'être ,

MONSIEUR ,

Votre très-humble & très-
obéissant serviteur ,

BEAUDINET.

DIX-SEPTIEME LETTRE.

Du proposant.

MONSIEUR ,

HIER M. le jésuite irlandais *Néedham* , en allant aux eaux de Spa , vint faire sa cour à son excellence qui le retint à dîner. Admirez , je vous prie , la politesse de monseigneur & de madame ; il y avait un pâté d'anguilles délicieux ; ils ordonnèrent qu'on ne le servît point , parce que depuis quelque temps M. *Néedham* se trouve un peu mal , toutes les fois qu'on parle d'anguilles. Cette attention me charma. Voilà ce dont un cuistre , tel que j'ai pensé l'être , ne se ferait jamais avisé. Voilà ce que je n'ai jamais lu dans certain catéchisme , où il n'est pas plus question de la politesse que de la Trinité.

Nous nous mîmes à table après avoir baisé la

robe de madame la comtesse , selon l'usage. M. *Néedham* parla beaucoup de vous ; il fit votre éloge ; car si la diversité de vos religions vous divise , la conformité de vos mérites vous réunit. Vous savez qu'à dîner la conversation change toujours d'objet ; on parla de mademoiselle *Clairon* , de la loterie de la compagnie des Indes de France , des Anglais & de l'Amérique. Monsieur le comte daigna nous lire une grande lettre qu'il avait reçue de Boston : en voici le précis.

„ Nous conclûmes dernièrement la paix avec la
 „ nation des Savanois. Une des conditions était
 „ qu'ils nous rendraient de jeunes garçons anglais ,
 „ de jeunes filles qu'ils avaient pris il y a quelques
 „ années ; ces enfans ne voulaient pas revenir
 „ auprès de nous. Ils ne pouvaient se détacher de
 „ leurs chefs savanois. Enfin le chef des tribus
 „ nous ramena hier ces captifs tous parés de belles
 „ plumes , & nous tint ce discours :

„ Voici vos fils & vos filles que nous vous
 „ ramenons , nous en avons fait les nôtres ; nous
 „ les adoptâmes dès que nous en fûmes les maîtres.
 „ Nous vous rendons votre chair & votre sang ;
 „ traitez-les avec la même tendresse que nous les
 „ avons traités ; ayez pour eux de l'indulgence ,
 „ quand vous verrez qu'ils ont oublié parmi nous
 „ vos mœurs & vos usages. Puisse le grand génie
 „ qui préside au monde , nous accorder la conso-
 „ lation de les embrasser , quand nous viendrons
 „ sur vos terres jouir de la paix qui nous rend
 „ tous frères ! &c. „

Cette lettre nous attendrit tous. M. *Néedham*

s'étonna que tant d'humanité pût animer le cœur des sauvages. Pourquoi les appelez-vous sauvages ? dit monsieur le comte. Ce sont des peuples libres qui vivent en société , qui pratiquent la justice , qui adorent le grand Esprit comme moi. Sont-ils sauvages parce que leurs maisons , leurs habits , leur langage, leur cuisine, ne ressemblent pas aux nôtres ?

Ah , Monseigneur ! vous voyez bien qu'ils sont sauvages , puisqu'ils ne sont pas chrétiens , qu'il est impossible qu'ils aient tenu un discours si chrétien sans un miracle. Je suis persuadé que ce chef des Savanois était quelque jésuite irlandais déguisé , qui leur a porté les lumières de la foi. La nature humaine elle seule n'est pas capable de tant de bonté sans le secours d'un missionnaire. Ou c'était un jésuite qui parlait , ou DIEU , par un miracle spécial , a illuminé tout d'un coup ces barbares. Comment pourraient-ils avoir de la vertu , puisqu'ils ne sont pas de ma religion ?

M^{me} la comtesse sentit bien à quel homme on avait à faire , elle mordit ses belles lèvres pour étouffer un éclat de rire ; & regardant M. *Néedham* avec bonté , elle lui demanda des éclaircissemens : Ne plaignez-vous pas, dit-elle , toute cette Amérique , qui a été si long-temps damnée , ainsi que la Chine , la Perse , les Indes , la grande Tartarie , l'Afrique , l'Arabie & tant d'autres pays ?

Hélas ! oui , Madame , mais remarquez que tous ces peuples n'ont été livrés au diable , de père en fils , que jusqu'au temps où il est venu chez eux de nos missionnaires. Les Espagnols , par exemple , n'exterminèrent la moitié des Américains que pour
nous

nous donner le moyen de sauver l'autre par nos miracles ; encore n'avons-nous pu parvenir à instruire tout au plus qu'un homme sur mille ; mais c'est beaucoup , vu le petit nombre des élus. Les Américains avaient tous péché en *Adam* , ainsi on ne leur devait rien ; & quand nous en sauvons un , c'est par pure grâce.

Vraiment , mon cher monsieur *Néedham* , ils vous sont bien obligés ; mais comment les Africains , les Hurons , & les Savanois étaient-ils damnés en *Adam* ? Comment des peuples noirs & avec de la laine sur la tête , & des peuples sans barbe , peuvent-ils avoir un père blanc , barbu & chevelu ? & comment les hommes s'y prirent-ils après le déluge , pour aller par mer dans l'Amérique ?

Hé ! Madame , n'avaient-ils pas l'arche ? ne leur était-il pas aussi aisé de s'embarquer dans ce vaisseau qu'il l'avait été à *Noé* d'y rassembler tous les animaux d'Amérique , & de les nourrir pendant un an , avec tous ceux de l'Asie , de l'Afrique & de l'Europe ? On nous fait tous les jours de ces petites difficultés-là ; mais nous y répondons d'une manière victorieuse , qui est sentie par tous les gens d'esprit. L'objection que les Américains n'ont point de barbe , & que les nègres n'ont point de cheveux , tombe en poussière : ne voyez-vous pas , Madame , que c'est un miracle perpétuel ? il en est de ces nations ainsi que des Juifs , ils puent tous comme des boucs , & cependant *Abraham* leur père ne puait point ; les races peuvent changer en punition de quelque crime. Il est sûr qu'en Afrique les peuples de Congo & de la Guinée , n'ont une membrane

noire sous la peau , & que leur tête n'est garnie de laine noire , que parce que le patriarche *Cham* avait vu son père sans culotte en Asie.

Ce que vous dites est très-judicieux & très-vraisemblable , dit monsieur le comte ; cependant je ne voudrais pas répondre qu'*Abraham* sentît si bon que vous le dites ; il voyageait à pied avec sa jeune épouse de soixante & quinze ans dans des pays fort chauds , & je doute qu'ils eussent une grande provision d'eau de lavande ; mais cette question est un peu étrangère au beau discours de mes chers Savanois. Etes-vous bien sûr que ce soit un prêtre irlandais qui leur ait dicté ce discours vertueux & attendrissant , qui m'a charmé ?

Très-sûr , Monseigneur , je suis qualifié pour être instruit de toutes ces choses , comme je l'ai dit dans un écrit qui a été fort goûté des hérétiques mêmes. *St Augustin* déclare expressément , qu'il est impossible que des païens aient la moindre vertu. Leurs bonnes actions , dit-il , ne sont que des péchés splendides , *splendida peccata* ; de-là il est démontré que *Scipion* l'africain n'était au fond qu'un petit-mâitre débauché ; *Caton* d'Utique , un voluptueux amolli dans le plaisir ; *Marc-Antonin* , *Epiclète* , des fripons.

Voilà une puissante démonstration & furieusement consolante pour le genre-humain , répondit avec douceur monsieur le comte , vos honnêtes gens ne sont pas de la même trempe des faux sages de l'antiquité ; certes , mon cher *Néedham* , quand vous autres Irlandais égorgeâtes , sous *Charles I* , quatre-vingts mille protestans dont pourtant le nombre se réduit

à quarante mille tout au plus par les derniers calculs , vous mîtes la charité chrétienne dans tout son jour.

Vous y êtes, Monseigneur ; les élus ne doivent jamais ménager les réprouvés. Voyez les Cananéens ; ils étaient sous l'anathème. DIEU commande aux Juifs de les massacrer tous sans distinction ni de sexe, ni d'âge ; & pour les aider dans cette opération sainte & sacramentale, il fait remonter le grand fleuve du Jourdain vers sa source , tomber les murs au son de la trompette , arrêter le soleil (& même la lune que j'avais oubliée dans mon savant écrit) ; aucun meurtre n'a été exécuté par les Israélites , aucune perfidie n'a été commise sans être justifiée par des miracles.

JESUS même ne dit-il pas dans l'Evangile , qu'il est venu apporter le glaive & non la paix ; qu'il est venu diviser le père , le fils , la mère & la fille ? quand nous tuâmes tant d'hérétiques , ce n'étaient ni nos enfans , ni nos femmes dont nous versions le sang ; nous n'avons pas encore atteint la précision de la loi. Les mœurs se sont bien corrompues depuis ces heureux temps. On se borne aujourd'hui à de petites persécutions qui en vérité ne valent pas la peine qu'on en parle. Cependant les persécutés de notre temps crient comme s'ils étaient sur le gril de *S^t Laurent*, ou sur la croix de *S^t André*. Les mœurs dégénèrent , la mollesse s'insinue , on s'en aperçoit tous les jours. Je ne vois plus de ces persécutions vigoureuses , si agréables au Seigneur ; il n'y a plus de religion !

Des coquins se bornent insolemment à l'adoration d'un DIEU auteur de tous les êtres, DIEU unique,

DIEU incommunicable, DIEU juste, DIEU rémunérateur & vengeur; DIEU qui a imprimé dans nos cœurs sa loi naturelle & sainte; DIEU de *Platon* & de *Newton*, DIEU d'*Épictète* & de ceux qui ont protégé la famille de *Calas* contre huit juges bons catholiques. Ils adorent ce DIEU avec amour, ils chérissent les hommes, ils sont bienfaisans : quelle absurdité & quelle horreur !

Ah ! cela fait bondir le cœur, interrompit M^{me} la comtesse. L'anguillard applaudi continua ainsi :

J'eus une violente dispute ces jours passés avec un scélérat qui, au lieu d'assister à la messe, s'était amusé à secourir une pauvre famille affligée, & l'avait tirée de l'état le plus déplorable; je voulus le faire rentrer en lui-même; je lui parlai de la Genèse & de *Moïse*. Ne voilà-t-il pas cet abominable homme qui me cite *Newton*, & qui me demande si la Genèse n'a pas été écrite du temps des rois juifs ? le beau sujet de son doute était que dans le *xxxvi^e* chapitre, verset 1, ceux qui lisent la Genèse attentivement (desquels le nombre est très-petit) trouvent ces paroles :

Voici les rois qui ont régné en la terre d'Edom, avant que les enfans d'Israël eussent des rois.

Cet impudent osa me dire : Est-il probable que *Moïse* eût ainsi supposé qu'il y avait des rois israélites de son temps ? il n'y en eut à compter juste que sept cents ans après lui. N'est-ce pas comme si on faisait dire à *Polybe* : *Voici les consuls qui furent à la tête du sénat, avant qu'il y eût des empereurs romains ?* N'est-ce pas comme si on faisait dire à *Grégoire de Tours* : *Voici quels furent les rois des Gaules, avant que la maison*

d'Autriche fût sur le trône ? Hé ! bête brute , lui répondis-je , ne voyez-vous pas que c'est une prophétie , que c'est-là le miracle , & que *Moïse* a parlé des rois d'Israël comme perçant dans l'avenir ; car enfin le nom d'Israël est chaldéen , il ne fut adopté des Juifs que bien des siècles après *Moïse* ; donc *Moïse* écrivit le Pentateuque ; donc tout ce qui n'était pas juif a été damné jusqu'au règne de *Tibère* ; donc la rédemption ayant été universelle , toute la terre , excepté nous , est damnée.

Le monstre ne fut pas encore terrassé ; il osa me dire que , selon les meilleurs théologiens , il n'importe pas que ce soit *Moïse* ou un autre qui ait écrit le Pentateuque , pourvu que l'auteur soit inspiré , qu'il est impossible qu'il ait parlé du devoir des rois dans un temps où il n'y avait point de rois , qu'il est impossible qu'il ait contredit grossièrement la géographie & la chronologie , lesquelles se trouvent assez justes si le livre a été écrit à Jérusalem , & qui sont erronées si le livre est supposé écrit par *Moïse* au-delà du Jourdain.

Je convins du fait , mais je lui prouvai qu'il était un impie , parce qu'il était du sentiment de *le Clerc* & de *Newton*. Je démontrai qu'il était probable que le déluge était arrivé en 2656 , comme dit l'hébreu , & en 2262 , comme disent les Septante , & encore en 2309 , selon le texte samaritain. Enfin mêlant la politesse aux raisons , je le convertis.

Ainsi parla *Néedham* ; on battit des mains à ce discours , on se récria , on nagea dans la joie , on but à sa santé. La belle chose , disait-on , que la théologie ! comme elle apprend à raisonner juste !

comme elle adoucit les mœurs ! comme elle est utile au monde !

Notre joie fut cependant un peu troublée par l'abus que M. *Néedham* fit de son triomphe. Il s'adressa à moi , il me reprocha les variations de l'Eglise protestante. Je ne pus m'empêcher de récriminer. Je conviens , lui dis-je , que nous avons changé onze ou douze fois de doctrine ; mais vous autres papistes, vous en avez changé plus de cinquante fois , depuis le premier concile de Nicée jusqu'au concile de Trente. C'est le caractère de la vérité ! s'écria-t-il ; elle se montre parmi nous sous cinquante faces différentes , mais vous autres hérétiques , l'erreur n'a pu se produire qu'avec onze ou douze visages. Voyez quelle est notre prodigieuse supériorité.

Nous étions au fruit & tous de fort bonne humeur , lorsqu'un baron allemand fit plusieurs questions au savant ; il demanda , entr'autres choses , si c'était le diable qui avait emporté JESUS-CHRIST sur le toit du temple & sur la montagne , ou si c'était JESUS qui avait emporté le diable ? C'est bien le diable , dit *Néedham* ; ne voyez-vous pas que si le maître avait emporté le valet , il n'y aurait là aucun miracle ; au lieu que quand le valet emporte le maître , quand le diable emporte DIEU , c'est-là la chose la plus miraculeuse qui ait jamais été faite. Non-seulement il transporta DIEU sur une montagne de Judée d'où l'on découvre , comme vous savez , tous les royaumes , mais il proposa à DIEU de l'adorer. C'est-là le comble , c'est-là ce qui doit ravir en admiration ! lisez sur cet article dom *Calmet* , c'est

le plus parfait des commentateurs , l'ennemi le plus sincère de notre misérable raison humaine. Il parle de cette affaire comme de ses vampires. Lisez dom *Calmet* , vous dis-je , & vous profiterez beaucoup.

Il y avait là un anglais qui n'avait encore ni parlé , ni ri ; il mesura d'un coup-d'œil la figure du petit *Néedham* avec un air d'étonnement & de mépris , mêlé d'un peu de colère ; & lui dit en anglais :

Do you come from bedlham , you boobi !

Ces terribles mots confondirent le pauvre prêtre. On eut pitié de lui , on quitta la table.

Adieu , Monsieur ; je me marie dans huit jours , & je vous prie à la noce.

N. B. *Néedham* avait fait imprimer un *projet de notes instructives* , où il critiquait , toujours à sa manière , quelques-unes des lettres qu'on vient de lire ; sur quoi le proposant trouva convenable d'y ajouter l'avertissement & les notes qui suivent.

TEXTE DU PROJET DE NÉEDHAM.

'Twas granted, tho , he had much wit &c. ()*

H U D I B.

C E L A s'explique ainsi en grec avec bien plus d'énergie & de précision qu'en anglais.

Avertissement & notes du proposant , sur quelques passages du projet de Néedham.

(*) Ces vers anglais veulent dire que *M. Covelle* le père n'a point d'esprit. Ah ! monsieur *Néedham* , est-ce de l'esprit qu'il faut dans des matières si graves ? voilà la manie du siècle. Vous ne songez qu'à être un bon plaisant ; vous sacrifiez tout à une raillerie. Ce n'est pas ainsi qu'en use *M. Covelle* , quand il défend la religion contre vos anguilles. Il ne cherche point l'esprit , il se contente d'avoir raison ; & il vous cède le mérite de l'éloquence & des grâces.

H h 4

Ce grand-homme qui dirige la plume savante du proposant ; celui , dit-on , qui protège l'innocence opprimée contre huit juges *bons catholiques* , avec le secours & l'approbation de tous les *mauvais catholiques* &c. (a)

S^t Paul , aussi-bien que l'Évangile , affirme expressément que *chacun sera jugé dans la vie future par la loi qu'il connaît* , (b) *selon le poids & la mesure de ses talens* , & non par la loi qu'il ne connaît pas....

Au lieu de dire que le bâton de *S^t Grégoire Thaumaturge* , planté en terre , s'était changé en arbrisseau , on avance que selon la Légende , le saint lui-même s'est métamorphosé en arbre... (c)

Les vers grecs que *Néedham* cite , signifient que le père de M. Coetle , qui a travaillé avec monsieur son fils aux lettres précédentes , est un vieillard de quatre-vingts deux ans qui radote. Fi , monsieur *Néedham* , qu'il est vilain de reprocher à un pauvre homme son âge !

(a) Comment , petit misérable , vous faites entendre qu'il n'y a que de mauvais catholiques qui aient justifié *Jean Calas* , rétabli sa mémoire & déclaré sa famille innocente ; je vous ferai donner le fouet en place publique.

Cette note est d'un maître des requêtes , qui en passant par la ville de Genève , lut ce rogaton chez mademoiselle *Noblet* , & écrivit ces mots en marge.

(b) Oui , mais hors de l'Eglise point de salut. Hem ! & tous les enfans morts sans baptême damnés selon *S^t Augustin* , dans la lettre CCXV. Hem !

(c) Mon pauvre anguillard , vous êtes un ignorant , vous falsifiez toujours la sainte écriture & l'histoire ecclésiastique. Lisez *Grégoire de Nyffe* , lisez ses propres paroles traduites par *Fleuri* , livre VI. Voici ce que vous y verrez :

» Les persécuteurs suivirent *Grégoire* en grand nombre , & ayant appris
 » le lieu où il s'était caché , les uns gardaient le passage de la vallée ,
 » les autres cherchaient par toute la montagne. *Grégoire* dit à son diacre
 » de se mettre en prières avec lui , & d'avoir confiance en DIEU. Il
 » commença lui-même à prier , se tenant debout les mains étendues , &
 » regardant le ciel fixement. Les païens ayant couru par toute la mon-
 » tagne , & visité toutes les roches & toutes les cavernes , revinrent dans
 » le vallon , & dirent qu'ils n'avaient rien trouvé que deux arbres assez
 » proches l'un de l'autre. Quand ils se furent retirés , celui qui leur avait
 » servi de guide y alla , & trouva l'évêque & son diacre immobiles en
 » oraison , au même lieu où les autres disaient avoir vu ces arbres. »

Vous voyez bien que ce n'est pas le bâton de *Grégoire* qui a été changé en arbre , que c'est *Grégoire* lui-même avec son diacre.

Vous seriez bien plus enchanté , si vous saviez que *Grégoire le Thaumaturge*

Tu ne te sauveras jamais du ridicule dont ton adversaire te couvre aux yeux de toutes les *ravaudeuses* de Genève. . . . (d)

Extrait d'une description exacte (e) des établissemens en Amérique, qui prouve la cruauté des sauvages. . . . Voilà les saints de notre docte, humain & doux proposant. . . . (f)

L'éditeur avait terminé ce recueil par une dissertation sur les miracles, tirée de la *troisième lettre de la Montagne*, où J. J. Rousseau combat les miracles de l'Evangile, qu'il regarde ailleurs comme inspiré par la Divinité; ce qui a donné lieu à M. le professeur *Robinet* de mettre au bas de cette dissertation la note suivante:

Tous ces raisonnemens de *Jean-Jacques* sont pitoyables; car si l'Evangile est divin, il faut croire ce qu'il rapporte sans disputer; la question se réduit donc à savoir si l'on a des preuves de la divinité de l'Evangile, & si on peut examiner son authenticité par les règles de la critique ordinaire.

écrivit un jour au diable, à qui la lettre fut exactement rendue. Lisez l'histoire ecclésiastique, vous dis-je, pour vous *qualifier* dans votre métier. (Note de M. le professeur *Croquet*.)

(d) Les dames de Genève *ravaudeuses*! M. *Nédham* est fort poli! (Cette remarque est de mademoiselle *Noblet*.)

(e) Qui t'a dit que cette description est exacte? dans quel borbier as-tu puisé ces horreurs? crois-tu bien défendre ta cause en calomniant la nature humaine? (Note de M. du *Peyrou*, qui connaît mieux l'Amérique que toi.)

(f) Avis à *Nédham*. Mon ami, on te dira, pour la dernière fois, que tes pareils crient toujours à la religion lorsqu'ils la déshonorent & qu'ils la défigurent. Le proposant & M. du *Peyrou*, & M. *Covelle*, & M. *Beaudinet* ne sont pas ennuyeux comme toi, mais ils sont meilleurs chrétiens.

DIX-HUITIEME LETTRE.

De M. Beaudinet, à M. Covelle.

A Neuchâtel, ce 1^{er} décembre, l'an du salut 1765.

MONSIEUR,

MON cher monsieur *Covelle*, je vous félicite de n'avoir point été lapidé comme notre ami *Jean-Jacques*. Vous êtes sorti de toutes vos épreuves, votre nom passera à la dernière postérité avec celui de vos ancêtres qui se signalèrent pour leur patrie le jour de l'escalade. Mais vous l'emportez sur eux autant que la philosophie du siècle présent l'emporte sur la superstition du siècle passé. Le *Covelle* de l'escalade ne tua qu'un savoyard, & vous avez résisté à cinquante prêtres. M^{lle} *Ferbot* en est toute glorieuse ; c'est le plus beau triomphe qu'on ait jamais remporté. Le grand empereur *Henri IV* attendit trois jours pieds nus & en chemise que le prêtre *Grégoire VII* daignât lui permettre de se mettre à genoux devant lui. *Henri IV* roi de France, plus grand encore, se fit donner le fouet par le pénitencier du prêtre *Clément VIII*, sur les fesses de deux cardinaux ses ambassadeurs. Et vous, mon cher *Covelle*, plus courageux & plus heureux que ces deux héros, vous n'avez point indignement fléchi le genou devant des hommes pécheurs.

Mais tremblez que vos prêtres ne reviennent à la charge ; ils ne démordent jamais de leurs prétentions. Un prêtre qui ne gouverne point , se croit déshonoré. Ils se joignent dans mon pays tantôt aux magistrats , tantôt aux citoyens ; ils les divisent pour en être les maîtres : les vôtres sont puissans en œuvres & en paroles. Si *Jean-Jacques Rousseau* a fait des miracles , ils , en font aussi. Ils s'associent avec le savant jésuite irlandais *Néedham* ; ils viendront à vous doucement couverts d'une peau d'anguille , mais ce seront au fond de vrais serpens plus dangereux que celui d'*Eve*. Car celui-ci fit manger de l'arbre de vie ; les vôtres vous feront mourir de faim en vous persécutant. Voici ce que je vous conseille , faites-vous prêtre pour les combattre avec des armes égales.

Dès que vous serez prêtre , vous recevrez l'esprit comme eux ; vous pourrez alors devenir prophète comme de *Serres* & *Furieu* l'ont été.

S'il vous tombe sous la main quelque *Servet* & quelque *Antoine* , vous les ferez brûler saintement , en criant contre l'inquisition des papistes. Si quelqu'un du consistoire n'est pas de votre avis , vous ferez en droit de lui donner un bon soufflet , comme le prophète *Sédékia* en donna un au prophète *Michée* , en lui disant : *Devine comment l'esprit de DIEU a passé par ma main pour aller sur ta joue. (a)*

Si le jésuite *Néedham* vous reproche d'être hérétique vous lui répondrez que la moitié des prophètes du Seigneur était native de Samarie qui était le centre

(a) Rois , liv. III , chap. XXII.

de l'hérésie , la mère du schisme , la Genève de l'ancienne loi.

Quand quelque infidelle vous parlera de vos amours avec M^{lle} *Ferbot* , vous citerez *Osée* , qui non-seulement eut trois enfans d'une fille de joie nommée *Gomer* par ordre exprès du Seigneur , (*b*) mais qui ensuite reçut un nouvel ordre exprès du Seigneur de coucher avec une femme adultère moyennant quinze francs courant & un quarteron & demi d'orge. Il restera à discuter quelle était la plus jolie de M^{lle} *Gomer* ou de M^{lle} *Ferbot*. Priez M. *Hubert* de la peindre , & sûrement M^{lle} *Ferbot* aura l'avantage.

Si vous aspirez à de nouvelles bonnes fortunes , allez tout nu dans les rues de Genève , comme *Jérémie* dans les rues de Jérusalem , ce vous fera gloire devant les filles ; elles prendront ce temps pour danser aussi toutes nues autour de vous ; afin de se conformer aux idées de *Jean-Jacques* dans son beau roman d'*Héloïse* , elles vous donneront des baisers âcres. Rien ne sera plus édifiant.

Quand vous aurez atteint une honorable vieillesse dans votre poste important , vous deviendrez chauve. Si alors quelques enfans d'un conseiller ou d'un procureur-général vous appellent tête blanche , soit sur le chemin de Chefne , soit sur la voie de Carouge , vous ne manquerez pas de faire descendre de la montagne de Salève deux gros ours , & vous aurez la satisfaction de voir dévorer les enfans de vos magistrats ; ce qui doit être une sainte consolation pour tout véritable prêtre.

(*b*) I^{er} & III^{me} chapitres d'*Osée*.

Enfin , je me flatte que vous serez transporté au ciel dans un char de feu tiré par quatre chevaux de feu selon l'usage. Si la chose n'arrive pas , on dira du moins qu'elle est arrivée , & cela revient absolument au même pour la postérité.

Faites-vous donc prêtre *si vis esse aliquid*. En attendant contribuez par vos lumières, par votre éloquence & par l'ascendant que vous avez sur les esprits , à calmer les petites dissensions qui s'élèvent dans votre patrie & à conserver sa précieuse liberté , le plus noble & le plus précieux des biens , comme dit *Cicéron*.

J'oubliais de vous dire qu'on nous demandait hier pourquoi en certains pays, comme par exemple en Irlande , on se moquait souvent des prêtres , & qu'on respectait toujours les magistrats ; c'est, répondit M. du *Peyrou* , qu'on aime les lois , & qu'on rit des contes.

J'ai l'honneur d'être cordialement ,

M O N S I E U R ,

Votre très-humble & très-
obéissant serviteur ,

B E A U D I N E T.

DIX-NEUVIEME LETTRE.

De M. Covelle à M. Nèedham le prêtre.

Vous savez, Monsieur, que dans le dernier souper que nous fîmes ensemble avec mademoiselle *Ferbot*, je vous avertis qu'on vous accusait de quelques petites impiétés. Je suis fâché que vous donniez sur vous cette prise ; je vais bientôt me faire prêtre comme *M. Beaudinet* me l'a conseillé. Vous sentez bien qu'alors mon premier devoir sera de vous poursuivre. Epargnez-moi ce chagrin ; & si vous avez le malheur de n'être pas orthodoxe, c'est-à-dire si vous n'êtes pas de mon avis, n'offensez pas au moins les oreilles pieuses par des expressions libertines.

Comment a-t-il pu vous échapper, Monsieur, de dire qu'il y a des fautes de copiste dans le Pentateuque ? (a) c'est parler contre votre conscience, c'est justifier l'opinion où est tout l'univers que vous êtes jésuite. Vous sentez bien qu'un livre divinement inspiré a dû être divinement copié. Si vous avouez que les scribes ont fait vingt fautes, vous avouez qu'ils en ont pu faire vingt mille. Vous donnez à entendre que l'esprit divin abandonna ce livre sacré aux erreurs des hommes ; par conséquent vous le soumettez à la critique comme les livres ordinaires ; ce n'est plus, selon vous, un ouvrage respectable ; vous détruisez le fondement de notre foi.

(a) Page 2 de votre admirable projet de notes instructives, véridiques, théologiques, critiques, comiques & soporifiques, pour lesquelles vous êtes qualifié.

Croyez-moi, Monsieur, qui veut la fin, veut les moyens. Si DIEU a parlé dans ce livre, il n'a pas souffert qu'aucun homme pût le faire parler autrement qu'il ne s'est exprimé.

Vous traitez ceux qui examinent l'ancien testament *de dom Quichottes qui se battent contre des moulins à vent.* (b) Ah ! Monsieur, l'écriture sainte, un moulin à vent ! quelle comparaison ! quelle expression ! Mademoiselle *Ferbot* qui est fille d'un meûnier, & qui s'intéresse vivement aux moulins & à la vérité, en a été toute scandalisée. De plus, mon cher *Néedham*, de quoi vous mêlez-vous ? on vous l'a déjà dit, ne voyez-vous pas que tout ceci est une querelle politique entre *Jean - Jacques Rousseau*, *M. Beaudinet* & moi d'une part, & le consistoire de Neuchâtel de l'autre ? Au lieu d'apaiser cette querelle, vous attaquez la chronologie de la Bible. Voici ce que vous dites dans votre brochure.

„ La Vulgate fixe le déluge à l'année du monde
 „ 1656 ; les Septante en 2262, & le Pentateuque
 „ samaritain en 2309. „

De-là vous concluez que de ces trois exemplaires de l'ancien testament, il y en a deux qui sont visiblement erronés ; vous affectez de douter du troisième ; vous jetez une incertitude scandaleuse sur l'histoire du déluge ; & parce qu'il ne tombe que trente pouces d'eau tout au plus sur un canton dans les années les plus excessivement pluvieuses, vous paraissez en conclure que le globe n'a pu être couvert tout entier de vingt mille pieds d'eau en hauteur.

(b) Page 2.

Hé ! Monsieur , oubliez-vous les cataractes ? oubliez-vous que les eaux supérieures avaient été séparées des eaux inférieures ? & devez-vous nier le déluge , parce qu'étant qualifié , comme vous le dites , pour concilier le texte hébreu , le texte des Septante & le samaritain , vous n'avez pu en venir à bout ? ce qui est pourtant la chose du monde la plus aisée.

Vous doutez , dites-vous , que le déluge ait été universel & que tous les animaux de l'Amérique aient pu venir dans l'arche. Vous ne pouvez comprendre que huit personnes aient pu donner pendant une année entière à la prodigieuse quantité d'animaux renfermés dans cette arche , les différentes nourritures qui leur sont propres. N'êtes-vous pas honteux de jeter de pareils scrupules dans les âmes faibles ? & ne savez-vous pas de quoi huit personnes entendues sont capables dans un ménage ?

Vous voilà encore bien embarrassé à compter les années depuis que *Moïse* parla à *Pharaon* , jusqu'aux fondemens du temple jetés par *Salomon*. Vous trouvez en supputant juste , entre ces deux événemens , cinq cents trente-cinq années. Et vous êtes tout effarouché que le texte dise qu'il n'y eut que quatre cents quatre-vingts ans depuis l'ambassade de *Moïse* vers *Pharaon* , jusqu'à l'année où *Salomon* jeta les fondemens du temple.

Vous remarquez qu'*Esdra*s compte quarante-deux mille trois cents quarante & un Israélites revenus de la captivité , & que par son propre compte il ne s'en trouve que vingt-neuf mille huit cents dix-neuf.

Vous

Vous souvenez-vous, Monsieur, que mademoiselle *Ferbot* vous demanda, en soupant, quel âge avait *Dina* fille de *Jacob*, lorsqu'elle fut violée par l'aimable prince des Sichemites ? Seize ans, répondites-vous, d'après le calcul du judicieux dom *Calmet*. Mademoiselle *Ferbot*, qui calcule à merveille, se leva de table, prit une plume & de l'encre, fit le compte en deux minutes, & vous prouva que *Dina* n'avait pas six ans. Vous répondites qu'elle était fort avancée pour son âge ; mais, Monsieur, il fallait démontrer qu'elle avait seize ans, sans quoi vous ruinez toute l'histoire des patriarches.

Car, Monsieur, si *Dina* n'avait que six ans quand elle fut violée, *Ruben* n'en pouvait avoir que treize & *Siméon* douze, quand ils passèrent tous les Sichemites au fil de l'épée après les avoir circoncis. Croyez-vous vous tirer d'affaire en disant que, dans la race de *Jacob*, la valeur des filles & des garçons n'attend pas le nombre des années ?

Monsieur le proposant *Théro*, qui au fond est un bon chrétien, quoiqu'il n'aime pas *Athanase*, trouve fort mauvais que vous disiez que toute cette ancienne chronologie est erronée ainsi que les autres calculs. Seriez-vous un malin, monsieur *Néedham* ? S' *Luc* dit qu'*Auguste* fit un dénombrement de toute la terre, & que *Cirénus* était gouverneur de Syrie, quand JESUS vint au monde ; & là-dessus vous vous écriez qu'il y a un vice de clerc dans ce passage, que jamais *Auguste* ne fit un dénombrement de l'empire, qu'aucun auteur n'en parle, qu'aucune médaille ne l'atteste, que *Cirénus* ne fut gouverneur que dix ans après la naissance de JESUS. Oui,

Facéties.

I i

Monfieur, cela eft vrai, mais ce n'eft pas à vous de le dire.

Laissez-là votre chronologie & vos calculs, ne fupputez plus fi *David* amaffa, dans le petit pays de la Judée, un milliar ou onze cents millions de livres fterling en argent comptant, & fi *Saül* avait trois cents foixante mille hommes de troupes en campagne, & *Salomon* quatre cents quarante mille chevaux; cela eft abfolument étranger à la morale, à la vertu, à l'amour de la patrie qui font notre unique affaire.

Vous prétendez qu'il y a erreur dans les copies des évangiles, parce que *Matthieu* fait enfuir la fainte famille en Egypte, & que *Luc* la fait refter à Bethléem; parce que *Jean* fait prêcher JESUS trois ans, & les autres feulement trois mois; parce que *Matthieu* & les autres ne s'accordent ni fur le jour de la mort, ni fur les apparitions, ni fur un grand nombre d'autres faits. Ah! M. *Néedham*, ne cefsez-vous point d'éplucher ce qu'il faut refpecter? Ne voyez-vous pas que ces livres furent écrits en différens temps & en différens pays, qu'ils ne commencèrent à être connus que fous *Trajan*, & que s'il y a des fautes dans le détail, il faut les excufer charitablement, & ne les pas étaler aux yeux des fidelles comme vous faites.

Cefsez, je vous en prie, de calomnier mes chers Savanois; ne dites plus que de fi honnêtes gens font des anthropophages. Ne concluez point de ce que les Juifs ont autrefois mangé des hommes, que les Savanois en mangent auffi. C'eft comme fi vous difiez qu'ils ont trente-deux mille pucelles dans un de

leurs villages , parce que *Moïse* trouva trente-deux mille pucelles dans un village madianite.

N'appellez point les dames de Genève qui se moquent de vous *des ravaudeuses* : (d) il ne faut jamais insulter les dames , cela est d'un homme mal appris. Si les dames se moquent de vous , il faut entendre raillerie , & les remercier de la peine qu'elles daignent prendre. Songez que les dames font la moitié du genre-humain ; que les railleurs composent l'autre moitié , & qu'il ne vous restera que vos anguilles ; ce qui est une faible ressource pour établir le papisme à Genève , comme on vous en accuse.

Voyez quelle contradiction il y aurait à vouloir détruire l'écriture sainte d'une main & à introduire le papisme de l'autre. Vous me dites que ce monde n'est qu'un amas de contradictions , que notre ami *Jean-Jacques* s'est toujours contredit , qu'il a écrit contre la comédie en faisant des comédies , qu'il a tourné les miracles de J E S U S en ridicule , & qu'il a fait des miracles à Venise ; que tantôt il a justifié certains prêtres contre l'Encyclopédie , & que tantôt il les a vilipendés ; qu'il a dédié une brochure à sa chère république de Genève , & qu'après il a imprimé que ses chers magistrats sont des tyrans , & le conseil des deux cents une assemblée de dupes ; qu'il a fait l'éloge du prêtre *Montmolin* , a pleuré de joie en communiant de la main du prêtre *Montmolin* , a juré au prêtre *Montmolin* d'écrire contre l'auteur de *l'Esprit* , qui avait été son bienfaiteur , & qu'il s'est fait ensuite lapider dans une querelle avec ledit prêtre

(d) Page 9 des notes instructives , véridiques , théologiques & soporifiques de mon cher ami *Néedham*.

Montmolin. Hélas ! Monsieur , vous avez raison en cela. Les lois se contredisent souvent. Les maris & les femmes passent leur vie à se contredire. Les conciles se sont contredits. *Augustin* a contredit *Jérôme* ; *Paul* a contredit *Pierre* ; *Calvin* a contredit *Luther* , qui a contredit *Zuingle* , qui a contredit *Æcolampade* &c. Il n'y a personne qui n'ait éprouvé des contradictions chez ses parens & dans son propre cœur.

Je vais vous donner un bon secret pour ne vous contredire jamais ; c'est de ne rien dire du tout.

Je serai toujours sans me contredire ,

Votre bon ami COVELLE.

V I N G T I E M E L E T T R E.

De M. Beaudinet à mademoiselle Ferbot.

M A D E M O I S E L L E ,

S'IL est vrai que vous vous foyez prise de goût pour l'agréable *M. Nèdham* , comme le bruit en est grand dans toute la Suisse , & par conséquent dans tout l'univers , vous vous intéresserez vivement au triste événement qu'il a essuyé , & que je vais vous raconter avec ma candeur ordinaire.

Vous savez que *M. Nèdham* , prêtre papiste , était allé en Suabe chez leurs excellences *M. le comte* & *M^{me} la comtesse de Hiss-priest-craft* , dans l'espérance de les attirer à sa secte. Il passa imprudemment , & pour son malheur , par la ville de

Neuchâtel. Le bruit se répandit aussitôt qu'un jésuite déguisé était arrivé parmi nous ; le consistoire s'assembla. Le modérateur avertit la compagnie que ce jésuite avait répandu à Genève plusieurs écrits scandaleux , comme parodies , notes théologiques , &c. que personne ne connaissait , dans lesquels écrits il osait avancer qu'il y a nombre d'erreurs de copistes dans les saintes écritures.

Monsieur le modérateur fit habilement remarquer qu'en retranchant le mot de copiste , il en résultait , selon le sieur *Néedham* , que les saintes écritures sont pleines d'erreurs. Il dénonça aussi plusieurs propositions téméraires , mal sonantes , offensives des oreilles pieuses , hérétiques , sentant l'hérésie.

Le consistoire, vivement alarmé , somma *Néedham* de comparaître. Je fus présent à l'interrogatoire.

On lui demanda d'abord s'il était prêtre papiste ? Il avoua hardiment qu'il l'était , qu'il célébrait sa synaxe tous les dimanches , qu'il faisait l'*hocus pocus* avec une dextérité merveilleuse ; il se vanta de faire *Théon* , & même des milliers de *Théoi* , de quoi toute l'assemblée frémit.

Monsieur le modérateur l'adjura , au nom du DIEU vivant , de dire nettement & sans équivoque s'il était jésuite ou non. A ce mot d'équivoque il pâlit , il rougit , il se recueillit un moment , & répondit en balbutiant : Je ne suis pas ce que vous croyez que je suis. Malheureusement en disant ces paroles , il laissa tomber de sa poche une lettre du général de Rome, dont l'adresse était : *Al reverendo , reverendo padre Néedham , della società di Giesu*. Etant ainsi convaincu d'avoir menti au Saint-Esprit & au consistoire , il fut envoyé en prison.

L'on continua le lendemain son interrogatoire , dont voici le précis.

Enquis s'il avait dit que la généalogie qui se trouve dans *Matthieu* est contraire à celle qui est dans *Luc* , a répondu que oui , & que c'était-là le miracle. Enquis comment il accordait ces deux généalogies , a dit qu'il n'en savait rien.

Enquis s'il avait dit méchamment & proditoirement que , selon *Matthieu* , la sainte famille s'était enfui en Egypte , & que , selon *Luc* , elle ne bougea de Bethléem , jusqu'à ce qu'elle alla à Nazareth en Galilée , a répondu qu'il l'avait dit ainsi.

Et sur ce qu'on lui demanda comment on conciliait ces contrariétés apparentes , il répondit que par Nazareth il fallait entendre l'Egypte , & par l'Egypte Nazareth.

Enquis pourquoi il avait écrit que , selon *Jean* , notre divin Sauveur avait vécu trois ans trois mois depuis son baptême , & que , selon les autres , il n'avait vécu que trois mois , a répondu qu'il fallait prendre trois mois pour trois ans.

Interrogé comment il avait expliqué l'apparition & l'ascension en Galilée , selon *Matthieu* , & selon *Luc* à Jérusalem & en Béthanie , a répondu que ce n'était pas une chose importante , & qu'on peut fort bien monter au ciel de deux endroits à la fois.

A lui remontré qu'il était un imbécille , a répondu qu'il était *qualifié* pour la théologie; sur quoi monsieur le modérateur lui repartit fort pertinemment : Maître *Néedham* , bien est-il vrai que théologiens sont par fois gens absurdes; mais on peut raisonner comme un coq-d'inde , & se conduire avec prudence de serpent.

Je vous épargne , Mademoiselle , le grand nombre de questions qu'on lui fit , & que vous entendriez aussi peu que toutes les saintes femmes de votre caractère.

Quand il eut signé son interrogatoire , on procéda au jugement. Il fut condamné tout d'une voix à faire amende honorable une anguille à la main , & ensuite à être lapidé hors la porte de la ville , selon la coutume.

Comme on lui lisait sa sentence , arriva M. du *Peyrou* , homme de bien , qui n'étant pas prêtre , fait beaucoup de bonnes œuvres. Il représenta au consistoire que la sentence était un peu rude , que M. *Néedham* était étranger , & qu'une justice si sévère pourrait empêcher désormais les Anglais de venir dans la belle ville de Neuchâtel. Le consistoire soutint la légitimité de sa sentence par plusieurs saints exemples. Il représenta que les Cananéens étaient étrangers aux Israélites , & que cependant ils furent tous mis à mort ; que le roi *Eglon* était étranger au pieux *Aod* , & que cependant *Aod* lui enfonça dans le ventre un grand couteau avec le manche ; que *Michel Servet* , étant espagnol , était étranger à *Jehan Chauvin* né en Picardie , & que cependant *Jehan Chauvin* le fit brûler pour l'amour de DIEU , avec des fagots verts , afin de savourer le doux plaisir de lui voir expier ses péchés plus long-temps , ce qui est un vrai passe-temps de prêtre.

Ces raisons étaient fortes : elles n'ébranlèrent pourtant pas M. du *Peyrou*. Il trouva une ancienne loi portée du temps de la duchesse de *Longueville* , par laquelle il n'est loyal au consistoire de lapider

personne sans la permission du gouverneur. Malheureusement le gouverneur n'y était pas ; on eut recours à monsieur son lieutenant ; on lui expliqua l'affaire. Le consistoire prétendait que la loi en question n'était que de calvinistes à calvinistes , non pas de calvinistes à papistes ; il ajoutait , avec assez de vraisemblance , qu'on doit y regarder de près quand il s'agit de lapider un homme de notre secte , mais que pour un homme d'une secte différente , il n'y a aucune difficulté ; qu'il était expédient que quelqu'un mourût pour le peuple , & qu'on était trop heureux que le sort tombât sur un jésuite. Oh bien , dit le lieutenant , lapidez-le donc ; mais que ce soit le plus absurde de vous tous qui jette la première pierre.

A ces mots , ces messieurs se regardèrent tous avec un air de politesse qui me charma. Chacun voulait céder la place d'honneur à son confrère ; l'un disait : Monsieur le modérateur , c'est à vous de commencer ; l'autre , Monsieur le professeur en théologie , l'honneur vous appartient : les prédicans de la campagne déferaient pour la première fois aux prédicans de la ville , & ceux-ci aux pasteurs de la campagne.

Pendant ces complimens , M. du *Peyrou* fit évader le patient , vous le reverrez bientôt. Ne m'oubliez pas , je vous prie , quand vous souperez entre lui & M. *Covelle* mon bon ami. J'ai l'honneur d'être avec respect ,

MADemoiselle ,

Votre très-humble & très-obéissant serviteur ,

BEAUDINET.

N. B. J'apprends , Mademoiselle , que vous renoncez à *M. Covelle* , le digne appui du calvinisme , & à *M. Nèedham* , le digne pilier du papisme ; on dit que vous épousez un jeune homme fort riche & de beaucoup d'esprit. Je vous prie de me mander de quelle religion il est : cela est très-important.

C O N C L U S I O N.

VOILA le recueil complet de tout ce qu'on a écrit depuis peu sur les miracles. L'éditeur , pénétré d'une foi vive , n'a pas craint de rapporter toutes les objections qui se réduisent en poussière devant nos vérités sublimes. Si *M. Nèedham* est un ignorant , cela ne fait aucun tort à ces vérités. Il y a même lieu d'espérer que *M. le comte de Hiss-priestcraft* , & madame la comtesse se convertiront ; que *M. Jean-Jacques* rentrera au giron ; que *M. le proposant Théro* ne proposera plus de difficultés ; que *M. Covelle* & mademoiselle *Ferbot* continueront toujours d'édifier le monde chrétien , & qu'enfin *M. Beaudinet* ne contestera plus aux vénérables compagnies de Moutier-Travers & de Boveresse le droit d'excommunier , condamner , anathématiser qui bon leur semblera ; ce droit étant divinement attaché à leur divin ministère. Nous espérons même que non-seulement ces savans hommes feront des miracles , mais qu'il feront pendre tous ceux qui ne les croiront pas. *Amen !*

SUR L'ENCYCLOPEDIE.

UN domestique de *Louis XV* me contait qu'un jour le roi son maître soupant à Trianon en petite compagnie , la conversation roula d'abord sur la chasse , & ensuite sur la poudre à tirer. Quelqu'un dit que la meilleure poudre se fesoit avec des parties égales de salpêtre , de soufre & de charbon. Le duc de *la Vallière* , mieux instruit , soutint que pour faire de bonne poudre à canon , il fallait une seule partie de soufre & une de charbon , sur cinq parties de salpêtre bien filtré , bien évaporé , bien cristallisé.

Il est plaisant , dit M. le duc de *Nivernois* , que nous nous amusions tous les jours à tuer des perdrix dans le parc de Versailles , & quelquefois à tuer des hommes , ou à nous faire tuer sur la frontière , sans savoir précisément avec quoi l'on tue.

Hélas ! nous en sommes réduits là sur toutes les choses de ce monde , répondit madame de *Pompadour* ; je ne fais de quoi est composé le rouge que je mets sur mes joues , & on m'embarrasserait fort si on me demandait comment on fait les bas de soie dont je suis chauffée.

C'est dommage , dit alors le duc de *la Vallière* , que sa majesté nous ait confisqué nos dictionnaires encyclopédiques , qui nous ont coûté chacun cent pistoles ; nous y trouverions bientôt la décision de toutes nos questions.

Le roi justifia sa confiscation ; il avait été averti que les vingt & un volumes in-folio , qu'on trouvait sur la toilette de toutes les dames , étaient la chose du monde la plus dangereuse pour le royaume de France ; & il avait voulu savoir par lui-même si la chose était vraie avant de permettre qu'on lût ce livre. Il envoya sur la fin du souper chercher un exemplaire par trois garçons de sa chambre , qui apportèrent chacun sept volumes avec bien de la peine.

On vit à l'article *poudre* que le duc de *la Vallière* avait raison ; & bientôt madame de *Pompadour* apprit la différence entre de l'ancien rouge d'Espagne dont les dames de Madrid coloraient leurs joues , & le rouge des dames de Paris. Elle fut que les dames grecques & romaines étaient peintes avec de la pourpre qui sortait du *murex* , & que par conséquent notre écarlate était la pourpre des anciens ; qu'il entraît plus de safran dans le rouge d'Espagne , & plus de cochenille dans celui de France.

Elle vit comme on lui faisait ses bas au métier ; & la machine de cette manœuvre la ravit d'étonnement ! Ah ! le beau livre , s'écria-t-elle. Sire , vous avez donc confisqué ce magasin de toutes les choses utiles pour le posséder seul , & pour être le seul savant de votre royaume ?

Chacun se jetait sur les volumes comme les filles de *Lycomède* sur les bijoux d'*Ulysse* : chacun y trouvait à l'instant tout ce qu'il cherchait. Ceux qui avaient des procès étaient surpris d'y voir la décision de leurs affaires. Le roi y lut tous les droits de sa couronne. Mais vraiment , dit-il , je ne fais pas

pourquoi on m'avait dit tant de mal de ce livre. Eh, ne voyez-vous pas, Sire, lui dit le duc de *Nivernois*, que c'est parce qu'il est fort bon. On ne se déchaîne contre le médiocre & le plat en aucun genre. Si les femmes cherchent à donner du ridicule à une nouvelle venue, il est sûr qu'elle est plus jolie qu'elles.

Pendant ce temps-là on feuilletait ; & le comte de C.... dit tout haut : Sire, vous êtes trop heureux qu'il se soit trouvé sous votre règne des hommes capables de connaître tous les arts, & de les transmettre à la postérité. Tout est ici, depuis la manière de faire une épingle jusqu'à celle de fondre & pointer vos canons ; depuis l'infiniment petit, jusqu'à l'infiniment grand. Remerciez DIEU d'avoir fait naître dans votre royaume ceux qui ont servi ainsi l'univers entier. Il faut que les autres peuples achètent l'Encyclopédie ou qu'ils la contrefassent. Prenez tout mon bien si vous voulez, mais rendez-moi mon Encyclopédie.

On dit pourtant, repartit le roi, qu'il y a bien des fautes dans cet ouvrage si nécessaire & si admirable.

Sire, reprit le comte de C...., il y avait à votre souper deux ragoûts manqués ; nous n'en avons pas mangé, & nous avons fait très-bonne chère. Auriez-vous voulu qu'on jetât tout le souper par la fenêtre à cause de ces deux ragoûts ? Le roi sentit la force de la raison ; chacun reprit son bien : ce fut un beau jour.

L'envie & l'ignorance ne se tièrent pas pour battues : ces deux sœurs immortelles continuèrent

leurs cris , leurs cabales , leurs persécutions. L'ignorance en cela est très-savante.

Qu'arriva-t-il ? les étrangers firent quatre éditions de cet ouvrage français pros crit en France , & gagnèrent environ dix-huit cents mille écus.

Français , tâchez dorénavant d'entendre mieux vos intérêts.

F I N.

T A B L E

D E S P I E C E S

CONTENUES DANS CE VOLUME.

<i>P</i> REFACE du Recueil des facéties parisiennes.	Page 3
REMERCIEMENT <i>sincère</i> à un homme charitable.	6
DIATRIBE DU DOCTEUR AKAKIA , <i>médecin du</i> <i>pape.</i>	13
Préface.	15
Décret de l'inquisition de Rome.	23
Jugement des professeurs de la Sapience.	24
Examen des lettres d'un jeune auteur déguisé sous le nom d'un <i>président.</i>	25
Séance mémorable.	32
Traité de paix conclu entre M. le président & M. le professeur, <i>le premier janvier 1753.</i>	35
Lettre de M. le président à son médecin Akakia.	43
Extrait du journal de Leipfick , intitulé : Der Hofmeister.	44
Lettre du docteur Akakia au natif de Saint-Malo.	45
REFLEXIONS pour les fots.	49
Extrait du décret de la sacrée congrégation de l'inquisition de Rome , à l'encontre d'un libelle intitulé : Lettres sur le vingtième.	53
FEMMES , <i>soyez soumises à vos maris.</i>	55

CONFORMEZ-VOUS AU TEMPS.	60
DE L'HORRIBLE DANGER DE LA LECTURE.	66
RESCRIT de l'empereur de la Chine , à l'occasion du projet de paix perpétuelle.	69
PLAIDOYER DE RAMPONNEAU , prononcé par lui- même devant ses juges.	73
EXTRAIT de la gazette de Londres , du 20 février 1762.	79
RELATION de la maladie , de la confession , de la mort & de l'apparition du jésuite Bertier.	82
<i>Apparition de frère Bertier à frère Garasse , continuateur du journal de Trévoux.</i>	91
LETTRE de Charles Gouju à ses frères.	97
BALANCE EGALE.	102
PETIT AVIS A UN JESUITE.	107
LES QUAND, LES SI, LES QUI, LES QUOI, LES AH, AH ! &c.	111
<i>Avertissement.</i>	113
<i>Les Quand.</i>	115
<i>Les Si.</i>	117
<i>Les Pour.</i>	123
<i>Les Que.</i>	124
<i>Les Qui.</i>	125
<i>Les Quoi.</i>	126
<i>Les Car. A M. le Franc de Pompignan.</i>	127
<i>Les Ah, Ah ! A Moïse le Franc de Pompignan.</i>	129

EXTRAIT *des nouvelles à la main de la ville de Montauban en Quercy, le premier juillet 1760.* 131

RELATION *du voyage de M. le Franc de Pompignan, depuis Pompignan jusqu'à Fontainebleau, adressée au procureur-fiscal du village de Pompignan.* 133

LETTRE *de M. de l'Ecluse, chirurgien-dentiste, seigneur du Tilloy près de Montargis, à M. son curé.* 136

HYMNE *chantée au village de Pompignan, sur l'air : De Béchamel.* 140

LETTRE *de Paris, du 28 février 1763.* 141

FRAGMENT *d'une lettre sur Didon, tragédie.* 143

LA PRIERE UNIVERSELLE, *traduite de l'anglais de M. Pope, par l'auteur du discours prononcé le 10 mars 1760 à l'académie française.* 147

Avertissement. 149

La Prière universelle. 151

LETTRE *d'un Quaker, à Jean-George le Franc de Pompignan, évêque du Puy en Vélai, &c. &c. digne frère de Simon le Franc de Pompignan.* 165

Seconde Lettre du Quaker. 176

INSTRUCTION *pastorale de l'humble évêque d'Alétopolis, à l'occasion de l'instruction pastorale de Jean-George, humble évêque du Puy.* 181

AVIS *à tous les Orientaux.* 185

LETTRE PASTORALE, *à M. l'archevêque d'Ausck, J. F. de Montillet.* 188

OMER DE FLEURI, *étant entré, ont dit :* 190

A WARBURTON. 192

CANONISATION

CANONISATION DE SAINT CUCUFIN , en
1767. 197

*La Canonisation de S^t Cucufin , frère d'Ascoli , par le pape
Clément XIII ; & son apparition au fleur Aveline , bourgeois
de Troyes , mise en lumière par le fleur Aveline lui-même.*
199

Saints à faire. 206

Canonisation de S^t Cucufin. 209

Manière de servir les saints. 211

Apparition de S^t Cucufin au fleur Aveline. 213

*Mandement du révérendissime père en Dieu Alexis , archevêque
de Novogorod la grande.* 215

Des deux puissances. 216

DISCOURS AUX VELCHES , par Antoine Vadé ,
frère de Guillaume. 224

PREMIERE ANECDOTE sur Belisaire. 257

Seconde anecdote sur Belisaire. 266

LETTRE DE L'ARCHEVEQUE DE CANTOR-
BERI A L'ARCHEVEQUE DE PARIS. 270

LA PROPHEETIE DE LA SORBONNE , de l'an
1530 , tirée des manuscrits de M. Baluse. 274

EPITRE écrite de Constantinople aux frères. 275

INSTRUCTION du gardien des capucins de Raguse à
frère Pediculofo , partant pour la Terre-sainte. 281

POT - POURRI. 293

SAUL , drame , traduit de l'anglais de M. Hut. 315

Facéties.

K k

*Au révérend père en Dieu messire Jean de Beauvais , créé par le
feu roi Louis XV, évêque de Senes.* 364

**QUESTIONS SUR LES MIRACLES. PREMIERE
LETTRE. A M. le professeur R.... par un proposant.** 369

Des miracles promis par Jésus-Christ. 379

Des miracles des apôtres. 381

Des miracles après le temps des apôtres. 384

Grande objection des incrédules combattue. 386

SECONDE LETTRE. 388

Comment les philosophes peuvent admettre les miracles. 389

Evidence des miracles de l'ancien Testament. 391

Des miracles du nouveau Testament. 393

TROISIEME LETTRE. 399

Avertissement. 410

Texte de la réponse de Nèedham. 411

QUATRIEME LETTRE. Du proposant à M. le professeur.

Remercîment à ses extrêmes bontés. 415

Avertissement. 421

CINQUIEME LETTRE. Du proposant à M. Nèedham, jésuite. 423

SIXIEME LETTRE. Laquelle n'est pas d'un proposant. 425

SEPTIEME LETTRE. De M. Covelle. 427

HUITIEME LETTRE. Ecrite par le proposant. 429

*Parodie de la troisième lettre du proposant , par le sieur Nèedham,
irlandais , prêtre , jésuite , transformateur de farine en
anguilles.* 434

Avis préliminaire du jésuite. 435